

Liberté cryptée

Jérôme Vuittenez

Liberté cryptée

ROMAN

Edité en septembre 2006 par lulu.com

<http://www.lulu.com>

1. Evasion

Pour la première fois de ma vie, ou en tout cas, pour la première fois de façon pleinement consciente, je respire un air qui n'est ni confiné ni conditionné. Ce moment unique est pourtant gâché par le stress qui paralyse à la fois mes sens, mes muscles et mes émotions. Je dois être complètement concentré et sûr de moi pour traverser le dernier obstacle qui me reste avant la Liberté. Le jardin, le chien si prompt à aboyer quand il aperçoit une ombre, une silhouette ou qu'il entend des pas dans sa propriété. Il fait nuit, la circulation est quasi inexistante et il me faut donc attendre de longues minutes avant de pouvoir profiter du passage simultané d'un bus et d'une voiture pour couvrir le bruit de mes pas dans la pelouse fraîchement tondue.

Hier matin, je crois, j'ai entendu la tondeuse, alors que je me répétais une dernière fois les consignes et les repères que je m'étais fixé pour parvenir à sortir de cette geôle où j'étais séquestré depuis toujours. Le code de la serrure de ma chambre d'abord, c'était l'un des plus faciles malgré la complexité apparente de sa clé numérique de douze chiffres qui était modifiée tous les mois. Tous les câbles passaient en effet dans les murs de ma chambre, et avec le matériel qui était mis à ma disposition, c'était chose facile que d'intercepter et de décoder les informations qui transitaient par ces fils. Pour une raison que j'ignore encore, j'avais en effet accès à bon nombre d'instruments de mesures, de contrôles, de paramétrages d'installations électroniques et de réseau qui me permettaient de *sniffer* tout ce qui était à ma portée. Depuis ma plus tendre enfance, mes « parents adoptifs » me retenaient dans cette maison, en m'enseignant, sans que je sache véritablement pourquoi, l'informatique, l'électronique et les mathématiques sans lésiner sur les moyens. Je peine à déterminer mon niveau réel dans ces domaines, puisque je n'ai jamais été confronté à d'autres gens de mon âge - j'ai vingt ans -, mais à en croire les ouvrages

que j'avais à ma disposition, je suis bien au-delà des programmes destinés aux universitaires. Je n'en retire aucune fierté, j'ai subi cet enseignement plus que je ne l'ai souhaité, mais j'espérais que ce bagage pourrait m'être utile dans le monde que j'allais maintenant découvrir. Un monde auquel je ne connaissais rien, par ailleurs. Mes seuls contacts avec le monde extérieur étaient déformés par la télévision que j'avais dans ma chambre et qui ne diffusait que des séries éducatives ou des vieux feuillets policiers. J'avais bien tenté de capter d'autres émissions, j'avais tout le matériel et toutes les connaissances nécessaires pour fabriquer une antenne et la brancher sur la télé, mais ma chambre était imperméable à toute onde extérieure, ce qui m'avait d'ailleurs également empêché d'envoyer des SOS par voie hertzienne après avoir passé plusieurs mois à fabriquer un émetteur en cachette. Déception... Mes geôliers, quant à eux, s'étaient contentés de m'apprendre les bases de la vie en société « pour ne pas te faire remarquer » disaient-ils, sans me laisser à aucun moment l'occasion de mettre en pratique leurs leçons de savoir-vivre, trop occupés qu'ils étaient à m'apprendre le principe du cryptage des données et les algorithmes de compression. Il s'agissait de deux hommes, qui venaient tour à tour me donner la leçon de mathématique ou d'informatique pour l'un, et d'électronique pour l'autre. Ils étaient compétents dans ce domaine, mais assez peu pédagogues et extrêmement exigeants quant aux résultats. Ils n'hésitaient pas à se montrer violents ou humiliants en cas d'échec, allant jusqu'à me priver de nourriture pendant plusieurs jours. « Si tu ne sais pas résoudre ce problème dans la vraie vie, tu ne mangeras pas à ta faim, autant t'y habituer tout de suite » me disaient-ils. J'ignorais tout de leur but, de leur dessein, je ne savais pas ce qu'était la « vraie vie » et quand ils allaient me laisser y goûter et dans quelles conditions.

Depuis plusieurs années déjà, je cherchais l'issue de cet enfer, je préparais ma fuite, attrapant ici et là les informations qui

me seraient nécessaires : à la télévision, pour y apprendre les habitudes de vie dans les séries les plus anodines, le comportement des animaux dans les documentaires les plus rébarbatifs ; à l'extérieur, les rares fois où je sortais de ma chambre, accompagné d'un de mes « parents » pour effectuer tel ou tel travail pratique dans une salle dédiée, j'en profitais pour observer la configuration de la maison, les systèmes de sécurité ; dans ma chambre même, en écoutant les allées et venues des habitants, des voisins en cherchant le moindre indice... Plusieurs mois enfin à attendre LE moment idéal, l'instant où l'un des geôliers est absent, divisant par deux le risque d'être découvert, l'instant où la lune est invisible et le trafic suffisamment dense malgré l'heure tardive, l'instant, enfin, où la pelouse est fraîchement coupée, empêchant l'herbe foulée de dénoncer trop tôt ma fuite à mes geôliers.

Je ne peux pas courir parce que j'emporte avec moi un nécessaire de survie composé de divers appareils électroniques qui feraient trop de bruit s'ils s'entrechoquaient. J'atteins finalement le grillage qui sépare la propriété de la voie publique, le bus et la voiture s'éloignent avec le bruit de moteur et de roulement qui les accompagne, je me dépêche d'enjamber le grillage sans faire de bruit et en jetant un œil sur la niche du chien qui semble dormir à pattes fermées.

En posant mon deuxième pied sur le trottoir, je me rends compte que je fais face à l'un de mes geôliers. Il est là, à quelques mètres de moi et s'apprêtait sans doute à rentrer à la maison. Il n'a pas l'air vraiment surpris de me voir là, ni même foncièrement mécontent. Pour ma part, je suis fortement surpris et plutôt contrarié de le voir et je décide cette fois de courir dans la direction opposée, quitte à ce que mes appareils s'entrechoquent et à réveiller le chien. Il tente de me poursuivre, mais par chance, si je puis dire, il est handicapé par sa jambe droite qu'il doit traîner tant bien que mal à chacun de ses pas. C'est donc sans difficulté que je le

sème en m'enfuyant à toutes jambes dans la nuit sous les aboiements du chien vexé de ne pas m'avoir aperçu plus tôt.

Petit à petit, l'adrénaline qui circulait en grande quantité dans mon corps disparaît, laissant mon cerveau commencer de goûter aux joies de la liberté. Pour la première fois depuis vingt ans, je vais pouvoir faire un choix. Un choix bien moins anodin que celui qui consiste à prendre une option plutôt qu'une autre pour programmer un automate électronique. Un choix qui va conduire ma vie, qui va conditionner mon futur. A cet instant précis, je suis libéré de toute contrainte ou en tout cas, je n'en ai pas conscience. C'est une sensation unique que j'apprécie à sa juste valeur.

Rapidement, toutefois, je réalise que la partie n'est pas terminée. Me voilà dehors et libre, certes, mais seul, sans argent pour manger, sans endroit pour dormir et ... je ne suis même pas sûr de mon nom ! Je n'ai jamais eu de carte d'identité et mes geôliers m'appelaient par mon prénom, en tout cas celui qu'ils m'avaient donné : Brian. J'imagine que cela ne facilitera pas mon premier contact avec une société que je suppose bien organisée et ordonnée. Une étude approfondie des feuilletons télévisés qui étaient à ma disposition semble montrer qu'on n'apprécie pas plus que ça les inconnus. Les fils de personne.

Afin de profiter de ma liberté retrouvée, je décide de ne pas me rendre immédiatement au commissariat du quartier pour raconter mon histoire et ma longue captivité. J'ai soif de connaître le monde réel, les gens, les commerces, les cinémas, la vie en somme. Je me promène quelques heures dans la ville presque déserte à cette heure avancée de la nuit, seuls quelques véhicules passent dans la rue de temps en temps sans que leur conducteur ne prête attention à moi. Etant bien conscient de ma vulnérabilité, du fait de ma méconnaissance des lieux et des habitudes de la vie en société, je décide enfin de me rendre au commissariat le plus proche.

Je pénètre dans l'établissement, étonné de constater à quel point les séries policières sont fidèles à la réalité. Le hall d'accueil est un lieu étrange où se croisent des dealers, des prostituées, des criminels, des violeurs et des gens parfaitement honnêtes qui viennent porter plainte ou témoigner pour telle ou telle affaire en cours. L'atmosphère est pesante, on sent des dizaines de paires d'yeux vous dévisager pour tenter de savoir à quelle catégorie vous appartenez, même si le fait d'entrer seul laisse présumer de votre honnêteté. J'approche du bureau d'accueil où l'on me fait comprendre rapidement que je dois attendre mon tour en me montrant un groupe de personnes visiblement arrivées avant moi. Un détail qui me frappe pendant cette longue attente est le nombre de personnes handicapées présentes dans ce hall. Beaucoup plus que ce que j'avais l'habitude de voir à la télé.

Vient enfin mon tour, je m'approche du fonctionnaire de police chargé de l'accueil, visiblement fatigué par sa journée de travail à écouter des plaintes et prendre des dépositions.

- Bonjour, je m'appelle Brian, du moins, je crois, et je viens déposer une plainte pour enlèvement et séquestration.
- Ah ! Et depuis combien de temps ?
- Une bonne vingtaine d'années...
- Je vous demande pardon ?
- Depuis ma naissance en fait, j'ai été kidnappé je suppose, puis séquestré dans une maison non loin d'ici.
- Diantre ! Et comment êtes-vous arrivé jusque là ?
- Je me suis enfui cette nuit, j'avais préparé mon coup.
- Voilà qui va me changer des habituels vols et coups et blessures. Voyons, commençons par le début, comment avez-vous dit vous appeler ?
- Brian, c'est le nom que me donnaient mes ravisseurs, mais j'ignore si c'est ma véritable identité, je ne la connais pas à vrai dire.
- Ça, ce n'est pas un problème...

L'homme quitte son bureau un instant pour aller chercher un appareil que je ne parviens pas à identifier.

- Approchez-vous de ce truc, ça nous fera une bonne base pour commencer votre déposition.

Je m'approche de l'appareil, en essayant de comprendre son fonctionnement et son utilité. Je ne vois qu'une bête boîte avec quelques témoins lumineux. Le rouge s'allume et clignote frénétiquement dès que je suis assez proche.

- Un trépané ! s'exclame le fonctionnaire de police. Un trépané !

Et il appelle ses collègues à la rescousse. Trois hommes armés arrivent effectivement et me ligotent aussitôt, je sens une piqûre dans mon bras, puis je m'endors petit à petit pendant que les policiers me conduisent jusqu'à la cellule la plus proche, déjà noire de monde.

2. Les trépanés

Un trépané ? Qu'est-ce qu'un trépané et pourquoi ce policier me désigne-t-il ainsi ? En retrouvant peu à peu mes esprits, dans le brouhaha de cette cellule surpeuplée, ces questions me hantent. Le verbe trépaner, si je ne me trompe pas, signifie ouvrir la boîte crânienne. Je n'ai jamais été opéré de ma vie, et même si ce fut le cas, comment aurait-il pu le voir en me mettant en face de cet appareil ?

Autour de moi, plusieurs dizaines de personnes discutent, certaines me regardent bizarrement. La plupart sont visiblement handicapées : l'un boite sérieusement de la jambe gauche, un autre n'a plus l'usage de sa main droite, un troisième est apparemment aveugle, ... Mon impression dans le hall d'accueil se confirme ici : il y a beaucoup plus d'handicapés qu'à la télé. L'un d'eux, d'une cinquantaine d'années, hémiparétique au niveau du visage, semble vouloir s'adresser à moi, il traverse la cellule pour venir me voir.

- Salut, jeune homme, que nous vaut l'honneur de ta visite ? dit-il ironiquement.
- Eh bien, je l'ignore, je suis venu pour déposer une plainte, on m'a placé devant un appareil qui a semble-t-il décrété que j'étais un trépané et on m'a mis en prison pour ça !
- Et alors ? Tu sembles étonné ? Il fallait t'y attendre, gosse, quand on joue avec le feu, il faut s'attendre à se brûler.
- Bien sûr que je suis étonné : je n'ai jamais subi de trépanation et même si j'en avais subi une, je ne vois pas en quoi cela ferait de moi un hors-la-loi !
- T'es rigolo, toi, ou alors tu es naïf ?
- Mais enfin, expliquez-moi !

J'éclate en sanglots. Le stress de mon évasion et cette nouvelle prison ont eu raison de mon calme habituel. Passer en quelques heures de la séquestration à la liberté puis aussitôt à l'emprisonnement est une expérience difficile à vivre.

- Calme-toi, gosse ! Mais d'où tu sors ? De Mars ?
- Presque : j'ai été séquestré dans une maison depuis toujours, je venais justement porter plainte pour que l'on m'aide enfin à sortir de cet enfer. Au lieu de ça, on me jette dans une prison en me traitant de trépané alors que je n'en suis pas un, d'ailleurs, je ne sais même pas ce que c'est, un trépané !
- Hmm, je commence à mieux comprendre. Tu n'es jamais sorti de cette baraque depuis que tu es tout gosse ?
- Eh bien non. Je sais que ça peut paraître difficile à croire, mais c'est la première fois que je peux me déplacer et agir librement. Enfin, plus maintenant, déjà...

L'homme me regarde soudain différemment. Comme s'il cherchait des mots pas trop violents pour m'expliquer ce qu'est la dure réalité.

- Y a un truc qui m'échappe dans ce que tu me dis là, gosse. Si tu n'es jamais sorti de ton trou, comment as-tu eu la présence d'esprit de venir jusqu'ici pour te plaindre, comment as-tu su à qui tu devais t'adresser, où était le commissariat ? Tu chercherais pas à m'enfumer ?
- Je n'ai jamais dit que je n'avais pas eu d'éducation. J'avais la télé, j'ai suivi des cours intensifs dans certaines matières, même ; je ne suis pas la moitié d'un imbécile, je crois. Simplement, j'étais enfermé et je n'avais pas accès aux informations extérieures. Aucune information.
- Des cours intensifs ? Tiens donc. Et dans quelle branche ? L'horticulture ? La cuisine ?
- L'informatique, l'électronique, notamment. Les mathématiques aussi...
- Voyez-vous ça... Un petit génie de l'informatique, comme on dit. Tu penses que je vais te croire ? Alors que tu n'es même pas capable de reconnaître un banal scanner d'identité de la police ?

- J'avoue que je n'avais jamais vu ce genre d'appareil. Un scanner, dites-vous ?
- C'est bien ce que je dis, gosse, tu te fous de ma gueule ! Des cours intensifs d'électronique, tu disais ? Y a encore du boulot visiblement !
- Pourtant c'est vrai, je le jure.
- Prouve-le !
- Comment ?
- Fais nous sortir d'ici, c'est une serrure électronique que je vois à cette porte. Une fois ouverte, vu le nombre qu'on est, on n'aura pas trop de mal à sortir d'ici en passant en force, tu crois pas ?
- Mais... C'est illégal ? !
- Premièrement, si tu comptes sur la voie légale pour te sortir d'ici, permets-moi de te dire que tu n'es pas arrivé, si tu ne passes même pas au scanner d'identité... Deuxièmement, si tu nous sors de là, je te promets de te raconter tout ce que tu as manqué pendant tes années de détention et si tu dis la vérité, ce dont je doute fortement je dois t'avouer, ça te sera fort utile.

Je vois bien qu'il ne croit pas un mot de ce que je dis. Il me provoque en pensant que je vais me défilier parce que je n'ai pas les compétences que je prétends avoir. D'un autre côté, il a furieusement envie de sortir de la cellule et tente de le faire par tous les moyens, même les plus saugrenus.

Je m'approche de la porte pour étudier la serrure et le clavier numérique qui actionne l'ouverture. Le clavier est à l'extérieur, mais on peut l'atteindre avec un objet long et fin, en le passant au travers des barreaux. Par chance, je connais ce système de fermeture pour l'avoir étudié de fond en comble il y a quelques mois. Il s'agit d'un modèle de la marque Sécuri-Box, le SB-027. Un modèle extrêmement fiable, mais qui a une faille, en fait plutôt un système de secours prévu par les concepteurs de ce matériel pour les gens qui oublient leur code, ce qui arrive fréquemment. Ce code de

secours n'est pas documenté, l'administration n'est sans doute même pas au courant de son existence. La cellule est à l'écart, sans surveillance particulière, même vidéo, ce qui nous laisse le temps de tripoter le clavier un moment sans être dérangé. Ensuite, il suffit de courir vers la sortie, l'effet de surprise et le nombre fera le reste, nous sommes une bonne trentaine là-dedans.

Je peux nous faire tous sortir d'ici. Mais j'aurais alors vraiment quelque chose à me reprocher, dans ce cas là, je deviendrai vraiment hors-la-loi. D'un autre côté, ai-je un autre choix ? L'hémiplégique semble me dire que je n'ai aucune chance de sortir d'ici par la voie légale et je ne sais même pas pourquoi je suis là. La rudesse et la précipitation de mon emprisonnement me laissent penser que le dialogue avec la police sera difficile pour ne pas dire impossible.

- C'est d'accord, je vous sors d'ici. Mais en échange, vous répondez à toutes mes questions, vous m'expliquez tout ce que je dois savoir au sujet des trépanés et de ces scanners d'identité.
- Pas de problème, gosse, je t'explique tout dès qu'on aura trouvé un endroit plus calme qu'ici, et à l'air libre.
- Il me faut trois objets suffisamment longs et fins pour passer entre les barreaux et atteindre le pavé numérique qui se trouve à l'extérieur.
- Une trentaine de centimètres, ça suffira ? J'ai vu qu'un des gars d'ici avait un réglé dans sa chaussette, ça sera assez grand ?
- Oui, ça ira parfaitement, mais il m'en faut trois.
- On n'est pas au supermarché ici, où veux-tu qu'on trouve ça ?
- Il faudra bien !

A ce moment là, un des autres détenus s'approche, une véritable armoire à glace, une bête de somme. Il a bien

évidemment entendu notre conversation et semble intéressé par l'expérience.

- Et ca, ça pourrait faire l'affaire ? dit-il en nous montrant du doigt deux crochets longs en fer qui soutiennent l'unique banc de la cellule.
- Oui, ça pourrait marcher, mais il faudrait pouvoir les arracher de là...
- Je m'en occupe, dit-il.

Effectivement, il s'approche du banc, persuade les deux prisonniers qui y étaient assis de se lever prestement, et déloge en un coup de poignet les deux crochets de leur emplacement. La planche de bois tombe par terre, ce qui attire l'attention de tous les détenus qui n'avaient pas encore compris notre manège.

Muni du réglet et de ces deux crochets, je me place au plus proche du boîtier de commande et commence la manipulation. D'abord, il s'agit d'entrer dans le mode de secours, en saisissant un quadruple zéro. Je prends un seul crochet pour réaliser cette opération, avec son bout recourbé, il permet facilement d'atteindre la touche que l'on souhaite. Je ne vois pas les chiffres sur le clavier, même si je vois à peu près convenablement toutes les touches de profil. Je saisis le code, puis demande l'aide d'un prisonnier au bras suffisamment long pour m'aider dans la seconde partie de l'opération : le *reset*. Cela consiste à appuyer simultanément sur les touches 1, 5 et 9. Je me charge des touches 1 et 5, et explique au détenu où se trouve la touche 9 qu'il doit appuyer. Après plusieurs contorsions, et avec la difficulté supplémentaire du réglet qui s'avère un peu trop souple et peu précis pour atteindre la touche voulue, nous arrivons enfin à effectuer la combinaison exacte.

Mais... Rien ne se passe.

La porte reste bien fermée, aucun clic ne s'est fait entendre, ça n'a manifestement pas fonctionné.

- Tu vois gosse, tu t'es foutu de ma gueule. Le jour où tu seras capable de nous faire sortir d'ici, tu me téléphones, ironisa-t-il.
- Le téléphone ? Mais oui, bien sûr !
- Hein ?

Le clavier dont je ne vois pas les chiffres est un clavier de type téléphone, les chiffres sont placés différemment de celui d'un ordinateur. En croyant taper 1,5 et 9, j'ai en réalité pressé sur 3, 5 et 7. Je recommence la procédure, « 0000 », puis 1,5 et 9 avec l'aide d'un comparse et surtout sans me tromper de chiffres.

Clic

Cette fois, c'est bon, la serrure s'est débloquée, la porte peut s'ouvrir. Les prisonniers me regardent, incrédules, avant de se précipiter sur la porte pour vérifier qu'elle est bien ouverte.

- Fichons le camp d'ici, dit l'hémiplégique, il n'y a pas de temps à perdre. Toi, le gosse, viens avec moi.

Je lui obéis, puisque je n'ai pas d'autre choix, et je me rue comme les autres vers la porte maintenant béante.

L'effet de surprise est total, en arrivant dans le hall d'accueil, les policiers atterrés ne peuvent que constater notre évasion. Seul l'un des prisonniers se fait reprendre aussitôt, sa jambe ne lui permettant pas de courir assez vite jusqu'à la sortie.

Arrivés dans la rue, alors que la sirène d'alerte retentit, les détenus se dispersent dans les rues avoisinantes. Il est 5 ou 6 heures du matin, il n'y a pas encore grand monde dehors.

L'hémiplégique me conduit en silence, mais en courant, jusqu'à un endroit qui semble être calme et retiré.

- On m'appelle Chipless, me dit-il en me souriant de la moitié encore valide de sa bouche. Et toi, comment dois-je te nommer, gosse ?
- Brian, dis-je, c'est le nom qu'on m'a toujours donné, j'aurais du mal à m'en passer maintenant.
- Brian, merci pour ce que tu as fait. Maintenant, je te dois comme promis des explications et des réponses à tes questions. Que souhaites-tu savoir ?
- Tout. Qui sont les trépanés ? En suis-je un et pourquoi ? Comment fonctionne le scanner d'identité ? Pourquoi tout le monde ou presque est handicapé ici ?..
- Apparemment, tu ne sais vraiment rien de la société dans laquelle on vit, je vais donc devoir t'expliquer tout depuis le début. Ça risque d'être un peu long, mais je pense que c'est nécessaire.
- Allons-y, j'ai tout mon temps !
- Il y a une centaine d'années, maintenant, devant la montée de la violence et de l'insécurité et grâce aux progrès technologiques, la société s'est dotée d'un système de sécurité infailible basé sur un composant électronique unique implanté directement sur le cerveau de chacun des habitants de la planète. Cette puce, qui permet d'identifier de façon unique tous les individus qui peuplent la terre, est placée sur le cerveau des nouveau-nés dès leurs premières minutes de vie. On utilise l'ouverture naturelle de la boîte crânienne qu'est la fontanelle des nourrissons pour faciliter l'opération qui pourrait être dangereuse pour un adulte. Après quelques mois seulement, on ne voit même plus de cicatrice et quand la fontanelle est complètement refermée, la puce est enfermée à jamais dans le crâne de l'enfant et suit l'adulte jusqu'à sa mort. Chaque puce comporte des informations sur l'individu qu'elle accompagne, son nom et son prénom, un numéro d'identification unique qui permet de faire les liens avec d'autres bases de données utiles dans la vie de tous les jours, ton compte en banque,

ton dossier médical, etc.. Mais aussi ton empreinte génétique, des informations sur ton ADN qui assurent que la puce est bien la tienne et qu'on ne puisse pas dissocier un cerveau de sa puce sans que ça se voie. On est aussi capable de te localiser précisément par satellite. Tu l'as bien compris, un tel système au niveau mondial, c'est la fin de la criminalité, de la violence, de l'illégalité. Partout, des scanners d'identité tracent ta présence, notamment dans les bâtiments à risque, les banques par exemple, ou les bijouteries, les commerces... Même si tu fais un cambriolage en toute discrétion, tu es assuré de voir les flics t'encercler dès le lendemain, puisqu'ils savent qui a fait le coup et ils savent où te trouver. La criminalité a bien évidemment diminué de façon drastique, mais comme à chaque nouvelle mesure sécuritaire, les truands se sont adaptés : ils ont commencé à se faire opérer pour enlever cette puce. Ce sont eux qu'on appelle les trépanés. Aujourd'hui, la réalité est toute simple : si tu n'as pas de puce, tu es forcément un trépané, si tu es trépané, c'est que tu es hors-la-loi. Si le scanner d'identité de la police ne t'a pas reconnu, c'est que tu n'as plus de puce. Tu es un hors-la-loi.

- Mais je n'ai jamais voulu ça, moi, je ne savais même pas que j'avais une puce à ma naissance ! Je n'ai jamais été trépané !
- Pourtant, c'est bien ce qui a dû se passer, à ton insu peut-être. La défaillance technique de la puce ou du scanner de la police est de toute façon à exclure, depuis cent ans, ces systèmes sont fiabilisés.
- Et toi là-dedans, tu es un trépané, donc malhonnête ?
- Aux yeux de la loi, oui. Mais ma démarche, comme celle de beaucoup d'autres est un peu différente. Je suis un libertaire. Je ne peux pas supporter qu'on me numérote, qu'on me fiche et qu'on sache à tout instant où je me trouve et ce que je fais. Je me suis fait opérer pour dénoncer ce système ultra sécuritaire, pour protester.

Malheureusement, ça n'était pas sans risque, j'y ai perdu la moitié de mon visage comme tu t'en es rendu compte.

- Tous ces handicapés, c'était donc ça ? Des trépanations qui ont mal tourné ?
- Comme je te le disais, la trépanation n'est pas chose aisée, même avec les techniques modernes. La puce est intégrée au cerveau dès la naissance, elle en fait littéralement partie au bout de quelques heures. Par conséquent, il y a souvent des séquelles suite à ces opérations. Je dirais même qu'il y a toujours des séquelles. Chaque trépané a sa tare. Plus ou moins visible et prononcée, tu as sans doute la tienne.
- Difficile de le dire, vu que je n'ai pas été beaucoup en contact avec les gens de l'extérieur, à part mes deux geôliers... Je ne vois pas en quoi je suis différent du commun des mortels.
- Tu trouveras bien assez tôt, t'en fais pas. Maintenant, il faut qu'on s'organise pour pas se faire reprendre immédiatement. Avec mon expérience et tes capacités en nouvelles technologies, on devrait pouvoir se débrouiller. Tu me suis ?
- J'ai le choix ?
- Non.

3. Agnus et Trojan

Chipless me conduit rapidement dans un autre quartier de la ville, en m'expliquant ce qu'est devenue la vie quotidienne des gens de notre époque. La puce a indéniablement facilité bien des tâches et ôté bien des soucis de gestion quotidienne. Les clés n'existent plus, on ne peut donc pas les perdre, on n'oublie plus le code de sa carte bleue ou de son immeuble, on ne risque pas de se faire voler quoi que ce soit, puisqu'on peut se déplacer sans argent même pour faire ses courses ou aller au restaurant. Toutes les transactions sont faites par télétransmission dès que l'on s'approche des bornes de paiement. Le système est extrêmement fiable et l'on ne déplore que quelques cas très rares de fraudes : les gens malhonnêtes sont immédiatement repérés par satellite et arrêtés dès la première plainte.

Il est clair que dans une société aussi sécurisée, les trépanés apparaissent comme les ennemis évidents à éliminer. L'immense majorité de la population voue une haine féroce aux trépanés qu'ils reconnaissent la plupart du temps aisément à cause de leur tare. Le sort des handicapés naturels, suite à une maladie génétique ou un accident de la route, est d'ailleurs bien triste : rejetés par une société qui les soupçonne toute leur vie d'être des trépanés, ils finissent généralement par se suicider ou tenter eux aussi la trépanation en guise de protestation. Leur quotidien est en effet rude, puisque même les endroits publics leur sont volontairement rendus inaccessibles : escaliers anti-chaises roulantes, bornes de paiement trop hautes, ...

Les trépanés libertaires se battent aussi contre cette forme de ségrégation, nombre d'entre eux ont décidé de se trépaner suite au suicide de l'un de leurs proches qui était handicapé réel. Chipless était parmi ceux-ci, sa seconde fille s'est défenestrée alors qu'elle avait quinze ans et que son handicap, une paralysie des deux jambes dès la naissance, faisait d'elle le mouton noir de ses camarades de classe.

Chipless est persuadé que cette paralysie avait été causée par une mauvaise manipulation lors de la trépanation initiale - c'est comme cela que l'on appelait l'acte chirurgical qui consistait à placer la puce sur le cerveau du nourrisson. Ayant assisté à la naissance, il disait avoir vu distinctement ses membres inférieurs bouger de façon désordonnée, comme le font tous les bébés dès qu'ils sortent du ventre de leur mère. Malgré plusieurs plaintes déposées contre le praticien, il n'avait jamais obtenu gain de cause.

Dès qu'ils ont eu la possibilité de le faire, après trente années de labeur dans une banque, Chipless et son épouse ont décidé de se trépaner pour protester et défendre ces oubliés de la société. Sa femme est décédée pendant l'opération tandis que lui est devenu hémiplégique au niveau du visage. Un moindre mal, disait-il.

Leur première fille, Paula, avait souhaité les accompagner dans cette aventure, mais Chipless avait refusé, préférant qu'elle les assiste dans leur démarche d'une autre manière. Paula travaille à la Préfecture, au service urbanisme. Son rôle principal est de faire démolir tous les bâtiments qui ne sont pas encore sécurisés par la puce. C'est à dire tous ceux dont l'entrée n'est pas gérée par contrôle de l'identité par télétransmission. Il y en a encore quelques-uns, ça et là dans les vieux quartiers, le plus souvent désaffectés ou servant à entreposer des choses sans valeur ou des objets eux-mêmes protégés par scanner d'identité, comme les voitures. Il reste aussi quelques immeubles, vides, et dont l'entrée est encore régie par un banal digicode. C'est vers un de ceux-ci que m'amène Chipless. Paula parvient à le sauver de la destruction depuis plusieurs années en le faisant disparaître des fichiers de la Préfecture. Elle y vient régulièrement pour apporter de la nourriture aux trépanés libertaires qui y habitent. Dépourvus de puce et donc de compte en banque, ces derniers ont en effet les pires difficultés à survivre dans un monde qui n'est plus fait pour eux. Chipless avait assuré son avenir en mettant sur le compte de sa fille l'intégralité de

ses économies avant sa trépanation, il y a de quoi entretenir plusieurs personnes jusqu'à sa mort. Il a élu domicile avec ses compagnons dans cet immeuble il y a maintenant trois ans, le digicode empêche les fouineurs ou les enfants du quartier de venir voir ce qu'il se passe dans le petit immeuble qui paraît désaffecté.

- Nous voici chez nous, gosse, j'espère que tu t'y plairas !
- Ça ne pourra être que mieux que ce que j'ai connu jusqu'ici.

Les boîtes aux lettres vides du hall comportent encore les noms de ceux qui ont vécu ici avant que la puce n'envahisse les cerveaux de tous les humains de la Terre. Nous entrons dans une pièce au fond qui devait être le logement du concierge.

- Ici, c'est la salle commune, c'est ici qu'on se retrouve pour préparer nos actions de protestation, c'est un lieu d'échange où tout le monde à sa place, où tout le monde peut donner son avis. Dès ce soir, tu participeras à l'une de nos réunions ici, mais pour l'heure, il faut que tu te reposes, ça fait combien de temps que tu n'as pas dormi correctement ?
- Je n'ose même pas y penser, dis-je en me frottant les yeux.
- Je vais te montrer où tu vas t'installer. C'est pas le grand luxe, mais tu auras un appartement rien que pour toi, on ne manque pas de place ici et chacun a droit à son espace privé.

Il m'accompagna jusqu'au deuxième étage et me montra une des trois portes du palier.

- Bienvenue chez toi.
- Vraiment... Merci. Comment te remercier ?

- Pour commencer, en dormant et en me laissant dormir moi aussi ! Je ne suis plus tout jeune, moi ! Je ne fais pas nuits blanches comme ça ! Rendez-vous ce soir dans la salle commune. A vingt heures.
- J'y serai.

Je pénètre dans mon appartement, un T2 meublé et avec tout le confort nécessaire bien qu'un peu vieillissant. Très vite après avoir fait le tour des pièces, je me dirige vers la chambre où je m'écroule sur le lit pour trouver enfin le sommeil.

Vingt heures.

Après avoir pris une douche et pris mes habitudes dans mon nouvel appartement, je descends jusqu'à la salle commune où Chipless m'attend déjà certainement.

L'homme qui nous a aidé à sortir de la cellule en arrachant les deux crochets de fer est dans la salle. Il me reconnaît évidemment aussitôt et s'approche en souriant.

- Le vieux Chip' a réussi à t'embrigader, hein ? Moi c'est Trojan, le bras armé de la bande, dit-il en montrant son impressionnant biceps.
- Enchanté. Brian. Pour l'instant, je ne suis rien.
- Ne dis pas des choses comme ça, tu vas fâcher Chip', d'ailleurs le voilà qui arrive avec Agnus.
- Agnus ?

Je me retourne et vois Chipless qui entre, accompagnant une jeune fille que je ne saurais décrire tant je peine à la regarder en face.

- Brian, je te présente Agnus, une fille perdue que j'ai trouvée par hasard, comme toi.
- Agnus ? Jamais je n'ai entendu ce prénom ?
- C'est plutôt un surnom, dit-elle en me souriant. C'est celui que Chip' m'a donné quand il m'a trouvée, il y a 2 ans. Je n'avais pas souvenir de mon véritable prénom, de toute

façon, je me suis donc habituée à Agnus et je trouve même ça plutôt joli aujourd'hui. C'est... différent.

- Agnus est amnésique, précisa Chipless, c'est sa tare.
- Amnésique ? Tu ne te souviens de rien ?
- De rien, c'est beaucoup dire, répond-elle. Lorsque j'ai rencontré Chipless, j'étais en effet plus que perdue. Je venais de me faire trépaner, j'avais encore un pansement sur le crâne, mais je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle je m'étais fait faire cette opération. Avais-je des intentions malhonnêtes ou étais-je une libertaire ? Je n'en savais rien du tout ! Par la même occasion, j'avais oublié où j'habitais, mon nom, ma famille... Par contre, je savais me déplacer en ville, je reconnaissais les bâtiments, le nom des quartiers les plus connus, je suis clairement d'ici, mais... il me manque pas mal d'informations pour savoir qui je suis vraiment. En attendant que je retrouve toute ma raison, Chip' a eu la gentillesse de m'accueillir ici, chez les libertaires, et je les assiste dans leur combat qui me semble juste. Et toi ? Quelle est ta tare ? Tu ne sembles pas être handicapé, demande-t-elle en me détaillant de la tête au pied.
- Ma tare ? Je la cherche encore... Je ne suis déjà même pas sûr d'être un des vôtres, d'être un trépané.
- Tu es des nôtres, assure Chipless, le scanner de la police t'a démasqué, il n'y a pas de doutes là-dessus. Tu peux me faire confiance et tu sais, ça n'est pas une honte d'être un trépané, ni d'avoir une tare, surtout ici. Regarde Trojan, c'est un abruti et pourtant on l'accepte, dit-il en lançant un sourire complice à son ami.
- Il vaut mieux ne pas avoir toutes ses facultés par moments plutôt que de pas savoir sourire franchement ! lui répond-il.

Et ils éclatent de rire, Agnus finit par les accompagner.

- Ils n'arrêtent pas de se moquer de leur tare respective, ces deux zigotos, tu verras, tu t'y habitueras, me dit-elle.

- Mon cas est un peu particulier, dis-je, il y a vingt-quatre heures, je ne savais même pas que tout le monde avait une puce et que le monde était ainsi. Je tombe des nues.
- Chipless m'a raconté, ta séquestration, la prison... Je comprends que ça ne doit pas être facile pour toi, dit-elle d'un air compatissant. Tu n'es vraiment jamais sorti ? Tu n'as jamais été en contact avec d'autres gens ? D'autres garçons ou filles de ton âge ?
- Je n'ai vu ça qu'à la télé. Des vieilles séries. Mais j'en ai aussi beaucoup rêvé, surtout adolescent, de rencontrer des filles, par exemple, dis-je en souriant d'un air gêné.
- J' imagine ! Ça a dû te manquer énormément !
- Bon, les gosses, c'est pas tout ça, dit Chipless en se reprenant de son fou rire avec Trojan. On a du boulot !
- Du boulot ?
- Brian, c'est ta première réunion, donc je comprends que tu sois un peu dérouté, contente-toi de nous écouter si tu veux, mais n'hésite pas à prendre la parole si tu souhaites donner ton avis.

Chipless, Trojan et Agnus s'asseyent autour d'une table et commencent à discuter de leur prochaine action de protestation. Je ne comprends pas encore toute la portée de leur quête, et l'étendue de leurs actions, parce que je n'ai pas encore assimilé complètement le fonctionnement actuel de la société et ses défauts.

Cette fois-ci, il est question de faire un raid à la Préfecture. Cette administration semble être à l'origine de toutes les injustices aux yeux des libertaires. La Préfecture représente en effet l'Etat et gère l'ensemble des fichiers et des puces qui concernent la région. Elle dirige la police, la justice et gère le budget de la ville. C'est le centre nerveux local du système de sécurité mondial, en quelque sorte.

Le raid consiste à saboter le fichier des trépanés, qui permet à la police de les arrêter plus facilement. C'est ce fichier qui était à l'origine de la dernière arrestation de Trojan et Chipless. Une caméra de surveillance les avait repérés alors

qu'ils étaient dans la rue, la correspondance avec la photo du fichier avait été rapidement faite par un logiciel de reconnaissance des visages et l'alerte à la police avait été immédiatement donnée.

- Pour détruire ce fichier, il nous faudra pénétrer par effraction dans la Préfecture et le localiser dans le système de fichiers. Pour ça, nous aurons besoin de tes compétences, Brian, tu es d'accord ?

- Non.

Les trois regards se portent immédiatement sur moi. Chipless et Trojan semblent presque menaçants, tandis que Agnus affiche un regard visiblement déçu.

- Détruire ce fichier n'amènera à rien, il doit y avoir plusieurs sauvegardes qui sont en sécurité, et même sans ça, le reconstituer sera toujours possible et votre tranquillité ne sera que provisoire. Par ailleurs, même si l'on parvient à être très discret, la destruction du fichier ne passera pas inaperçue, elle provoquera un dysfonctionnement et inquiètera les responsables.

- Que faire alors ? demande Trojan.

- Plutôt que de détruire le fichier, il faut le rendre inefficace, voire inutile. Le principe de reconnaissance des visages par rapport aux photos est assez connu, et il n'est pas complètement fiable. Arrangeons-nous pour qu'il le soit encore moins.

- Comment ? questionne Agnus en me dévisageant à nouveau.

- En rendant les photos du fichier un peu plus floues et en les inversant, d'une part. Les visages humains ne sont pas symétriques, le logiciel n'est pas toujours capable de reconnaître un visage dans un miroir.

- Et pour les nouvelles entrées dans le fichier, celles qui seront saisies après notre passage, on ne peut pas retourner toutes les semaines à la Préfecture pour faire du traitement d'image !

- Pour celles-la, on peut soit modifier le logiciel pour qu'il effectue le flou et l'effet miroir à chaque nouvelle saisie ; soit on s'arrange pour que le logiciel de reconnaissance ne reconnaisse jamais personne, ce qui est plus sûr mais aussi plus compliqué.
- A un moment, j'ai eu peur de regretter de t'avoir amené jusqu'ici Brian, mais je constate que tu y as parfaitement ta place et je ne pense pas que Trojan et Agnus me diront le contraire. Pas vrai ?
- C'est vrai, dit Trojan
- Tu n'imagines pas à quel point c'est vrai, Chip, ajoute Agnus en me souriant.

4. Raid

- Agnus ne vient pas avec nous ?

Chipless et Trojan me regardent comme si ma question n'avait aucun sens.

- Pourquoi viendrait-elle ? Pour qu'on ait une chance de plus de se faire repérer ?

- Je pensais qu'elle vous accompagnait dans chacune de vos actions.

- Trojan peut nous être utile par sa force, tu es le plus à même de te débrouiller avec la partie informatique, et ma fille m'a expliqué comment accéder à la salle des machines. Cela nous fait chacun une raison d'être là. Agnus a d'autres compétences que nous utilisons à bon escient, ne t'en fais pas. Aujourd'hui, elle est mieux là où elle est, c'est-à-dire chez nous.

Les deux libertaires terminent d'attacher le grappin à la corde qui nous servira à escalader le mur d'enceinte de la préfecture. La méthode est ancienne, mais le paradoxe de ce monde où toute la sécurité est basée sur la puce, c'est que les portes dérobées sont nombreuses pour celui qui n'en est pas pourvu. Enfin, si le mur d'enceinte ne semble pas présenter une difficulté insurmontable, la suite pourrait être sensiblement plus compliquée.

Nous nous dirigeons maintenant vers le bâtiment qui est fermé, bien sûr, et protégé par une alarme de 21h00 à 06h00. Les employés ou les administrés qui entrent habituellement par cette porte sont authentifiés par télé transmission avec la puce. Chipless me montre le scanner d'identité qui réalise cette opération, au-dessus de la porte. C'est un modèle proche de celui de la police, je le reconnais à l'emplacement de ses diodes électroluminescentes clignotantes. Comme j'ai pu le constater lors de mon expérience malheureuse avec la police, l'appareil détecte la présence et se met en alerte si cette présence ne s'accompagne pas d'une réponse de la puce.

Il nous faut donc éviter soigneusement de nous présenter devant le champ d'action du scanner.

- Nous allons passer par la porte de service, dit banalement Chipless.

La préfecture avait fait ajouter cette porte à serrure classique suite à la longue panne d'électricité qui avait paralysé toute l'administration il y a trois ans. Personne n'avait pu entrer dans le bâtiment pendant plusieurs jours, tant le système de sécurité était fiable et dépendant de l'alimentation électrique. Trojan cherche dans sa poche un impressionnant trousseau de clés vieilles et s'affaire à trouver celle qui nous ouvrira le passage. Au bout de quelques minutes, Chipless s'inquiète de l'opération.

- Alors Trojan, on ne va pas y passer la nuit !

- Je... Je ne sais plus où j'en suis, dit Trojan en tremblant et en mélangeant toutes les clés, je me suis embrouillé, j'arrive plus à savoir celles que j'ai essayées et celles qui restent. Bon Dieu ! C'est pas possible d'être aussi con...

- Calme-toi, Trojan, tu sais bien ce que c'est, ça n'est pas de ta faute...

- Satanée puce, ras-le-bol d'être débile !

- Reprends-toi, tu vas y arriver. Tu veux que je le fasse à ta place ?

La tare de Trojan l'empêche de se concentrer plus de quelques minutes sur une même tâche. Ses facultés intellectuelles sont tout à fait normales et n'ont pas été touchées lors de sa trépanation, mais il a maintenant grand peine à mener à bien les tâches les plus simples à cause de son manque de concentration. Cela lui pèse énormément parce qu'il a maintenant l'impression de ne plus servir à rien.

- Laisse-moi essayer encore une fois, je ne voudrais pas tout faire foirer, mais tu sais comme je tiens à ne pas être inutile.

- Je comprends Trojan, vas-y, recommence.

Il reprend son trousseau et essaye à nouveau les clés une à une. Par chance au bout de deux ou trois minutes, et une trentaine de clés essayées, la porte s'ouvre.

La Préfecture est un bâtiment vaste, dans lequel on ne se déplace pas facilement quand on s'y rend pour la première fois. Il y a bien quelques panneaux qui indiquent des directions vers les salles ou les services les plus importants, mais cela reste destiné à un usage interne, pour des gens qui ont l'habitude des lieux. Fort heureusement, Paula a expliqué clairement à Chipless où se trouve la salle des machines où l'on a toutes les chances de trouver notre fichier des trépanés.

- C'est au troisième étage, prenons l'escalier, dit Chipless.

Les ascenseurs sont en effet mis hors service en même temps qu'est mise en route l'alarme. D'ailleurs, prendre un ascenseur est dangereux quand on essaie de se déplacer discrètement dans un bâtiment : on ne sait jamais ce qu'on va voir apparaître derrière la porte qui s'ouvre lentement et on n'a qu'une sortie possible.

Pour des raisons de coût, vraisemblablement, les systèmes d'alarme ont été placés uniquement dans les bureaux et les salles fermées. Les couloirs ne renfermant aucun objet ni aucune donnée de valeur, on peut s'y déplacer librement sans craindre d'affoler un vigile derrière ses écrans de contrôle.

- Troisième étage, nous y sommes, c'est dans l'aile Est, donc : par là !

Quelques minutes plus tard, nous sommes devant la salle des machines. Cela ne fait aucun doute : on sent l'air climatisé qui passe en dessous de la porte et l'on entend les ventilateurs des serveurs de données qui peuplent la pièce.

- A toi de jouer, Brian, cette fois, il faut penser à l'alarme, cette pièce en est vraisemblablement équipée.

J'entrouvre la porte pour détecter d'abord l'emplacement du système d'alarme. Par chance, il est situé juste en face de la porte ce qui me permet de l'identifier rapidement. Il s'agit du modèle Sonar System, je l'ai étudié. En réalité, je pense que

mes geôliers m'ont fait étudier tous les systèmes de sécurité existants. Tous, à l'exception du scanner d'identité que je voyais pour la première fois avant-hier. A cet instant précis, je ne pouvais que les remercier de m'avoir enseigné cela, puisque j'allais pouvoir me servir très concrètement de mes connaissances. Mais il faudra bien qu'un jour je comprenne ce qu'ils attendaient de moi.

Le Sonar System détecte les mouvements dans la pièce. Bien sûr pour éviter que la moindre mouche ne déclenche une alarme intempestive, il faut que le mouvement soit significatif et assez rapide. Par ailleurs, la fiabilité du capteur utilisé n'étant pas stable, les concepteurs ont dû prévoir un certain nombre d'exceptions qui ne déclenchent pas l'alarme. Des tests effectués avec ce système dans une salle vide sans aucun mouvement ont prouvé, en effet, que le capteur renvoyait régulièrement dans certaines conditions un ensemble d'informations incohérentes qu'il interprétait comme un énorme objet en mouvement. Le système n'a alors pas d'autres choix que de traiter ce genre de cas comme des anomalies et de ne pas déclencher l'alarme. J'ai l'intention d'utiliser cette faille pour pénétrer dans la pièce et m'installer au clavier de l'ordinateur qui nous intéresse. L'astuce consiste à faire croire au système d'alarme que nous sommes une erreur qu'il ne sait pas traiter, en se « déguisant » en objet énorme. Autrement dit, nous devons apparaître pour le capteur comme une seule entité suffisamment imposante et nous déplacer lentement de cette façon.

Nous nous serrons tous les trois l'un contre l'autre en utilisant nos vêtements pour augmenter la surface en mouvement et pénétrons ainsi lentement dans la pièce réfrigérée. Il s'agit maintenant de trouver lequel de ces serveurs renferme les informations sur les trépanés. La base de données que nous cherchons devant être assez conséquente, je repère d'emblée deux serveurs, parmi la dizaine qui est dans la salle, qui sont les mieux pourvus en disques durs. Je me dirige lentement avec mes deux

comparses vers le premier qui se trouve être le bon. Paula a eu la bonne idée de donner à Chipless le mot de passe qui permet d'accéder aux machines en tant qu'administrateur. Elle avait extirpé l'information insidieusement à un agent du service informatique qui s'est trouvé être, à une certaine époque, son amant.

Il y a là une bonne dizaine de milliers de photos de trépanés à inverser et rendre floues pour empêcher la détection des visages d'après les images des caméras de surveillance. La moulinette informatique qui réalise cette opération est simplissime, mais elle prend un peu de temps avec autant d'images à traiter et notre position est assez difficile à tenir, serrés l'un contre l'autre pour ne pas éveiller les soupçons du Sonar System. D'autant que l'air conditionné à moins de 15°C n'incite pas franchement à l'immobilisme.

Le script se termine enfin, il me reste à effacer toute trace de notre passage en effaçant le fichier des dernières commandes exécutées et en me déconnectant.

- Et pour le sabotage du logiciel de reconnaissance, tu as fait quelque chose ? questionne Chipless.
- Non, mais ça n'est pas sur ce serveur que ça se passe, apparemment, ni d'ailleurs dans cette salle, si j'en juge par le fichier journal des accès au fichier des trépanés. Le journal indique que la machine qui réalise l'opération de comparaison des visages s'appelle Héraclès et j'ai beau chercher, je n'en vois pas qui réponde à ce nom ici.

Le nom de chaque machine est apposé sur l'écran qui lui correspond. Dans cette salle, ce sont tous des noms de planètes. Le fichier des trépanés, par exemple, se trouve sur la machine appelée Saturne.

- Paula ne m'a pas fourni d'autres indications que celles-là, comment allons-nous trouver Héraclès ?
- Ça, je n'en sais rien, mais on peut au moins chercher, on a encore un peu de temps devant nous, non ?
- Oui, oui, mais je ne suis pas tranquille ici, il ne vaut mieux pas s'éterniser. Allons voir ailleurs.

Nous nous déplaçons à nouveau groupés et lentement pour échapper à la surveillance du système d'alarme, puis je referme lentement la porte de la salle des machines.

- Voilà une bonne chose de faite ! dis-je, soulagé d'avoir pu accomplir au moins l'une des missions qui m'était confiée.
- La tuyauterie de la clim' semblait se diriger vers l'étage supérieur, dit Trojan, on devrait peut-être commencer par-là, puisque j'imagine que l'autre salle des machines est également réfrigérée ?
- Tu vois Trojan que tes capacités intellectuelles nous sont d'un grand secours, dit Chipless qui ne manque pas une occasion de mettre en valeur l'intelligence de son ami en pareil cas, alors qu'il plaisante volontiers sur son infirmité en d'autres circonstances.

Rapidement, nous grimpons l'escalier qui nous mène à l'étage supérieur. Il n'est pas toujours évident de repérer quelle porte ouvre une salle située juste au-dessus d'une autre, quand l'architecture des pièces n'est pas identique d'un étage à l'autre. Nous ouvrons la porte qui nous semble la bonne et constatons d'abord que celle-ci n'est pas équipée d'un système d'alarme. Ou plutôt que le système d'alarme existe, mais qu'il a été désactivé. Nous entrons pour nous apercevoir que la pièce n'est pas une salle des machines, mais un bureau, un vaste bureau avec un nombre incalculable de dossiers, de papiers, de livres qui occupent étagères, tiroirs et tables de travail. Chipless m'indique du doigt un cadre posé sur le bureau.

- C'est le bureau du préfet.

La photo montre un père avec une petite fille d'une dizaine d'années. J'ai des difficultés à imaginer que cet homme, qui semble si paisible et heureux avec sa famille, est celui qui concentre toutes les rancœurs de Chipless et des trépanés libertaires.

- Ce n'est pas l'homme que nous détestons, c'est sa fonction, précise Trojan.

Il est en effet le premier représentant de tout ce que les trépanés redoutent : l'exclusion, la police, la loi.

Chipless profite de l'occasion pour jeter un œil sur les dossiers qui semblent être les affaires en cours. Trojan, lui, paraît abasourdi par cette véritable bibliothèque de dossiers, il en reste contemplatif et les bras ballants.

Il est probable que l'alarme de ce bureau a été désactivée pour permettre au préfet de travailler en dehors des horaires classiques d'ouverture des bureaux. A ce niveau là de responsabilité, il n'y a plus d'horaires.

- Si ce n'est pas là, c'est que c'est à côté, dis-je dans l'espoir de rappeler à mes compagnons le but de notre visite.
- Tu as raison, Brian, allons-y.

Nous entrouvrons la porte voisine pour observer le détecteur. Il s'agit du même modèle que dans la salle de l'étage inférieur, et nous adoptons fort logiquement la même technique pour échapper à l'alarme.

- Zeus, Hadès, ... Ah ! Voilà Héraclès !

Je me connecte avec le mot de passe donné par la fille de Chipless, et commence à chercher l'emplacement du logiciel qui reconnaît les visages.

Si le principe de l'algorithme qui réalise cette opération est assez simple, le saboter discrètement n'est pas chose aisée : il faut pénétrer dans le code source du programme, et trouver le petit truc minuscule à modifier pour que la reconnaissance échoue systématiquement ; le tout sans que l'intégrité du logiciel ne soit atteinte. J'avais fait de nombreux exercices de ce type pendant mon adolescence, mais ça n'était pas la partie de l'informatique qui me plaisait le plus. Je n'y excellais d'ailleurs pas.

Alors que je suis précisément en train de modifier une variable qui me semble décisive dans la reconnaissance des visages : un coefficient qui définit la marge d'erreur tolérée, je sens dans mon dos Trojan qui s'agite bizarrement. Avant que j'aie le temps de me retourner, il éternue avec une violence considérable. Par réflexe poli, il a placé rapidement sa main devant sa bouche, sans réaliser qu'il venait avec ce geste de réveiller le capteur du Sonar System.

- Désolé, les gars, mais cette clim'... j'ai pas l'habitude.
- Il faut se barrer, maintenant, dis-je en enregistrant précipitamment ma modification du programme.
- Tu as eu le temps de terminer, interroge Chipless ?
- Non, enfin oui, ... Je sais pas, j'ai pas eu le temps de tester, mais de toute façon on n'a plus le choix, là.

Je ferme rapidement toutes les fenêtres et termine toutes les connexions que j'ai ouvertes. Des tas d'informations apparaissent et disparaissent aussitôt devant mes yeux et j'ai juste le temps d'apercevoir, juste avant de quitter le clavier, un dossier qui semble contenir tous les fichiers recensant les puces mises en circulation depuis plus de cinquante ans. Sans doute à l'intérieur, la mienne ou celle qui m'était destinée.

Chipless m'empoigne fermement par le bras et me traîne littéralement vers la sortie.

- Nous avons quelques minutes avant que les vigiles se pointent, avec un peu de chance, ils croiront à une erreur de leur système, mais pour ça, il ne faut pas qu'ils nous voient !

Nous descendons quatre à quatre l'escalier qui conduit au rez-de-chaussée, par où nous sommes rentrés. La porte de service. La clé.

- Trojan, tu as gardé dans un coin la clé qui ouvre cette porte ?
- Oui, dans ma poche de droite.

Il fouille sa poche droite.

- A la réflexion, c'était peut-être celle de gauche.

Il plonge nerveusement la main dans sa poche gauche, puis dans tout ce qui peut ressembler à une poche ou contenir une clé dans ses vêtements, mais sans succès.

- On est cuit, dit Chipless, si on a perdu la clé pour sortir, c'est fini.

Soudain, la porte automatique située juste à côté de la porte de service s'ouvre toute seule.

- On se pose pas de questions, on sort ! crie Chipless.

Nous courons jusqu'au mur d'enceinte pour l'escalader à nouveau, dans l'autre sens. Arrivés tous les trois au-dessus du mur, nous voyons les voitures de l'équipe de sécurité qui pénètrent par la grande porte.

- Juste à temps ! lâche Trojan.
- Ne restons pas là dit Chipless en sautant en bas du mur, côté rue.
- Comment se fait-il que cette porte se soit ouverte toute seule ?
- Sans doute que les vigiles ont pris soin de s'ouvrir les portes à distance pour monter au plus vite dans la salle qui a déclenché l'alarme, dit Chipless, encore très soucieux.
- Tu m'en veux ? demande Trojan en voyant l'air inquiet de son ami.
- Ce n'est pas ça, mais on n'est pas sorti d'affaire : le sabotage du logiciel de reconnaissance des visages n'a pas pu être testé, et puis en sortant par cette porte, on est

passé devant un scanner d'identité qui a pu détecter notre présence et voir que nous n'avions pas de puce, ni l'un ni l'autre.

- A la vitesse où nous sommes sortis et de dos, tu crois que le scanner aurait eu le temps de nous détecter ?
- Je n'en sais rien, en fait, mais j'en ai peur.

Le retour à pied jusqu'à l'immeuble se passe très silencieusement. Trojan est abattu par ses maladroites qui ont failli nous coûter cher et on fait capoter une partie de la mission que l'on s'était donné. Chipless rumine ses inquiétudes et imagine les différents scénarios possibles, ils sont tous pessimistes. Tandis que moi, je repense à ce fichier des puces que j'ai juste eu le temps d'apercevoir et à ce qu'il pourrait m'apporter comme informations sur mon passé.

En nous voyant arriver ainsi, Agnus craint le pire.

- Ça n'a pas fonctionné ? demande-t-elle.
- Oui et non, dit Chipless pour ne pas la décevoir alors qu'il craint un échec total.
- Le fichier des trépanés a été modifié, mais on n'a pas pu tester la modification que j'ai faite sur le logiciel de reconnaissance des visages.
- Et on est parti un peu précipitamment de ma faute, s'excuse Trojan.
- L'important, c'est que vous soyez tous les trois ici, rassure Agnus en souriant.

Mais l'ambiance n'étant pas à la fête, tout le monde se taît pendant de longues minutes. Il est tard dans la nuit, le sommeil commence à tous nous gagner peu à peu. Avant de monter me coucher, je préfère me soulager d'une pensée qui me torture l'esprit :

- Je souhaiterais que vous m'aidiez à retrouver d'où je viens. Je ne peux pas rester comme ça sans savoir qui je

suis, pourquoi et par qui ai-je été trépané, ... J'ai besoin de savoir pour continuer.

- En vous attendant, j'ai beaucoup pensé à ton histoire, Brian. J'en suis arrivée à la conclusion suivante : tu es amnésique, comme moi. Tu ne sais plus si tu es un trépané ni pourquoi, tu ne te rappelles pas de tout même si tu sais que tu as été séquestré pendant des années... Pour moi ça ne fait aucun doute.

Au moment où elle me dit ça, je revois distinctement une image de mon enfance, je devais avoir une dizaine d'années et je me regarde dans un miroir. Je porte des bandages sur la tête. Mes geôliers m'ont toujours dit que c'était pour soigner un traumatisme crânien causé par une chute, ce que j'avais cru jusque là.

J'avais complètement oublié cet épisode de mon enfance.

5. Amnésie

Finalement, il y a des tas de choses dont je ne me rappelle pas ou peu. Par exemple, je ne sais plus à quel moment je me suis rendu compte que ma vie n'était pas normale et que mes geôliers n'étaient pas mes parents. J'ai l'impression aujourd'hui de l'avoir toujours su, pourtant, s'ils m'ont séquestré depuis tout petit, j'ai bien dû croire quelques années que ma situation était normale. Je ne parviens pas non plus à me souvenir de la cause de cette petite cicatrice sur ma tempe. Une chute ? C'est probable. Ou autre chose ? Et puis il y a ces bandages sur ma tête, je les revois dans ce miroir qui était dans ma chambre.

En quittant les deux seules personnes qui me connaissaient, j'ai perdu mon histoire, celle qu'on a écrite pour moi jusque là, mais qui est quand même la mienne. Est-ce qu'on peut continuer de vivre sans connaître sa propre histoire ? Je ne le crois pas.

Après une nuit de sommeil hantée par ces images floues du passé, je descends dans la salle commune pour y prendre mon petit-déjeuner avec les libertaires. Trojan et Agnus ont déjà commencé sans moi.

- Chipless n'est pas là ?
- Après la nuit qu'on vient de passer, il va mettre un peu de temps à se rétablir, me répond Trojan.

A vrai dire, personne n'est encore complètement remis de ce qui s'est passé la veille, pour diverses raisons. Agnus rompt le silence avant qu'il ne s'installe pour de bon :

- Je suis prête à t'accompagner à la recherche de ton passé.
- Je... Je te remercie, mais...
- En t'aidant, j'ai l'impression que je vais moi aussi retrouver mon passé. Je crois beaucoup aux signes du destin, et toi, tu es le plus gros signe que j'aie jamais vu, c'est même plus qu'un signe, c'est une pancarte quatre mètres par trois, et clignotante ! dit-elle en souriant.

- Moi qui pensais être plutôt discret !
- Agnus n'en est pas à une métaphore près, indique Trojan, pensant peut-être que je n'avais pas compris l'humour de la phrase.
- As-tu une idée de ce que tu vas faire pour commencer ? me demande Agnus.
- Je pense à ce fichier des puces dont j'ai entrevu l'existence hier soir. Enfin, c'est peu de dire que j'y pense, disons plutôt que ça m'obsède. Je pense que c'est par-là que je dois commencer.
- C'est rigolo, j'ai moi aussi pensé la même chose, quand j'ai commencé à chercher ma véritable identité. Je me disais à l'époque que si je retrouvais ma puce, je saurais tout de ma vie passée.
- Et ?
- Cette fois, j'ai un peu d'avance sur toi. En y réfléchissant bien, non seulement tu n'as aucune chance de trouver ta puce dans ce fichier ou ailleurs – sur quels critères pourrais-tu faire ta recherche ? – mais en plus, une fois la puce trouvée, elle ne va pas t'expliquer qui tu es.
- Quand même, si je trouve le numéro de la puce qui m'était destinée, celle que j'ai peut-être portée en moi pendant quelques années, j'aurai plus de facilité pour obtenir des informations. Je saurai mon véritable nom, je connaîtrai mes parents biologiques, ...
- Oui, mais tu n'es pas en capacité de retrouver ta puce, même dans un fichier informatique que tu maîtrises et que tu manipules comme tu veux, monsieur l'informaticien.
- Je dois bien admettre que tu as raison, mais ça ne change rien à mon obsession, je veux consulter ce fichier.
- Tu le feras plus tard. Pour l'instant, tu as un avantage considérable sur moi, c'est que tu te souviens d'où tu sors, tu sais retourner à ta geôle.
- Y retourner ? T'es folle ? Ils vont me rchoper !

- Tu es prêt à t'infiltrer dans le bâtiment le plus sécurisé et le plus important de toute la ville, mais tu as peur de retourner dans une maison que tu connais comme ta poche ?
- Tu ne les connais pas, on voit bien que tu ne les connais pas.
- Justement.
- Quoi justement ?
- Je ne les connais pas, donc je n'ai pas peur d'y aller, moi. Et même je suis prête à le faire pour toi. Mais il faut que tu m'indiques le chemin.
- T'indiquer le chemin, tu veux dire là, maintenant ?

Je termine ma tartine, elle a un peu de mal à passer, et Agnus me force à quitter la table pour que je la guide immédiatement jusqu'à la maison de mon enfance.

Tout cela est un peu précipité, j'étais parti dans l'idée de retourner seul à la préfecture dès ce soir pour récupérer ce fichier des puces, et me voilà accompagnant Agnus à l'endroit même que j'espérais ne jamais revoir en m'en enfuyant il y a quelques jours. Je n'aime pas changer mes plans en catastrophe de cette façon, j'ai toujours l'impression d'oublier quelque chose d'important en cours de route.

Pour retrouver l'endroit, je suis obligé de repasser par le commissariat, j'ignore d'ailleurs si c'est un détour, je suis loin de connaître déjà la ville dans son ensemble. C'est la première fois que je m'y déplace en plein jour. Agnus, elle, paraît à l'aise. Elle connaît cette ville sans doute parce qu'elle y a vécu toute sa vie. Elle est même enjouée, comme heureuse de m'apporter son aide. Déjà de nature, elle est souriante, mais aujourd'hui, elle rayonne. Ça n'est pas pour me déplaire.

- Si je me souviens bien, c'est par ici, dis-je en rassemblant mes souvenirs.
- J'aimerais avoir ta mémoire d'éléphant, ironise-t-elle.

Bien qu'elle connaisse parfaitement la ville, elle n'a jamais été capable, depuis sa trépanation, de retrouver où elle habitait.

Elle a cherché pendant des mois, des années. Elle a parcouru longtemps la ville en espérant retrouver l'endroit, l'image, le réverbère ou le banc public qui lui permettrait de se dire : « Ici, je suis chez moi ». Elle s'est arrêtée de chercher lorsque ses souvenirs récents ont pollué les restes de sa mémoire d'enfant. Elle n'était alors plus en mesure de savoir, lorsqu'elle semblait reconnaître une impasse familière, un pas de porte, si c'était parce qu'elle les avait déjà visités ou si c'était réellement des souvenirs d'enfance.

Plus nous approchons de la maison, plus je sens mon pouls et la température de mon corps augmenter. Le stress me gagne. J'ai peur.

- Je pense que nous ne sommes plus très loin maintenant, dis Agnus. Puis elle touche mon front en se moquant : je consulte ma boussole... ah oui, c'est de plus en plus chaud, ça doit être là !
- Tu peux te moquer, je... Oh ? !
- Tu ?..

Soudain, la surprise, le soulagement mais en même temps une sorte de déception m'envahissent quand je vois un camion de déménagement garé juste devant la maison. Quelques hommes s'affairent à débarrasser ce qu'il reste de meubles et d'objets de décoration. Ils sont en train de vider toute la maison, mes souvenirs avec.

- Qu'est-ce qu'on fait ? me demande Agnus.
- Je l'ignore.

Que suis-je venu chercher ici en fait ? Des traces de mon passé, mais sous quelle forme ? Je n'ai pas bien réfléchi à tout ça parce que c'est Agnus qui a tenu à venir jusqu'ici si vite. Je n'attendais rien de cette expédition parce que je ne l'avais pas prévue. Maintenant que les choses ne se présentent pas comme nous aurions pu l'imaginer, nous sommes bien en peine d'élaborer une nouvelle stratégie.

- Montons dans le camion, dit Agnus.
- Monter ? Mais pourquoi faire ?
- On ne va pas échouer si près du but, dans ce camion, il doit y avoir des papiers, des choses qui te concernent, des affaires à toi peut-être. Si on laisse partir ce camion, ce sont toutes tes chances de retrouver ton passé qui s'envolent.
- On ne sait même pas ce qu'on cherche, on va se faire prendre !
- Ce que tu peux être trouillard, allez viens !

Elle me prend une nouvelle fois par la main et profite que les déménageurs sont à l'intérieur de la maison pour me faire grimper dans le camion. Elle me tend la main en souriant, je l'aide à monter à son tour.

Il y a là des tas d'objets qui me rappellent un passé douloureux très proche. Des objets pourtant anodins, des portemanteaux, des petits meubles, mais qui ont accompagné mon existence et ma captivité. Je reconnais, au fond du camion, le bureau sur lequel j'ai appris tout ce que je sais aujourd'hui. Il ne reste plus beaucoup de place, il est probable que les déménageurs s'apprêtent à partir et qu'ils effectuent en ce moment leur dernier voyage. Nous activons notre recherche et essayons de trouver dans ce bazar ce qui pourrait ressembler à un dossier ou des documents à mon sujet.

Toutes les armoires et tous les placards ont été vidés pour faciliter leur déménagement. Leur contenu a vraisemblablement été placé dans des cartons ce qui ne facilite pas notre tâche. Un à un, nous entrouvrons les cartons auxquels nous parvenons à accéder. Des vêtements, de la vaisselle, des CD musicaux, ...

Soudain, nous entendons les camionneurs qui ferment définitivement les portes de la maison, je reconnais en effet le bruit caractéristique de la serrure électronique que j'avais forcée quelques jours auparavant.

- Ils arrivent, partons !
- Mais on n'a encore rien trouvé, insiste Agnus, cherche encore un peu, je suis sûr que tout est ici...
- On va se faire prendre !
- Tiens regarde là-bas, ces caisses !
- Où ça ?
- Là, derrière cette banquette, à coté du congélateur.

Elle me désigne une pile de caisses en plastiques qui contiennent effectivement des dizaines de dossiers divers. Sur l'une de ces caisses, on devine même les premières lettres de mon prénom « B.R...

- Les voilà ! Cachons-nous !

Agnus me tire à nouveau sèchement jusqu'à une armoire suffisamment grande et accessible pour que l'on s'y engouffre tous les deux. En refermant les portes, on entrevoit les deux hommes qui entreposent un dernier carton et une table. Ils ne nous ont pas vus, ni entendus.

- C'est bon les gars, on y va cette fois, dit l'un d'eux en refermant violemment les portes du camion.

Nuit noire.

Enfermés dans notre armoire, serrés l'un contre l'autre et debout, nous sommes en partance pour une destination inconnue.

- Et maintenant ? dis-je en m'efforçant de ne pas donner à ma question le ton du reproche, car je savais qu'Agnus faisait tout cela avant tout pour me rendre service.
- Maintenant, on est tranquille pour réfléchir à ce qu'on va faire.
- Tu vois toujours tout positivement, toi !
- J'essaye en tout cas et crois-moi ça n'a pas toujours été facile pour moi.
- Excuse-moi, je sais que tu n'as pas eu une vie facile, toi non plus...

Elle éclate de rire.

Après cinq bonnes minutes de silence à s'habituer aux cahots de la route et à cet endroit insolite et exigü, Agnus ouvre à nouveau le dialogue :

- Faisons le point. Nous sommes coincés dans ce camion jusqu'à ce qu'il arrive à sa destination. Mais d'un autre côté, il nous amène vraisemblablement là où sont allés s'installer tes geôliers et il contient sans doute, dans les caisses que l'on a pu apercevoir tout à l'heure ou ailleurs, des informations importantes sur ton passé. Il n'y a donc rien à regretter, nous sommes dans le bon wagon, si je puis dire.
- Oui, mais il fait nuit noire ce qui nous empêche d'aller fouiller le camion. Les caisses qui nous intéressent sont d'ailleurs tout au fond, derrière des objets lourds que l'on ne saurait déplacer à deux et puis même si on le pouvait, on n'aurait pas la place de le faire. Pour y accéder, il faudra d'abord attendre que les hommes déchargent tout le reste, y compris l'armoire dans laquelle on se trouve, puisqu'elle bloque le congélateur qui lui-même coince les caisses, si j'ai bien vu la scène avant que le gars ne ferme les portes.
- Et se cacher dans ce congélateur, plutôt que dans l'armoire n'y changera rien, à part satisfaire mon fantasme de faire l'amour dans un congélateur.
- Pardon ?
- Je plaisante, idiot ! Détends-toi un peu !
- ...

L'histoire du congélateur jette un froid... Au bout de quelques secondes, elle reprend de plus belle :

- Il faut sortir d'ici comme nous y sommes entrés, entre deux voyages des déménageurs. Le plus tôt sera le mieux.

Nous repérerons l'endroit où ils déchargent les caisses qui nous intéressent et nous aviserons ensuite.

- Oui, je ne vois que ça. Mais on a de bonnes chances de se faire voir par quelqu'un en sortant du camion, on n'aura aucune visibilité.
- Fais confiance à mon intuition féminine.
- Tu y crois à ces trucs-là ?
- Non, mais il faut bien que je te redonne confiance. Je te traîne comme un boulet depuis ce matin, je ne fais que continuer, ironise-t-elle une nouvelle fois.

L'obscurité aidant, je parviens à percevoir distinctement l'odeur de la peau d'Agnus subtilement masquée par un parfum boisé. Quelques kilomètres plus loin vient s'ajouter une senteur d'amande douce provenant vraisemblablement de ses cheveux qui étaient encore humides au petit-déjeuner ce matin. Cette armoire inconfortable ne suffit pas à rendre le voyage désagréable.

Soudain, un coup de frein plus violent que les autres propulse Agnus contre moi avant qu'elle ait eu le réflexe de se retenir de ses mains. Intimidé par son corps ainsi tout contre le mien pendant quelques secondes, je ne trouve pas de meilleure solution que de m'en sortir par une pirouette, maladroite peut-être :

- L'armoire aussi, c'est un de tes fantasmes ?

Presque immédiatement, le camion s'immobilise complètement et la porte s'ouvre, laissant entrer un filet de lumière jusque dans notre armoire-cache. Il illumine le visage encore souriant d'Agnus, qui paraît déçue que le voyage se termine si vite.

6. Déménagement

- Ne perdons pas de temps, on a un autre voyage à faire derrière.

Les déménageurs commencent à vider le camion qui se trouve apparemment dans une cour privée. L'un d'entre eux se charge de descendre les objets et de les poser par terre, tandis que les deux autres font des aller-retour jusqu'à la nouvelle demeure de mes geôliers que j'aperçois par l'entrebâillement de la porte de l'armoire dans laquelle je me trouve avec Agnus. Pas moyen de sortir entre deux voyages tant que ce gars-là reste ici à décharger.

- Qu'allons-nous faire ?
- Je cherche... me répond Agnus.
- Remarque, ces gars-là ne me connaissent pas, et toi non plus, si on sort en vitesse, l'effet de surprise ne permettra pas à cet homme seul de nous bloquer tous les deux. Le temps qu'il se rende compte de ce qui lui arrive, nous serons déjà loin. Il ne saura jamais qui nous sommes.
- Cette stratégie est assez mauvaise, mais c'est la seule que je vois pour l'instant.
- Alors ?
- Alors, ... On fonce !

Elle m'invite alors à surgir de l'armoire pour sortir du camion. Au dernier moment, je stoppe son élan, la porte de l'armoire est déjà presque complètement ouverte.

- Attends !
- Quoi ?

On entend les deux déménageurs qui sont dans la maison interpeller celui du camion :

- Revoilà une averse, Jim, tu ferais bien de rentrer les meubles que tu as sortis avant de continuer à décharger, sinon ils vont être trempés et on va se faire engueuler.
- Ouais, j'arrive !

Dès qu'il disparaît de mon champ de vision, je dis à Agnus :

- La voie est libre, on y va maintenant.

Et cette fois, c'est moi qui la prends vigoureusement par le bras pour la jeter littéralement hors de l'armoire, puis du camion. Nous courons jusqu'à la rue, et prenons immédiatement la posture de passants curieux qui marchent sur le trottoir en regardant en direction du camion et de la maison. Tellement curieux que nous marchons tous les deux au beau milieu d'une énorme flaque d'eau ce qui détrempe immédiatement nos chaussures et nos chaussettes.

- C'est bon, je crois qu'ils ne nous ont pas vus. Où sommes-nous Agnus ? Tu connais cet endroit ?

- Oui, oui, je vois à peu près où l'on se trouve. On a traversé la ville, on est à son extrémité nord, une sorte de banlieue assez huppée. Tes ex-ravisseurs ne sont pas pauvres.

- Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

- Le plus sage est d'attendre que les déménageurs partent pour commencer.

- Commencer ? Commencer quoi ?

- Ben à fouiller la maison, voyons ! Tu as déjà oublié ce pour quoi on était venus ? Moi qui me croyais amnésique, je vois que tu es bien pire que moi !

- Je ne suis pas amnésique, sur ce coup, je suis prudent. La maison de mes geôliers, l'ancienne, je la connaissais, mais celle-là, pas du tout. Ça me semble assez risqué de s'y aventurer.

- Risqué, oui, ça l'est un peu. Mais on n'a rien sans rien. On ne va quand même pas retourner chez nous bredouilles.

- Ta témérité te perdra.

- Ça ou autre chose... Bon on va s'asseoir et se mettre à l'abri ?

Elle m'indique du doigt un arrêt de bus de l'autre côté de la rue, avec un banc.

- Comment as-tu rencontré Chipless ? dis-je en m'asseyant.

- A vrai dire, c'est lui qui m'a trouvée. J'étais dans un tel état ! Je me déplaçais à demi-consciente le long des trottoirs, je cherchais un vague chemin, je revenais sur mes pas... Chipless m'a observée longtemps avant de venir me proposer son aide. Je l'ai d'abord envoyé paître, je tenais à me débrouiller seule. J'ai continué de déambuler comme ça pendant une bonne demi-heure, Chipless me suivait de loin, j'avais la tête qui tournait, je perdais l'équilibre, ce sont des symptômes apparemment fréquents dans les heures qui suivent le réveil après l'opération. Ma trépanation devait être vraiment toute fraîche. La deuxième fois qu'il m'a proposé, j'ai accepté de le suivre, je ne tenais presque plus debout de toutes manières, je n'avais plus vraiment d'autres choix.
- Et ensuite ?
- Il m'a conduite, comme toi, dans un appartement et m'a laissée me reposer plusieurs jours. Sa fille Paula venait soigner ma plaie quotidiennement, ce n'était pas très joli à voir, paraît-il, j'avais été un peu raté par le chirurgien, vraisemblablement, ce qui explique peut-être que j'ai été mise à la porte dès mon réveil, à peine après avoir repris conscience. Chipless pense qu'on m'a amenée dans un autre quartier en voiture, c'est vrai qu'il n'y avait pas d'hôpitaux à proximité d'où il m'a trouvée.
- Comment as-tu su que tu étais amnésique ?
- Drôle de question, je ne me rappelais de rien, pas même de mon nom ! Mon cerveau a sélectionné pour moi une partie de ma mémoire, tout le reste est passé à la trappe. La première année, j'ai cherché activement des traces de mon passé, j'ai parcouru la ville en long et en large, j'ai enquêté dans des milieux assez fermés et glauques où il est possible de se faire trépaner à moindre coût mais sans la moindre assurance de réussite. A aucun moment je n'ai reconnu un visage où surpris un regard qui pouvait laisser penser que les personnes que je croisais me reconnaissais. J'ai même fait un séjour en prison après

avoir tenté de demander de l'aide à la police, un peu comme toi, d'ailleurs.

- Tu penses vraiment que nos histoires sont semblables ? Que mes geôliers ne sont en fait que des affreux qui m'ont séquestré comme Chipless aurait pu le faire avec toi, s'il avait été mal intentionné ?
- Je n'en sais rien, mais avoue qu'il y a des coïncidences troublantes. Il semble que nous ayons la même tare, à peu près le même âge. Je me demande s'il n'y a pas une sorte de trafic de trépanés, un réseau qui expérimenterait des trépanations sur des jeunes gens, et qui les exploiterait à des fins malhonnêtes. Je ne sais pas trop comment ni dans quel but, mais je trouverai. En commençant par t'aider à retrouver ton propre passé, il ne faut négliger aucune piste. D'ailleurs, voilà le camion de déménagement qui s'en va, on va pouvoir agir.

Effectivement, le camion passe devant nous, les trois déménageurs sont dans la cabine et ne font pas attention à nous.

La nouvelle maison de mes geôliers est un peu plus grande et cossue que celle dans laquelle j'ai vécu. Elle semble, depuis que les déménageurs ont quitté les lieux, complètement déserte et pour l'instant inhabitée. C'est probable, puisque les meubles viennent à peine d'être déchargés. Après avoir vérifié précautionneusement que personne ne pouvait nous voir, nous pénétrons dans la cour et nous dirigeons vers la porte d'entrée.

Les déménageurs ont refermé derrière eux, ils avaient vraisemblablement un passe-partout électronique temporaire, une carte à puce chargée par les propriétaires et qui permettait d'ouvrir la serrure électronique pendant un temps limité, même sans puce cérébrale reconnue par le système de sécurité. En faisant le tour de la maison, nous apercevons à l'étage une fenêtre qui est restée ouverte. Par chance, la

fenêtre est juste en face d'un arbre de bonne taille, dont les branches pourraient nous permettre d'accéder à l'intérieur. Je grimpe à l'arbre, avec un plaisir non dissimulé, je rêve de grimper aux arbres depuis ma toute tendre enfance mais c'est la première fois que j'en approche un de si près. Agnus me suit avec difficulté. Visiblement elle n'apprécie pas l'exercice. La branche la plus proche qui puisse nous supporter est presque à un mètre de la fenêtre que nous souhaitons atteindre. Nous ne sommes pas très hauts, à trois mètres du sol, tout au plus, mais difficile de ne pas appréhender le saut. Je me lance.

Je parviens à m'accrocher à la tablette de fenêtre et à me hisser sur le rebord sans trop de problème. Après avoir vérifié que la pièce est vide, je fais signe à Agnus de me rejoindre.

Elle saute.

Elle attrape elle aussi la tablette, mais du bout des doigts, et la lâche presque aussitôt. Je réussis toutefois à la rattraper à l'avant-bras, comme l'aurait fait un trapéziste, le saut périlleux en moins. Je la hisse jusqu'à l'ouverture de la fenêtre et nous sautons sur le parquet visiblement tout neuf.

Nous sommes apparemment dans une chambre. Nous retrouvons quelques-uns des meubles qui ont fait le voyage avec nous. Notamment, il y a ceux qui ont subi l'averse, ce qui explique que les déménageurs ont laissé la fenêtre ouverte : ils souhaitaient sans doute que le courant d'air efface rapidement les traces de leur boulette.

Il n'y a que des meubles dans cette pièce, nous descendons au rez-de-chaussée pour essayer de retrouver les caisses de dossiers que l'on avait repérées dans le camion.

- Il n'y pas de temps à perdre, me dit Agnus, le mieux est que nous cherchions chacun de notre côté, on ira deux fois plus vite.
- Ok.

Je pars à gauche, tandis que Agnus se dirige vers ce qui semble être la cuisine. Les déménageurs ont entreposé les

meubles et les cartons sans chercher à deviner leur destination réelle. Agnus trouve des vêtements dans la cuisine, et moi des casseroles dans ce qui semble être destiné à devenir un bureau.

- J'ai fait le tour des pièces du bas, dis-je à Agnus, je remonte à l'étage dans l'autre chambre.

- Vas-y, je termine le salon, et je te rejoins.

Je monte l'escalier rapidement, et me rend dans la dernière pièce que nous n'avons pas visitée. De nombreux cartons y sont entreposés, avec de nombreux documents à l'intérieur. Fouiller là-dedans prendrait des heures. Malgré tout, je commence à éventrer les cartons. Des factures de téléphone, d'électricité, des feuilles d'impôts s'entassent sans ordre particulier. Je les feuillette rapidement mais ce n'est pas ça qui m'intéresse. Je remarque juste les noms de mes geôliers qui figurent sur tous les papiers que je vois.

Après de longues minutes de recherche, je tombe sur les caisses que nous avons vues dans le camion. Malheureusement, je me rends compte très vite que les papiers qu'elles contiennent ne me concernent pas le moins du monde. D'ailleurs, ce n'était pas mon prénom qui figurait sur les caisses, comme on avait pu le croire tout à l'heure en voyant les premières lettres, mais « BROUILLON ». Des tas de listings inintéressants remplissaient ces caisses. Je me rappelle d'ailleurs avoir utilisé ces feuilles de brouillon pendant mes études. C'était le même genre de listing d'imprimante.

Je me rends au-dessus de l'escalier pour demander à Agnus où elle en est. Il est bientôt temps de s'éclipser si l'on ne veut pas tomber nez à nez avec les propriétaires.

- Agnus ? !

- Oui ?

- Tu trouves quelque chose ?

- Oui et non, rien de passionnant ...

Soudain une voiture pénètre dans la cour.

Agnus, dans un moment d'égarement et prise par surprise, court se cacher dans le premier endroit qu'elle trouve : le congélateur.

Paralysé au-dessus des escaliers, je me dissimule juste pour observer la scène de là-haut.

J'entends la serrure se débloquent d'elle-même, le propriétaire s'approche vraisemblablement du capteur qui commande la serrure. Quelques secondes après, en effet, j'aperçois une silhouette familière à travers la porte vitrée. J'en ai des frissons dans le dos. Cette silhouette symbolise pour moi la captivité, l'absence totale de liberté.

J'ai espéré un instant que Lionel n'allait pas s'apercevoir de notre présence, et qu'il allait partir comme il était venu après avoir constaté le travail des déménageurs. Mais en entrant, il voit immédiatement sur le sol les traces de nos chaussures mouillées et se dirige rapidement vers le congélateur, suivant les empreintes les plus récentes laissées par Agnus. La scène se déroule hors de mon champ de vision.

- Que faites-vous là, Mademoiselle ? ! interroge-t-il d'un air sévère en ouvrant d'un coup la porte du congélateur

Le reste de la conversation m'échappe en raison d'un bruit extérieur. Un marteau piqueur sans doute, dans la rue. Au bout de quelques instants, je vois réapparaître Lionel et il s'apprête visiblement à monter les marches. Il vient dans ma direction.

Terrorisé à l'idée de faire face à celui qui m'a brimé pendant tant d'années, j'oublie un instant mon courage et Agnus. Je prends la fuite. Je cours en silence jusqu'à la fenêtre de la chambre où nous sommes entrés et sans réfléchir une seconde je me jette en direction de l'arbre qui dans un courant d'air me tend ses branches comme pour mieux m'attraper. Griffé de partout, je descends nerveusement branche par branche et je touche enfin le sol. Je jette un œil à la fenêtre, personne. La cour est déserte elle aussi, il y a juste une voiture inoccupée. Je traverse à nouveau la cour en courant jusqu'à la rue et je continue de courir un moment, la peur au ventre. Je manque

même de tomber dans le trou du chantier dont j'entendais le marteau piqueur il y a quelques minutes. Au bout de cent mètres, je constate avec soulagement que personne ne m'a suivi. Je prends conscience aussitôt après, non sans honte, que j'ai laissé Agnus seule avec Lionel. Que peut-il lui faire ? Que va-t-il lui faire ?

Rongé par le remord, je m'arrête et décide de retourner voir ce qu'il en est. Mais à chaque pas qui me rapproche de mon geôlier, je perds un peu plus de courage et de bravoure. Je me sens complètement désarmé face à cet individu. Je suis incapable d'affronter mon père. Je m'assieds sur le banc de l'arrêt de bus pour observer la maison de loin.

J'attends là très longtemps sans constater le moindre mouvement dans la maison. Personne à la fenêtre. La cour déserte avec une voiture immobile garée devant l'entrée.

Le camion de déménagement surgit au bout de la rue et s'engouffre à nouveau dans la cour. Sans doute leur dernier voyage. Sur le pas de la porte, je vois Lionel, seul, qui accueille les déménageurs. Il leur parle un instant, sans doute pour leur demander s'ils savent d'où vient Agnus et s'ils la connaissent. Puis les derniers meubles sont déchargés et entreposés dans la maison, le camion vide sort de la cour pour passer devant moi avant de disparaître au coin de la rue.

Je reste là encore une heure à essayer de trouver un plan, quelque chose à faire pour ne pas laisser Agnus seule ainsi, ne pas l'abandonner. Mais rien ne me permet de surmonter ma peur, qui redouble d'ailleurs quand je vois Lionel sortir avec Agnus de la maison. Je me cache derrière l'arrêt de bus comme si je craignais qu'il me reconnaisse malgré la distance. Ils montent tous les deux dans la voiture. Ils démarrent, sortent de la cour et passent eux aussi devant moi. Agnus ne m'a pas vu derrière la vitre dépolie de l'arrêt de bus. La voiture disparaît à son tour en tournant à droite au bout de la rue.

Décontenancé et honteux, je regarde le plan de la ville qui est accroché au-dessus du banc, et je tente de retrouver mon chemin. Agnus m'a dit que nous étions au nord de la ville, ce que je peux vérifier en trouvant l'indication « vous êtes ici » sur le plan. Je repère rapidement sur la carte le commissariat où j'ai été emprisonné, mon seul repère sûr dans la ville pour l'instant, et j'évalue en gros la distance qu'il me faut parcourir à pied pour revenir à la maison chercher de l'aide vers Chipless et Trojan. Il y a bien six ou sept kilomètres de marche vers le sud. Je me lance immédiatement pour ne pas perdre une seconde.

Après quelques dizaines de minutes de marche, j'entends au loin des voitures qui klaxonnent. Je crois d'abord à des manifestations d'automobilistes joyeux participant à un mariage ou fêtant la victoire de telle ou telle équipe sportive. Mais en m'approchant, je constate qu'il ne s'agit pas de ça. Une jeune fille en fauteuil roulant tente simplement de traverser la route, et elle subit les protestations des automobilistes, fâchés d'avoir à laisser passer une trépanée. D'ailleurs, ils ne la laissent pas passer, s'obstinant à bloquer le passage piétons même lorsque le feu est rouge. Je suis sidéré par un comportement aussi cruel, même si j'avais déjà bien remarqué - et Chipless me l'avait dit - que la haine envers les trépanés avait atteint des sommets difficilement imaginables.

- Je peux vous aider ? dis-je en m'approchant de la pauvre fille.

Quand elle tourne la tête pour me regarder, je suis soudain surpris par ce visage. Je le connais. Je l'ai déjà vu quelque part. Pourtant, je n'ai pas rencontré grand monde depuis que je suis libre.

- Me... M'aider ?

- Oui, à traverser la route, c'est bien de cela qu'il s'agit non ?

- Euh... Oui, bien sûr mais.

Je saisis alors fermement les deux poignées du fauteuil roulant et entreprend de traverser la route sous le concert des klaxons et les injures des automobilistes :

- Les trépanés au panier !
- Oh ! Un légume pané qui traverse la route !

Les piétons ne sont pas en reste, j'entends parler une dame et son enfant observant la scène.

- Tu vois, si tu ne travailles pas bien à l'école, tu finiras comme elle !

Ces commentaires me donnent envie de vomir, mais je feins de ne pas les entendre et continue fièrement d'amener le chariot de l'autre côté de la rue. Sans me presser.

La jeune fille contient ses larmes comme elle le peut.

Nous arrivons enfin de l'autre côté. Elle me regarde en souriant.

- Merci.
- Mais c'était tout naturel.
- Vous savez, je ne suis pas une trépanée, c'est un accident, me dit-elle comme pour se défendre.
- Mais moi, j'en suis un !

Je suis persuadé de l'avoir déjà vue quelque part...

7. Rebelle

Je m'appelle Alice. J'ai 17 ans, je suis la fille du préfet. Je devrais même dire que je ne suis « que » la fille du préfet puisqu'on ne me connaît que pour ça. Peu importe ce que je fais de bien ou de mal dans ma vie, je resterai la fille du préfet. Je me déplace en ce moment, mais c'est provisoire, en fauteuil roulant. Il y a deux semaines, une voiture m'a percutée alors que j'allais à la bibliothèque en scooter. J'ai fait un vol plané de quelques mètres avant de m'écraser sur le trottoir. La colonne vertébrale en a pris un coup et je ne peux plus marcher, mais le docteur a dit que c'était provisoire. Je devrais retrouver l'usage de mes jambes d'ici quelques semaines.

En attendant, je vis le quotidien d'une trépanée. C'est assez désagréable. Non, pas de subir les insultes et les méchancetés des gens, ça, on s'y fait. Mais de cautionner ce système où les handicapés, qu'ils soient trépanés ou non, qu'ils soient honnêtes ou non, sont brimés et exclus. D'autant plus désagréable que c'est mon père qui fait régner cette terreur dans la région. Non pas qu'il soit foncièrement méchant, mais c'est son métier et son rôle, voilà tout.

Hier, alors que j'essayais en vain de traverser la route, un garçon a pris ma chaise et m'a aidé à passer de l'autre côté. En le remerciant, je me suis bêtement défendue d'être une trépanée, ce à quoi il m'a répondu que lui en était un. La gaffe.

Il faut dire que lui n'avait pas de tare apparente, au contraire de la plupart des trépanés. Il avait l'air même plutôt en pleine forme, mais pas très souriant.

Cet événement a tourné dans ma tête toute la nuit et m'a fait prendre conscience des dysfonctionnements de notre société. On juge les gens sur leur apparence, on exclut volontairement des gens qui mériteraient d'être aidés. A côté de cela, des

gens sans aucune valeur humaine sont parfaitement intégrés, leur attitude méprisante envers les handicapés est tolérée, pour ne pas dire encouragée. J'ai l'intention d'en parler à mon père, même si je sais bien qu'il ne pourra pas y faire grand chose.

- Alice, ma fille, comment vas-tu aujourd'hui ? dit mon père en entrant dans ma chambre.
- Je vais assez bien, Papa, au moins physiquement.
- Et tes jambes, tu commences à pouvoir bouger un peu ? Il massa mes pieds qui étaient tout froids d'inactivité.
- Je pense que ça va bientôt revenir, papa, ne t'inquiète pas.
- Il faut garder le moral, c'est comme cela qu'on guérit.
- Justement, de ce côté là, ça n'est pas le beau fixe, je voulais t'en parler.
- Allons bon, tu n'as donc pas tout ce qu'il te faut ? Tu n'es pas malheureuse ici, tu n'as pas de quoi te plaindre ? C'est de ne pas pouvoir bouger qui te pèse ?
- Oh non, ce n'est même pas ça. Simplement j'en ai assez de fermer les yeux devant les injustices de ce monde. Ma situation actuelle me fait prendre conscience à quel point nous sommes inhumains et injustes envers les trépanés et encore plus envers les handicapés, comme moi en ce moment.
- Raconte-moi ça, c'est bien de s'insurger parfois, c'est de ton âge, tu sais.
- Hier, je revenais de la bibliothèque et j'ai eu le plus grand mal à faire que les voitures me laissent traverser la route.
- Je t'ai déjà dit de ne pas sortir seule. Tu dois comprendre que dans l'état où tu te trouves, tu es dépendante des autres. J'avais demandé à Richard de t'accompagner si tu sortais, il ne l'a pas fait ?
- Laisse Richard en dehors de ça, il a bien assez à s'occuper de la maison depuis que Maman n'est plus là. Le problème n'est pas là.

- Alors, il est où le problème ? Je ne vois pas où tu veux en venir.
- Quelqu'un m'a aidée à traverser, un jeune homme qui malgré les klaxons et malgré les regards des autres a pris ma défense.
- Et alors ?
- Alors lui, c'était un trépané justement, il me l'a dit ensuite.
- Un trépané ? Quelle était sa tare ?
- Je n'ai pas pu le voir et à vrai dire je m'en fiche, ce que je voudrais te dire, c'est qu'il ne suffit pas d'être honnête vis-à-vis de la loi pour être gentil et serviable. Cette scène qui se produit tous les jours dans notre ville montre à elle seule toute la bêtise de notre société. Primo, il y avait moi. Honnête, complètement et définitivement en règle. Comme je l'ai toujours été, à tel point que je n'ai même jamais osé traverser ailleurs que sur un passage piéton comme tu me l'as appris. Pourtant j'ai été traitée comme la pire des terroristes, on a failli m'écraser à plusieurs reprises, on m'a insultée, on m'a craché dessus, simplement parce que j'étais dans ce fauteuil. Secundo, il y avait ces automobilistes et ces passants, justement, eux aussi parfaitement en règle malgré leur attitude dégoûtante et indigne même de l'espèce humaine. Jamais on ne les blâmera pour leur réaction, elle est devenue naturelle et est acceptée. Tertio, enfin, il y a ce garçon. Un trépané. Donc l'ennemi juré de la société. L'homme à abattre. Celui qu'il faut éliminer coûte que coûte pour le bien de tous. Et c'est pourtant lui qui était, ce jour là, le plus courageux et le plus brave. Celui qui méritait sans doute le plus, parmi les témoins de la scène, d'être considéré comme un humain. Ces trois injustices me donnent la nausée.
- Je comprends, tu es jeune, tu n'as pas encore toutes les données pour juger. Je vais te raconter un peu comment était la vie avant la puce. Avant tout ça. Notre société, si je veux bien admettre qu'elle a encore quelques défauts, n'a

jamais été aussi sûre et juste qu'aujourd'hui. Il y a moins d'un siècle, c'était hier, la délinquance et le grand banditisme dévastaient les vies de milliers de gens. Les voitures étaient volées ou brûlées dès qu'on les laissait plus de quelques jours dans la rue. Les vieilles dames se faisaient piquer leur sac à main qui contenaient toutes leurs économies puisqu'elles n'avaient pas d'autres façons de payer. Les banques étaient pillées régulièrement. Les malfaiteurs qu'on parvenait à attraper s'échappaient par hélicoptère quelques semaines après leur emprisonnement et s'évanouissaient dans la nature. On a bien essayé de durcir le ton, en employant des armes et des systèmes de sécurité de plus en plus perfectionnés. Mais il y avait toujours une association humanitaire pour dénoncer une bavure quand on tuait par accident un détenu qui tentait de s'échapper, même si c'était la pire des ordures. Il y avait toujours un petit malin qui parvenait à neutraliser l'alarme de la banque du coin ou à pulvériser un fourgon avec un lance-roquettes. Je n'ai moi-même pas connu cette époque, mais je n'aurais pas aimé y vivre. Pendant la période de transition où tout le monde n'avait pas encore la puce, une période que cette fois j'ai connue, il y avait encore des relents de ces moments peu glorieux de notre histoire. Je t'assure que ce n'était pas très rassurant de sortir seul dans la rue. Il y avait une menace permanente. Celle de tomber sur un « sans puce » malintentionné qui pouvait faire ce qu'il voulait sans craindre trop de représailles. La haine des trépanés vient de cette époque. Les plus grands bandits, les pires racailles de l'histoire étaient des « sans puce » qui profitaient de la faiblesse de nos systèmes de défense.

- Pourtant, tous les « sans puce » n'étaient pas malhonnêtes, il y avait quand même des gens honnêtes avant la puce !
- Oui, mais petit à petit, une grande majorité de gens étant équipée de la puce, la criminalité a baissé de façon considérable. Et les seuls qui osaient encore braver

l'autorité, étaient les « sans puce ». Ce n'est que plus tard que sont apparus les trépanés. Eux ont délibérément choisi d'enlever leur puce et aujourd'hui encore, j'ai peine à croire qu'ils n'ont pas derrière la tête des intentions malsaines. On ne risque pas sa santé pour défendre des idées. Je n'y crois pas du tout.

- Tu as sans doute raison, mais il faut bien avouer qu'il y a des situations qui sèment le doute. L'épisode d'hier en était une.
- Malheureusement, je crois qu'une société juste à cent pour cent est une utopie. Il y aura toujours des injustices et des erreurs, parce que l'Homme est comme ça. En attendant, tu devrais t'estimer heureuse que ton justicier d'hier soir n'ait pas eu l'idée sauvage de te violer ou de te kidnapper. S'il est vraiment trépané, on n'aurait rien pu faire contre lui. Tu comprends pourquoi maintenant ils sont les ennemis de notre société ?
- Oui, je comprends un peu mieux.
- Sur ce, je dois te laisser, on m'attend au bureau. Ne sors pas seule, surtout. Je vais dire à Richard qu'il ne te quitte pas d'une semelle.

Mon père est assez préoccupé par son travail ces derniers temps. Il m'a confié que la préfecture avait été visitée cette semaine par des individus mal intentionnés. Enfin, qu'il supposait malintentionnés parce que ses services n'avaient pas été en mesure, jusque là, de lui rapporter ce qui avait pu être volé ou détérioré. C'est une alarme qui avait alerté la police mais elle n'avait trouvé personne sur place. Mon père, lui, était persuadé que quelqu'un était entré dans son bureau, parce que quelques dossiers avaient soi-disant été déplacés. Pour avoir vu son bureau encore tout récemment, je me demande comment il peut savoir si une pile de papiers a changé de place depuis la veille !

- Ah c'est vous Richard ! Vous m'avez fait peur.

- Votre père m'a demandé de vous tenir compagnie, je me suis permis d'entrer.
- Oui, oui, il a peur que je fugue ! dis-je en souriant.
- Il a raison de s'inquiéter de votre sort : dans ce fauteuil, vous êtes très vulnérable.
- J'ai l'impression que ça déplaît à tout le monde sauf à moi, ce fauteuil. Enfin, c'est parce que je sais que cela ne devrait pas durer que cela ne me pèse pas tant que cela.
- Que souhaitez-vous faire, Mademoiselle ? Voulez-vous que j'aille vous louer un film ?
- Bof, non vous savez bien que je suis plutôt une littéraire. Je préférerais que vous m'ameniez à la bibliothèque, comme d'habitude.
- A la bibliothèque, encore ? !
- Ça ne semble pas vous enchanter ?
- Ce n'est pas ça, mais je me demande ce qui vous passionne tant que ça là-bas. Moi je m'y ennuie au bout de quelques minutes.
- Sans doute que j'essaie de comprendre le monde qui m'entoure, et que c'est la meilleure façon que j'ai trouvée de le faire.
- Les films, c'est pas mal non plus !
- Je préfère la bibliothèque, surtout celle du centre, où je vais souvent, parce qu'elle détient les archives de la ville, on y apprend des tas de choses sur ceux qui ont vécu ici avant nous.
- Et puis, il y a tous ces gens qui nous regardent, avec ce fauteuil...
- Et alors ? Je ne suis pas trépanée que je sache, je n'ai rien à me reprocher !
- Je le sais bien, mais eux ne le savent pas.
- Vous avez honte de moi ?
- Oh non, Mademoiselle, ce n'est pas ce que je voulais dire. Excusez-moi...
- Bon alors, on y va ?
- Soit...

Richard passe derrière moi pour pousser mon chariot. Ma chambre est à l'étage, ce qui ne facilite pas mes sorties, Richard me porte jusque sur le canapé, va chercher mon fauteuil resté au-dessus de l'escalier et m'installe dedans.

Nous sortons, et partons à pied en direction de la bibliothèque. Nous y serions plus vite en voiture, mais j'insiste auprès de Richard pour qu'il m'y conduise à pied.

Le regard des passants est comme d'habitude très froid et je sens bien que Richard est gêné de cela. Lui aussi a toujours vécu dans le respect des règles et de la loi, il est tout honteux de passer peut-être pour un trépané, ou ne serait-ce que le complice ou l'ami d'une trépanée.

Comme hier, je dois à un moment traverser la route pour accéder à la bibliothèque. Cette fois, cela se passe plutôt bien puisque je suis accompagnée. Un peu bêtement, je regarde à l'entour si je ne vois pas le trépané d'hier. Mais la rue est un peu déserte en cette fraîche matinée du début de l'automne.

Nous arrivons enfin à la bibliothèque. Les scanners d'identité de l'établissement me reconnaissent immédiatement et un écran placé à l'entrée me rappelle que je n'ai pas encore rendu un des livres que j'avais emprunté. « La révolution des Fourmis » de Bernard Werber. C'est la quatrième fois que je l'emprunte et à chaque fois je le lis plusieurs fois avant de le rendre, en retard le plus souvent.

Les employés de la bibliothèque me saluent, ils commencent à me connaître et ils n'ont donc pas cette appréhension mêlée de mépris qu'ont les inconnus que je croise dans la rue.

Je me dirige immédiatement vers le département des archives publiques, où malheureusement l'on ne peut rien emprunter, mais où je découvre avec délices les journaux intimes, les carnets de bord, les essais ou les poèmes des gens qui ont vécu ici il y a plusieurs dizaines d'années. Richard quant à lui va s'asseoir au rayon bandes dessinées, le seul qui parvienne à capter son attention pendant une trentaine de minutes. Puis le reste du temps, il regarde sa montre en m'attendant. Je ne

peux que le féliciter de ce dévouement. Mais sa présence m'empêche d'avoir l'esprit complètement libre. J'ai l'impression d'être surveillée.

Hier, je suis tombée sur un registre tenu par des sages-femmes d'une maternité de la ville. Elles y expliquent en détail le mode opératoire et les obligations légales concernant la mise en place de la puce chez les nouveaux-nés. On y apprend aussi les différents tests qui sont effectués sur le nourrisson pour vérifier que la puce a bien été installée et qu'elle répond aux sollicitations des scanners. Elles racontent aussi certaines opérations qui se sont mal passées, des ratages qui ont plus ou moins été occultés à l'époque pour ne pas que l'opinion publique fasse marche arrière et se mette tout à coup à refuser en bloc ce nouveau système de sécurité.

L'intérêt de ces documents écrits par des anonymes est qu'ils n'ont jamais été prévus pour être lus. Autrement dit, il n'y aucune censure, même inconsciente. Le ou les auteurs se sont juste contentés de décrire ce qu'ils faisaient ou pensaient à un moment de leur vie, ce qui donne à leur récit une authenticité qui donne parfois le vertige.

Il y a aussi des ouvrages un peu plus récents arrivés d'on ne sait où, comme ce journal de bord d'un certain Lionel, qui explique, jour après jour, comment et pourquoi avec son frère, il a séquestré un enfant pendant des années...

8. Hôpital

J'appréhende un peu la réaction de Chipless quand il va me voir arriver sans Agnus. Que vais-je bien pouvoir lui dire ? Que je l'ai lâchement abandonnée aux mains de Lionel et que je suis maintenant incapable de savoir où ils sont tous les deux ? Il aura du mal à comprendre tant de couardise et de panique, lui qui semble si brave et réfléchi.

En arrivant devant l'immeuble, j'entends d'ailleurs la forte voix de Chipless, il ne semble déjà pas de bonne humeur, sans doute est-il encore en soucis pour notre coup presque manqué contre la préfecture.

J'ouvre la porte de la salle commune et je constate avec surprise et soulagement que c'est Agnus qui subit les remontrances de Chipless.

- Agnus ? Mais que fais-tu déjà là ?! Comment as-tu pu ... ?
- Comment a-t-elle pu ? s'énerve Chipless, certainement pas grâce à toi en tout cas ! Vachement galant de ta part de laisser Agnus se dépêtrer seule de ton père de cette façon. Elle m'a tout raconté et je suis loin d'être fier de toi.
- Je ne te demande pas d'être fier de moi et je ne le suis pas moi-même. Simplement, il y a des choses que tu n'as peut-être pas bien mesurées dans les relations entre moi et mes geôliers.
- Ça n'excuse rien, c'est inadmissible.
- Ce ne sont pas des excuses, mais des explications.
- Laisse-le Chip', dit Agnus, c'est de ma faute, j'ai été imprudente et c'est moi qui l'ai entraîné dans ce traquenard.
- Comment t'es-tu débarrassée de Lionel ? Je t'ai vu partir avec lui dans sa voiture, je n'ai rien pu faire, je te demande pardon.
- Oh ça a été très simple en fait, je lui ai juste demandé de me raccompagner ici.

- Il ne t'a pas emmenée à la police en voyant qu'on avait fouillé dans tous ses papiers ? Il n'avait pas l'air commode quand il t'a découverte cachée dans le congélateur !
- J'ai joué la comédie. Je lui ai dit que je cherchais juste à manger et que j'étais une vagabonde. Je pense l'avoir un peu attendri.
- Attendri ? Ça ne me semble pas son genre.
- Pourtant il a même accepté de me ramener jusqu'ici, ce qui m'a évité de faire le trajet à pied comme toi !
- Justement, ça n'était pas très malin non plus de ta part, interrompt Chipless, lui montrer notre immeuble comme si tu le squattais, c'est le meilleur moyen pour se retrouver dès demain avec les pelleteuses devant nos fenêtres. On ne sait pas grand chose de cet homme, il a peut-être volontiers accepté de te ramener pour connaître une cachette de trépanés, car il a bien dû se douter que tu en étais une. Brian, sais-tu quel est son métier ? Il ne travaille pas à la préfecture au moins ?
- Je n'en sais strictement rien.
- Il travaille dans un hôpital, dit Agnus.
- Comment sais-tu ça, toi ? dis-je d'un air étonné.
- Je ne le sais pas, mais je m'en doute. La plupart des papiers qu'on a trouvés dans sa nouvelle baraque proviennent d'un hôpital.
- Maintenant que tu le dis, j'utilisais de temps en temps des listings d'encéphalogrammes et d'électrocardiogrammes en guise de brouillon qu'il me fournissait. Je n'avais même jamais fait le rapprochement.
- Bon, on peut raisonnablement espérer que cet homme n'est pas en relation directe avec la préfecture, puisque le personnel hospitalier est plutôt en mauvais terme avec l'administration. Ils sont contrôlés sans arrêt pour éviter les fraudes sur les puces, les trépanations au noir... A part ça qu'avez-vous appris de lui, et que savez-vous de plus sur ton passé, Brian ?

- A vrai dire pas grand chose : on n'a trouvé aucun papier qui me concernait. S'il en existe, ils étaient certainement rangés dans des cartons qui ont fait partie du dernier voyage des déménageurs. N'est-ce pas Agnus ?
- Je confirme. Rien trouvé qui fasse avancer les recherches. Juste la piste de l'hôpital.
- La piste ? Tu appelles ça une piste ? Moi je dirais une information sans grande importance, dit Chipless.
- S'il y a, ou s'il y a eu un trafic de trépanés, comme je le crois, il faut forcément que certaines personnes bien placées soit impliquées. Des gens qui ont peut-être accès aux puces, qui ont le matériel et les connaissances nécessaires pour pratiquer des trépanations.
- Ces gens-là sont assermentés et hyper surveillés, Agnus, tu fais fausse route, j'en suis sûr, dit Chipless.
- Je fais peut-être fausse route, mais au moins j'essaie, je cherche. Je ne limite pas mon action à faire des mini actes terroristes qui ne font finalement rien avancer !
- Essayer, c'est la meilleure façon de se planter, il ne faut agir que quand on est sûr d'aller dans la bonne direction, sinon on risque de faire marche arrière, de régresser. Dorénavant, j'aimerais qu'on se concerte un peu plus avant d'entreprendre des actions comme celle que vous avez menée aujourd'hui, et qui ne peuvent nous amener que des ennuis.
- Tu n'as pas à nous dicter notre conduite, tu n'es pas notre père après tout. Enfin, justement on n'en sait rien si tu es notre père vu qu'on ne connaît pas le nôtre, Brian et moi. Il faut que tu comprennes que nos priorités sont différentes, tu te bats pour ton passé et nous pour notre futur.

Agnus part alors chercher un sac à dos et y place quelques victuailles. De quoi se faire un bon casse-croûte.

- Viens Brian, on va chercher cet hôpital !

Je regarde Chipless en reculant vers la sortie pour suivre Agnus :

- Elle a un peu raison... dis-je en écartant les bras en signe de résignation.
- Soit. Allez chercher votre passé pour mieux vivre votre futur, ca me semble complètement illogique mais je ne peux pas vous en empêcher. Je veux juste vous informer d'une chose : demain, la communauté des trépanés se réunit secrètement à la périphérie de la ville. C'est une excellente occasion pour trouver des pistes de recherche. Essayez de ne pas vous faire emprisonner d'ici là.
- Bon, tu viens ? insiste Agnus en m'invitant à sortir au plus vite.

La réaction d'Agnus ne m'a, cette fois, pas surpris. Elle aime que les choses avancent et elle a l'impression que mon histoire lui permettra de découvrir la sienne. Elle n'a donc pas perdu de temps pour utiliser la seule piste que nous ayons aujourd'hui : celle de l'hôpital. En revanche, Chipless avait raison sur un point : la piste est étroite. Dans le meilleur des cas, on pourra s'assurer que Lionel travaille dans un hôpital et peut-être même qu'on trouvera lequel. Mais cela ne va pas nous expliquer comment il a agit et pour quel motif. Ça ne me dira pas non plus qui sont mes véritables parents et s'ils sont encore vivants et où.

L'énergie d'Agnus et sa soif de savoir sont communicatives, aussi je me laisse une nouvelle fois entraîner. Je n'aurais pas supporté de rester tout l'après-midi à ne rien faire après une matinée aussi mouvementée.

Agnus a eu la bonne idée de prendre quelques sandwiches que nous engouffrons tout en discutant de la suite du programme.

- Je n'ai pas pu voir de quel hôpital ou clinique, il s'agissait, tu as une idée ? me demande Agnus.
- Pas la moindre. Pourtant je suis tombé sur des bulletins de salaire où cela était certainement mentionné, mais j'étais

- tellement occupé à chercher des informations à mon sujet que je n'ai pas percuté.
- Dommage, on va devoir se taper tous les établissements médicaux de la ville. Il y en a un paquet !
 - Et comment savoir lequel sera le bon ?
 - En demandant à voir le docteur Lionel... C'est comment déjà son nom de famille ?
 - Estერი, c'est un nom d'origine espagnole, je crois.
 - Heureusement que ce n'est pas Lopez ou Sanchez, ça devrait déjà limiter les homonymes !
 - On peut l'espérer en effet. Dis-moi, tu l'as trouvé comment toi ?
 - Lionel ? Bien sûr il n'était pas très content de me trouver dans son congélateur, mais dans l'ensemble je n'ai pas eu l'impression qu'il était un terrible bourreau.
 - Je n'ai jamais dit que j'avais été torturé. Simplement, j'ai été séquestré. C'était pas super violent, mais assez désagréable, tu peux en convenir.
 - Oui bien sûr, ça n'est pas ce que je voulais dire. Mais je trouve ta réaction de peur face à lui un peu démesurée. Tu n'es plus un enfant, tu sais un peu te défendre. Tu n'as plus grand chose à craindre de lui, maintenant.
 - Peut-être... Mais c'est plus fort que moi. On n'efface pas d'un coup vingt ans d'enfermement.
 - Evidemment...

Nous nous dirigeons lentement vers le premier établissement hospitalier de la ville. Le plus grand. Pour avoir le plus de chances, en terme de probabilité bien sûr, de tomber sur le bon hôpital le plus vite possible, nous avons décidé de les visiter par ordre décroissant d'importance.

La première difficulté est de parvenir à entrer dans le bâtiment. Tous les patients étant équipés de puces et pas nous, nous sommes obligés de profiter du passage d'une ou plusieurs personnes devant les portes automatiques pour entrer. En plein après-midi, heureusement, les entrées et

sorties sont fréquentes et cela ne pose pas de problème particulier.

Nous arrivons devant l'hôtesse d'accueil qui paraît aimable comme une porte de prison.

- C'est pourquoi ?
- Nous avons rendez-vous avec le docteur Esterri. Lionel Esterri.
- Lionel, comment dites-vous ?
- Esterri.
- Jamais entendu ce nom là, c'est un nouveau ?
- Non, pas que je sache.
- Vous êtes Monsieur et Madame ?
- ...

Nous n'avions pas imaginé que l'on nous poserait ce genre de questions. D'autant plus que ni Agnus ni moi ne connaissons notre véritable identité, ce qui ne rend pas la réponse instinctive. Après un silence gênant de quelques secondes, Agnus invente un nom rapidement.

- Con... Congelo, Monsieur et Madame Congelo.
- Congelo ? Vous êtes sûrs d'avoir rendez-vous aujourd'hui ? dit la secrétaire en tapotant sur son clavier.
- Bon, laissez tomber, on a dû faire erreur. Je t'avais dit Brian que c'était pas à l'hôpital du centre pour ton herpès génital.
- Mon quoi ? !
- Au revoir !

Agnus m'invite à sortir en se retenant d'éclater de rire. Une fois à l'extérieur, je ne peux m'empêcher de lui demander :

- C'est quoi cette histoire d'herpès génital ?
- C'est pour rire, si on doit faire le tour de tous les hôpitaux de la ville, autant se marrer un peu, tu ne crois pas ?
- Ah okay ! Tu veux te la jouer comme ça ? La prochaine fois, laisse-moi parler.

Nous nous éloignons de l'hôpital du centre et regardons sur un plan de bus notre prochaine destination. L'hôpital Saint

Juste, à 5 kilomètres à l'est. J'ai beaucoup marché aujourd'hui. Agnus a été raccompagnée par Lionel ce matin, mais de mon côté, je suis revenu à pied. Elle est donc fort logiquement moins fatiguée que moi. Après une heure de marche, nous apercevons les panneaux qui indiquent l'hôpital Saint Juste. Il y a toujours autant de monde qui entre, soit pour consulter, soit pour visiter un proche récemment hospitalisé. C'est sans difficulté que nous parvenons jusqu'au hall d'accueil. Deux hôtesses attendent derrière le comptoir.

- Bonjour, vous désirez des renseignements ?

Cette fois, c'est moi qui prends la parole.

- Ma femme a rendez-vous avec un sexologue. Elle a des tendances nymphomanes.

Agnus me marche discrètement mais lourdement sur le pied. La secrétaire, semble visiblement un peu gênée ou amusée par la situation.

- Madame, si vous voulez bien vous approcher du scanner d'identité, pour que nous puissions valider votre rendez-vous.

L'hôpital Saint Juste est un peu plus perfectionné que l'hôpital du centre. Ils utilisent ici un scanner pour gérer les rendez-vous, ce qui évidemment ne nous arrange pas du tout. Agnus s'approche tout de même de l'appareil qui bien évidemment signale une puce « muette ».

- Tiens c'est curieux, dit l'employée, d'habitude ça marche toujours du premier coup. Vous pouvez essayer ?

- Bien sûr.

Agnus tente de ne pas laisser paraître son stress. Pour la soulager, je tente une diversion lorsque l'appareil signale à nouveau l'anomalie.

- C'est quand même incroyable qu'il y ait encore des problèmes comme ça de nos jours. Votre appareil est en panne, tenez, essayez donc sur moi !

- Je .. Je suis désolé, ça n'arrive jamais ...

Elle approche l'appareil de mon visage, et comme on s'y attendait, il produit le même message d'erreur.

- Mais enfin, c'est insensé, est-ce qu'on a l'air de trépanés ? ! dis-je en prenant à témoin les patients qui assistaient à la scène depuis leur siège de la salle d'attente.
- Je suis confuse, nous allons immédiatement faire vérifier notre appareil, en attendant, avec quel médecin avez-vous rendez-vous pour que je puisse le prévenir de votre arrivée ?
- Le Dr Esterri.
- Un sexologue, donc ?
- C'est cela.

L'hôtesse paraît une nouvelle fois embêtée et fait appel à sa collègue pour l'aider à chercher dans les registres des traces de notre docteur Esterri.

- C'est qu'il y en a tellement et ça change tous les jours, dit la secrétaire comme pour s'excuser.
- Ecoutez, on ne va pas y passer la nuit, ma femme ne tiendra jamais jusque là, nous allons devoir partir, mais vous entendrez parler de nous, soyez en sûrs !

Puis nous tournons les talons sans laisser le temps aux deux secrétaires de répondre quoi que ce soit. Agnus émet un soupir évocateur pour mieux expliquer notre départ en urgence et nous sortons en courant de l'établissement.

- Merci pour la nymphomane, dit Agnus en riant.
- Un prêté pour un rendu...

Nous visitons ainsi une dizaine d'hôpitaux, de cliniques et d'établissements médicaux dans la journée, avec à chaque fois des symptômes différents. Fuite urinaire, trouble de l'érection, prostate, règles douloureuses, diarrhées chroniques, flatulences, ... Notre recherche est parfaitement inefficace et infructueuse, mais elle a le mérite de nous rendre assez gais. Le chemin entre deux hôpitaux semble chaque fois

moins long parce que l'on cherche de quelle maladie honteuse nous allons accuser l'autre.

Le soir approche et nous arrivons devant la clinique Pasteur. Les patients et les visiteurs se font plus rares et il nous faut attendre presque un quart d'heure pour seulement entrer dans le bâtiment. C'est à Agnus de parler. La secrétaire semble sur le point de partir et pressée de nous expédier ailleurs que devant son bureau.

- C'est pourquoi ?
- Je suis enceinte et j'ai rendez-vous avec le docteur Esterri.
- Le gynéco ?
- ... Oui, oui, le gynéco...
- Escalier B, deuxième étage.
- Très bien... Tu viens Brian ?

9. Archives

Agnus et moi empruntons l'escalier B jusqu'au deuxième étage. Arrivés là-haut, Agnus m'entraîne derrière une porte battante, à l'abri des regards.

- Finalement, ça n'est pas une bonne idée de le voir maintenant.
- Pas une bonne idée ? Mais c'est toi qui nous as amenés jusqu'ici, et c'est maintenant toi qui renonces ?
- Je ne renonce pas, je réfléchis. Ce matin, quand tu as vu Lionel, tu as perdu ton calme et tous tes moyens, mais l'avantage, c'est qu'il ne t'a pas vu et qu'il ne sait donc pas que tu es mêlé à tout ça.
- Et ?
- S'il nous voit ensemble, il fera immédiatement le lien avec l'immeuble de Chipless où il m'a ramenée ce matin, et c'en sera fini de notre planque. Nous en avons encore besoin et on ne peut décemment pas faire ça à Chipless, même si nous sommes restés sur un désaccord de principe.
- Tu as raison, mais alors pourquoi être venus jusque là ?
- Nous savons maintenant que ton père travaille ici. Il s'agit maintenant de découvrir s'il a profité de sa situation et de son métier pour participer à une sorte de trafic de trépanés ou a des magouilles de ce genre. Si on lui pose la question directement aujourd'hui, il n'aura qu'à nier, on n'a aucune preuve.
- Alors comment faire ?
- On peut commencer par essayer de chercher si tu es né ici, par exemple. Peut-être que ta maman était suivie par le gynécologue Lionel Esterri. Peut-être même que c'est lui ton père biologique, on peut tout imaginer.
- Si c'est le cas, je ne lui pardonnerai jamais ce qu'il a fait.

- Je te comprends ! Bon, cherchons la salle des archives, et essayons de trouver trace des naissances correspondant à ta date de naissance. C'est quand ton anniversaire ?
- Mais j'en sais rien, moi !
- Tu ne disais pas que tu avais vingt ans ?
- Ben, oui, mais la précision s'arrête là. C'est ce qu'ils me disaient, c'est tout.
- Tu n'as jamais eu de gâteau d'anniversaire ?
- Eh non.
- Décidément, tu as fort à découvrir des plaisirs de ce bas monde !

Nous sortons alors de notre cachette, en quête d'une salle où seraient stockées les archives de la clinique. Fort heureusement à cette heure-ci, les couloirs sont peu fréquentés. Lorsqu'un des membres du personnel nous aperçoit, nous jouons le couple en visite en train de chercher la chambre d'un malade. Personne ne fait attention à nous. Nous nous dirigeons vers la maternité, guidés par les cris d'une femme sur le point d'accoucher et ceux des nouveau-nés réclamant à manger.

Au bout du couloir, nous voyons soudain surgir Lionel, le nez dans des échographies. Aussitôt, nous nous tournons vers la salle des couveuses, en appliquant nos mains entre nos yeux et la vitre comme pour éviter un reflet gênant. Il passe derrière nous rapidement sans nous remarquer, obsédé par les images qu'il a dans les mains et qu'il semble trouver inquiétantes.

- Pas de doute, c'est bien lui, dis-je à Agnus en épongeant la sueur qui venait d'apparaître sur mon front.

Nous reprenons notre recherche en redoublant de vigilance. Quelques minutes plus tard, nous arrivons devant une porte « réservée au personnel de la clinique ». A l'intérieur, par la vitre, nous voyons quelques sages-femmes et des médecins

qui discutent. Et dans l'entrée, des casiers remplis de dossiers.

Impossible d'entrer là-dedans sans se faire immédiatement repérer, à moins de porter une blouse blanche, comme celle des employés de la clinique.

Agnus me fait justement remarquer une autre porte marquée « vestiaire » vers laquelle nous nous dirigeons immédiatement.

A l'intérieur, nous trouvons de quoi nous faire passer, au moins de loin, pour un infirmier et une sage-femme. Nous enfilons les blouses par-dessus nos habits et sortons en prenant l'air d'habitues des lieux.

Notre entrée dans la salle réservée au personnel passe inaperçue. Les employés n'ont même pas interrompu leur discussion pour voir de qui il s'agissait, et nous prenons soin de ne pas faire apparaître clairement nos visages à découvert.

Il y a un grand nombre de dossiers séparés par des petits onglets qui indiquent chaque année. Chaque dossier représente une naissance. L'année en cours est la plus accessible, à hauteur des yeux. Nous cherchons rapidement l'onglet qui correspond à vingt années en arrière. Nous changeons de rayon, puis de casier, mais sans succès : l'historique est stocké ici sur une dizaine d'années seulement. En écartant un dossier pour voir la date de la naissance qui correspond, Agnus déclenche une avalanche de papier assez impressionnante. Sans doute que l'une des tringles maintenant ces vieux dossiers très peu utilisés a cédé sous le poids du papier. Les médecins tournent cette fois la tête vers nous d'un air accusateur. Nous sommes repérés.

Je regarde Agnus, toute confuse d'avoir commis cette maladresse. Elle se débarrasse tant bien que mal des derniers dossiers qui sont tombés sur elle. Je l'aide à se relever et nous courons vers la sortie, abandonnant les blouses qui ne nous servent plus à rien. Deux médecins se lancent à notre poursuite, mais encombrés par leur blouse qu'ils n'ont pas pensé à enlever. Ils abandonnent quand nous franchissons

l'issue de secours du deuxième étage qui donne sur un escalier extérieur prévu pour être utilisé en cas d'incendie. Nous descendons les marches quatre à quatre puis faisons le tour de la clinique pour enfin sortir de son enceinte.

- Pfiou ! On a encore eu chaud sur ce coup là ! dis-je essoufflé.
- Effectivement, et c'est de ma faute. Quelle maladroite je fais !
- Laisse tomber, ça n'est pas l'important. Par contre, nous voilà bredouilles, ils ne gardent pas les vieux dossiers.
- Oui, c'est décevant. En plus, je crois que je me suis fais mal à la cheville en descendant l'escalier.
- Fais voir ?

Effectivement, la cheville d'Agnus enfle à vue d'œil. Maintenant, elle peut à peine poser le pied à terre.

C'est avec beaucoup de mal que nous parvenons à rentrer chez nous, Agnus s'appuie sur moi qui suis à bout de force après une journée passée à marcher et à stresser.

Chipless et Trojan sont en train de dîner dans la salle commune. Ils s'inquiètent aussitôt de la santé d'Agnus.

- Qu'est-il arrivé ? Tu es blessée ? demande Chipless.
- Je me suis tordue la cheville en sortant d'une clinique, un comble ! répond Agnus qui ne manque pas d'humour quand ça va mal.
- Après une journée pareille, tu as besoin de repos, va t'allonger chez toi, on va t'apporter de quoi manger un peu. Trojan, tu peux la porter jusque chez elle ?

Trojan s'exécute immédiatement.

Je raconte ensuite à Chipless l'après-midi que nous avons passé. Sa réaction me surprend un peu. Comme s'il regrettait ses paroles de ce matin, il écoute avec attention mon récit.

- Donc il travaille bien dans un hôpital, ce Lionel ?
- Une clinique en fait. Nous en sommes sûrs cette fois, nous l'avons croisé en blouse blanche dans les couloirs.
- Il ne vous a pas reconnus ?
- Nous nous sommes cachés et il avait l'air occupé. Pour ne pas dire préoccupé. On a ensuite cherché des traces de ma naissance, mais les archives de la clinique ne remontent pas si loin.
- Tu penses vraiment que tu es né là-bas ?
- Je n'en sais rien, mais c'est une piste à explorer.
- Et dans les archives de l'état civil ?
- Quoi ?
- C'est peut-être là-bas qu'il faut chercher, tu peux peut-être trouver la liste des gens qui sont nés la même année que toi, et dans cette clinique.
- Et c'est où ?
- L'état civil, c'est la préfecture qui gère ça, mais les listes d'il y a vingt ans, il y a de bonnes chances pour qu'elles aient été transférées au service des archives. Je crois que c'est la bibliothèque du centre qui garde ça. C'est accessible au public. Enfin, au public équipé de la puce, il va sans dire...
- Parfait, j'irai demain.
- Demain ? Mais le rassemblement des trépanés ...
- Ne t'inquiète pas j'y serai, c'est le soir, de toute façon ?
- Oui, c'est demain soir, mais il faut qu'on y aille à pied, c'est pas la porte à côté, il faut partir tôt.

Trojan revient dans la salle commune et repart aussitôt avec un bol de soupe qu'il va porter à Agnus.

- Elle à l'air drôlement fatiguée la gamine, dit-il d'un air paternaliste.

Je termine le repas avec Chipless et Trojan et monte moi aussi dans mon appartement pour me coucher et m'endormir

aussitôt. La journée a été longue et celle de demain s'annonce tout aussi harassante. Quand on est trépané et donc sans voiture, il faut avoir de bonnes jambes !

Je me réveille vers 8h30, Trojan est le seul debout et je le salue en arrivant dans la salle commune. Je prends un copieux petit-déjeuner avec lui et lui demande de m'expliquer comment me rendre à la bibliothèque du centre. Il propose de m'accompagner, mais je refuse poliment, en tentant de lui expliquer qu'il n'avait pas à prendre des risques inutiles pour moi. Il finit par accepter de me laisser aller seul.

La bibliothèque n'est finalement pas très loin de chez nous. En coupant à travers le parc des Mille Fontaines, comme Trojan me l'avait conseillé, j'y suis en une demi-heure de marche. La bibliothèque du centre est dans un immense bâtiment de verre. Il doit comporter cinq ou six étages et j'ai du mal à m'imaginer ce qu'il peut contenir comme livres et recueils en tout genre. Je me rends compte maintenant que rechercher une trace de ma naissance dans cette mine d'informations va être aussi facile que de trouver une aiguille dans une botte de foin. Néanmoins, je ne perds pas espoir et je commence à étudier de loin les habitudes des gens qui entrent et sortent de l'établissement. Je ne peux en effet pas entrer librement puisque je n'ai pas de puce, et je ne peux pas non plus profiter de la puce de quelqu'un pour entrer sans m'assurer que je pourrai sortir quand bon me semble. C'est beaucoup trop risqué, comme l'ont prouvé mes dernières sorties mouvementées dans des lieux non autorisés aux trépanés.

Comme je m'y attendais, un scanner d'identité est présent aussi à la sortie, sans doute pour prendre en compte automatiquement les emprunts de livres qui sont faits à l'intérieur. En observant de plus près, je me rends compte que ce scanner à la sortie ne fonctionne pas systématiquement,

comme en témoigne l'inactivité des diodes lumineuses au passage de certaines personnes.

Après plus d'une dizaine de minutes d'observation discrète, je comprends enfin que seuls les gens qui sortent un livre de la bibliothèque sont scannés à la sortie. Le scanner d'identité est couplé à un dispositif qui détecte les ouvrages du stock.

Je peux donc entrer dans l'établissement en profitant de l'arrivée d'un étudiant sans craindre d'être bloqué à la sortie.

Je reste sans voix devant le nombre de documents en tout genre qui peuplent les étagères du rez-de-chaussée de la bibliothèque. Des livres à perte de vue, méticuleusement classés et reclassés, entretenus, bichonnés. J'aperçois derrière un comptoir un employé qui s'affaire à renforcer au ruban adhésif une couverture défailante. Il regarde ensuite, sur un panneau indicateur placé en bout d'une étagère, dans quel rayon il va ranger le livre ainsi réparé.

Je m'approche du panneau indicateur et constate que les archives publiques sont au troisième étage. Le bâtiment en compte finalement six.

Je monte au troisième en empruntant l'escalier. L'organisation de cet étage est un petit peu différente, les documents étant de natures et de formats divers, ils paraissent un peu moins bien rangés qu'au rez-de-chaussée.

D'un rayon à l'autre, je cherche une indication qui me permettra de trouver les archives de l'état civil. J'entends soudain une voix derrière mon dos :

- Comment êtes-vous rentré ici ?

Je reconnais immédiatement la jeune fille que j'ai fait traverser la veille, dans son fauteuil roulant.

- Je suis entré par la porte, comme tout le monde ! dis-je en essayant de ne pas paraître trop décontenancé.
- Les trépanés ne sont pas autorisés ici, vous le savez.

- Les trépanés aussi ont le droit d'avoir accès à la culture, vous ne trouvez pas ?
- Et vous cherchez quoi ?
- J'ai une passion subite pour les archives de l'état civil, je tente de dessiner mon arbre généalogique.

Je sens qu'elle se méfie de moi comme de la peste. Comme si la trépanation était un mal contagieux. La veille, elle m'avait paru pourtant bien heureuse que je l'aide à se sortir de l'impasse dans laquelle elle s'était jetée.

Elle m'indique quand même du doigt l'emplacement des documents qui m'intéressent. Je m'y rends non sans l'avoir remerciée aussi gentiment que possible.

Très vite, je repère l'année qui m'intéresse et commence à noter sur un papier que j'avais amené les noms et prénoms des bébés qui sont nés pendant cette période et dans la clinique Pasteur. Il n'y a aucun Brian. Ce qui ne veut rien dire, puisque rien ne prouve que ce prénom est le mien. Il y a une centaine de noms et cela me prend une bonne heure de prendre note de tous ces renseignements.

En relevant la tête, je vois que la jeune fille est non loin de moi et m'observe. Cette fois, c'est moi qui me dirige vers elle pour lui parler.

- Vous m'observez ?
- Je m'assure juste que vous ne dégradiez pas ces écrits qui sont précieux.
- Et pourquoi les dégraderaient-je ?
- Je m'étonne qu'un trépané s'intéresse à la culture de la sorte, c'est tout.

Son attitude m'étonne et me laisse sans voix pendant quelques instants. Le temps qu'un énergumène s'approche à grands pas de moi et m'adresse méchamment la parole.

- Laissez-la tranquille !
- Moi ? Mais je n'ai rien fait !
- Ce n'est pas une trépanée, c'est un accident. Laissez-la tranquille, je vous dis !
- C'est le trépané d'hier, Richard, c'est comme s'il m'avait suivie ici...
- Un trépané ! hurle Richard, attirant l'attention des employés de la bibliothèque.
- Bon, je crois que je vais vous laisser, dis-je en faisant quelques pas en arrière avant de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir en direction de la sortie.

Le service d'ordre donne l'alerte en diffusant un message dans les haut-parleurs. Je vois tout le monde qui me regarde courir avec une certaine animosité dans le regard mais sans vraiment oser m'intercepter. Une fois dans l'escalier, je descends rapidement mais prudemment pour éviter la même mésaventure que Agnus. Les choses se compliquent au rez-de-chaussée : les vigiles forment un barrage devant la porte de sortie. L'un d'eux pointe son index dans ma direction.

- C'est lui !

10. Piège

Cette fois, je suis pris. Les vigiles m'entourent, aidés par les employés de la bibliothèque. Ils m'emmènent dans la salle du directeur qui arrive immédiatement pour prendre la situation en main. La jeune fille en chaise roulante et la personne qui l'accompagne sont également invités à venir expliquer les faits.

- Alors, que s'est-il passé exactement, pourquoi tout ce remue-ménage dans ma bibliothèque, commence le directeur.
- J'ai rencontré cet homme hier en sortant de votre établissement, il m'a aidé à traverser la route en m'avouant être un trépané. Aujourd'hui je suis étonnée de le voir dans l'enceinte de la bibliothèque alors que les trépanés y sont habituellement interdits et je me demande s'il ne me suit pas, s'il ne me veut pas du mal. Richard, qui m'accompagne, a donné l'alerte et le jeune homme s'est enfui, comme s'il avait quelque chose à se reprocher.
- Vous venez souvent ici, mademoiselle, je vous ai déjà croisée, il me semble.
- Oui, oui, je suis Alice Saintereine, la fille du préfet et effectivement, je suis une habituée des lieux.
- Et vous, enchaîne le directeur en me regardant, qui êtes-vous ?
- Je m'appelle, Brian, ne me demandez pas mon nom, je ne le connais pas. Et je suis effectivement un trépané, pourquoi le nier. Cela fait-il de moi un criminel ?
- Un criminel, non, mais un hors-la-loi, sûrement. Les trépanés sont hors-la-loi et qui plus est, ils sont interdits dans mon établissement.
- Et alors ? Qu'allez-vous me faire ?
- Avant tout, essayer de comprendre ce que quelqu'un comme vous fait dans mon établissement. Qu'est-ce qu'un

trépané peut chercher dans une bibliothèque si ce ne sont des histoires ?

- Il m'a dit qu'il faisait des recherches sur l'état civil, répond Alice à ma place.
- De la généalogie ? Sans connaître votre propre nom ?
- C'est un peu compliqué à expliquer et je doute que vous soyez prêts à croire mon histoire. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps, ça ne servira à rien...
- J'ai tout mon temps, allez-y.

Sans trop y croire, je raconte alors dans le détail ce que je connais de ma vie, de la geôle à ces trois derniers jours de liberté, en oubliant quand même quelques détails comme le raid à la préfecture ou la tournée des hôpitaux qui ne feraient qu'exacerber la haine des gens présents contre les trépanés. Je termine mon histoire par l'épisode de la bibliothèque. Ils sont une dizaine à m'écouter. Des vigiles et des employés de la bibliothèque, le directeur, Alice et son ami...

Un silence de quelques secondes s'installe dès que je finis de parler.

- Ah ! Ah ! Ah ! finit par éclater de rire le directeur. C'est l'histoire la plus saugrenue que j'aie jamais entendue. Quelle imagination ! Vraiment, vous auriez dû être écrivain ou scénariste !

Tous les autres l'accompagnent dans un éclat de rire qui n'en finit pas de résonner à mes oreilles. Il n'y a guère qu'Alice qui ne semble pas être aussi joyeuse.

Je profite de cet instant de distraction pour examiner le bureau. La fenêtre est ouverte et nous sommes au rez-de-chaussée. L'idée me traverse l'esprit de courir et de sauter dehors. Puis, je me ravise en essayant de me raisonner.

Les éclats de rire continuent et se transforment en un fou rire plus ou moins général dans le bureau du directeur. Je me dis

alors que c'est dommage de ne pas profiter de cette situation. D'autant plus qu'en y réfléchissant bien, les gens ne sont apparemment plus trop habitués aux fuites intempestives. Elles sont en effet de moins en moins fréquentes depuis que la puce permet de retrouver n'importe qui n'importe où. Mais voilà, une puce, moi, je n'en ai pas. Tant pis, je prends le risque, je vais sauter.

Je bondis de ma chaise en direction de la fenêtre et je saute les bras en avant pour m'expulser et tenter de disparaître au plus vite de leur champ de vision.

La réception n'est pas très gracieuse et finit en roulade dans la pelouse autour du bâtiment. En me relevant, j'entends les rires qui s'arrêtent et je crois qu'ils prennent enfin conscience de mon geste. Alice est la première à la fenêtre à me regarder m'enfuir, elle gêne d'ailleurs les deux vigiles qui tentent d'enjamber le rebord pour me poursuivre. Je cours en direction de la rue. Au coin du bâtiment, je jette un dernier œil à la fenêtre d'où je suis sorti, les deux vigiles sont maintenant dehors et se mettent à courir dans ma direction. La partie n'est pas terminée.

Je surgis sur le trottoir, surprenant plus d'un passant qui ne m'avait pas vu ni entendu arriver, et continue de courir dans n'importe quelle direction.

Les vigiles s'obstinent, ils sont à bonne distance, mais toujours là derrière moi. J'ai pour moi l'avantage de l'âge, mais eux connaissent la ville. Plutôt que de continuer à courir là où le terrain est découvert, je décide de m'orienter vers les petites ruelles, qu'ils connaissent sans doute mieux que moi, mais où je pourrai changer de direction plusieurs fois peut-être sans qu'ils ne s'en rendent compte.

Je bifurque à gauche. Puis à droite. Puis encore une fois à droite. Ils n'ont vu que mon premier changement de direction, ce qui leur fait maintenant deux chances de se tromper. Je ralentis un peu ma course pour voir l'effet de ma stratégie. Mais je repars de plus belle en voyant que l'un

d'entre eux continue de me suivre. Le second s'est sans doute essoufflé ou bien il a pris une autre direction pour multiplier les chances de réussite. Je recommence ma manœuvre dans ce quartier qui s'y prête assez bien. Je tourne à gauche, puis encore à gauche. Et là, je grimpe rapidement sur un mur de 2 mètres de haut en m'aidant d'une borne à incendie judicieusement placée là par les pouvoirs publics. Je me poste au-dessus du mur en attendant de voir passer mon poursuivant. Quelques secondes après, j'entends son souffle fatigué et ses pas lourds au bout de la ruelle. Il passe devant moi sans songer à lever les yeux au ciel, je retiens mon souffle avec difficulté car je suis moi aussi très essoufflé. Un chat vient me rejoindre au-dessus du mur et je crains un instant qu'il n'attire l'attention du vigile avec ses grognements. Mais ce dernier est déjà loin, je le vois hésiter à l'autre bout de la rue sur la direction à prendre et finir par aller à droite.

Je descends de mon perchoir en prenant garde de ne pas faire trop de bruit. Il faut maintenant que je retrouve mon chemin tout en essayant de ne pas tomber sur l'un des deux vigiles qui se promènent dans ces ruelles. Je fais le chemin inverse jusqu'à sortir du quartier, mais je décide de rentrer par un autre itinéraire que celui qui passe non loin de la bibliothèque. Tant pis pour le détour.

Je profite du chemin du retour pour faire le point sur mes découvertes à la bibliothèque. Je suis maintenant en possession de la liste de tous les bébés nés à peu près en même temps que moi, dans la clinique où travaille Lionel. Rien ne prouve que mon nom est dans cette liste, je n'ai aujourd'hui pas les moyens de le savoir. Par contre, cela me donne une base de départ pour effectuer un certain nombre de recherches. Je pense notamment à ce fichier des puces que j'avais aperçu sur le système informatique de la Préfecture. Si mes souvenirs sont bons, c'était en fait un dossier contenant plusieurs fichiers en rapport avec les puces et leur

propriétaire. J'ignore dans le détail ce que pourrait m'apporter la combinaison de ces fichiers et de la liste que j'ai en main, mais j'ai espoir que cela me rapproche de ma véritable identité.

Je repense également à Alice Saintereine, et à son regard rempli de questions quand j'ai sauté par la fenêtre. C'est donc la fille du préfet, ce qui explique l'impression de déjà vu quand j'ai aperçu son visage pour la première fois avant de l'aider à traverser la route. Sur la photo, dans le bureau du préfet, c'était elle avec son père. La photo devait dater un peu car elle n'était alors qu'une petite fille. Si elle n'a sans doute pas compris mon saut de l'ange à travers la fenêtre, je n'ai moi-même pas compris son attitude. Hier elle semblait me voir comme quelqu'un de bien. Je veux dire de serviable et attentionné, je crois. Aujourd'hui elle m'a traité comme un vulgaire voyou. Un violeur presque.

Quant à la réaction du directeur de la bibliothèque, elle est somme toute compréhensible. Mon histoire est singulière, Chipless lui-même n'y a pas cru une seconde, quand je lui ai raconté lors de notre séjour en prison. Et puis quand on a en face de soi un coupable, voire un ennemi tout désigné comme un trépané, je conçois qu'il soit difficile d'avoir un regard neutre et juste.

J'arrive à l'immeuble sans avoir rencontré à nouveau mes poursuivants. Par acquis de conscience, je fais encore quelques détours en surveillant que personne ne me suit et vérifie que je n'aperçois pas Lionel ou sa voiture dans les parages, maintenant qu'Agnus lui a montré le chemin.

Chipless m'accueille en me présentant sa fille Paula. Elle est venue comme chaque semaine pour apporter de la nourriture et des boissons à son père et aux trépanés qui vivent avec lui, dont je fais maintenant partie.

- Enchanté, dis-je en lui tendant la main.

- Moi de même, répond-elle. Alors tu es Brian ?
- C'est bien cela, je vois que Chipless vous a parlé de moi.
- On peut se tutoyer, je ne suis pas si vieille !
- Bien, je vais essayer.
- Alors c'est toi qui as foutu en l'air notre système informatique ?

J'avais oublié que Paula travaillait à la Préfecture. Je ne comprends pas immédiatement sa remarque.

- Euh... Si vous le... Si tu le dis !
- Après votre raid à la préfecture, M. Saintereine était furax, il a immédiatement provoqué une réunion avec le service informatique pour qu'ils enquêtent sur ce qui avait été fait cette nuit là.
- Comment ont-ils su que nous en avions après leurs bécanes, demande Chipless à sa fille.
- Je te rappelle que c'est le détecteur de mouvement de la salle informatique qui a déclenché l'alarme, ça paraît assez logique.
- Ah oui, je suis bête, s'excuse Chipless.
- Et qu'est-ce que le service informatique a trouvé de beau ?
- Pour l'instant, rien, mais ils ont commencé par changer tous les mots de passe d'administration. Celui que je vous avais communiqué ne fonctionnera plus. Et comme je ne suis plus en très bon terme avec les gens de l'info, j'aurai du mal à dégoter le nouveau mot de passe, il faudra trouver autre chose à l'avenir.
- Bah, nous n'avons plus à aller là-bas de toute façon, s'ils ne se sont pas rendus compte de ce qu'on a fait, notre stratagème est toujours valable, pas vrai Brian ?
- Oui, le système de reconnaissance des visages n'est pas encore en train de fonctionner, et j'espère qu'ils ne s'en rendront pas compte trop vite. Mais par contre j'avais bien l'intention d'y retourner, moi, pour mon compte personnel. Tu sais Chip', le fichier des puces...

- Je croyais qu'Agnus t'avait convaincu qu'il n'y avait rien à tirer de ce fichier ?
- Oui, sauf que maintenant, j'ai la liste des bébés nés à mon époque et peut-être dans la même clinique que moi, j'aurais aimé faire correspondre cette liste avec ce que je trouverai dans ces fichiers.
- Je ne peux plus vous aider, s'excuse Paula. Et puis je ne capte rien à l'informatique moi, ça a été un calvaire de vivre avec un informaticien pendant quelques mois pour lui extirper ces informations, je ne veux pas revivre ça. Vous ne vous doutez pas de ce que peuvent être les fantasmes d'un informaticien ! ajoute-t-elle en plaisantant.

Chipless ne sourit qu'à moitié, mais on ne sait pas si c'est du fait de sa tare ou si c'est sa fibre paternelle qui reprend le dessus.

Trojan entre dans la pièce en saluant chaleureusement Paula.

- Que nous as-tu apporté de bon cette semaine !
- Des légumes, principalement, pour être bien en forme.
- Oh non, encore des légumes ! Ras le bol des légumes ! Pourquoi pas de la viande ? De la bonne bidoche bien saignante qu'on ferait griller avec un peu d'échalote et d'oignon ?
- Mais si, je t'en ai amené aussi, gros gourmand, mais il faudra partager, je ne savais pas que vous étiez un de plus maintenant.
- Brian ? Il se nourrit d'amour et d'eau fraîche, lui, répond Trojan.
- Tiens, au fait, où est Agnus ? demande Chipless.
- Elle est restée au lit, répond Trojan. Sa cheville n'est pas super jolie, je ne sais pas si elle pourra nous accompagner ce soir.
- Qu'a-t-elle fait ? demande Paula.
- Elle s'est fait mal en courant dans un escalier, dis-je.

- Je vais aller voir ça.

Paula monte dans l'appartement d'Agnus.

- Ça s'est bien passé ce matin ? me demande Trojan.
- Je me suis encore fait une frayeur, mais dans l'ensemble j'ai récupéré les informations qu'il me fallait, oui.
- Je craignais un peu que tu ne puisses pas assister à ta première réunion de trépanés.
- J'y serai comme promis. Mais qu'est-ce que ça a de si important pour vous cette rencontre des trépanés. On dirait un événement exceptionnel.
- C'en est un ! reprend Chipless. Ce n'est pas si souvent qu'on arrive à se réunir sans trop de risques, ça demande une organisation secrète assez importante.
- Mais que va-t-on y faire ?
- D'abord exposer chacun ce qu'on a fait comme action depuis la dernière fois, c'est pour ça que je tenais à ce que tu expliques toi-même tes exploits de la Préfecture. Et puis on réfléchira à nos actions futures.
- Et c'est surtout le moment où l'on peut revoir une bonne bande de copains, et avoir un semblant de vie normale, avec des amis, des rires, sans faire attention aux détecteurs de présence et autres scanners d'identité, ajoute Trojan.
- Ça se passe à la campagne, c'est ça ?
- A la périphérie de la ville, en fait. Oui, on peut appeler ça le début de la campagne. Mais ce n'est pas en pleine forêt non plus.
- Et vous serez ... Je veux dire nous serons nombreux ?
- Difficile à dire, c'est fonction des trépanations et des emprisonnements, mais plusieurs centaines, sans doute.
- Que des libertaires ? Ou bien aussi des vrais trépanés malhonnêtes ?

- Un peu des deux, majoritairement des libertaires quand même : les autres se font prendre bien plus vite, et ils ne sont pas très sociaux...

Paula redescend de l'appartement de Agnus.

- Je lui ai mis une bande avec de l'alcool, si vous l'aidez un peu, elle devrait pouvoir vous accompagner ce soir...

11. Debout

- Mais vous êtes debout ?

Effectivement, je suis debout à la fenêtre et je regarde Brian s'enfuir poursuivi par les vigiles. Quand il a surgi de sa chaise pour sauter par la fenêtre, j'ai été la première à réagir parce que j'étais la seule qui ne riait pas aux éclats. Instinctivement, je me suis levée pour me diriger vers la fenêtre, je n'avais pas réalisé que j'étais guérie.

Richard poursuit :

- C'est incroyable que vous ayez guéri si vite, le docteur avait parlé de plusieurs semaines !

Réalisant mon geste, je me sens soudain faiblir et je m'écroule. Mes jambes ne me supportent déjà plus. Le directeur de la bibliothèque et Richard viennent à mon secours et me repositionnent maladroitement dans mon fauteuil roulant.

- Allez-y doucement quand même, dit le directeur qui ne riait plus du tout, vous êtes encore convalescente et vos muscles n'ont plus l'habitude. Tout ça à cause de ce trépané...
- Attendez, ce n'est pas à cause de lui que je me suis trouvée dans ce fauteuil, ni de sa faute si je suis encore si faible. Au contraire, même, sa fuite m'a forcée à me lever.
- Inutile de le défendre, c'est un hors-la-loi je vous rappelle. D'ailleurs c'est vous-même qui l'avez dénoncé. J'avoue que j'ai un peu de mal à vous suivre, mademoiselle Saintereine.
- C'était avant qu'il raconte son histoire...
- Quoi ? Vous y avez cru ?
- Je n'avais aucune raison de ne pas le faire.

- Mais... C'est un trépané !
- Et ?
- Un homme qui a délibérément choisi de se mettre hors-la-loi ne peut pas être blanc comme neige. A un moment donné de sa vie, il a fait un mauvais choix, il faut qu'il l'assume.
- Et si ce choix, on l'avait fait pour lui ?
- Vous lisez trop les journaux à sensation. Le trafic de trépanés, c'est une légende, ça n'a jamais existé. Ce jeune homme s'est fait trépaner de son plein gré et sa tare est mentale, il n'a visiblement plus toute sa tête pour inventer une histoire pareille. Je ne sais pas comment on peut appeler ça, de la paranoïa peut-être, je ne suis pas psychologue. Son inconscient dérangé par l'opération sur son cerveau a inventé toute cette histoire et il y croit maintenant dur comme fer. Ces gars-là sont des fous, on ne peut accorder aucun crédit à leurs paroles.
- Permettez-moi d'en douter, je suis jeune, je n'ai pas votre expérience. Qu'allez-vous faire maintenant ?
- J'espère que mes vigiles vont le rattraper pour qu'on puisse le livrer à la police. Ce qu'on aurait dû faire dès le début, d'ailleurs. On est toujours trop bienveillants avec ces gens-là.

Je ne peux pas être sûre que le directeur se méprend sur les intentions de Brian, je ne connais pas sa vie, même s'il nous l'a racontée de façon très authentique. Je m'en veux un peu d'avoir provoqué cette situation. Le fait de rencontrer Brian dans cet endroit que j'avais fait mien, bien qu'il soit public, m'a bouleversée. Les paroles de mon père me sont revenues en tête, j'ai cru que cet homme me suivait, qu'il me voulait du mal. Richard a fait le reste en ameutant le personnel de la bibliothèque.

Je demande à Richard de me conduire à nouveau dans les salles de lecture, puisque le directeur de l'établissement n'a plus besoin de mes services. Je choisis de lire quelques

journaux locaux pour me changer les idées. En les parcourant, je discute un peu avec Richard, pour voir ce qu'il pense de tout ça.

- Vous y avez cru, vous, à l'histoire de ce Brian ?
- Pas une seconde en fait. C'est un mythomane. J'ai déjà lu des articles qui présentaient des individus atteints de ce genre de tare.
- Pourtant, il avait l'air convaincant, vous ne trouvez pas ?
- Ils le sont tous, dans la mesure où ils croient à ce qu'ils inventent comme mensonge. C'est tout à fait classique. A l'entendre, il ne serait même pas trépané, pourtant le scanner de la police ne l'a pas reconnu. Vous avez gobé ça, vous ?
- Il n'a pas dit qu'il n'était pas trépané, il a dit qu'il ne se souvenait pas d'avoir choisi de l'être, ni même de l'opération en elle-même.
- Mythomane et amnésique. Cela ne me choque pas.

En tournant les pages machinalement, mes yeux s'arrêtent sur une petite annonce que je trouve étrange. Le texte est le suivant :

La réussite des trentièmes se tennera ce soir, dans le bohémien de Médine

Il s'agit du journal « Le quotidien » paru ce matin. Cette annonce n'est pas seulement incompréhensible, elle me rappelle un dossier que j'avais lu dans cette même bibliothèque quelques mois plus tôt. Le dossier traitait des organisations secrètes de trépanés. Ces gens-là m'ont toujours fascinée, non pas parce qu'ils enfreignent la loi, mais parce qu'ils assument avec une certaine bravoure un choix qui est le leur. Je pense notamment aux trépanés libertaires, ceux qui ont fait ce choix par conviction plus que par intérêt malhonnête. Je n'ai pas ce courage et mon père veille à ce que

je ne l'acquière jamais. Cette fascination se limite donc, au moins pour l'instant, à la recherche de documents, à la lecture de témoignages ou d'articles de journaux traitant du sujet. Une partie du dossier que j'avais lu était consacré aux réunions secrètes des trépanés. Le journaliste, qui avait pu pénétrer dans les milieux très fermés de ces insoumis, expliquait que les trépanés cherchent à se réunir de temps en temps pour mettre en commun leurs expériences, leurs luttes et leurs problèmes. Certaines de ces réunions ont rassemblé plus d'un millier de trépanés dans la périphérie des grandes villes. Le lieu et la date sont fixés au dernier moment pour empêcher les forces de l'ordre d'organiser un gigantesque coup de filet à cette occasion. Souvent, c'est une banale petite annonce publiée dans un journal local qui précise l'endroit et l'heure de la rencontre, à mots couverts. Les trépanés n'ont en effet pas d'accès aux moyens de communication classiques puisqu'ils sont exclus de tout. Mais il y a toujours un moyen de feuilleter un journal dans un bureau de tabac ou de récupérer ceux qui traînent dans les poubelles des jardins publics. Le bouche à oreille fait le reste, d'autant que les trépanés vivent souvent en bande, en squattant un immeuble ou un hangar désaffecté. Je suis presque convaincue que cette annonce est l'une de celles-là. Mais je suis incapable de la déchiffrer. Je griffonne rapidement, à l'abri du regard de Richard, le texte de l'annonce et la référence du journal. Puis, je lui demande de me raccompagner chez moi.

En sortant, nous voyons le directeur, inquiet, qui attend des nouvelles de ces vigiles partis à la poursuite de Brian. Il les cherche du regard dans les rues avoisinantes. Nous le saluons en passant devant lui mais il ne répond même pas.

Quelques centaines de mètres plus loin en direction de la maison, nous rencontrons les deux vigiles, complètement essoufflés, qui reviennent bredouilles. Ils parlent fort, ce qui nous permet de surprendre leur conversation pendant que nous les croisons :

- Il nous a bien eus, ce salaud ! Qu'est-ce qu'on va dire au chef ?
- Qu'il nous a semés dans des petites ruelles, simplement, que veux-tu qu'on y fasse ?
- A un moment j'ai cru le choper, j'ai entendu un bruit, mais ce n'était qu'un chat de gouttière qui sautait sur un muret.
- Il a disparu d'un coup à un angle de rue, c'était imparable. Je ne sais pas s'il est trépané, mais ce n'est pas un idiot...

Eux non plus n'ont pas fait attention à nous en nous croisant. Nous continuons notre route jusqu'à la maison, sans dire un mot. Richard et moi sommes songeurs. Nous ne pensons certainement pas à la même chose.

Arrivés à la maison, je lui demande de me transporter jusqu'à ma chambre et de me laisser me reposer un moment. Il s'exécute et me porte jusque sur mon lit, en me disant de l'appeler lorsque je voudrai déjeuner. Comme j'ai manifesté mon intention de me reposer, il laisse la chaise roulante en bas des escaliers.

Dès qu'il a refermé la porte, je me lève, encore un peu chancelante, et m'assure qu'il s'est éloigné avant de tourner la clé dans la serrure. Je lis à nouveau la petite annonce que j'ai recopiée sur un papier dans ma poche :

La réussite des trentièmes se tennera ce soir, dans le bohémien de Médine

S'il s'agit bien d'une annonce pour une réunion de trépanés, il semblerait que cela se passe « ce soir ». Mais j'ignore si je dois chercher le lieu dans « la réussite des trentièmes » ou dans « bohémien de Médine ». Je cherche rapidement dans le dictionnaire ce qu'est « Médine », dans la partie des noms propres, et je tombe sur une ville sainte d'Arabie Saoudite, je doute que la réunion se tienne là-bas. « Les trentièmes » me fait penser aux « quarantièmes rugissants » qui sont des vents

qui soufflent entre le quarantième et le cinquantième parallèle dans l'hémisphère sud. Mais je doute, là encore, que l'indication du parallèle suffise à se retrouver à l'échelle locale.

Une recherche sur internet de la phrase complète ne donne pas plus de résultat, pas plus d'ailleurs que les mots pris séparément. Je sèche.

Mais je ne veux pas en rester là. Reprenant de plus en plus l'habitude de marcher en tournant en rond dans ma chambre je décide d'aller au siège du journal pour savoir qui a passé cette annonce. L'agence du quotidien n'est pas très loin d'ici, mais il me faut tromper la vigilance de Richard pour sortir. Je ne vois que la solution de sortir par la fenêtre, même si les muscles de mes jambes risquent de me lâcher à tout moment. J'avale deux morceaux de sucre pour me donner un coup de fouet et du courage et j'enjambe la tablette de fenêtre. Ma chambre est au premier étage et la fenêtre donne côté rue. C'est un chien-assis, un morceau de toit masque donc ma sortie périlleuse aux passants et aux automobilistes qui passent dans la rue. Me voici sur les tuiles encore humides et glissantes de la dernière pluie. Je me place dos à la rue, à la fois pour ne pas avoir le vertige et pour pouvoir poser mes mains contre le toit et doubler ainsi les contacts avec les tuiles, en espérant que cela me donne plus d'adhérence. Je me déplace latéralement jusqu'en face de la descente de chéneau au bord de la maison. Puis, je commence à descendre lentement. Une tuile un peu plus lisse que les autres fait déraiper mon pied droit et n'ayant pas encore recouvré tous mes réflexes, je lâche prise et me retrouve à plat ventre glissant dans la pente du toit. Je sens chaque rangée de tuiles, une dizaine en tout, raboter mon nez et mon front avant que mon pied n'atteigne le chéneau qui est un peu ébranlé par le choc de mon poids. Cela n'a duré qu'une ou deux secondes, mais la glissade m'a parue interminable. Je m'agrippe comme je peux aux tuiles de rives et m'assure que le chéneau va me

soutenir encore un moment. Tout semble être suffisamment stable, je tente de reprendre mes esprits. Je constate que quelques gouttes de sang tombent sur les tuiles. Elles proviennent de mon front. Je ne dois pas être très jolie à voir, la tête rabotée et les vêtements ayant traînés sur des tuiles recouvertes d'un mélange de poussière, de pollution et de pluie. Qu'à cela ne tienne, je continue. Je m'accroupis pour toucher le chéneau de la main puis cherche avec un pied un appui pour commencer à descendre. Je trouve du pied la première fixation de la descente de chéneau. Je descends très lentement, encore un peu tremblante suite à ma chute. Les fixations sont idéalement espacées pour me permettre de descendre sans prendre trop de risque. A plusieurs reprises, j'essuie mes mains humides sur mes vêtements pour m'assurer une bonne prise, ils sont définitivement hors d'usage !

J'arrive enfin au sol et je crois qu'aucun passant n'était là pour me voir. De toute façon, je me moque de ce qu'un passant peu croire ou voir, après tout.

Je me dirige maintenant vers les bureaux du journal « Le quotidien », il s'agit d'une antenne locale d'un groupe de presse national. Il y a fort à parier que l'annonce a été passée ici même, pour que cela paraisse dans l'édition locale.

J'entre et je signale ma présence en toussotant un peu. A l'accueil, une jeune femme très maquillée prend un regard affolé en me voyant.

- Mais... Qui êtes vous ? Que voulez-vous ?

Je me regarde dans la vitrine de l'agence et constate que je suis dans un état lamentable. Ecorchée, sale, mon blouson déchiré au coude et les chaussures trempées par l'eau qui coulait dans le chéneau, je ne ressemble plus à rien.

J'essaie de me redonner une apparence propre en me recoiffant et en épongeant les gouttelettes de sueur et de sang

sur mon front. Mais voyant que cela ne suffira pas à changer le regard de l'hôtesse d'accueil sur moi, je commence :

- J'aimerais connaître les coordonnées de l'auteur de cette petite annonce, parue dans le journal de ce matin, dis-je en lui tendant le texte de l'annonce et sa référence.
- Mais voyons, c'est impossible, dit la secrétaire en détaillant les accrocs qu'elle voyait dans mes vêtements. Nous avons une clause de confidentialité qui nous interdit de divulguer ce genre d'informations. Si le texte de l'annonce ne comporte pas lui-même d'adresse ou de numéro de téléphone, ce n'est pas à nous de les donner.
- Dans ce cas, vous pouvez peut-être m'aider à comprendre ce qui est écrit ici ?

Je n'envisage pas que cette hôtesse prenne la peine de déchiffrer un message incompréhensible, mais j'espère qu'en se rappelant la personne qui lui a dicté, elle pourra me donner des informations complémentaires.

- Faites voir ?

La réussite des trentièmes se tennonera ce soir, dans le bohémien de Médine

- Voilà, ça vous dit quelque chose ?
- Ah oui, ça me rappelle vraiment ce jeu à la télévision, vous savez ?
- Euh... Non, je ne vois pas.
- Mais si ! La carte aux trésors ! Il y a toujours des énigmes comme ça, mon mari adore ça. Des fois, il trouve même la solution avant les candidats. Enfin, c'est normal, il est ingénieur, lui. Vous voulez que je l'appelle ?
- Non, je crois que ça ne sera pas nécessaire.
- « La réussite », je ne sais pas... Peut-être le jeu de carte ? Vous avez pensé à ça ?

- Non, non, j'avoue que je n'y ai pas pensé.
- « Le bohémien de Médine », c'est pas un titre de film, ça ?
- Je ne le connais pas, en tout cas.
- Ah non, je confonds avec « Les voyous de Brooklyn ».

Voyant que je ne parviendrai pas à tirer plus d'informations de cette femme, je la salue et me dirige vers la porte pour sortir. Mais mes jambes ne répondent plus, à nouveau et je tombe à plat ventre avant d'arriver à la sortie.

- Mon Dieu ! Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes saoulé ?
- Non, simplement un peu faible, j'ai eu un accident, et ...
- Un accident ? Ce matin ? C'est pour ça que vous êtes dans cet état ?
- Pas exactement, mais...
- Vous ne seriez pas en train de me dire des gros mensonges. Vous êtes une trépanée hein ?! dit-elle en appuyant sur un bouton sous son bureau.
- Mais pas du tout, je ...

Aussitôt, un homme en costume arrive et demande ce qu'il se passe.

- Cette jeune fille est arrivée dans cet état pitoyable, elle a demandé des renseignements confidentiels sur un de nos clients et maintenant elle s'écroule en repartant. En plus, elle a dû tout salir notre moquette, regardez-moi ces tâches, elle a les chaussures pleines d'eau !
- Qui êtes-vous mademoiselle ?
- Mais personne, je venais simplement demander des renseignements.
- De toute façon, on va bien le savoir, approchez-vous.

Il sort de derrière le bureau un scanner d'identité qui permet sans doute aux clients de régler les abonnements ou les frais des petites annonces.

Je m'exécute, voyant qu'il n'y a rien d'autre à faire. Quand mon nom s'affiche sur l'écran de contrôle, j'aperçois l'homme, visiblement le responsable de l'antenne locale, qui change de couleur.

- Saintereine ? Vous... Vous êtes de la famille du préfet ?
- Sa fille.

Quelques secondes de silence s'ensuivent. Le responsable adresse à sa secrétaire un regard accusateur.

- Que vouliez-vous avoir comme renseignements, dit-il soudain avec une voix mielleuse.
- Je cherchais l'auteur de cette petite annonce, parue dans votre journal ce matin.
- L'auteur ? Madame Vienot n'a pas pu vous trouver ça ?

Madame Vienot se met alors à fouiller dans ces registres et quelques secondes plus tard, elle tend une fiche à son supérieur.

- Voilà, il s'agit d'une certaine Paula Vainclair. Nous n'avons malheureusement pas ses coordonnées, mais il ne doit pas y en avoir cinquante en ville, n'est-ce pas ? dit-il en essayant de détendre l'atmosphère.
- Merci, dis-je froidement.

Puis, je sors de l'agence sans même saluer les deux employés. J'aurais préféré éviter qu'ils sachent qui je suis, parce que si mon père a vent de cette histoire, il va m'en vouloir pendant longtemps.

Je rentre donc perplexe jusque chez moi. N'ayant pas la force d'escalader le mur pour regagner ma chambre, je passe bêtement par la porte en agressant d'emblée Richard, tout surpris de me voir arriver du dehors, dans un état dramatique et en marchant.

- Pas un mot de tout cela à mon père ! S'il apprend que vous m'avez laissée sortir seule, vous ne resterez pas longtemps ici !

Je remonte dans ma chambre en regrettant déjà d'avoir été si sèche avec lui, mais je n'avais pas d'autres solutions.

12. Réunion

Nous sommes en route pour le bois de Méditerranée. Agnus a finalement pu nous accompagner malgré sa douleur à la cheville. Elle boîte un peu, mais elle assure que ça va.

Je ne me sens pas vraiment concerné par cette réunion, je ne me suis toujours pas fait à l'idée que je suis un trépané. Aussi, j'ai la tête ailleurs, je pense avant tout à la liste que je garde précieusement dans ma poche. Une liste où mon véritable nom figure peut-être. Dès demain, j'essaierai de convaincre Chipless de m'accompagner à la Préfecture pour examiner le fichier des puces. S'il refuse, j'irai seul. Je sais que c'est risqué, mais je ne peux pas attendre. Chaque jour qui passe, j'ai l'impression de perdre un peu plus de mon identité. Jusqu'à la semaine dernière, j'étais un jeune homme qui avait toujours connu la captivité, qui n'avait jamais vu autre chose que sa prison, même si celle-ci était plutôt confortable par rapport à celle du commissariat. Paradoxalement, cet enfermement me définissait, me donnait une raison d'exister. Aujourd'hui, je ne sais plus qui je suis. Un trépané amnésique ? L'objet de quelque trafiquant peu scrupuleux ? Un fou peut-être ? Je n'ai même plus de prénom. Plus rien. Chipless, constatant ma flagrante absence, tente de me motiver.

- Je sais que tu as l'impression que ce combat n'est pas le tien, Brian. Pourtant, je suis convaincu que tu as des choses à apprendre là-bas. Il ne faut pas rejeter en bloc l'expérience des autres. Si elle n'est pas directement applicable à ton cas, elle est toujours d'un grand intérêt.
- Que veux-tu dire par là ?
- Je veux dire que même si aucune des personnes que nous allons voir n'a vécu ce que tu as vécu, ce n'est pas pour autant qu'elles n'ont rien à t'apprendre. Elles sont sur le

terrain depuis longtemps, elles savent des choses que ni toi ni moi n'osons même imaginer.

- Je n'en doute pas, mais comment arriver aux informations qui m'intéressent, alors que je ne sais même pas ce que je recherche.
- Simplement, ne t'enferme pas sur toi-même, pour recevoir des informations, il faut savoir toi-même en donner.

Nous arrivons dans le bois. Fort heureusement, la météo est clémente. Les pluies récentes ont détrempé le sol de la forêt, mais au moins, elles ont stoppé et nous avons une chance de ne pas tous revenir avec une mauvaise grippe.

Des centaines et des centaines de gens plus ou moins handicapés convergent tant bien que mal vers une clairière. La boue ne rend pas la chose facile pour les personnes en fauteuil roulant, mais tous paraissent si heureux de participer à la réunion que ce n'est qu'un détail. Chipless reconnaît quelques-uns de ses camarades et les salue chaleureusement. Agnus, qui comme moi n'est pas encore bien habituée à cette coutume, tente de masquer son embarras par un sourire gêné. Au centre de la clairière, une estrade de fortune a été dressée pour permettre à quelques orateurs de prendre la parole et d'être entendu par le plus grand nombre. La nuit est en train de tomber et on allume avec peine des torches humides pour s'éclairer.

L'assemblée massée autour de ces flambeaux me fait penser aux membres d'une secte venus assister à un sacrifice nocturne.

Un trépané prend la parole, il semble être l'organisateur de ce rassemblement. Son discours est assez radical, il appelle ses spectateurs à agir toujours et encore pour défendre la cause des trépanés. A demi-mot, il encourage même les actions violentes et dévastatrices. A l'injustice de la société envers les trépanés, il oppose la force et la terreur.

Autour de moi, les spectateurs semblent lui donner raison, à part Agnus qui est aussi choquée que moi par ces propos. A

force de s'opposer et d'être toujours dans la position de l'opprimé, les leaders de ce genre finissent souvent par devenir comme ceux qu'ils combattent : injustes et intolérants. A un moment, l'orateur fait allusion à notre raid à la Préfecture.

- ... Et je tenais à ce que nous réservions tous nos applaudissements pour Chipless, qui grâce à son action et à celle de ses compagnons, a pu neutraliser le système de reconnaissance des visages qui a jeté en prison nombre d'entre nous pendant trop d'années. Je lui laisse maintenant la parole... Une ovation pour Chipless !

Une clameur monte alors dans le bois de Méditerranée pendant que Chipless se hisse sur l'estrade.

- Merci, merci, dit Chipless en attendant que les applaudissements cessent. Je ne saurais en effet trop vous remercier pour vos acclamations, d'autant que je ne les mérite pas. C'est avant tout mes équipiers qui ont permis cette prouesse. Trojan et Agnus que certains d'entre vous connaissent déjà, mais surtout Brian, qui à peine arrivé chez nous a participé avec succès à cette action coup de poing, grâce à ses talents incroyables en informatique et en nouvelles technologies. Viens Brian, que je te présente !

Il m'invite à monter sur l'estrade pour me présenter. Je ne m'y attendais pas du tout, il ne m'avait pas prévenu. Je comprends soudain pourquoi il tenait tant à ce que je vienne ce soir. Impossible de reculer devant cette foule qui ne demande qu'à me voir monter sur l'estrade, j'oublie un instant ma modestie et ma timidité pour grimper sur les planches.

- Mesdames et messieurs, je vous présente Brian !

Parmi les gens qui applaudissent à tout rompre en hurlant mon prénom, je vois Agnus qui rit aux éclats en me voyant les mains dans les poches et les épaules haussées.

- Tu veux dire deux mots ? me glisse discrètement Chipless pendant que les gens continuent d'applaudir. Si tu veux trouver des infos, c'est le moment de les demander.

Le problème, c'est que je n'ai rien préparé. Là, au milieu de ces gens que je ne connais pas, dans cette ambiance un peu bizarre, je ne sais même plus ce que je cherche et pourquoi. D'une voix trop faible pour être entendue par tout le monde, je parviens tout de même à construire quelques phrases.

- Eh bien, merci pour cet accueil. Je ne m'y attendais pas du tout. D'ailleurs, depuis quelques jours, je vais de surprises en découvertes... Enfin, je voulais profiter de cette tribune qui m'est offerte pour lancer un appel à l'aide. Je suis à la recherche de ma véritable identité, qui m'a été volée il y a trop longtemps pour que je m'en souviene. Si vous avez des informations qui seraient susceptibles de m'intéresser, par exemple sur une organisation qui ferait du trafic d'enfants trépanés, ou bien des tuyaux sur la recherche de parents biologiques, je suis preneur. Et puis, je voulais vous dire aussi, ne soyez pas trop manichéens...

Sur ces mots, je m'apprête aussitôt à descendre de l'estrade. Ma dernière phrase a jeté comme un froid, j'ai entendu quelques murmures et les applaudissements n'ont pas commencé immédiatement. Pendant ce silence relatif, j'ai distinctement entendu une voix familière hurler « Brian » très loin au fond de la clairière. Je crois avoir même reconnu le visage de cet homme qui tendait le bras pour que j'y fasse attention, mais je n'ose pas y croire. Michaël ? ! Mon autre geôlier, le frère de Lionel ? En y pensant, je rate la dernière

marche et m'étale aux pieds de Trojan qui est là pour me relever.

- Alors, Brian, tu ne tiens plus debout ? dit-il en me relevant.
- L'émotion, sans doute...
- Tu y es allé un peu fort avec le vocabulaire, personne n'a compris ta dernière phrase, ça veut dire quoi « machinien »
- « Manichéen », ça signifie juger les choses trop facilement. Comme si tout pouvait simplement être classé en bien ou en mal. J'ai voulu tempérer un peu les propos de l'organisateur qui m'a paru un peu trop radical.
- Il a dit ce que les gens attendaient qu'il dise. Pour mobiliser des troupes, il faut faire des discours de ce type.
- Je n'ai pas envie de discuter de ça. Dis-moi, tu connais un trépané qui s'appellerait Michaël ?
- Michaël ? Non, je ne crois pas.

Je n'en crois toujours pas mes yeux, ni mes oreilles. Pourtant j'ai bien reconnu son visage au loin et entendu sa voix. Je n'avais pas réalisé qu'il pouvait être lui aussi un trépané. C'est pourtant vrai que je l'ai toujours vu boiter, jusqu'au dernier jour, celui de mon évasion, où je l'ai retrouvé face à moi sur le trottoir. Mais à ce moment, je ne savais même pas ce qu'était un trépané. Je décide d'en parler à Agnus.

- Jolie prestation, me dit-elle en se moquant. On aurait dit une star de rock.
- Oh ça va ! Tu sais que je viens de voir mon geôlier ?
- Lionel ?
- Non, l'autre : Michaël. Il semblerait qu'il soit un trépané, puisqu'il est là.
- Où l'as-tu vu ?

- Il était par là-bas, il a crié mon prénom en tendant un bras, j'ai juste eu le temps de l'apercevoir avant que les gens se mettent à applaudir de nouveau.
- Allons le chercher !

Nous nous enfonçons alors dans la foule en direction de l'endroit où j'ai vu son bras tendu. Un autre orateur a pris la parole, ni Agnus ni moi ne faisons attention à ce qu'il raconte. En se frayant un chemin, nous bousculons plusieurs personnes qui me reconnaissent et qui me félicitent pour mon intervention. Cela nous ralentit pas mal, ce qui agace Agnus au plus haut point.

Nous arrivons dans la zone où je crois avoir aperçu Michaël. Il fait très sombre puisque nous sommes assez loin des flambeaux maintenant et Agnus ne peut pas m'aider puisqu'elle ne connaît pas le visage de cet homme.

Il reste introuvable.

Agnus tente de l'appeler :

- Michaël !.. Michaël ! hurle-t-elle, au grand désespoir des spectateurs autour de nous qui aimeraient entendre ce que le nouvel orateur est en train de dire.
- Laisse tomber, il a dû essayer de venir me rejoindre, lui aussi, peut-être qu'il est près de la scène, près de Chipless et Trojan.
- Mince, tu as raison, on a dû se croiser.
- Retournons là-bas.

Nous bousculons à nouveau les mêmes personnes qui commencent à trouver ça un peu énervant. D'autant que nous marchons d'un bon pas sur un sol boueux, ce qui éclabousse nos pantalons et ceux des gens autour de nous.

Soudain, un homme nous arrête brusquement :

- Brian ?

Son visage est caché par l'ombre de la personne qui est devant lui.

- C'est lui ? Me demande immédiatement Agnus.
- Attends, je ne vois pas.

Puis l'homme me tend la main.

- Félicitations pour ton action contre la préfecture, ce logiciel de reconnaissance des visages m'a déjà envoyé deux fois en prison, comment as-tu fait ?

Son visage se découvre et je constate enfin que ce n'est pas mon geôlier.

- Bah, ça n'a pas été très difficile en fait...
- Excusez-nous, monsieur, mais nous sommes pressés, tu viens Brian ? dit Agnus en me tirant par le bras.
- Attendez ! Je peux peut-être vous aider ? Vous cherchez qui ?
- Michaël. Michaël Esterri. Mais j'ignore s'il est connu ici sous ce nom.
- Je connais bien un Michaël, je ne sais pas si c'est le même, je ne connais que son prénom.
- D'où le connaissez-vous ?
- Nous avons fait quelques coups ensemble, je l'ai rencontré en taule, il y a bien quinze ou vingt ans !
- Des coups ? Quel genre de coups ?
- Des conneries de jeunesse, on venait tous les deux de se faire trépaner, on se croyait un peu au-dessus des lois. A l'époque, toutes les bijouteries n'étaient pas encore équipées de détecteur d'identité, on en a écumé quelques-unes avec une bande de potes, avant de se faire choper une nouvelle fois.
- Vous ne savez pas où je pourrais le trouver ?
- Il y a longtemps que je ne l'ai pas revu, en sortant de taule la dernière fois, j'avais décidé de me ranger, de devenir un trépané libertaire. Lui ne voulait pas raccrocher, il m'avait

parlé d'une vaste escroquerie avec des gosses. Il disait qu'il y avait du pognon à se faire. Je n'ai pas suivi.

- Une escroquerie avec des gosses ? Quel genre ?
- Désolé, je ne m'en souviens plus. Ça date d'il y a vingt ans peut-être !
- Et aujourd'hui, vous avez perdu tout contact avec lui ?
- Absolument. Mais vous le cherchez dans la foule, vous croyez qu'il est là ?
- Oui, je crois l'avoir vu et entendu.
- Il serait enfin revenu dans le droit chemin, cette ordure ?
- Allez savoir ! dis-je pour conclure en voyant que je ne tirerais rien de plus de cet homme. Maintenant, je dois y aller, excusez-moi.
- Et merci encore pour le coup de la Préfecture. Un fameux coup ! J'aurais aimé y participer.
- Une prochaine fois peut-être...

Nous revenons à notre point de départ, Trojan et Chipless sont encore là et écoutent avec attention l'intervenant qui est actuellement sur la scène.

- Vous n'avez pas vu un certain Michaël qui cherchait Brian ? demande Agnus.

Mais Chipless et Trojan sont trop occupés à essayer d'entendre le discours pour répondre.

- Chipless ! insiste-t-elle.
- Ah, tiens Brian, tu es là, finit-il par répondre. Y a justement un gars qui te cherchait, à l'instant. Michaël, je crois.
- Où est-il ?
- Il est reparti à ta recherche, il est quelque part dans la foule.

Agnus est excédée par cette chasse à l'homme. De plus, sa cheville est de nouveau douloureuse.

- Il n'a rien dit d'autre ?
- Si. Qu'il était très content de voir Brian, et qu'il avait beaucoup de choses à lui dire. Y a aussi une jolie demoiselle qui est venue demander un autographe, sans doute ! Enfin, rien que de très banal quand on est la nouvelle idole des trépanés. N'est-ce pas Brian ?
- L'idole, tu parles, cet homme me cherchait parce que c'était mon autre geôlier : Michaël. Il ne me voulait certainement pas que du bien.

Chipless quitte enfin des yeux l'orateur pour me regarder.

- Ton autre père adoptif ? C'était vraiment lui ?
- Je pense qu'il n'y a plus aucun doute maintenant, je l'ai reconnu en sortant de scène et il a cherché à me trouver.
- Mince, si j'avais su...
- Tant pis, si tu le croises à nouveau, tu le sauras maintenant.

Nous passons le reste de la soirée avec Agnus à observer les gens qui sont autour de nous. Mais sans succès.

Sur le chemin du retour, Chipless et Trojan semblent ravis alors que Agnus et moi sommes un peu déçus. Pour me redonner un peu de courage, je pense à ce que je vais faire demain.

- Demain, la nouvelle idole des trépanés remet ça à la Préfecture. Il y a des volontaires ?

13. Enigme

Paula Vainclair, ce nom me dit vaguement quelque chose. Je feuillette l'annuaire téléphonique et tombe sur une VAINCLAIR Paula, domiciliée au 5 rue Linné. J'appelle. Pas de réponse. J'essaierai à nouveau plus tard. Je descends vers Richard pour m'excuser de mon attitude et pour enfin manger. Le pauvre a l'air complètement paniqué, sans doute partagé entre l'envie de tout raconter à mon père et celle de ne pas me froisser. Je pense qu'il m'apprécie, pour ne pas dire plus, et à cause de cela il évite souvent les conflits avec moi. Je m'approche de lui et l'embrasse sur la joue, il esquisse un sourire. C'est passé.

Tout en dégustant le poisson grillé qu'il nous avait préparé, je songe à nouveau à cette phrase énigmatique :

La réussite des trentièmes se tennonera ce soir, dans le bohémien de Médine

Est-ce que cette madame Vainclair consentira à me donner sa signification, j'en doute, il va encore falloir ruser pour y parvenir. Ça ne me déplaît pas plus que ça, j'envisage même un jour d'en faire mon métier. Détective, ça me plairait vraiment. Avec quelques bribes d'indices, on reconstruit une histoire que personne ou presque n'a pu voir, ça me fascine. Mon père n'a évidemment pas trop apprécié quand je lui ai avoué ce projet, mais finalement, quel père est enthousiaste, d'emblée, au sujet du métier que souhaite faire sa fille ? Aucun. Nous n'avons plus jamais abordé le sujet ensemble et nous laissons pourrir la situation jusqu'à se trouver au pied du mur. Je me demande parfois si ce n'est pas la meilleure des choses.

Je termine la crème brûlée du dessert et remonte illico dans ma chambre, où je saute sur le téléphone pour tenter à

nouveau ma chance avec le numéro de Paula Vainclair. Toujours personne. Il faut que j'y aille.

Cette fois que Richard est au courant de mon escapade de tout à l'heure, inutile de prendre à nouveau des risques. Je vais lui avouer franchement que je sors et que je souhaite le faire seule. Je pense que c'est mieux ainsi.

Il paraît assez surpris de me voir redescendre si vite, il est en train de ranger la vaisselle dans le lave-vaisselle. Sans lui laisser le temps de comprendre vraiment la situation, je prends la direction de la porte en lui disant :

- Je sors, je serai de retour dans une bonne heure !
- ...

Et la porte se referme avant même qu'il ait eu le temps de placer une réponse.

La rue Linné, ça n'est pas la porte à côté. Puisque je suis débarrassée de mon fauteuil roulant, je décide d'emprunter les transports en communs. Je me poste à l'arrêt de bus proche de chez moi et consulte la carte pour savoir quelle ligne je dois prendre et l'heure prévue du passage du bus. Le bus de la ligne 7 m'amènera directement à bon port, et il arrive dans 5 minutes environ. Je profite de la carte que j'ai sous les yeux pour essayer d'imaginer où une réunion de trépanés pourrait se tenir dans notre ville. Nous sommes entourés de nombreux petits bois et de parcs naturels qui seraient adéquats. Nous avons aussi une zone industrielle morte, complètement désaffectée et où la rumeur dit que de nombreux trépanés ont élu domicile.

Le bus arrive et ralentit devant l'arrêt où je suis seule à l'attendre. Je suis à chaque fois étonnée de l'ambiance bon enfante qui règne dans les bus de notre ville. On voit pas mal de vieux films ou feuilletons où les transports en communs

sont le théâtre de scènes de violences et délinquance en tout genre. Sans doute grâce à la puce, l'atmosphère est aujourd'hui excellente, comparable à celle qui habite les transports scolaires ou les voyages de retraités. Une sensation de sécurité.

Je descends à l'arrêt Linné, dans la rue du même nom. L'endroit est assez peu commun, la route séparant deux quartiers de classes sociales sensiblement différentes. D'un côté, les immeubles de cinq ou six étages abritent des foyers modestes et des familles plutôt nombreuses. De l'autre, les immeubles sont beaucoup plus bas et d'apparence plus chic. La moyenne d'âge y est beaucoup plus élevée et on ne voit pas ou peu d'enfants. Paula Vainclair habite du côté bourgeois de la route. Son immeuble fait partie d'un ensemble de bâtiments qui ont été construits aux quatre coins d'un grand parc visiblement très entretenu et aux arbres centenaires. Je m'approche du numéro 5, qui est mitoyen du numéro 7. La porte est verrouillée et le scanner d'identité ne laisse entrer que les habitants de l'immeuble. Les visiteurs sont priés de sonner pour se faire ouvrir à distance par leur hôte. Je cherche le nom qui m'intéresse et appuie sur le bouton correspondant sans conviction : si elle ne répond pas au téléphone, je doute qu'elle m'ouvre la porte. A cette heure, elle doit vraisemblablement travailler. Je n'obtiens effectivement pas de réponse. Je m'apprête à rebrousser chemin lorsque je vois à l'intérieur de l'immeuble, à travers la porte vitrée, un jeune homme qui descend l'escalier quatre à quatre, précédé par son chien qui semble trouver que ça ne va pas encore assez vite. En une seconde, il franchit la porte et je profite de l'occasion pour me glisser à l'intérieur. Je me détourne pour observer la réaction de l'homme au chien, il est trop occupé avec les besoins pressants de son animal de compagnie pour faire attention à moi. Je monte l'escalier. Les noms sur les portes des trois appartements du premier étage ne correspondant pas à la personne que je cherche, je continue jusqu'au deuxième où je trouve enfin la bonne porte,

évidemment fermée. Je frappe à tout hasard, mais n'obtiens pas de réponse. Il n'y a même pas de serrure à crocheter, comme dans ces vieux policiers. Le scanner placé au-dessus de la porte fait office de verrou inviolable. Que faire ? Je tourne en rond quelques secondes puis décide de resserrer mes lacets. C'est un geste que je fais souvent, on pourrait presque dire un tic. Lorsque je suis confrontée à un problème, je refais mes lacets. Chacun son truc. En me penchant, je constate une ombre bizarre sous la porte. Je me mets à plat ventre pour mieux voir et j'entends soudain l'homme au chien qui rentre chez lui, aussi vite qu'il est sorti, en quelques secondes il sera à côté de moi et je ne saurai pas quoi lui dire. Je me redresse rapidement, et me plaque machinalement au mur, comme si j'espérais ainsi qu'il ne me voit pas. Par chance, il s'arrête au premier, et j'entends sa porte qui se referme juste en dessous de moi. Je m'allonge à nouveau par terre et entrevois l'objet qui projette cette ombre. C'est une enveloppe, glissée sous la porte. Je ne peux pas l'atteindre avec mes doigts, il me faudrait un objet fin et long. Un crayon ? J'en ai un dans ma poche, mais c'est encore trop épais, ça ne passe pas sous la porte. Je prends alors dans mes cheveux une barrette qui est fine, mais pas très longue. Je la déplie au maximum pour parvenir à effleurer l'enveloppe. Elle a bougé. Après plusieurs essais, je parviens à rapprocher tout doucement l'enveloppe de l'extérieur. Je passe presque un quart d'heure à jouer de ma barrette sous la porte d'une inconnue pour espérer récupérer une enveloppe qui ne contient peut-être que des banalités affligeantes comme des horaires de passage des poubelles dans l'immeuble ou une invitation à une réunion de copropriété. Enfin, je peux l'attraper entre mes doigts, je la sors et la glisse aussitôt dans ma poche. Inutile de me faire prendre ici en train de lire un message qui ne m'est pas adressé. Je descends l'escalier et sors de l'immeuble. J'ai l'impression que tout le monde me regarde bizarrement, comme une voleuse. Ce n'est qu'une fois dans le bus que je me décide à ouvrir l'enveloppe. Elle

contient un message écrit à la main, daté du jour même et signé « Chipless ».

Si tu viens au bois ce soir, pense à nous amener de quoi soigner la cheville d'Agnus. Merci.

Je sors le texte de la petite annonce pour essayer d'y trouver une quelconque correspondance ou un indice qui me permettrait de me mettre sur la bonne voie.

Les deux phrases parlent de « ce soir » et sont datées d'aujourd'hui. On peut raisonnablement penser que celle qui a écrit l'annonce va se rendre au rendez-vous, même s'il semble qu'elle ne soit pas trépanée elle-même, au vu du scanner d'identité qu'elle a au-dessus de sa porte. La réunion se tiendrait dans un bois. Enfin, peut-être. Si ce nouveau message est lui aussi codé, comme pourrait le laisser penser « soigner la cheville d'Agnus », qui ne veut *a priori* rien dire, le mot « bois » n'est pas à prendre dans son sens premier.

Plongée dans mes pensées, je rate l'arrêt de bus près de chez moi. Je m'arrête au suivant, ce qui me donne quelques centaines de mètres en plus à faire à pied.

Richard est soulagé de me voir rentrer saine et sauve, mais n'ose pas m'adresser la parole tant j'ai le nez enfoui dans mes papiers et les sourcils froncés. Je me dirige tant bien que mal vers l'escalier sans regarder où je mets les pieds et finis par arriver dans ma chambre.

J'attrape mon dictionnaire et cherche un sens caché de « bohémien ». Je l'ai déjà fait, mais il y a sûrement quelque chose qui m'a échappé. Je m'apprête à feuilleter à nouveau le dictionnaire pour faire la même chose avec « bois », mais finalement, ces deux mots sont sur la même page. Ils sont même étrangement très proche l'un de l'autre. Cela ne peut être qu'une coïncidence, mais je retourne mon dictionnaire pour le prendre dans la partie des noms propres pour en avoir le cœur net. Je localise « Médine ». Qu'y a-t-il comme mots autour ? « Médicis », « Méditerranée »...

« Méditerranée » ? ! « Le bohémien de Médine », « Le bois de Méditerranée » ? Mais ce n'est pas loin de chez nous, ça !
Ayant compris la clé, je décrypte le reste de la phrase en quelques recherches sur le dictionnaire :

La réussite des trentièmes se tenonera ce soir, dans le bohémien de Médine

La réunion des trépanés se tiendra ce soir, dans le bois de Méditerranée

C'est limpide. J'imagine que quand on a l'habitude de ces messages et qu'on connaît un peu la ville, on peut se passer du dictionnaire pour décoder le message.

Bien évidemment, je n'envisage pas une seconde de ne pas me rendre à cette réunion maintenant que je sais où elle se tient. Le problème est qu'il va falloir fausser compagnie à mon père, qui sera rentré de son travail à ce moment là, et cela ne va pas être aussi facile qu'avec Richard.

Le soir venu, Richard s'apprête, après le repas qu'il a pris avec nous, à quitter ses fonctions. Mon père a été assez surpris de me voir sur pied et cela a donc occupé une bonne partie de notre conversation. Sur mes conseils, Richard n'a pas dit un mot de ce qui s'était passé, ni à la bibliothèque, ni ici ensuite. Comme je suis convalescente, je peux simuler sans peine une fatigue générale qui m'oblige à aller me coucher. Mon père, voyant mes jambes chanceler ne s'y oppose évidemment pas, et il reste seul devant la télé pendant que je monte dans ma chambre.

Cette fois, j'ai pu préparer un peu mieux ma fugue, en choisissant des vêtements mieux adaptés et surtout, j'ai subtilisé dans le garage une corde que j'ai attachée solidement au radiateur. Je m'arrange pour que la fenêtre reste aussi fermée que possible pour ne pas provoquer de

courants d'air bruyants. Je descends le long de la façade sans trop de problème et sans bruit. J'espère juste que la corde qui va restée pendue là pendant mon absence n'attirera pas l'attention d'un passant. Je la coince derrière le chéneau pour qu'on ne la voie pas trop.

Je prends une nouvelle fois le bus pour m'approcher suffisamment du lieu de rendez-vous. Les lignes régulières ne vont pas assez loin, mais cela m'évite presque cinq kilomètres de marche.

Plus je m'approche de l'endroit, plus il y a de monde dans les rues. Nous sommes ainsi une bonne dizaine à pénétrer dans le bois en même temps. Bien que je m'y attendais, je suis étonnée par certaines tares étranges ou inhabituelles. Des obèses, des chauves, des paralytiques, des aveugles arrivent par contingents entiers. Je sens le regard de certaines personnes se poser sur moi avec jalousie. Je ne suis pas rassurée.

Dans une clairière plus loin, je distingue des flambeaux qui scintillent. Ça doit être là. Je m'approche jusqu'à entendre le discours de l'orateur. Il semble très violent. Je ne peux m'empêcher de penser à mon père qui se bat quotidiennement avec ces gens-là. Le trépané est justement en train de parler de l'attentat contre la Préfecture quand j'entends dans sa bouche un nom qui m'est familier : « Chipless ». C'est lui qui a signé le mot que j'ai encore dans la poche ! Les gens devant moi, les mains levées pour applaudir, m'empêchent de le voir immédiatement. Il monte sur l'estrade et prend la parole. C'est donc cet homme qui est entré par effraction dans la Préfecture, il dit s'être fait accompagner par des complices. Mais !... Brian ? ! Il faisait lui aussi partie des terroristes ? Et il se fait acclamer pour son action ! Ecœurée, je fais demi-tour et me faufile dans l'assemblée pour repartir immédiatement. Pendant ce temps Brian prend la parole et lance un appel à l'aide que je n'écoute même pas. Il n'est plus du tout crédible à mes yeux. A la bibliothèque, ce matin, il m'avait presque

convaincue de son innocence. Son histoire de geôle, sa captivité, j'avais fini par y croire. Je le croyais incapable de mener une quelconque action de ce type, je le croyais honnête, en réalité.

Plus généralement, les trépanés libertaires, à qui je prêtais l'intention de défendre la cause des exclus et des handicapés naturels, m'ont montré ce soir quel était le but de leurs actions. Renverser la société, lutter contre le pouvoir en place sans avoir réfléchi une seconde à ce qu'on pourrait y mettre à la place. Une lutte stérile et vaine.

En croisant les trépanés en retard sur le chemin du retour, je n'arrive même plus à éprouver de la compassion pour leur tare. Tous me semblent laids et idiots. Voire même méchants. Je ne suis plus du tout rassurée. J'ai l'impression que n'importe lequel d'entre eux est susceptible de me kidnapper ou me faire subir je ne sais quels sévices horribles.

Dans le bus, je suis en pleurs. Je me demande de quelle façon je vais raconter tout cela à mon père. Je dispose maintenant de trop d'informations importantes sur ce qui s'est passé à la Préfecture pour ne pas lui en parler. Et je n'ai aucune envie de protéger plus longtemps ces malfaisants. Mais d'un autre côté, si je lui raconte comment j'ai obtenu ces informations, il risque de ne pas même en tenir compte tellement il sera fâché contre moi. Je préfère donc lui adresser une lettre anonyme.

La corde est restée convenablement dissimulée derrière le chéneau, je peux rapidement retourner dans ma chambre sans que personne ne se soit aperçu de rien. J'allume mon ordinateur pour taper le message suivant, que j'enverrai dès demain par courrier à la Préfecture :

Parmi les personnes qui ont visité la Préfecture l'autre nuit, il y avait notamment deux trépanés qui se font appeler Chipless et Brian. Une réunion de trépanés a eu lieu aujourd'hui dans le bois de Méditerranée, c'est Paula Vainclair qui a passé l'annonce dans le journal pour convenir du rendez-vous.

Et évidemment, je ne signe pas. J'imprime le message et me dépêche d'en effacer toute trace sur mon ordinateur. Je le glisse dans une enveloppe et colle un timbre, voilà une bonne chose de faite, je me sens plus en accord avec ma conscience. J'ignore comment mon père va réussir à exploiter ce message, mais je pense avoir bien résumé tout ce que je savais. Inutile de lui préciser que Brian est aussi l'homme qui m'a aidée à traverser la route et qu'il a été également pourchassé à la bibliothèque. Cela l'inquiéterait plus que de raison à mon sujet.

Finalement, je décolle le timbre. J'irai la poster moi-même dans la boîte aux lettres de la Préfecture. Il vaut mieux que mon père ait ces informations le plus tôt possible, au cas où les trépanés décideraient de remettre ça...

14. Contre-Attaque

Il est presque midi quand je me réveille. A ma grande surprise, mon sommeil n'a été perturbé ni par ce que j'ai vu et entendu à la réunion des trépanés, ni par la perspective de faire un nouveau raid à la Préfecture. Après un brin de toilette, je descends dans la salle commune pour avoir les nouvelles du jour et surtout pour savoir qui m'accompagnera ce soir, ou plutôt savoir si quelqu'un m'accompagnera. Hier soir, en rentrant, personne ne s'est proposé pour m'aider, ce que je comprends d'ailleurs sans trop de difficulté : ce n'est pas leur problème.

Dans la salle commune, l'atmosphère est lourde, l'heure est grave. Paula est venue annoncer à son père qu'on l'avait remerciée suite à une dénonciation anonyme. Une lettre non signée a en effet été déposée à la Préfecture ce matin, indiquant que Paula était la personne qui avait déposé la petite annonce qui invitait les trépanés à la réunion d'hier soir. Paula finit de raconter sa matinée mouvementée :

- Au départ, le Préfet n'a pas voulu y croire, je n'ai jamais fait de vague au travail et je pense que j'effectuais correctement la tâche qui était la mienne au bureau. Mais quand il a su que j'avais eu une histoire avec un gars de l'informatique, il a tout de suite fait le rapprochement avec l'alarme qui s'est déclenchée dans la salle des serveurs. Finalement, il n'a pas été très sévère en me mettant à la porte, il avait le pouvoir de me jeter directement en prison. Je pense qu'il a préféré éviter d'envenimer l'histoire, pour ne pas que les médias s'en mêlent, entre autres.
- C'est dramatique ! s'exclame Chipless. Que vas-tu devenir ? Qu'allons-nous tous devenir ? Nous vivons grâce à toi !

- Tu exagères, Papa, c'est le pécule que tu as amassé à la sueur de ton front qui me permettait de vous nourrir tous. Ce pécule, je l'ai encore, je n'ai perdu que mon boulot. Et j'espère bien en retrouver un d'ici peu !
- Tu nous permettait aussi d'habiter ici. Demain, peut-être, l'immeuble sera rasé sur les recommandations de la personne qui te remplace à la Préfecture.
- Ne sois pas si pessimiste, voyons ! La vie continue.
- Nous n'aurions jamais dû faire ce raid à la Préfecture, c'était trop dangereux.
- Pourtant, j'envisage d'y retourner dès ce soir, dis-je en m'approchant d'eux.

Chipless et Paula ne m'avaient pas vu entrer, ils sont surpris à la fois par ma présence et par ma remarque.

- Il n'en est plus question ! ordonne Chipless.
- Il n'en a jamais été autant question au contraire, c'est là-bas que je dois aller pour continuer mes recherches, et c'est là-bas que j'irai.
- Paula, aide-moi à le raisonner !
- Bah ! Pourquoi pas ? Maintenant que je ne travaille plus là-bas, on ne risque plus grand chose. Pourquoi l'en empêcher ?
- Suis-je le seul à réfléchir ici ? Si le Préfet est sur ta piste, il est aussi, ou bien ne va pas tarder, à être sur la nôtre. Peut-être même qu'il sait déjà qui nous sommes et où nous trouver !
- De ce côté là, Papa, tu as raison : je ne sais pas exactement ce que le Préfet sait. Je sais juste que le message parlait de moi, mais peut-être pas que de moi. Il faudra redoubler de vigilance, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut arrêter vos combats qui restent justes et nécessaires.
- Merci de me soutenir, Paula.
- En tout cas, ça sera sans moi ! s'exclame Chipless, énervé. Et j'essaierai de convaincre Agnus et Trojan de ne pas te

suivre dans cette opération suicide qui est, en plus, complètement personnelle et égoïste.

- Ma vie en dépend, Chip', j'ai besoin de ça pour me connaître moi-même. Sans identité, on devient fou. Je deviens fou.
- Il vaut mieux être fou qu'en prison ou mort.
- On pourrait en discuter, mais je n'en ai pas l'envie. J'irai seul. Je me débrouillerai ne t'inquiète pas.

Sur ces paroles, je prends sur la table quelques légumes et fruits que Paula vient d'apporter, et je monte dans mon logement pour cuisiner et manger seul.

Après des années passées seul dans une chambre close, il n'est pas évident de passer du jour au lendemain à une vie en communauté. Cet instant de solitude, un des premiers depuis mon évasion, est finalement assez agréable. En épluchant carottes et pommes de terres, je laisse aller mon regard à travers la fenêtre, dans le vide. Je finis par prendre conscience que ce qu'il y a d'agréable et de doux dans la solitude, c'est quand on sait qu'on peut y mettre fin à tout moment, si on le décide. Le paradoxe de la solitude, c'est qu'elle est une prison quand elle est forcée, mais une liberté quand elle est voulue. En arrivant à cette conclusion, je me taillade le doigt avec l'épluche-légumes. N'est pas philosophe qui veut.

Je consacre mon après-midi à trouver un plan d'attaque pour ce soir. Mon objectif est simple, au moins à énoncer : je veux confronter la liste de noms que j'ai dans ma poche avec les informations qui se trouvent dans le fichier des puces, dont je ne connais malheureusement pas la nature. Je sais où se trouve le fichier, mais je n'ai plus le mot de passe d'accès à la machine qui le renferme. D'un autre côté, je n'ai cette fois pas vraiment besoin de ne laisser aucune trace de mon passage, puisque notre dernière visite n'est finalement pas passée inaperçue. D'autant que le but, cette fois, n'est pas de saboter un dispositif dans le plus grand secret. La grande difficulté

qui se présente, c'est d'avoir le temps d'effectuer le travail de recherche sur le fichier. Même si je parviens à déjouer tous les systèmes d'alarme, il me faudra un bout de temps avant de comprendre la structure du fichier et de pouvoir l'exploiter. Sans doute trop de temps pour espérer faire ça en une nuit. Y retourner plusieurs fois n'est même pas envisageable, des mesures de sécurité supplémentaires seront prises très vite.

Ce qu'il faudrait, c'est que j'aie accès au fichier à loisir, au calme. Il faut que je ramène ce fichier ici. Mais voilà, je n'ai pas ce fichu mot de passe d'accès, et le déplomber prendrait aussi des heures. Je n'ai donc pas le choix : c'est carrément le média physique qu'il faut que je dérobe. Je vais démonter le disque dur et le ramener ici. Je trouverai bien ensuite un ordinateur pour lui faire cracher les informations qui m'intéressent.

Récapitulons : je rentre dans le bâtiment comme l'autre fois, en empruntant le passe-partout de Trojan. Je cours jusqu'à la salle des machines et je vampirise le serveur qui m'intéresse sans même me soucier de l'alarme : j'en ai pour une minute, je serai sorti avant que les vigiles n'arrivent. Je n'aurai alors plus qu'à brancher le disque dur sur un ordinateur quelconque, je crois que Chipless en possède un, pour l'analyser et l'examiner avec tout le temps nécessaire.

Ah oui ! Il me faut aussi une corde pour faire le mur d'enceinte. Je sors de mon appartement pour demander à Trojan où se trouvent la corde et le passe-partout. Il m'indique que tout est rangé à la cave et qu'il ne pourra malheureusement pas m'accompagner ce soir, en prétextant une excuse bidon.

- Ne t'inquiète pas, Trojan, je n'aurai pas besoin de toi cette fois. Merci de me prêter ton passe-partout...
- Pas de quoi, bonne chance.

Je ne suis jamais allé à la cave de l'immeuble. Il n'y a d'ailleurs pas grand chose d'intéressant à y voir, à part quelques souvenirs de Chipless. Des photos de sa famille qu'il ne supportait plus de voir au quotidien tellement elle lui rappelait son bonheur passé, sans doute. On pouvait y voir notamment sa deuxième fille, la petite sœur de Paula, en fauteuil roulant. L'inévitable photo de famille au pied du sapin de Noël, symbole éternel et concret du bonheur, mais tellement difficile à revoir après les drames qui ont ébranlé tout ce que Chipless avait réussi à construire.

Je trouve enfin la corde et, juste à côté, le passe-partout qui nous ont servi la dernière fois. J'essaie de retrouver la clé qui ouvrirait la porte de la Préfecture. Je me rappelle vaguement de sa forme et surtout, c'est une des seules qui rentrait dans la serrure, ce qui l'a un peu débarrassée de la rouille qui rongent les autres clés. J'ai un doute entre deux clés, je verrai sur place.

Le soir arrive enfin, je suis impatient, excité, mais aussi terrorisé à l'idée de m'attaquer seul à la Préfecture, représentant à elle seule toute l'autorité locale. Agnus m'a fait savoir dans la journée qu'elle ne m'accompagnerait pas. Elle aussi a dû être briefée par Chipless, et ne tient pas à se retrouver en prison pour une folie de ce genre. L'atmosphère est calme, mais tendue, pendant le repas du soir que nous prenons en commun. Chipless et Trojan mangent à grand bruit une soupe de légumes qu'Agnus a fait mijoter depuis au moins deux heures. Personne n'ose parler de ce qui va se passer cette nuit, les seules paroles échangées servent donc à se faire passer les plats ou le pain d'un bout à l'autre de la table.

Je ne mange pas beaucoup, à la fois parce que je n'ai pas vraiment faim et parce que je préfère ne pas être trop lourd si je dois courir pour m'échapper ou faire je ne sais quelle manœuvre périlleuse pour me sortir d'une impasse.

J'ai revêtu des vêtements de sports adaptés à la circonstance, et des baskets pour courir vite.

Il est 21h00, je pars. Je vérifie une dernière fois que mon sac à dos contient bien la corde et les clés, ainsi qu'un tournevis cruciforme qui me permettra de démonter le disque dur. J'ai failli l'oublier celui-là.

La nuit est tombée, le ciel est nuageux, mais il ne pleut pas. Je marche jusqu'à la Préfecture en me répétant le scénario de mon raid. J'essaie une dernière fois de trouver une bonne raison de ne pas y aller, une faille dans mon plan, mais je suis trop près du but pour avoir les idées assez claires.

Je lance le grappin au-dessus du mur d'enceinte, il s'accroche solidement à une aspérité de l'autre côté, je grimpe.

Arrivé au-dessus du mur, je balaye la cour des yeux, puis le bâtiment et je remarque avec effroi qu'un des bureaux est encore éclairé. Il y a encore quelqu'un. Je crois que c'est le Préfet lui-même. Seul son bureau n'est pas protégé par une alarme active à partir de 21h00. Il travaille encore. Je redescends rapidement du mur, pour ne pas me faire repérer si haut perché. Je décide d'attendre un peu, il va forcément finir par sortir.

Je parcours en long et en large la rue sombre pendant plusieurs dizaines de minutes. Ce n'est qu'après deux ou trois aller-retour que je m'arrête devant un panneau d'affichage de la Préfecture, pour regarder machinalement les publications qui y sont punaisées.

Stupeur ! Je vois mon prénom écrit en gras à côté de celui de Chipless, sur une des affiches. Je lis le communiqué dans son intégralité :

*Nous recherchons deux dangereux trépanés, qui ont participé récemment à des actions terroristes dirigées contre la Préfecture. Ils se font appeler **Chipless** et **Brian**. Si vous avez des informations,*

quelles qu'elles soient, sur ces individus, merci de prendre contact avec le commissariat de police de votre quartier.

Signé : M. Saintereine

Comment ont-ils pu savoir nos noms ? Comme le craignait Paula, le message anonyme devait sans doute contenir d'autres informations. Mais qui a pu nous dénoncer ? Trojan n'est pas cité dans l'avis de recherche, pourtant, il a lui aussi participé au premier raid. Je ne peux pas croire qu'il ait pu faire ça.

Soudain, la grille s'ouvre juste à côté de moi, me faisant sursauter. Une grosse voiture noire sort de la Préfecture, sans doute le Préfet. Je profite de l'aubaine pour m'engouffrer dans l'enceinte avant que le portail ne se referme. Cela m'évite de faire l'acrobate et de prendre des risques inutiles avec mon grappin au-dessus du mur d'enceinte.

Je prends soin d'éviter de passer devant le scanner d'identité situé au-dessus de la porte principale, et me dirige immédiatement vers la porte de service. Je sors mon trousseau de clés et essaye la première clé. Ce n'est pas la bonne. La seconde tourne dans la serrure et la porte s'ouvre enfin. Je sors la clé du trousseau et la place dans ma poche pour ne pas perdre une seconde en repartant tout à l'heure. Je cours jusqu'à l'aile Est du quatrième étage, pour trouver la salle des machines qui abrite le serveur Héraclès, celui sur lequel j'avais vu de façon presque subliminale le fichier des puces.

Je m'arrête devant la porte et reprends mon souffle. C'est maintenant qu'il va falloir être rapide et efficace. J'ai quelques minutes seulement pour faire ce que j'ai à faire et m'enfuir de ce bâtiment. Je me concentre...

J'ouvre violemment la porte et j'entre en courant dans la pièce, le détecteur de présence s'affole immédiatement et clignote de partout.

Je me mets à genoux devant la machine Héraclès, qui n'a heureusement pas changé de place depuis la dernière fois.

Je sors nerveusement le tournevis de mon sac à dos, et commence à dévisser le capot du serveur. Mon outil glisse plusieurs fois sur les quatre vis qui maintiennent le cache en métal, je perds du temps, je stresse.

Je balance le capot derrière moi dans un vacarme assourdissant, il me reste quatre vis à enlever avant de pouvoir subtiliser le disque dur que j'ai localisé rapidement.

A plusieurs reprises, je sursaute en prenant une petite décharge d'électricité ; le serveur est toujours en fonctionnement puisque je n'ai pas pris le temps de le débrancher. J'arrive péniblement à la dernière vis, c'est fou ce que ça peut paraître long de dévisser trois vis dans ces conditions.

Mais !.. Quel est l'informaticien de génie qui a remplacé la dernière vis cruciforme qui tient le disque dur par une vis plate ! Comment je fais, moi, avec mon tournevis cruciforme ? Dans la panique, je m'acharne quelques secondes sur cette pauvre vis avec mon outil mal adapté, mais évidemment sans succès. Je cherche autour de moi un objet qui pourrait faire office de tournevis plat. Il n'y a que des câbles, des souris et leur tapis et des écrans autour de moi.

Je fouille dans mon sac, le grappin est bien évidemment trop gros pour me servir dans cette occasion ; restent les clés. Des centaines de clés. J'en cherche une suffisamment fine qui puisse s'insérer dans la tête de ma vis récalcitrante.

Celle-ci ? Non.

Celle-là ? Non plus.

Ah ! Peut-être celle-là alors ? Ça rentre ! Miracle. Je perds un temps fou pour faire trois malheureux tours de vis et finis par arracher le disque dur qui ne tenait plus qu'à un fil. Je le débranche enfin, pour le poser délicatement dans mon sac en

espérant que les chocs qu'il a subit n'auront pas eu raison de lui.

Sans prendre le temps de fermer mon sac, je sors de la pièce et m'engouffre dans la cage d'escalier pour descendre les quatre étages qui me séparent du rez-de-chaussée. Les vigiles ne doivent plus être loin maintenant, avec tout le temps que j'ai perdu. Je sens ma tension artérielle crever des plafonds, j'ai les oreilles brûlantes et mal à la tête.

Dans la pénombre de la cage d'escalier, je tombe nez à nez avec quelqu'un qui montait, lui aussi dans le noir. Mon souffle se coupe. Qui est-ce ? Les vigiles, déjà ?

Non, cette odeur m'est familière, cette silhouette aussi.

Mais qui ?

15. D.P.C.

- Agnus ? Mais que fais-tu ici ?
- Je... Je t'ai suivi.
- Tu es folle, on va se faire choper ! Viens, on n'a pas une seconde à perdre, tu m'expliqueras ça plus tard.

Je la prends par le bras et lui fais effectuer un demi-tour. Nous courons dans l'escalier, ce qui a déjà récemment valu à Agnus une petite entorse à la cheville. Mais la peur lui fait oublier toute douleur. Elle aussi a été visiblement fortement surprise de me voir débouler ainsi dans l'escalier alors que je venais à peine d'arriver. J'arrive en bas devant la porte fermée à clef. Agnus a pris quelques longueurs de retard mais me rejoint avant que j'aie eu le temps de déverrouiller la porte de sortie. La clef est restée sagement au fond de ma poche, heureusement.

En ouvrant, nous entendons déjà les voitures des gardiens de nuit, ou peut-être de la police, qui s'approchent dangereusement. Nous traversons la cour à toute vitesse, le portail commence à s'ouvrir. Je lance le grappin plusieurs fois avant qu'il ne décide de s'agripper à un caillou proéminent. Mais il fait sombre et nous sommes tout contre le mur, il y a peu de chances que les vigiles nous aperçoivent depuis leurs voitures qui entrent maintenant dans la cour de la Préfecture. Agnus escalade le mur d'enceinte avec peine, elle n'est pas à l'aise dans ce genre d'exercice physique. Je la rejoins au-dessus et nous y restons à califourchon sans faire trop de bruit, parce que des hommes patrouillent dans la rue à notre recherche.

Lorsque les vigiles sont suffisamment loin, nous reprenons la discussion là où nous l'avions interrompue à l'intérieur, tout en restant assis sur le mur.

- Pourquoi m'as-tu suivi ?

- Je n'étais pas tranquille. Te savoir ici seul, c'était plus fort que moi, il fallait que je vienne.
- Et Chipless ? Et Trojan ? Ils t'ont laissée faire ?
- Je ne leur ai pas demandé leur avis. Chipless a essayé de me dissuader de venir cet après-midi, il a d'ailleurs réussi puisque je t'ai d'abord dit que je ne venais pas. Mais j'ai eu un mauvais pressentiment quand je t'ai vu partir, j'ai eu l'impression que je ne te reverrais plus jamais. Et j'avais encore trop de choses à te dire... Quand j'ai vu les avis de recherche à ton sujet, devant la Préfecture, cela m'a confortée dans cette idée, je suis donc rentrée juste derrière toi, en profitant des portes que tu avais ouvertes.
- Ah oui, les affiches. Dans tout ça, je les avais oubliées. Qui peut bien être à l'origine de cette dénonciation ? J'imagine que c'est la même personne qui a dénoncé Paula.
- Ça tombe en même temps, en tout cas...
- Qui sait que c'est nous qui avons fait le coup de la Préfecture ?
- Plusieurs centaines de personnes, depuis la réunion de trépanés d'hier soir !
- C'est vrai... Mais qui sait en même temps que c'est la fille de Chipless qui a posté la petite annonce ?
- Tu as raison, ça réduit grandement les possibilités. Je dirais presque qu'il n'y a plus que nous quatre... Peut-être aussi l'organisateur de la réunion.
- Et comment se fait-il que l'avis de recherche ne concerne pas Trojan ?
- Quoi ? Tu insinues que c'est lui qui vous aurait dénoncé ?
- Je n'insinue rien, je réfléchis. Ou bien toi ?
- Moi ? ! hurle-t-elle.
- Chut ! Tu vas nous faire repérer !
- Tu te rends compte de ce que tu dis ? !
- Je me méfie de tout le monde. Après tout, je ne vous connais que depuis quelques jours. Bien sûr, vous avez été extrêmement accueillants avec moi, gentils même. Mais je me rends compte que j'ai été un peu naïf, rien ne me

prouve que vous voulez mon bien. Peut-être que je suis manipulé, que vous vous servez de moi pour commettre vos exactions pseudo libertaires. Je n'ai eu qu'un son de cloche, que votre vision du monde, je ne sais pas si je dois vous croire. Et puis, Chipless qui ne manque pas une occasion de m'empêcher de chercher mon passé... Même toi, regarde : tu m'as suivi partout, voire même guidé dans mes recherches. Mon geôlier t'a raccompagnée comme si tu étais sa complice. Quel crédit puis-je t'accorder alors que je t'ai surprise ce soir en train de me suivre, et qu'on est là tous les deux perchés sur le mur de la Préfecture à attendre que les vigiles, que peut-être tu as prévenus, s'en aillent !

- Je crois que j'ai trouvé ta tare : finalement, c'est la paranoïa. Te rends-tu compte de la chance que tu as d'avoir trouvé un endroit pour vivre dans de bonnes conditions ? Sais-tu que la majorité des trépanés, dont tu fais partie jusqu'à preuve du contraire, vivent dans des hangars désaffectés et insalubres ? As-tu remarqué comment sont traités les handicapés dans cette ville ? Penses-tu vraiment que c'est nous les méchants et eux les gentils ? dit-elle en me montrant les voitures des vigiles. Est-ce que ça t'a traversé l'esprit que je puisse être en soucis pour toi au point de te suivre ce soir et t'accompagner les autres jours dans la recherche de ton passé alors que je n'ai même pas encore retrouvé le mien ? Enfin, as-tu imaginé que je pouvais faire ça uniquement et tout simplement parce que je...

Soudain, un projecteur puissant venant de la cour se braque vers nous. Ils nous ont repérés. Je saute le premier du côté du trottoir pour réceptionner Agnus qui saute à son tour. Il n'y a plus personne dans la rue, nous courons en direction de la première ruelle perpendiculaire pour disparaître rapidement, bien que ça ne soit pas dans la direction de notre immeuble.

Le temps qu'ils ouvrent à nouveau le portail et sortent avec leur voiture ou à pied, nous avons le temps de parcourir quelques centaines de mètres et de leur fausser compagnie pour de bon.

Nous reprenons alors la bonne direction, dans le plus grand silence.

Avant d'arriver à l'immeuble, je brise le silence :

- Excuse-moi, je ne voulais pas te faire de peine.
- Laisse tomber, dit-elle en reniflant. Elle a sans doute pleuré.
- Méfions-nous quand même de Trojan, peut-être qu'il a disjoncté lors d'une de ses crises cérébrales et qu'il a tout balancé au Préfet.
- J'en doute.
- On ne sait jamais.

Chipless et Trojan sont encore à table, ils sirotent un énième café. Ils paraissent surpris de me voir rentrer si tôt et avec Agnus.

- Tu n'es pas allé te coucher toi ? demande d'abord Chipless à Agnus.
- J'avais une course à faire... A la Préfecture, ironise-t-elle.
- Ça n'a pas l'air de s'être passé comme sur des roulettes, tu as les yeux tout rouge ?
- C'est les émotions. Tu sais que tu es célèbre ? Ton surnom est placardé sur tous les murs de la ville.
- Je serais enfin reconnu à ma juste valeur ? Que me vaut cet honneur ?
- Brian et toi êtes recherchés pour attentat terroriste contre la Préfecture.
- Et moi ? demande Trojan.
- Apparemment, ils ont estimé que tu devais encore faire tes preuves, tu ne fais pas l'objet d'un avis de recherche.
- Et toi Brian, tu as réussi ton coup ? Tu as pu le consulter ce fichier des puces ?

Je sors le disque dur de mon sac et le pose sur la table.

- Il est là-dedans. Il ne manque plus qu'un ordinateur pour lui faire cracher les informations qui nous intéressent.
- Tu n'as qu'à prendre le mien, je ne m'en sers jamais, dit Chipless.
- Et personne ne vous a vus ? demande Trojan.
- L'équipe de sécurité est arrivée comme l'autre fois, mais on l'a semée. Y avait même la police cette fois.
- Ça va finir par les énerver ces histoires. On va avoir des ennuis...
- Il est où ton ordi ? dis-je d'un air pressé.
- Chez moi, dans mon bureau, prends-le et installe-toi chez toi, je n'ai pas envie d'entendre des bruits de clavier et des bips toute la nuit.
- Merci.

Je laisse Agnus raconter l'aventure en détail et pars chercher le matériel dans l'appartement de Chipless. Je ne suis encore jamais entré chez lui. Je découvre un logement comparable au mien en terme de surface, mais sensiblement moins bien rangé. Il faut dire qu'il vit là, seul, depuis des années. Sa fille vient sans doute de temps en temps pour remettre de l'ordre, mais cela ne suffit pas à donner à l'ensemble un aspect ordonné. Je slalome entre les différents dossiers et classeurs qui jonchent le sol pour aller jusqu'au bureau. J'y trouve effectivement un ordinateur visiblement assez ancien. En m'approchant, je constate qu'il est estampillé « Préfecture ». Sans doute du matériel déstocké récupéré par Paula. A moins qu'elle se soit servie de sa relation au service informatique à l'époque pour se faire acheter un PC pour travailler à la maison.

Je débranche tous les câbles et transporte le tout chez moi, en faisant deux voyages. Tout cela est bien poussiéreux, je

manque même de tomber dans l'escalier en éternuant tout en portant l'écran qui pèse des tonnes, malgré sa petite taille.

J'installe le tout chez moi en quelques minutes et j'ajoute le disque dur dérobé à la machine. Il faut maintenant parvenir à lui faire reconnaître le disque, ce qui risque de ne pas être chose facile. Le serveur de la Préfecture est apparemment récent, et utilise sans doute un système de fichiers qui n'est pas encore reconnu par l'antiquité de Chipless. Qu'à cela ne tienne, avec un peu de temps et les souvenirs de mes cours sur les systèmes de fichiers, je devrais me débrouiller pour récupérer les informations qui m'intéressent.

Je passe la nuit à essayer d'obtenir un signe de vie du disque dur volé. Au petit matin, les yeux rouges, je me rends compte que la fiche que j'utilise pour alimenter le disque en électricité est défectueuse. L'ordinateur de Chipless est tellement bruyant que je ne me suis pas rendu compte plus tôt que le disque n'avait en fait jamais démarré. Je choisis une autre fiche, il y en avait plusieurs de libre, et celle-ci fonctionne. Je colle mon oreille contre le boîtier et j'entends le disque qui se met enfin à tourner. En me penchant ainsi, je vois l'autre côté de la fiche défectueuse qui pendouille au bout de mon nez, avec une inscription au feutre indélébile : « HS ».

Je pose l'unité centrale par terre en dessous de la table pour avoir plus de place pour écrire.

Toc Toc.

Quelqu'un frappe à ma porte.

Boum.

Je redresse ma tête d'un coup sec dans la table, juste en dessous du lourd écran qui ne décolle pas d'un millimètre.

- Ouille ! J'arrive !

C'est Agnus qui vient voir où j'en suis avec mon fichier des puces. Elle est souriante et paraît avoir bien dormi. Elle m'apporte quelques croissants.

- Merci, c'est gentil. Mais quelle heure est-il ?
- 9h00. Ne me dis pas que tu n'as pas dormi ?
- Ben... J'ai eu des soucis avec ce disque, tu sais des fois on n'avance pas aussi vite qu'on le souhaite...
- Et alors ? Ce fichier des puces, tu as commencé de l'éplucher ?
- Passe-moi un croissant au lieu de m'énerver, dis-je en tentant de sourire.
- C'est quoi le « boum » que j'ai entendu tout de suite ?
- C'est la table qui a cru bon de s'écraser sur ma tête, dis-je en me frottant les cheveux. Viens, tu vas m'aider.

Nous nous installons tous les deux devant la machine qui a enfin démarré correctement. Le disque est visible, mais pas lisible. Je m'y attendais. Je lance un outil d'analyse de disque et parcours les données que contient le volume emprunté à la Préfecture. La tâche est longue est fastidieuse. Il faut que je trouve l'emplacement du début du fichier des puces ainsi que la fin. Agnus me regarde manipuler le clavier et la souris avec dextérité, on dirait que cela l'impressionne. De temps en temps, j'attaque un nouveau croissant et le laisse dépasser de ma bouche le temps qu'une de mes mains se libère pour me permettre d'en croquer un morceau. Au troisième croissant, Agnus m'aide en me le tenant pendant que mes dents en arrachent un bout.

Une heure plus tard, je pense avoir trouvé le début et la fin de ce qui m'intéresse, je dirige les données ainsi cernées dans un fichier qui lui sera lisible par l'ordinateur de Chipless. Pendant que l'opération se réalise, j'ai le temps d'aller chercher dans ma poche, la liste de mes conscrits que j'ai récupérée à la bibliothèque.

Enfin, je peux voir le contenu de ce fameux fichier des puces. Il recense apparemment tous les numéros de série des puces et les personnes à qui elles ont été affectées. On peut même voir la date de naissance et éventuellement celle de décès. On

trouve aussi, apparemment, l'emplacement de chacune des personnes, quand il est connu, en latitude et longitude. Enfin, les deux dernières colonnes n'ont pas d'autre intitulé que « F » et « M », et les chiffres qui peuplent ces colonnes ne m'indiquent absolument rien.

Pour trouver une trace de mon existence dans ce fichier, il me faut d'abord savoir comment sont référencés les trépanés et plus généralement, les gens sans puce en état de marche. Après tout, ma puce est peut-être en panne, qu'en sais-je ?

Je demande conseil à Agnus :

- Comment faire pour différencier les trépanés des autres ?
- A mon avis, les trépanés ne peuvent pas être localisés, puisqu'ils n'ont pas de puce. La colonne de l'emplacement doit donc être vide pour eux.
- Oui, mais il y a aussi tous ceux qui n'étaient pas couverts par le satellite au moment de la dernière mise à jour du fichier, ceux qui se trouvaient dans un tunnel ou dans un endroit très montagneux...
- Tu n'as qu'à regarder ce qu'ils disent sur Chipless.
- Excellente idée, tu connais son prénom ?
- Oui, c'est Christophe, je crois.
- Christophe Vainclair, je lance la recherche...

Chipless avait, avant sa trépanation, la puce référencée sous le numéro : DPC-210575. Le fichier l'indique comme décédé il y a huit ans, ce qui ne correspond bizarrement pas à la date de sa trépanation, selon Agnus. Elle dit que cela fait au moins dix ans qu'il est trépané. La colonne « emplacement » qui lui correspond est, comme on s'y attendait, vide. Les colonnes « F » et « M » en face de Christophe Vainclair comportent des nombres qui semblent aléatoires.

J'ai une bonne centaine de noms sur ma liste de conscrits, et le fichier des puces est énorme, sans doute plusieurs dizaines

de milliers d'enregistrements. Il faut un temps incroyable pour se déplacer à l'intérieur du fichier sur la lente machine de Chipless. Je demande à Agnus de bien vouloir m'épeler les noms de la liste et je me charge de mon côté d'essayer de les trouver rapidement dans le fichier. Je ne garde de cette recherche que les personnes qui sont données pour mortes.

Nous passons la journée à épilucher le fichier. Il en ressort trois noms...

16. Enquête

Je n'ai que trois noms. Brian, Chipless et Paula Vainclair. Comment, à partir de ces trois noms, retrouver et confondre l'organisation de trépanés qui a pu s'introduire dans la Préfecture ? J'ai dit à peu près tout ce que je savais aux autorités, par le biais de mon message anonyme que j'ai posté hier à la Préfecture. Mais je ne compte pas en rester là. J'ai bien l'intention de continuer l'enquête de mon côté, ne serait-ce que pour voir si le métier de détective est fait pour moi et si j'ai un quelconque talent dans ce domaine. Au passage, ça prouverait à mon père que je suis faite pour ça, ce qui ne me déplairait pas.

Par rapport à la Police, qui enquête sans doute déjà sur les ordres de mon père, j'ai l'énorme et, à la fois, l'insignifiant avantage de connaître le visage des trépanés qui ont fait le coup. J'ai même pu croiser Brian à la bibliothèque, échanger quelques mots. C'est peut-être là-bas que je devrais retourner, pour comprendre ce qu'il cherchait réellement dans les archives de l'état civil.

Je sors de ma chambre et annonce à Richard que je vais faire mon habituel tour à la bibliothèque. Depuis que j'ai retrouvé l'usage de mes jambes, et que mon père le sait, il n'a plus l'ordre de m'accompagner dans toutes mes sorties. Ça le soulage d'ailleurs de deux poids : celui de s'embêter à la bibliothèque avec moi alors que lui n'y éprouve aucun plaisir, et celui de cautionner implicitement certains de mes faits et gestes auxquels il sait que mon père s'opposerait fermement.

J'enfourche mon scooter pour la première fois depuis mon accident. Mon père l'a fait réparer rapidement, car il sait que c'est mon moyen de locomotion préféré. Et il aime autant me voir là-dessus qu'à pied dans la rue. C'est un scooter bleu tout ce qu'il y a de plus banal. La plupart des garçons de mon âge ont le même. Sauf qu'ils l'ont tous trafiqué pour qu'il

gagne quelques kilomètres heure en pointe et quelques décibels aussi. Je pense que beaucoup font ça pour attirer l'attention des filles sur eux. S'ils savaient !

En revoyant, à l'entrée de l'établissement, le directeur de la bibliothèque, je réalise tout à coup qu'il pourrait faire le rapprochement entre l'avis de recherche de Brian, qui est affiché partout, et l'incident qu'il a provoqué avec Richard et moi. Si mon père apprend ça, cela risque de chauffer pour mon matricule et celui de notre domestique. Avec un peu de chance, le directeur a tellement peu cru à l'histoire de Brian qu'il en a oublié jusqu'à son prénom. Enfin, pour ne pas prendre de risque, j'attends qu'il tourne le dos pour entrer : inutile de lui rafraîchir la mémoire à ce sujet...

Je vais directement aux archives de l'état civil, là où j'ai observé Brian pendant de longues minutes alors qu'il prenait des notes, plongé dans un volume que je n'ai pas pu identifier. J'empoigne un de ces documents pour voir quelles informations pourraient intéresser un trépané malhonnête comme il semble l'être. Je ne vois que des noms avec des dates et des lieux de naissance. Mes lacets sont desserrés, je les refais pour ne pas être perturbée en pleine réflexion par ce petit détail matériel.

Il est parfois utile de raisonner par l'absurde, me répétait souvent un ancien professeur de mathématique. Dans ce cas précis, l'absurde, ça serait de croire à l'histoire de Brian. Admettons qu'il cherche réellement son identité, comme il l'a dit au directeur pour s'expliquer. En quoi une liste de noms sur un registre d'état civil peut l'aider ? Peut-être connaissait-il son vrai nom et qu'il cherchait son lieu de naissance ? Peut-être que ... Et puis zut ! Le raisonnement par l'absurde, c'est bien quand on sait où l'on va, mais là, ça ne m'est d'aucune utilité. Et de toute façon, je n'aime pas les maths.

Je range le registre avec dépit, en me disant que finalement, je ne suis peut-être pas faite pour être détective.

Je ne peux pas venir à la bibliothèque sans passer par le coin des archives publiques et ses innombrables recueils plus ou moins anonymes. Je m'arrête devant le bac qui regroupe tous les documents qui ont été récemment ajoutés au stock.

Soudain, j'ai un flash devant ce bac. C'était ici, il y a quelques semaines, peut-être quelques mois. Il y avait un cahier, non : un classeur jaune. Un journal de bord en fait, tenu par un médecin, je crois. Cela racontait une histoire assez sordide d'enlèvement et de séquestration d'un enfant. Une histoire vraiment proche de celle que Brian a racontée au directeur. Je me rappelle avoir demandé à un employé si on pouvait emprunter ce document. Il m'avait répondu que c'était malheureusement impossible, qu'il fallait le consulter sur place. Ce que j'avais fait, mais sans avoir le temps de finir de le lire. Comment s'appelait l'auteur de ce journal déjà ? Ce médecin... J'ai son nom sur le bout de la langue... C'est embêtant.

Il faut que je retrouve ce classeur. Il était jaune. Il était là ! Je commence à fouiller dans le bac, puis dans celui d'à côté. Je reviens dans le premier, de peur de l'avoir manqué. Je passe ainsi plusieurs minutes d'un bac à l'autre, en pensant le retrouver facilement grâce à sa couleur. Mais sans succès. Mon satané prof de maths me disait aussi qu'une tâche accomplie avec ordre était statistiquement plus efficace. Autrement dit, une recherche superficielle et rapide donne l'illusion d'être plus efficace, elle l'est d'ailleurs parfois, quand on a de la chance. Mais une recherche ordonnée et rigoureuse est bien plus rentable, car à la fin, soit on a trouvé, soit on est sûr que ce qu'on cherche n'est pas là.

Je reprends donc depuis le début, en examinant chaque ouvrage. J'y passe beaucoup de temps, mais je finis par trouver. Le classeur est rouge.

Le médecin en question est gynécologue. Le docteur Esterri. Je relis quelques phrases du journal de bord et cela me fait vraiment penser au scénario de Brian. J'en ai des frissons.

Peut-être qu'il a lu aussi ce document et qu'il s'en est simplement servi pour inventer cette histoire incroyable. Pour en avoir le cœur net, je décide d'essayer de retrouver ce médecin et de lui parler. Un véritable détective doit savoir oser.

En rentrant chez moi, je saute sur le téléphone pour appeler la clinique Pasteur. C'est apparemment là-bas qu'exerce le praticien qui m'intéresse, si j'en crois les informations qu'il a consignées dans son journal.

- Bonjour, je souhaiterais prendre un rendez-vous avec le docteur Esterri.
- Bien sûr, la semaine prochaine ? Quel jour vous arrange le plus ?
- C'est-à-dire que... C'est assez urgent...
- Tous les rendez-vous sont pris jusqu'à la semaine prochaine. Vous êtes déjà venue ici ?
- Non. Je me doute bien que ça n'est pas facile, mais ... Je suis enceinte et ... Il y a des complications...
- Des complications ?
- Des saignements, des douleurs bizarres... Je crois que je suis en train de le perdre.
- Mais qui est votre gynécologue habituel, allez le voir en urgence !
- C'est que... Il est décédé la semaine dernière dans un accident de voiture. Aaah, j'ai mal!! dis-je en faisant semblant de me tordre de douleur au bout du fil.
- Mais madame, nous ne pouvons pas...
- Oooohh, je crois que je vais perdre connaissance...
- Bon, venez cet après-midi à 13h30, avant les premiers rendez-vous. Et en attendant, allongez-vous et attendez que ça passe !
- Merci.

Avant de raccrocher, j'entends la secrétaire toute retournée, qui s'apitoie sur mon sort de femme enceinte délaissée par le père... J'en souris encore.

13h30. Je suis devant la clinique Pasteur qui n'a pas encore ouvert ses portes. Les portes s'ouvrent enfin et je me jette sur l'hôtesse d'accueil en me tenant le ventre. J'ignore si c'est elle que j'ai eue au téléphone tout à l'heure.

- J'ai un rendez-vous urgent avec le docteur Esterri.
- Ah ? Les premiers rendez-vous sont à 14h00, mademoiselle.
- J'ai téléphoné ce matin, mais je n'ai pas donné mon nom...
- Ah ? Ah oui, il y a quelque chose de griffonné là. C'est ma collègue qui a pris votre coup de téléphone. Effectivement. Montez. C'est au deuxième, escalier B.
- Merci.

J'arrive devant la porte du cabinet du docteur Esterri. Son nom est écrit sur la porte. La salle d'attente est à côté. Mais je me dis qu'il n'est peut-être pas au courant de ma venue, et qu'il vaudrait mieux que je signale ma présence. Je frappe.

- Installez-vous dans la salle d'attente, je vous appellerai.
- C'est que... C'est pour une urgence !
- Je sais. Installez-vous dans la salle d'attente et je vous appellerai ! répond-il sèchement.

J'entre et je m'installe sur un siège en jetant un œil aux revues qui s'étalent sur la table basse au milieu de la pièce. Rien de bien intéressant. Des magazines destinés aux parents, bien empilés, auxquels personne ne touche jamais, visiblement. Des magazines de mode, adressés aux femmes. La plupart des femmes qui attendent dans cette salle sont dans l'incapacité d'entrer dans le moindre vêtement présenté dans ce magazine. Mais l'état des couvertures laisse à penser que

ce sont les revues les plus feuilletées. Enfin, quelques journaux automobiles, comme chez tout médecin qui se respecte et qui roule en puissante berline allemande.

Une porte s'ouvre. Le docteur Esterri apparaît et me fait signe d'entrer.

L'homme est impressionnant. Grand et les épaules larges, il porte une barbe et des cheveux foncés assez longs, pour un médecin. Il ressemble à un de ces aventuriers qui n'a pas été en contact avec la civilisation depuis plusieurs semaines. Les traits de son visage sont fermés et ses yeux inquiétants. A côté de cela, il donne l'impression de disposer de grandes capacités intellectuelles.

- Allongez-vous, je vais vous examiner, dit-il en se postant derrière son écran d'ordinateur.

Il commence par créer un dossier à mon nom, comme il le fait sans doute pour chacune de ses patientes.

- Comment vous appelez-vous ?
- Santa Queen.
- Santa ? C'est votre prénom ?
- Oui. C'est espagnol.
- Je suis moi-même d'origine espagnol et je n'ai jamais entendu ce prénom.
- Comme quoi, on en apprend tous les jours.

Je viens de perdre un point de crédibilité...

Après m'avoir demandé ma date de naissance et divers renseignements, il s'approche de moi pour m'ausculter.

- Vous êtes enceinte de combien ?
- Trois mois.
- Vous n'avez pas beaucoup de ventre, il me semble.
- C'est que j'ai été assez malade les premières semaines.

Il prend un flacon de gel pour échographie, le secoue énergiquement et l'applique sur mon ventre, en l'étalant avec la main.

- Vous avez des douleurs, des saignements ?
- Oui, c'est assez terrible ces derniers temps. Je crains le pire. Je tiens beaucoup à cet enfant, vous savez, je lui avais même déjà trouvé un prénom. Je pensais l'appeler Brian. C'est joli, non ?

J'observe sa réaction tout en disant cette phrase, mais il ne laisse rien paraître, caché derrière les poils de sa barbe. Il presse fortement son appareil sur mon ventre, en tentant d'apercevoir une quelconque trace d'un embryon dans mon utérus.

- Qui est votre gynécologue habituel ?
- J'ai oublié son nom, mais vous devez le connaître, il a eu un accident de voiture la semaine dernière, vous en avez sans doute entendu parlé.
- Je ne vois pas non.
- Vous ne voyez pas quoi ?

Je constate qu'il commence à perdre son calme et son sang froid. Il s'est sans doute déjà aperçu que je n'avais jamais été enceinte et il se demande peut-être comment il va pouvoir me l'annoncer ou bien simplement ce que je suis venue faire là.

- Je ne vois pas de qui vous voulez parler. Et je ne vois pas non plus grand chose dans votre ventre, je dois avouer.
- Pardon ?
- Je ne vois pas de fœtus en vous.
- Mais, c'est impossible ! Il est parti ? ! Brian, tu es parti ? ! dis-je en faisant semblant de m'adresser à un être dans mon ventre. Tu ne peux pas me faire ça, Brian, tu n'as pas

le droit ! Tu étais enfermé, je te tenais bien au chaud, tu n'as pas le droit de partir comme ça ! Docteur, dites-lui, vous, qu'un enfant n'a pas le droit de partir comme ça ?

- Mais enfin, mademoiselle, pourquoi me dites-vous ça ? répond-il en s'énervant et en rangeant son matériel.
- Vous avez déjà vu ça, vous ? Un garçon qui s'appelle Brian et qui s'échappe d'un endroit où il était censé être enfermé ?
- Ecoutez, mademoiselle, c'est assez ! Vous allez vous rhabiller et quitter cette pièce immédiatement ! Je n'ai pas de temps à perdre avec des cas sociaux de votre espèce !
- C'est vous qui allez m'écouter maintenant. Je sais qui vous êtes, et je connais toute votre histoire avec Brian, que vous avez enlevé, puis séquestré pendant de nombreuses années. Je sais aussi que Brian s'est échappé et que, par votre faute sans doute avec une telle éducation, il a commis des délits assez graves.
- Mais vous délirez ! Je ne connais pas de Brian et j'ignore de quoi vous parlez. Vous êtes une demeurée, sortez d'ici où j'appelle la police !
- A votre place, je ne ferais pas ça. Savez-vous seulement qui je suis ? Alice Saintereine, fille du préfet. Eh oui, « Santa Queen », il fallait s'en douter, mais qui est demeuré ici ? Il me suffit de lever le petit doigt et mon père vous colle une brigade de répression des fraudes et je suis sûr qu'il trouvera dans votre clinique des cas de trépanations clandestines. Peut-être même que c'est vous qui les avez pratiquées, sur des enfants, qui plus est. Alors, d'accord, on appelle la police ?

Il change de couleur. Du rouge, il vire au blanc.

- Que me voulez-vous ? Vous cherchez Brian ? Je ne sais pas où il est ! Je le cherche autant que vous !
- Donc vous le connaissez maintenant. La mémoire revient...

- La belle affaire ! Je ne peux rien vous donner de plus, vous en savez autant que moi.
- Pas tout à fait. Les véritables parents de Brian, vous les connaissez n'est-ce pas ? Qui sont-ils ?
- Non, je ne sais pas.
- Vous mentez. Votre journal de bord mentionne les parents biologiques de Brian. Vous dites que vous les avez rencontrés à plusieurs reprises !
- Mon journal... Vous avez lu mon journal de bord ? ! Mais comment ?..
- Peu importe. Les parents de Brian, ou la police dans deux minutes dans votre bureau.
- Qu'allez-vous faire de cette information ? A quoi cela va-t-il vous avancer ?
- J'en sais rien, mais je déteste que certaines personnes en sachent plus que moi et refusent de cracher le morceau.

Je décroche alors le téléphone de son bureau en faisant mine d'appeler la police.

- C'est bon, il s'agit de monsieur et madame Langlais.
- Ils habitent dans cette ville ?
- Ils y habitaient à l'époque, je n'ai plus de contact avec eux depuis au moins dix ans.

Je prends un morceau de sa blouse blanche pour essuyer mon ventre encore plein de gel. Je me rhabille correctement et sors en lui lançant un sourire narquois.

- Merci.

17. Généalogie

Je prends une feuille de papier vierge et j'y inscris les trois noms. Je suis peut-être l'un d'entre eux. Le seul, peut-être, à être administrativement mort et pourtant bien vivant. Evidemment, les noms et les prénoms de ces trois personnes ne me rappellent aucun souvenir, même pas une sonorité familière. La seule façon pour moi de savoir qui je suis, c'est de chercher des traces de ces personnes, ce qui ne va pas être évident, puisqu'elles sont décédées. La date administrative du décès ne me donne pas plus d'indication puisque je suis incapable de dire à quel âge j'ai été trépané. Et puis on a vu, avec le cas de Chipless, que la date de décès administrative et la date de trépanation ne correspondaient pas exactement. Agnus est encore à côté de moi, elle me regarde en silence.

- Ça va ? lui dis-je ?
- Oui... Oui ça va.
- Ça n'a pas l'air.
- Tu as de la chance d'être si près du but. En quelques jours, tu as fait plus de chemin que moi en plusieurs mois. Tu vas bientôt connaître ta véritable identité.
- Je n'y suis pas encore. Rien ne dit que je suis l'un d'eux, dis-je en désignant du doigt les trois noms que je viens d'écrire.
- Tu es en tout cas bien plus proche de la vérité que moi.
- C'est un peu grâce à toi, tu m'as beaucoup aidé.
- Oui, je me demande encore pourquoi, d'ailleurs.
- Que dois-je comprendre ?
- Plus tu t'approches de la vérité, plus tu t'éloignes de moi. Je sais, ça ne fait qu'une semaine qu'on se connaît, mais c'est comme ça que je le ressens. Je n'ai pas cessé de t'aider, mais tu n'as jamais fait attention à moi. Moi aussi j'ai besoin d'aide.

Je la regarde sans pouvoir dire un mot. Quelques mèches de ses cheveux blonds masquent ses yeux humides. C'est vrai, jusque là, je n'ai pas été très reconnaissant envers tous ceux qui m'ont aidé et particulièrement avec Agnus. Elle m'a accompagné partout, quand elle le pouvait. Elle a pris des risques pour moi. Elle s'est foulé la cheville. Obnubilé par la recherche de mon passé et habitué à des années de vie solitaire, j'ai manqué de savoir-vivre de façon évidente. Je n'ai pas eu l'habitude d'éprouver de l'attachement pour qui que ce soit. Et depuis que je suis libre, depuis que j'ai commencé à rechercher qui j'étais, j'ai mis de côté tout sentiment humain comme si je les réservais maintenant à ceux qui constituent ma véritable famille : mes parents biologiques, si jamais je les retrouve un jour.

J'écarte lentement les cheveux d'Agnus pour découvrir ses yeux brillants et continue mon geste jusqu'à effleurer sa nuque et son cou.

- Excuse-moi Agnus, je ne voulais pas te faire de peine. Mieux que quiconque tu peux savoir ce que je ressens en approchant de la vérité. Tu sais aussi à quel point c'est aveuglant d'être si près de la lumière. Je ne vois plus rien autour. Pendant tout ce temps, je ne t'ai pas vraiment vue.
- Tu crois que c'est comme ça que tu vas me consoler ?
- Oui. Les yeux s'habituent à la lumière. Au bout d'un moment, on distingue clairement autour de nous. Il faut juste un peu de temps.
- Fais quand même attention de ne pas te les brûler, les yeux.

Puis elle se lève et quitte mon appartement. Je ne pense pas qu'elle soit fâchée, mais sans doute très attristée par mon attitude.

Je reste plusieurs minutes sans bouger à réfléchir à la meilleure chose à faire. Pendant quelques secondes, je me suis demandé si finalement je ne devais pas oublier mon

passé et vivre dans le présent, voire l'avenir, comme semble le faire Agnus aujourd'hui. J'ai hésité à courir pour la rattraper et la serrer dans mes bras et pourquoi pas l'embrasser. Puis je me suis dit qu'on ne voyait sans doute ça que dans les films, et que mon inexpérience dans le domaine lui apparaîtrait sans doute comme une offense ou au mieux une maladresse. Je suis d'ailleurs bien incapable de décrire ce que je ressens pour Agnus, ni même simplement de déterminer si je ressens quoi que ce soit pour elle. Je suis dans le brouillard.

Finalement, la meilleure solution que j'ai trouvée pour pouvoir envisager des relations normales avec Agnus et avec toute autre personne, c'est de faire la lumière sur mon identité. Je dois y voir clair.

Pour ce faire, j'ai trois noms sur une feuille. Et autant de pistes à explorer.

J'attrape l'annuaire téléphonique pour voir si je peux retrouver les noms qui m'intéressent à l'intérieur. Rien ne prouve que ces personnes ont vécu ici. Je sais juste qu'elles y sont nées. Mais avec un peu de chance, je trouverai de la parenté qui pourra me renseigner. L'inconvénient est que je n'ai pas de téléphone, il n'y en a d'ailleurs pas dans l'immeuble, puisqu'il nous est impossible, en tant que trépanés, de prendre un quelconque abonnement téléphonique. Cela oblige Chipless à porter sans cesse des messages écrits à sa fille, pour donner des nouvelles. Cela va m'obliger à parcourir une nouvelle fois la ville à pied pour vérifier si ces personnes sont en vie.

Pour chaque nom, je trouve plusieurs correspondances dans l'annuaire. Je note donc en face de chaque nom plusieurs adresses à visiter.

Le soir tombe, il est trop tard pour partir faire mes recherches généalogiques. Je descends dans la salle commune pour prendre un repas avec les trépanés libertaires. Je vais m'efforcer d'être un peu plus attentionné et ouvert avec eux.

Chipless et Trojan sont déjà à table. Ils paraissent étonné de me voir.

- Tiens, tu habites encore ici, toi ?
 - Ben... Oui...
 - On ne t'a pas vu de la journée, tu étais sorti ?
 - Non, non, j'étais chez moi.
 - Avec Agnus ? On ne l'a pas vue non plus depuis ce matin.
 - Euh... Oui avec Agnus, une partie de la journée.
 - Ah bon ! Avec Agnus ! insiste lourdement Trojan.
 - Et qu'avez-vous fait ? ajoute Chipless.
 - Mais rien ! On a fouillé le fichier des puces, c'est tout !
- Je vois très bien sur quel terrain ils souhaitent m'emmener. Je souris.

- Installe-toi à table et raconte-nous ça, dit Chipless. C'était dur ?
- Oui, enfin, c'était surtout long.

Ils éclatent de rire.

- Et Agnus, elle a trouvé ça comment ? continue Trojan.
- Ennuyeux, dit Agnus qui entre à l'instant dans la pièce.

Chipless et Trojan se calment un peu en voyant le visage décomposé de leur compagne qui s'installe à côté de nous. J'en profite pour changer de sujet.

- Tu as des nouvelles de Paula, Chipless ? Elle cherche donc du boulot ?
- Oui, elle a fait quelques entretiens déjà, elle est sur plusieurs coups. Finalement, ça ne devrait pas poser problème trop longtemps.
- Je préfère ça, je m'en serais voulu d'être à l'origine de son licenciement si cela lui avait vraiment pesé.

- Oublie ça, ça faisait longtemps qu'elle voulait quitter la Préfecture. Elle n'y restait que parce que cela nous rendait bien service. Aujourd'hui, nous avons bien d'autres soucis. Nous sommes recherchés, je te rappelle. Nous devons aussi être plus vigilants au sujet de l'immeuble qui peut faire l'objet d'un plan de destruction du jour au lendemain.
- Je serai vigilant.

La discussion dérive ensuite sur des sujets banaux. Au milieu du repas, Agnus se lève et quitte la pièce. Elle monte se coucher. Elle n'a pas dit un mot de tout le repas, mais Chipless et Trojan n'osent pas me demander ce qu'il s'est passé, sans doute un peu gênés d'avoir plaisanté là-dessus tout à l'heure.

Peu de temps après, je vais à mon tour me coucher, exténué par la nuit blanche et la journée passée les yeux rivés sur le vieil écran scintillant de l'ordinateur de Chipless.

Le lendemain, je me lève très tôt pour avoir le temps de rendre visite à toutes les adresses que j'ai notées sur ma feuille. Je prends un morceau de pain qui restait du repas de la veille et le met dans mon sac à dos pour la route. J'ai préparé mon itinéraire avec un plan de la ville emprunté à Chipless. J'ai essayé de minimiser les détours pour gagner du temps. Au total, je dois bien avoir une quinzaine de kilomètres à faire, tout de même, pour dix adresses à visiter. Cela forme un cercle grossier sur le plan, dont le début et la fin sont l'immeuble de Chipless. Je choisis un sens et je me lance.

La première adresse n'est pas très loin, quelques centaines de mètres tout au plus. J'y suis donc en quelques minutes. Ça commence assez mal : il n'y a personne. Je sonne, ça ne répond pas. Le nom est bien le bon sur la sonnette. J'attends

quelques minutes en regardant autour de moi. Personne. Je décide de passer à l'adresse suivante.

Devant l'immeuble, il y a un interphone. Je sonne. Une voix de femme me répond :

- Oui ?
- Bonjour Madame, excusez-moi de vous déranger de si bonne heure, je cherche Monsieur Roque.
- Oui, c'est à quel sujet ?
- Je cherche un ami d'enfance, d'une vingtaine d'années, il s'appelait Sébastien Roque.
- Connaît personne de ce nom, je suis désolé. Ce n'est pas de notre famille.
- Vous ne sauriez pas où ...

Mais j'entends Madame Roque qui raccroche déjà son interphone.

L'étape suivante est un peu plus éloignée. Un bon kilomètre. Une dizaine de minutes. Le quartier est un peu plus populaire, et aussi plus sale. Le mobilier urbain est dans un état de délabrement avancé. Le numéro que je cherche est celui d'une immense tour en béton d'une vingtaine d'étages. Là aussi, il y a un interphone.

- Allo ?
- Bonjour, Madame, est-ce que je suis bien chez Roque ?
- Ouais.

Derrière la voix de la femme, j'entends de grands bruits de vaisselle ou de déménagement. Avant que j'aie pu ajouter autre chose, j'entends la sonnerie stridente du système d'ouverture de la porte qui se déclenche. J'entre. Je vérifie sur la boîte aux lettres l'étage auquel je dois me rendre. C'est au huitième. L'ascenseur est évidemment en panne. Je n'avais pas comptabilisé les marches d'escalier dans mon estimation du nombre de kilomètres.

J'arrive enfin devant la porte qui m'intéresse. Même sans le nom, j'aurais pu reconnaître l'endroit au bruit qui émane de derrière la porte. En fait, ce sont des enfants qui semblent courir et jouer dans l'appartement. Ils ont l'air très vifs et bien éveillés malgré l'heure. Je frappe. On ne m'entend pas. Je sonne alors en insistant un peu plus, tant pis pour les voisins. Une femme en robe de chambre avec d'énormes cernes sous les yeux vient m'ouvrir en baillant.

- C'est pourquoi ?
- Je cherche un vieil ami d'enfance : Sébastien Roque. J'ai pensé qu'il pouvait être de votre famille.
- Sébastien ? Le petit Sébastien ? Oh mon Dieu, c'est dramatique. Il est mort à l'âge de 8 ans. Il est passé sous une bagnole, le pauvre.
- Oh, je suis désolé. Je ne savais pas... Toutes mes condoléances.
- Ce n'était pas mon fils. C'était le fils de mon cousin en fait. Ça fait plus de dix ans maintenant.
- Vous savez où il a été enterré ? J'aimerais au moins me recueillir sur sa tombe.
- Il est au cimetière de la Croix d'Or.
- Merci et excusez-moi encore pour le dérangement.

Sans avoir eu le temps de me répondre, elle court jusqu'à je crois être la cuisine où l'on vient d'entendre un énorme bruit de casserole. Je m'éclipse sans plus attendre et redescends les huit étages rapidement.

Je préfère quand même vérifier que ce Sébastien Roque est bien celui que je cherche. Le cimetière de la Croix d'Or n'est pas bien loin. Certes, il m'éloigne de mon circuit pré-établi, mais je préfère m'assurer de cela tout de suite, cela me permettra d'éliminer complètement cette hypothèse et donc gagner du temps ensuite.

Le cimetière en question n'est pas très grand. Si tôt le matin, il est encore peu fréquenté. Une légère brume flotte au-dessus

des pierres tombales, c'est un peu lugubre. Je n'ai pas le choix, je dois parcourir le cimetière de long en large pour trouver la tombe du petit Sébastien. Sa date de naissance correspond bien à celle qui était indiquée dans le fichier des puces. C'est bien lui. Ce n'est pas moi.

Je m'incline quelques secondes devant sa stèle en ayant une pensée pour la famille de l'enfant, détruite vraisemblablement par un chauffard ivrogne ou un épris de vitesse inconscient.

Je reprends mon chemin avec un peu d'amertume. Je m'attendais pourtant à ce genre de situation, mais il n'est pas pour autant plus facile de les vivre.

L'adresse suivante concerne le second nom de ma liste. Le quartier est composé de petites maisons individuelles très semblables. Sans doute un lot entier de parcelles de terrain qui ont été vendues et exploitées par un même constructeur de maisons individuelles. Je cherche le numéro 7, chez Monsieur et Madame Trague. Cette fois, c'est un homme qui m'accueille. Mais il ne connaît pas Stéphane Trague, que je présente encore une fois comme un ami d'enfance. Il me renvoie vers d'autres personnes homonymes de sa connaissance, mais j'avais déjà relevé leur nom dans l'annuaire.

Il est déjà midi, je sors de mon sac le morceau de pain rassis et m'assied sur un banc public. Seulement quatre adresses visitées, je suis en retard sur le planning. J'avale rapidement mon pain et je me remets en route. L'adresse la plus proche est à un bon kilomètre, elle concerne le dernier nom de ma liste : Julien Langlais.

Depuis quelques jours, j'ai des maux de tête de plus en plus fréquents. Chaque pas que je fais me donne l'impression de déranger mon cerveau. Comme s'il valsait en se cognant aux parois de ma boîte crânienne. C'est assez nouveau comme sensation pour moi. Je n'ai jamais eu de migraine auparavant. Sur la fin du trajet, cela devient un véritable calvaire. Je suis

forcé de m'accouder plusieurs fois à un grillage ou un poteau électrique.

J'arrive enfin dans l'avenue de l'Observatoire. Au 29. Un immeuble de quatre étages majoritairement habité par des étudiants. L'université est toute proche. Au rez-de-chaussée, une boutique spécialisée dans la reprographie fait fortune en louant ses copieurs aux étudiants qui n'ont pas pu suivre tous les cours pour diverses raisons. Je me dirige vers l'interphone et trouve rapidement la sonnette correspondant à MM. Langlais. Je sonne. Il n'y a personne. J'essaie à nouveau sans plus de réponse.

Sans conviction, j'entre dans la boutique pour demander au gérant s'il connaît les gens que je cherche. A l'intérieur, une dizaine de photocopieurs surchauffent la pièce en dégageant une forte odeur d'ozone. Je ne vois que quelques étudiants qui font des copies. En avançant un peu dans la pièce, j'aperçois un petit homme qui a la tête dans le four d'un copieur laser. Il tient un tournevis dans sa main droite. Je l'interpelle, ce qui a pour effet de le faire se cogner en levant la tête.

« Boum ! »

- Excusez-moi, je ne voulais pas vous surprendre.
- C'est raté, dit-il en frottant son crâne un peu dégarni.
- Je viens à la rencontre d'un de vos voisins, qui habitent dans l'immeuble.
- Et ?
- J'ai sonné, il n'y a personne, je voulais savoir si vous les connaissiez et si vous pouviez me dire où et quand les trouver.
- Comment s'appellent-ils ?
- Monsieur et Madame Langlais.
- Ça tombe bien : c'est moi !

18. Rencontre

A peine arrivée chez moi, je saute sur l'annuaire téléphonique sous l'œil médusé de Richard. Il faut dire que je n'ai pas pris le temps de retirer mon casque, toute pressée que j'étais de vérifier si j'allais pouvoir retrouver des traces de M. Langlais. Richard s'inquiète :

- Tout va bien ?
- Eh bien ! Oui ! Pourquoi cette question ?
- Ben ... Le casque... Et puis il me semble que j'entends encore le moteur de votre scooter dans le garage ?
- Le scooter ? Ah oui, peut-être que je l'ai laissé tourner, vous voulez bien aller vérifier et arrêter le moteur, le cas échéant ?
- Bien sûr. Vous souhaitez que je range votre casque aussi ?

Il m'agace. Je retire mon casque nerveusement d'une main en feuilletant l'annuaire de l'autre.

- Tenez !

Lan... Lang... Langlais, voilà, j'en tiens un. Pourvu que ce soit le bon. Tiens, c'est curieux, il y a un petit encadré « Langlais - Copies » avec le même numéro de téléphone. Ils tiennent une boutique, sans doute.

Quelle heure est-il ? 17h00 déjà ? Papa va bientôt rentrer. Dommage : je ne pourrai pas continuer mon enquête aujourd'hui. Je ne tiens pas à ce qu'il se fasse de soucis, et encore moins à ce qu'il apprenne que j'enquête sur une affaire parallèlement aux services de police qui sont sous ses ordres. Je ne lui en parlerai que lorsque je serai sûre de ce que j'avance, ce qui est encore loin d'être le cas.

Je relève l'adresse sur un post-it que je glisse dans ma poche. Richard revient du garage en me confirmant que j'avais laissé mon scooter en marche.

- Que puis-je faire pour vous ? continue-t-il.
- Rien, merci Richard, je vais aller prendre une douche en attendant Papa.
- J'ai pendu votre peignoir à la salle de bain sur le sèche serviettes, pour qu'il soit bon chaud.
- Vous êtes trop bon, Richard.

Tant d'attention de sa part finit par m'énerver. Je monte dans ma chambre pour préparer mes vêtements. J'ai une salle de bain pour moi toute seule à l'étage. Mon père utilise habituellement celle du rez-de-chaussée.

Une fois dévêtue, je pénètre dans la douche et ouvre le robinet au maximum de sa pression. J'aime la sensation de picotement des grosses gouttes qui frappent mon dos. J'utilise traditionnellement le moment de la douche pour faire une première analyse de ce que j'ai vécu dans la journée. Cela me facilite la tâche pour la seconde analyse qui a lieu généralement dans mon lit, juste avant de m'endormir. Cette habitude vient certainement de mon enfance où je détestais le moment du bain et où je m'efforçais donc de penser à autre chose pendant que ma mère me savonnait vigoureusement les membres et le visage. La tête inclinée en arrière pour shampooiner mes longs cheveux noirs et les yeux fermés, je revois Brian, expliquant au directeur de la bibliothèque son invraisemblable histoire. J'essaie de la confronter avec ce dont je me souviens du journal de bord du docteur Esterra, et avec mon entretien avec lui. Il y a une chose que je n'arrive pas à expliquer, c'est le raid à la Préfecture. Je ne vois pas de raison, pour un garçon qui a été séquestré pendant des années, de se lancer aussitôt dans le terrorisme pseudo libertaire. Est-ce qu'une seule semaine de mauvaises fréquentations peut aboutir à un tel désastre ? Le dénommé Chipless a-t-il pu, en

si peu de temps et à ce point, le rendre inapte à la vie en société et hors-la-loi ? A moins que ce ne soit le docteur Esterri qui lui ait enseigné ces mauvaises pratiques pendant sa captivité.

Je me rince longuement et regarde sans véritablement le voir le tourbillon de mousse qui s'enfuit vers le siphon. Je regrette déjà d'avoir envoyé cette lettre anonyme. Avec un peu de chance, mon père n'y aura pas prêté attention, mais le connaissant, j'en doute.

J'entends justement sa voiture qui arrive quand je sors en grelottant de la cabine de douche. J'enfile le peignoir tiède que Richard m'avait délicatement préparé. Il sent bon la lavande dont il a d'ailleurs la couleur.

Quelques minutes plus tard, je suis dans le salon devant la télé et mon père m'y rejoint.

- Alors, fillette, quoi de neuf ici ? demande-t-il en m'embrassant sur la joue.
- La routine, dis-je en me répétant en moi-même une dernière fois tout ce qu'il ne fallait pas que je lui dise.
- Tes jambes ?
- Elles me tiennent encore debout.
- Et ça ? Il désigne une croûte sur mon front qui avait râpé quelques tuiles lors de mon escapade, la veille.
- Oh ça ? Ce n'est rien, je me suis cognée. Et toi, ta journée ?
- Ne m'en parle pas. Nous avons reçu une lettre anonyme, tu sais, au sujet de l'attentat à la Préfecture.
- Ah ?
- La lettre donne le nom de trois terroristes qui ont participé au coup. Soi-disant.
- Et ? Tu n'y as pas cru ?
- Pas vraiment, mais je ne peux négliger aucune piste, vu que la police piétine sur le sujet.
- Qu'avez-vous fait alors ? Rien ?

- L'un des trois noms désignait l'une de nos employées, figure-toi ! Paula Vainclair, je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé ?
- Non, je ne crois pas.
- Une employée tout à fait banale. Enfin, du peu que je la connais. Son chef de service ne m'a jamais rien fait remonter à son sujet en tout cas.
- Et alors ?
- Alors on l'a virée.
- Quoi ? Sur une dénonciation anonyme et sans preuve ?
- Elle a quand même fricoté avec un gars de l'informatique, elle a peut-être cherché à faire de l'espionnage par ce biais... On ne peut pas sortir avec un informaticien sans avoir une idée derrière la tête ! dit-il en tentant de masquer sa gêne par un trait d'humour.
- Quand même, je trouve ça un peu sévère !
- Je ne voulais pas en fait, c'est l'équipe de Direction qui a insisté. Il fallait faire un exemple. Je n'ai pas pu m'y opposer.
- Et les deux autres noms, Chi... Je me retiens in extremis de prononcer ces deux noms que je ne suis pas censée connaître. Je tousse pour ne pas finir ma phrase.
- On a placardé un avis de recherche un peu partout dans la ville. Il s'agit vraisemblablement de deux dangereux trépanés. Brian et Chipette, ou un nom ridicule comme ça. Un surnom dont les trépanés aiment à s'affubler, tu sais.
- Eh bien, tout ça pour une pauvre lettre anonyme, je ne pensais pas que ça ferait autant de remous.
- Si la police était un peu plus performante, je n'aurais pas à perdre mon temps dans l'édition inutile d'avis de recherches aux résultats improbables. Pour l'instant, je n'ai que ça !
- A table ! crie Richard depuis la cuisine.
- Nous arrivons, répond mon père.

Le repas se déroule normalement. Richard a la bonne idée de ne pas parler de mes activités de la journée et de l'histoire du casque et du scooter.

Prétextant une nouvelle fois des courbatures dans les jambes, je coupe court au dialogue qui commence à s'installer entre mon père et moi devant la télé. Mon père commençait à faire sa tête des jours où il veut prendre en main l'avenir de sa fille, j'ai préféré fuir.

Ma seconde analyse de la journée est ce soir quasi exclusivement hantée par les regrets d'avoir posté trop vite cette lettre anonyme. S'il s'avère que Brian a bien vécu ce qu'il a décrit, je m'en voudrai longtemps de lui avoir collé aux fesses une tripotée de fonctionnaires de l'état qui ne pensent qu'à casser du trépané. Je finis par m'endormir, très tard, et j'attaque une nuit peuplée de cauchemars où l'enfermement et la prison reviennent sans cesse.

Au petit matin, le départ de la voiture de mon père me réveille. Ordinairement, je me rendors sans peine après un si petit dérangement. Mais aujourd'hui, à peine les yeux entrouverts, mon cerveau est complètement en alerte et m'interdit de les refermer.

Je vérifie l'adresse sur le post-it, bien que je la connaisse par cœur. J'ai dû faire ce geste vingt fois depuis hier, pour vérifier que j'avais bien mon petit papier dans ma poche.

La radio annonce une grève des bus, et je me rends compte que je n'ai plus une goutte d'essence dans le scooter. Plus assez même pour aller faire le plein à la station-service. Il faudra que je demande à Richard de m'en rapporter un jerrycan.

En attendant, me voici obligée d'aller à pied jusqu'à l'avenue de l'Observatoire. Et ce n'est pas la porte à côté. En conséquence, je prends un copieux petit-déjeuner pour ne pas subir la fringale des onze heures. Je prends dans ma poche

quelques barres de céréales, et laisse, avant de partir, un mot sur la table pour Richard lui demandant de me rapporter du carburant pour mon deux-roues. A cette heure matinale, il n'a pas encore pris son service.

J'estime en avoir pour une bonne heure et demie de marche. Je ne suis pas la seule à marcher, la grève des bus ayant obligé quelques courageux à se rendre au travail à pied. Pour cette même raison, la circulation est dense, voire problématique. Je n'ai donc pas à regretter d'avoir dû laisser le scooter au garage.

Après une demi-heure de marche, je ressens déjà le besoin de recourir à une barre de céréales. J'ignore quelle est la part de gourmandise dans cette envie subite, mais elle est sans doute non négligeable. J'ai toujours eu du mal à garder mes pique-nique jusqu'à l'heure initialement prévue. En cherchant une poubelle pour déposer l'emballage, je crois voir disparaître une ombre au coin de la rue, derrière moi. Je fais mine de ne pas y prêter plus d'attention et reprends mon chemin en étant vigilante. Je me sers des vitrines des magasins du trottoir d'en face pour observer le reflet d'un éventuel curieux qui me suivrait. Ça n'est pas évident parce qu'il y a beaucoup de monde dans la rue, chacun s'arrêtant dans une boutique ou arrivant enfin sur son lieu de travail après une marche forcée. Je continue non sans éprouver un petit peu de stress. A la fois parce que je m'approche de l'adresse que j'ai notée sur mon post-it, mais aussi parce que je me sens bizarrement suivie. Je m'arrête soudainement pour poser mon pied sur un muret et lier le lacet de ma chaussure gauche. Je traîne volontairement pour observer tranquillement autour de moi. Il me semble distinguer au loin une moitié de visage qui se met à découvert par intermittence pour vérifier si je me suis remis en chemin. Mais je n'ai aucune certitude. Je me rassure en me disant qu'il n'y a aucune raison qu'on commence à me suivre dans la rue, juste parce que j'ai décidé de me tester dans le rôle de détective. Je mets ça sur le compte de mon

imagination et sur les nombreux feuillets policiers que j'ai regardés ces derniers temps. D'ailleurs, en me remettant en chemin, je constate que j'ai cette même impression, d'être observée par un homme en embuscade au coin de la rue devant moi. Comme si en plus de me suivre, maintenant, on me précédait ! N'importe quoi !

Je décide d'oublier tout ça et de noter par contre dans un coin de mon cerveau de penser à faire prendre à Richard un rendez-vous avec un ophtalmo. Il y a quelques années que je n'ai pas fait de contrôle de mon acuité visuelle.

Quelques barres de céréales plus loin, j'aperçois à une centaine de mètres la boutique de reprographie « Langlais - Copie ». Du moins, je l'imagine, en voyant les étudiants qui entrent et sortent de l'établissement avec une liasse de papier à la main. D'ici, je n'arrive pas à lire l'enseigne, il faudra que j'en parle à l'ophtalmo justement.

Je m'arrête une dernière fois pour lier mon lacet droit, cette fois, en me penchant en avant. La tête à l'envers, entre mes jambes, je vois cette fois distinctement une silhouette qui se cache derrière un abribus pour ne pas que je la détecte. Je me relève, me retourne et mets quelques secondes avant de retrouver l'abribus que je voyais à l'envers. La silhouette en profite pour s'échapper en courant. Elle est trop loin pour que je puisse la reconnaître. Je me souviens juste des couleurs de ses vêtements, un pull bordeaux et un pantalon bleu.

Je reprends la route en essayant de trouver une astuce pour le confondre. Il croit sans doute que je me suis lancée à sa poursuite, je profite donc de son inattention pour m'engouffrer dans une boutique de parfum toute proche. Je salue les vendeuses qui m'accostent immédiatement pour me proposer eaux de toilettes et crèmes de jour. Elles semblent toutes un peu effrayées en me voyant de près. Je me regarde dans un miroir et comprends que ce sont les traces de chocolat autour de ma bouche qui les offusquent. Je m'essuie rapidement dans mon mouchoir et fais semblant de

m'intéresser notamment aux produits qui sont tout près de la vitrine du magasin. Pendant de longues minutes, les vendeuses me parfument et me font sentir toutes sortes de parfums plus écoeurants les uns que les autres.

Je suis sur le point de vomir, quand je vois à travers la vitrine un pull bordeaux et pantalon bleu sur le trottoir d'en face. La silhouette avance doucement en tendant la tête comme pour mieux voir au loin. Il me cherche.

Lorsqu'il a dépassé le seuil de la parfumerie, je remercie les vendeuses et leur explique poliment que je n'achèterai rien cette fois. Je sors, et cette fois, c'est moi qui suis mon suiveur. J'espère que la tonne d'odeurs fortes que j'ai sur mes vêtements ne va pas attirer son attention. Petit à petit, je me rapproche de lui, c'est un homme, mais je suis encore trop loin pour le reconnaître. Dès que je suis sûre de pouvoir le surprendre, je me mets à courir et plonge pour l'attraper au niveau des chevilles, ce qui a pour effet de le faire tomber immédiatement le nez sur le trottoir.

Il se relève en se tenant la mâchoire et me regarde.

- Richard ? Mais que faites-vous là ? Vous m'avez suivie ?
- Je... Oui.
- Mais vous êtes fou, vous m'avez fait peur !
- Je suis désolé, je ne voulais pas...
- Mais comment avez-vous fait, déjà ? Je suis partie bien avant que vous arriviez à la maison.
- Je... C'est l'annuaire. Vous l'avez laissé ouvert à la bonne page, et quand je suis descendu ranger votre casque vous murmuriez « Lang... » en feuilletant les pages.
- Incroyable ! Je n'attendais pas ça de vous. Je suis... déçue !
- Vous me faites peur, Alice, vous faites trop de bêtises en ce moment. Vous allez vous attirer des ennuis.
- Je suis assez grande pour en juger. Vous n'avez rien dit à mon père, j'espère.

- Non, non, rassurez-vous, il n'en sait rien. Mais rentrons à la maison, maintenant. S'il vous plaît. Qu'alliez-vous faire chez ce marchand de photocopieuses ?
- Ça me regarde...

A ce moment là, un camion de déménagement s'arrête juste devant nous. Un homme en sort, je ne le connais pas et je crois voir sur la tête de Richard que lui non plus. Il s'approche de moi d'un bon pas, mais en boitant. Il tient dans sa main une feuille de papier sur laquelle je devine une photo imprimée de mauvaise qualité. Je fais quelques pas en arrière, surprise, voire apeurée. Et quand il est suffisamment proche, je vois un visage sur la photo qu'il tient. Mon visage.

19. Kidnapping

L'homme regarde de chaque côté de la rue, autour de nous, puis m'attrape par le bras avec l'intention claire de me faire monter à l'arrière du camion. Richard, d'abord paralysé par la surprise, finit par se relever et s'interposer.

- Hé là ! lui dit-il, lâchez-la !
- Toi, je t'ai rien demandé ! répond-il en serrant mon bras encore plus fort et en m'entraînant vers le camion.
- Lâchez-moi ! dis-je en me débattant.

Il finit par lâcher prise suite à mes efforts et à ceux de Richard, qui l'a maintenant attrapé par le cou. Je me recule de quelques pas, mais n'ose pas m'enfuir en laissant Richard avec cet individu violent. L'homme s'en prend alors à Richard d'une façon encore plus violente. D'abord, il lui met un coup de coude dans la mâchoire, Richard se tient le menton. L'agresseur en profite pour lui mettre deux énormes coups de poing dans le ventre. Richard tombe à genoux, plié en deux et crachant du sang sur le trottoir. Quelques passants remarquent la scène mais font semblant de ne rien avoir vu et passent leur chemin en accélérant le pas.

Je cours vers Richard pour l'aider à se relever et je lui murmure :

- Partons, courons dans n'importe quelle direction !
- Je... Je vais essayer, mais... dit-il en se tordant de douleur.

Il se relève comme il peut. Pendant ce temps, l'homme reprend son souffle et nous observe, il s'approche à nouveau de nous, l'air encore plus menaçant.

Nous nous mettons à courir, tant bien que mal, mais à si faible vitesse que l'homme parvient à nous rattraper malgré sa jambe malade. Il me saisit à nouveau par le bras, Richard

trébuche et sa tête vient cogner le pied d'un parcètre. Il est assommé.

Je me mets à hurler :

- Au secours ! Au se...

Mais l'homme étouffe ma voix avec son autre main. Je la mords à pleines dents et continue de crier malgré tout, mais pas un passant ne se détourne, et lui semble ne même pas sentir mes crocs dans la paume de sa main.

Nous approchons du camion, nous n'en étions qu'à dix ou vingt mètres. Pendant quelques secondes, il enlève la main de ma bouche pour ouvrir les portes arrières, j'en profite pour crier quelques mots grossiers pour attirer l'attention de quelqu'un. Mais l'homme a une force de cheval, et en quelques mouvements, il me projette dans le camion complètement vide, et referme aussitôt les portes.

Une fois à l'intérieur, je continue de hurler en frappant jusqu'à me faire mal sur les parois du fourgon. Il fait nuit noire. J'entends le moteur qui démarre. Le camion se met en mouvement. Au premier virage, je suis catapultée sur la paroi en face de moi. La gauche. J'essaie de reprendre mes esprits, et je me dis que si je veux qu'on me retrouve un jour, il faut que j'essaie de savoir où l'on me mène. Je retiens ainsi le sens des dix ou quinze premiers virages, et le temps entre chaque bifurcation. Mais le voyage dure de longues minutes, et je finis par abandonner cet espoir. D'autant que les cahots et cette concentration forcée me donne le mal de mer. Je crois que je vais vomir. Je me mets à quatre pattes et fais le tour du fourgon pour aller jusqu'à un de ses coins. Mais juste avant de regretter d'avoir englouti mes barres de céréales, je sens une feuille de papier par terre. Je crois être dans le coin arrière gauche du camion, mais je n'en suis plus très sûre tant j'ai la tête qui tourne. Je ne perçois presque plus le sens de la marche. J'attrape la feuille de papier, l'examine avec mes

doigts. Il s'agit d'une feuille de papier classique, d'un format standard. Une feuille de photocopieuse. Je passe mes doigts doucement sur la surface, au recto et au verso pour sentir une éventuelle inscription. Il me semble percevoir une épaisseur d'encre, quelque part.

C'est le noir le plus complet. Mes yeux ont beau s'habituer petit à petit à l'obscurité, cela ne suffit pas pour distinguer quoi que ce soit.

Soudain le camion s'arrête. Par réflexe, je me lève, et essaie d'écouter ce qu'il se passe. Je m'apprête également à jaillir si quelqu'un touche la porte. La portière claque, l'homme descend et semble s'éloigner du véhicule.

Où suis-je ?

Je colle mon oreille contre la paroi, je n'entends que faiblement les bruits d'une rue. Des voitures, des bus, des portières qui claquent. De temps à autre des gens semblent passer à côté du camion. Je percute alors la paroi autant que faire se peut avec le talon de mes chaussures et avec mes mains qui finissent par saigner tellement je frappe fort.

Je m'assieds pour réfléchir. Je remets mes chaussures et relace mes lacets plusieurs fois. C'est un geste que je peux faire facilement dans le noir. Et puis, cela me détend. En relevant la tête, je crois voir comme une étoile vers le dessus du fourgon. Elle disparaît aussitôt. Je la cherche des yeux, j'essaie de me remettre exactement dans la même position. Je la retrouve. Puis je la perds à nouveau. En me plaçant correctement, je parviens à saisir ce rayon de lumière juste dans mon œil. Cela m'éblouit même. C'est le soleil, qui passe à travers l'un des joints au-dessus de la porte du fourgon. Je me relève doucement, avec la tête bien droite pour ne pas perdre le rayon. A la fin, je m'aide de ma main pour découvrir enfin la petite ouverture et sa projection, sous la forme d'un minuscule point de lumière, dans le fond du camion. Le soleil ne va pas rester longtemps dans l'angle

idéal, je me dépêche donc de remettre la main sur la feuille de papier et je vais la placer sous le rayon de lumière.

Le cercle de clarté est minuscule, de l'ordre de cinq millimètres de diamètre, tout au plus. Je distingue, comme je l'avais sentie, une partie imprimée sur la feuille. Je la parcours avec le rayon de lumière. C'est une photo. Je la découvre petit à petit, en balayant chaque zone de la feuille. J'aperçois un visage, je devine un œil. C'est assez flou. Je vois aussi ce que je crois être des sièges.

La clarté s'estompe peu à peu. Le soleil tourne ou alors un nuage vient jouer les troubles fêtes. Je me dépêche de parcourir toute la photo. En bas à droite, il y a une date, écrite en blanc. La date d'hier. On dirait une photo issue d'une caméra de surveillance. Je regarde à nouveau toute la feuille et essaie de construire dans ma tête une vision d'ensemble de la photo. Je reconnais cet œil, son maquillage. Je reconnais cette bouche. C'est la mienne !

Le soleil disparaît, me laissant juste le souvenir visuel vague de cette photo. Il s'agit donc de la feuille que tenait le déménageur en s'approchant de moi. Il l'aura probablement jetée avec moi dans le camion tout à l'heure.

D'où provient cette photo ? Elle est datée d'hier. La bibliothèque ? Non, je ne reconnais pas le mobilier. Le gynécologue ? Oui, c'est bien ça. Ce sont les sièges de la salle d'attente. Je n'avais pas remarqué qu'une caméra de surveillance m'épiait.

C'est donc lui qui m'a envoyé ce déménageur boiteux. C'est vrai qu'il savait où je me rendais. Il n'a eu qu'à se poster non loin de la boutique de M. Langlais et comparer le visage des passants avec celui de la photo.

Et Richard ? Le pauvre était là par hasard, en tout cas pour tout autre chose. Quand il aura recouvré ses esprits il sera bien obligé d'en parler à mon père. Je vais me prendre un sacré savon.

Encore faut-il qu'on me retrouve. Cela fait maintenant une heure, j'ai l'impression, que j'attends dans ce camion immobile. Je broie du noir. J'ai examiné chaque centimètre carré de ce fourgon et rien trouvé de plus qui puisse occuper mon esprit. La petite lumière a disparu depuis longtemps me laissant à nouveau dans le noir complet. A l'extérieur, j'entends de moins en moins de bruit.

J'essaie une dernière fois d'enfoncer ces portes. Je me lance depuis le fond du camion, en fermant les yeux et j'explose mon épaule contre le métal froid et sale du fourgon. Finalement, je m'adosse aux portes, et y laisse glisser mon dos, jusqu'à m'asseoir contre.

Soudain, j'entends un bruit plus proche dehors. Des pas. Quelqu'un qui court, puis qui s'arrête près du camion. Je me remets à taper contre les portes et à crier au secours. Les pas s'approchent, j'entends une respiration haletante. C'est un homme essoufflé qui est là, tout près.

- Ouvrez-moi, je vous en supplie ! crie-je.

Je sens un petit choc dans les portes, un frottement, et une respiration maintenant toute proche.

- Il... Il y a quelqu'un là-dedans ?
- Oui, je vous en prie, aidez-moi, ouvrez !
- Mais... Comment ?
- Je ne sais pas, mais faites-moi sortir de ce truc ! S'il vous plaît !

J'entends qu'il tourne autour du camion, il a peu à peu repris son souffle. Il cherche une solution. Il va me sortir de là.

- Dépêchez-vous !
- Malheureusement, je l'entends qui panique, il essaie de frapper les portes, de forcer sur les poignées, sans succès.

Puis il s'excuse et, visiblement très contrarié s'enfuit en courant en me laissant là, toute seule. J'entends ses pas s'éloigner rapidement, comme s'il avait soudain pris peur de quelque chose.

Quelques minutes plus tard, j'entends à nouveau des pas qui s'approchent, mais cette fois, c'est mon déménageur qui revient dans son camion. Il ouvre la porte, démarre le moteur, et je me retrouve une nouvelle fois bousculée de toute part, me cognant à chaque coup de frein, perdant l'équilibre à chaque accélération.

- Mais vous me voulez quoi, à la fin ! dis-je dans un cri de détresse en m'effondrant en larmes.

Depuis sa cabine et avec le bruit du moteur, il ne peut de toute façon pas m'entendre.

Le trajet est encore plus long et plus pénible que la dernière fois. Les barres de céréales n'ont cette fois pas pu s'empêcher de reprendre leur indépendance. Les dernières secousses m'ont achevée.

Le camion finit quand même par ralentir, puis j'entends le moteur qui se met à résonner. Nous avons dû entrer dans une sorte de garage.

Le véhicule s'immobilise complètement et le moteur s'arrête enfin. Je suis anéantie. Je n'ai même plus la force de me préparer à jaillir du fourgon. Tant pis, qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent, je m'en fous. Je veux sortir de cet enfer noir.

L'homme descend du camion, il s'approche des portes et les ouvre enfin.

L'endroit est sombre, mais l'intensité de lumière suffit à m'éblouir, je place ma main devant mes yeux pour m'habituer petit à petit. Je distingue à peine le déménageur.

- Ouh là, ça sent le chocolat, là dedans ! dit-il.
- Vous en voulez ? Il doit m'en rester encore un peu au fond de l'estomac, dis-je en m'approchant de lui.
- Du calme, cocotte, ne crois pas que tu es sortie de l'auberge, ça ne fait que commencer.
- Mais qui êtes-vous et que me voulez-vous, ordure !
- Ce n'est certainement pas en me parlant comme ça que je vais te le dire !
- Vous croyez que je vais vous demander pardon, peut-être ? Où sommes-nous ? dis-je en descendant du camion.
- Dans un hangar.
- Ça je le vois bien, imbécile, mais qu'est-ce qu'on fait là ?
- Ce que les femmes sont curieuses, c'est pour ça que je n'ai jamais voulu me marier...
- En même temps, c'est plus simple pour vous de dire ça...
- Tu insinues quoi, là ?
- Et con en plus !

Il me donne une gifle. Je me retrouve à terre.

Je regarde autour de moi. Aucune issue. J'imagine que tout est convenablement fermé, ce n'est même pas la peine que je tente une fuite inopinée. Et puis de toute façon, je n'en ai pas la force.

Le hangar n'est pas très grand. On peut juste tourner autour du camion et il y a dans le fond quelques vieux meubles entreposés là il n'y a pas très longtemps, si j'en juge par la mince couche de poussière qui recouvre le bois. Il y a aussi quelques planches dans un coin et le sol bétonné est recouvert ça et là de copeaux et de sciure de bois. Le toit est constitué d'une vulgaire tôle ondulée sur laquelle on devine des tâches de rouille par endroits. Les murs, enfin, sont en parpaings.

Je lève les yeux pour regarder le déménageur. Il referme les portes du fourgon après avoir constaté avec dégoût le petit

cadeau que je lui ai laissé à l'intérieur. Qui est cet homme ? Et que va-t-il faire de moi ?

- Tu trouveras de quoi manger un peu là-bas, dit-il en me désignant une sorte de vieux placard dans le fond de la pièce.
- Mais ... Je vais rester là longtemps ?

Il ne prend même pas la peine de me répondre, et se dirige vers la porte de service, à côté de l'énorme porte de garage par laquelle le camion est entré.

Une fois devant la porte, il fait demi-tour et remonte dans le camion. Puis il en descend immédiatement en me montrant les clés de contact, qu'il met aussitôt dans la poche de son pantalon de velours bleu.

Il ouvre la porte, sort du hangar lentement, puis referme derrière lui en bouclant la serrure à double tour.

Le silence s'installe dans cette grande pièce lugubre empestée par l'odeur de carburant et de caoutchouc émanant du camion mêlée à celle du bois.

J'ai peur.

20. Famille

- Vous ... Vous êtes monsieur Langlais ?
- Puisque je vous le dis.

L'homme est assez petit et mince. Sa moustache noire tente de faire oublier, en attirant l'attention sur elle, une calvitie plus que naissante sur le haut du crâne. Il porte une combinaison bleue de garagiste maculée d'encre de toutes les couleurs. A part un grain de beauté sur la main gauche, je ne me trouve aucune ressemblance particulière avec cet homme qui est peut-être mon père. Il me regarde l'air interrogateur.

- Voilà, je souhaitais vous parler de quelque chose d'extrêmement personnel et important.
- Je vous écoute.
- C'est-à-dire... Euh ... Comment vous présenter la chose, c'est embarrassant !
- Mais encore ?
- Eh bien, je cherche mes parents. Je sais que ça va vous paraître grotesque, mais ...

Comme je ne parviens pas à regarder l'homme dans les yeux, je laisse mon regard flotter un peu partout en prononçant ces mots.

Soudain, je vois à travers les lettres autocollantes disposées sur la vitrine un homme s'approcher de la boutique en boitant. C'est Michaël, l'un de mes geôliers ! Je m'arrête immédiatement de parler, et commence à paniquer.

- Qu'y a-t-il ? me demande M. Langlais.
- C'est... C'est cet homme, on dirait qu'il vient ici.
- Oui, et alors ? Un client sans doute !

- Je... Je ne crois pas. Il vaut mieux que je m'en aille. Tout de suite.
- Mais enfin, expliquez-moi !
- Trop tard, il arrive. Excusez-moi, dis-je en me dirigeant vers la porte. Je reviendrai. Je reviendrai bientôt !

Il s'agit bien de Michaël. Quand j'ouvre la porte, il est juste en face de moi et me reconnaît bien sûr tout de suite.

Je commence à courir à toutes jambes dans n'importe quelle direction. Il se met à ma poursuite. Malgré son infirmité, je peine à le distancer. J'ai l'impression de courir lentement, comme dans ces cauchemars où toute fuite semble impossible. Mes muscles se paralysent, mon cœur se noue, j'hésite, je change de direction plusieurs fois. Il me suit toujours. Il est à quelques dizaines de mètres de moi. Son physique imposant me terrorise même à cette distance. Je trébuche. Mon lacet s'est défait. J'essaie de courir quand même, mais ma chaussure menace de rester au sol, je prends quelques secondes pour refaire mon lacet. Il en profite pour accélérer. Il est tout près maintenant. Je parviens à repartir de plus belle. Je cours pendant plusieurs centaines de mètres, jusqu'à ce que je voie sa silhouette disparaître au coin d'une rue.

Je l'ai enfin semé. Je ralentis ma course, tout en surveillant mes arrières, je reprends mon souffle en continuant de marcher. J'arrive près d'un camion de déménagement stationné là, je m'y adosse pour récupérer et réfléchir, en surveillant toujours derrière moi.

Soudain, j'entends une voix très étouffée qui me dit :

- Ouvrez-moi, je vous en supplie !

Je regarde autour de moi. Personne. Serait-ce dans ce camion ? Je donne un coup de poing dans les portes arrières, cherche la poignée.

- Il... Il y a quelqu'un là-dedans ?
- Oui, je vous en prie, aidez-moi, ouvrez !
- Mais... Comment ?
- Je ne sais pas, mais faites-moi sortir de ce truc ! S'il vous plaît !

C'est une voix de femme, elle est enfermée visiblement contre son gré dans ce fourgon de déménagement.

Je fais le tour du camion, regarde dans la cabine. Personne. Pas de clés sur le contact. Sans trop savoir que faire, je regarde en dessous. Je ne vois que des essieux gras et sales.

- Dépêchez-vous ! Me dit la voix du camion.

Je jette un œil en arrière, et j'aperçois au loin Michaël qui réapparaît. Décidément, il me retrouvera partout, celui-là ! Je prends un caillou sur le bas-côté et essaie de frapper très fort sur le fourgon, mais je n'arrive au mieux qu'à le cabosser. Les poignées des portes arrières sont solides et résistantes, je ne peux pas faire grand chose. Michaël approche, il m'a vu. Il se remet à courir.

- Désolé, madame, mais il faut que je file !

Impuissant, je reprends la fuite en regardant tout le temps derrière moi. Mais cette fois, à la première bifurcation, plus de traces de Michaël. Cette fois, j'espère l'avoir vraiment semé.

Je me demande ce qu'il faisait là ? Pur hasard ? Il avait des photocopies à faire ? Ou alors je suis sur la bonne piste et M. Langlais est bien mon père. Ou encore je suis sur une fausse piste, mais Michaël m'a suivi, ou quelqu'un lui a dit que je venais ici. Trojan, peut-être ?

Je regarde ma liste, il me reste plus de la moitié des adresses à visiter. Je me suis un peu perdu en courant dans tous les sens pour fuir. Je me poste devant un arrêt de bus pour essayer de me localiser dans la ville grâce au plan qui y est affiché.

Je commence à prendre la direction de l'adresse suivante sur ma liste. Mais tout en marchant, je me rends compte qu'il est peu probable que la présence de Michaël vers cette boutique soit un hasard. Et puis il y a ce grain de beauté sur sa main et la mienne. Son attention quand je lui ai dit que je cherchais mes parents...

Il faut que j'y retourne. Mais je vais attendre le soir pour deux raisons : M. Langlais aura fermé sa boutique et il sera plus disponible pour écouter ce que j'ai à lui dire ; d'autre part, si Michaël espère me voir retourner là-bas, il n'attendra sans doute pas jusqu'au soir. D'autant qu'il n'est pas quelqu'un de très patient, j'en sais quelque chose.

J'abandonne alors l'idée de visiter les autres adresses de ma liste et retourne à la maison pour faire le point.

A mon arrivée, tout le monde est dans la salle commune en train de fouiller dans des listings énormes.

- Excellent travail ! me dit Chiplless en me désignant une liste de noms.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Ben c'est le fichier des puces, on a passé toute la journée à l'imprimer, d'ailleurs, ça continue de s'imprimer là-haut.
- Vous avez tout imprimé ? Mais vous êtes dingues ! Ça va prendre des jours !
- Pas grave. J'ai du papier. Et de l'encre. Pour moi c'est beaucoup plus exploitable comme ça.
- Et alors, qu'est-ce que vous pouvez trouver d'intéressant là-dedans ?

- Pour l'instant, on essaie déjà de retrouver nos noms, et les informations qui vont avec. On essaie de comprendre, dit Chipless.
- En comparant la ligne qui concerne Chipless et celle de Paula, on a trouvé des choses intéressantes, poursuit Agnus.
- Ah bon ? Quel genre ?
- Les colonnes F et M, on sait ce qu'elles veulent dire, maintenant.
- Celles avec les numéros aléatoires ?
- Pas si aléatoires que ça. Regarde : Chipless a la puce n° DPC-210575. Enfin, il avait cette puce. Et regarde la colonne F de Paula.

Agnus me tend une feuille imprimée.

- « 210575 » ? Curieuse coïncidence.
- Cela n'en est pas une. Dans la colonne F, on trouve le numéro de la puce du père. Et dans la colonne M, le numéro de la mère.
- Pourquoi F et M ? Vous avez trouvé la signification ?
- Ben oui : Father, Mother. Père et mère en anglais. Il ne faut pas oublier que le brevet de la puce a été déposé par un américain.
- Et D.P.C. ça veut dire quelque chose ?
- **DNA Personal Chipset**, me répond Trojan avec un accent anglais horrible.
- Puce personnelle basée sur l'ADN, complète Agnus. C'est un acronyme qu'on n'utilise plus parce que l'invention ne date pas d'hier, mais il en reste des traces dans les fichiers. C'est Chipless qui me l'a rappelé, moi je l'avais complètement oublié.
- Et toi, Brian, tu as avancé dans ta recherche ? me demande Trojan.
- Je n'ai pu visiter que la moitié des adresses que j'avais notées. Et j'ai été interrompu par l'un de mes geôliers.

J'ignore comment il a pu savoir où je me rendais, dis-je en observant la réaction de Trojan.

- Pourquoi me regardes-tu comme ça ? s'étonne Trojan.
- Pour rien.

Un long silence s'installe, à peine interrompu par le froissement des feuilles de papier.

Chipless s'émerveille à chaque fois qu'il retrouve un nom qu'il connaît sur une des feuilles, et s'amuse à croiser les informations qu'il obtient ainsi.

Trojan semble perturbé par le regard que je lui ai lancé. Il s'est sans doute rendu compte que je ne lui accordais plus qu'une confiance modérée.

Agnus, quant à elle, paraît avoir oublié son amertume de la veille. Elle m'ignore presque, s'appropriant le fichier des puces que je suis pourtant allé chercher, que j'ai décrypté et rendu accessible moi-même. Cette indifférence m'agace un peu. Je quitte la pièce pour réfléchir un peu dans mon appartement. Je m'assieds sur mon lit, puis me jette en arrière pour m'écraser sur la couette.

Quelques minutes plus tard, Agnus me rejoint.

- Ça va, Brian ?
- Mouais.
- Qu'y a-t-il ?
- Rien, rien.
- Je vois bien que si.
- Oui, je suis en soucis pour mes parents, mais ça ne te concerne pas, ou plus, visiblement.
- Nous y voilà ! Tu trouves qu'on ne s'est pas assez intéressé à toi ?
- Je n'en sais rien, c'est une sensation nouvelle pour moi. J'ai l'impression d'avoir plein de choses à dire, mais qui ne sortiront que si on me pose les bonnes questions.
- Et tu aurais voulu qu'on te les pose, ces questions ?
- Peut-être.

- En quelque sorte, tu aurais voulu qu'on te demande dans le détail ce que tu as fait, qu'on te plaigne, qu'on t'aide à résoudre tes problèmes qu'on compatisse.
- Euh...
- Tu voudrais qu'on t'aime, finalement.
- Hein ?
- Maintenant, inversons les rôles. As-tu déjà, une fois dans ta vie, aidé les gens à comprendre leur problème en leur posant les bonnes questions ? Est-ce que tu as déjà parlé avec quelqu'un alors que ce qu'il dit n'a finalement pas d'impact direct sur ta propre vie, mais en a un significatif sur la sienne ?
- Non, je ne crois pas.
- C'est presque normal, vu ton passé. Mais te rends-tu compte que ce que je te reprochais hier, tu me le reproches aujourd'hui ?

Elle me dit cette phrase avec un léger sourire qui semble signifier pour elle une victoire.

- Je crois que je commence à m'en rendre compte, en effet.
- A la bonne heure ! dit-elle en éclatant de rire.
- Mais je ne comprends rien. Je ne maîtrise rien dans ce domaine.
- Bienvenue dans le joyeux monde des relations humaines ! Enfin, il ne faut pas se formaliser, ça pourrait être pire. Regarde les animaux, les chiens, par exemple. Tu as vu ce qu'ils font pour se reconnaître ?
- Euh...
- Laisse tomber !

Et elle éclate à nouveau de rire. Puis elle s'assied à côté de moi, sur mon lit. Son sourire illumine à nouveau son visage, alors qu'il avait disparu depuis quelques jours. Une odeur d'amande douce est distillée par ses cheveux dont les plus longues mèches frôlent maintenant mon épaule gauche. Je

commence à sentir son souffle sur ma joue toute proche de son visage. Je me tourne vers elle, elle s'avance encore les yeux mi-clos. Sa bouche s'entrouvre laissant apparaître des jolies dents blanches. Elle pose sa main sur ma cuisse...

A ce moment, l'imprimante que Chipless avait placée à côté de l'ordinateur signale qu'elle n'a plus de papier en lançant quelques bips stridents. Agnus se lève aussitôt et part en chercher dans l'appartement de Chipless. Elle n'est déjà plus dans l'appartement quand je me rends compte de la situation. Bienvenue dans le joyeux monde des relations humaines.

Il est déjà l'heure de retourner chez M. Langlais. Je suis impatient et nerveux. Après avoir expliqué à Agnus où je me rendais, je me mets en route et commence à préparer ce que je vais lui dire.

Le soir tombe et les rues sont plutôt calmes. La plupart des commerces sont déjà fermés. Il n'y a plus que les restaurants et les cinémas pour animer les quartiers que je traverse. Au fur et à mesure que j'approche de l'avenue de l'Observatoire, la moyenne d'âge des passants que je croise baisse. La plupart des étudiants dans la rue se déplacent en petits groupes de quatre ou cinq personnes. Mais je vois, en arrivant tout près de chez M. Langlais, un jeune homme seul, assis sur les marches d'un escalier. Je passe, sans y faire attention plus que ça, mais c'est lui qui m'interpelle quand je suis à sa hauteur.

- Hé, mais je vous connais vous ?!
- Hein ?!
- Vous êtes le trépané de la bibliothèque !

Je le reconnais à mon tour, il s'agit de l'homme qui accompagnait la fille du préfet à la bibliothèque.

- J'en étais sûr ! vocifère-t-il. Vous êtes complice du déménageur, c'est vous qui l'avez enlevée !
- Mais enfin, de quoi parlez-vous ?

- Vous n'imaginiez pas que j'allais revenir ici pour vous confondre, n'est-ce pas ?

Il s'approche dangereusement de moi. Plus il s'approche, plus je sens une forte odeur d'alcool qui se dégage de lui. Il est saoul.

Il attrape mon col avec ses deux mains et commence à me secouer en me menaçant.

- Je ne vais pas te lâcher tant que tu ne me diras pas où elle est.
- Mais où est qui ?

Il serre mon col un peu plus fort, il s'emporte et hurle de plus belle.

- Dis moi !

Puis il commence à me frapper, tout en continuant de me poser des questions auxquelles je ne comprends rien. Je suis maintenant à terre, et il continue de me rouer de coups de pied. Je ne peux que me tordre de douleur sans me défendre. Je ne suis pas loin de perdre connaissance quand un homme en pyjama rayé sort de l'immeuble devant lequel nous sommes. Il tient une batte de base-ball avec laquelle il arrive facilement à faire fuir mon agresseur en le menaçant. L'homme se penche vers moi.

- Oh c'est vous ? dit-il.

Malgré le sang qui s'écoule de mon arcade sourcilière, je parviens à reconnaître M. Langlais juste avant de m'évanouir.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve chez l'homme, assis dans un canapé en imitation cuir de couleur noire. Petit à petit, je retrouve mes esprits et je vois le petit homme

moustachu qui s'affaire à nettoyer mes plaies avec de l'alcool. L'odeur de l'alcool me rappelle mon agresseur et la brûlure du coton sur mes hématomes me rappelle ses coups.

- Qu'est-ce qu'il vous a mis ! Que lui avez-vous fait ?
- Je l'ignore. Je ne l'ai croisé qu'une fois. Je crois qu'il était ivre.
- Sans doute, j'ai appelé la police, ils vont le récupérer. Et vous que faisiez-vous là ?
- Je revenais vous voir, comme je vous l'avais dit.
- Vous allez m'expliquer maintenant ?
- Je vais essayer, dis-je en me tenant les côtes. Voilà, je suis à la recherche de mes véritables parents.
- Vous êtes orphelin ?
- Pas exactement, j'ai été élevé par deux hommes, enfermé dans une chambre pendant près de vingt ans. Je pense que j'ai été kidnappé et qu'ils m'ont séquestré.
- Et quel rapport avec moi ?
- J'ai réussi à m'échapper il y a deux semaines et depuis je cherche qui je suis réellement. D'après les informations que j'ai réussi à obtenir, vous pourriez être mon père.

J'observe l'homme qui est visiblement embarrassé. Il a lâché le coton et l'alcool pour m'écouter avec attention. Il s'assied à côté de moi, sur le canapé.

- C'est curieux ce que vous me dites là. Il y a vingt ans, ma femme a eu un enfant. Un petit garçon adorable, vous savez, comme on en voit sur les photos dans les magazines. On avait eu du mal à l'avoir, ma femme était considérée comme stérile. On avait tout essayé, pendant des mois, des années. Ça avait fini par fonctionner, je vous laisse deviner notre bonheur le jour où ce petit garçon a poussé son premier cri, je crois bien que j'ai pleuré de joie, je ne m'en souviens plus bien. Quand il a eu trois ans, alors que ma femme le promenait dans le parc en face de

chez nous en poussette – il était assez fainéant, il ne voulait pas beaucoup marcher – une voiture s’est arrêtée à sa hauteur. La vitre s’est baissée et le conducteur lui a demandé son chemin. Ma femme a baissé la tête pour voir à qui elle parlait.

La voix de M. Langlais devient plus chevrotante.

- C’est à ce moment qu’un homme est arrivé derrière elle, en courant. Il l’a bousculée, la faisant tomber à terre et s’est emparé de la poussette. Ma femme s’est relevée presque aussitôt et s’est lancée à sa poursuite en criant. Quelques rues plus loin, elle retrouvait la poussette vide, et plus aucune trace du voleur d’enfant. Nous avons porté plainte, bien sûr. On n’a même fait appel à un détective privé quand on a vu que l’enquête n’avançait pas. Mais depuis ce jour, on n’a jamais eu aucune nouvelle de notre petit garçon. Même pas une demande de rançon. Ça a été terrible.

M. Langlais s’effondre en larme et j’ai moi-même le plus grand mal à prononcer ce mot sans pleurer :

- Papa ?

21. Retrouvailles

- J... Julien ?
- Je ne sais pas, peut-être. Ce prénom ne me dit rien.

M. Langlais se ravise soudain, reprenant un air sérieux et sûr de lui.

- Mais comment être sûr que vous êtes bien celui que vous prétendez être ? Si vous êtes un imposteur, je vous jure que ça va mal se passer !
- Je ne sais pas comment vous le prouver. Je n'ai pas de papiers, pas de moyen de prouver mon identité, même pas de puce...
- Pas de puce ? Mon fils en avait une, comme tout le monde. C'est bien ce qui me semblait, vous êtes un malfaiteur. Ça vous amuse de jouer avec la sensibilité des gens ? Vous trouvez ça bien ? C'est pitoyable, monsieur, sortez de chez moi ! Si j'avais su, je vous aurais laissé vous faire tabasser dehors.
- Attendez ! Laissez-moi vous parler !
- A quoi bon !
- Vous connaissez le Docteur Estერი ?
- Le gynéco ? Oui, je le connais. Pourquoi cette question, quel rapport avec vous ?
- C'est lui qui m'a séquestré pendant toutes ces années.
- C'est une ordure, ce n'est un secret pour personne. Mais où voulez-vous en venir ?
- J'ai de bonnes raisons de croire que c'est lui qui a enlevé, ou fait enlever votre fils et qu'il l'a maintenu en captivité pendant tout ce temps.
- Vous essayez de m'expliquer que vous êtes mon fils, mais cela ne prouve toujours rien ! Je suis désolé !

A ce moment, une femme entre dans la pièce. Visiblement, elle se réveille, elle est en chemise de nuit et a les cheveux ébouriffés. Elle me regarde d'un air bizarre, sans dire un mot. Elle semble ne pas croire ce qu'elle voit. Elle s'approche de moi, me regarde d'encore plus près, touche mes cheveux, effleure ma bouche de ses doigts. Elle se met ensuite juste en face de moi, me regarde droit dans les yeux.

Son mari regarde la scène, étonné. Il ne dit plus rien, lui non plus.

Puis la femme se met à pleurer. Un pleur bizarre, comme étouffé, voire inhumain. Des larmes se mettent à couler sur ses joues dans un flot continu. Je suis moi aussi très affecté par ce qu'il se passe, je ressens des choses nouvelles que je n'avais jamais éprouvées de ma vie. Je sens comme une présence au-delà du physique de cette femme, elle est comme à la fois en moi et devant moi. Je n'ai jamais vu cette femme, je ne connais pas son visage, et pourtant, je la reconnais.

Son mari intervient enfin :

- Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?

La femme continue de pleurer en émettant des sons incompréhensibles.

- Maman ? dis-je en la regardant.

Elle éclate d'un nouveau sanglot, encore plus violent et encore plus inaudible. Jamais je n'ai entendu quelqu'un pleurer comme ça.

- Ma femme est muette depuis que notre fils a été kidnappé, dit l'homme. Je ne l'ai jamais vue dans cet état.
- Je crois que son attitude est assez probante, non ? De toute évidence, elle m'a reconnu. D'ailleurs, je l'ai reconnue aussi, je sens bien que c'est ma mère.
- Vous... Vous croyez ?
- Demandez-lui.

Il se tourne alors vers son épouse, le regard interrogateur.

- Tu crois vraiment que c'est... que c'est « lui » ?

Elle hoche de la tête, faisant tomber un chapelet de larmes sur le sol.

- Mais, comment est-ce possible ? Après tant d'années ?
- Après 2 jours ou après 20 ans, qu'importe, vous êtes et resterez toujours mes parents...

Mon père éclate alors lui aussi en sanglots. Je l'accompagne aussitôt en me levant pour aller serrer ma maman dans mes bras.

- Je ne te connais pas, et pourtant, tu m'as tellement manqué...

Nous passons ainsi de longues minutes à nous embrasser à tour de rôle, sans pouvoir dire une phrase. Nos larmes ont formé une petite flaque sur le sol qui en est devenu glissant. Mon père est le premier à reprendre conscience et à entamer à nouveau le dialogue.

- Je pense que c'est l'occasion de sortir une bouteille ! Avec tout ce qu'on a pleuré, on va se dessécher !

Il descend alors à la cave, me laissant seul avec sa femme, avec ma mère.

Elle essaie de me dire quelque chose, mais son handicap l'en empêche. Les sons qu'elle parvient à sortir sont incompréhensibles, ils font même presque peur. Elle essaie de s'aider de ses mains, elle me montre la porte, écarquille les yeux. Je fais semblant de comprendre pour ne pas la décevoir. Je souris en acquiescant.

Mon père remonte avec une bouteille de Bordeaux pleine de poussière. Il va chercher un tire-bouchon à la cuisine puis m'invite à m'asseoir sur le canapé où il me rejoint.

- Maintenant, fils, tu as des tas de choses à nous raconter. Nous voulons tout savoir !

Je leur raconte alors ma vie, le manque d'eux que j'ai ressenti sans vraiment savoir ce que c'était. La prise de conscience que ma situation n'était pas normale, le jour où j'ai vu un feuilleton télévisé dont le thème principal était la famille. Mes différentes tentatives pour communiquer avec l'extérieur. Puis, mon évasion, la prison, la Préfecture, le fichier des trépanés, la clinique Pasteur, le gynécologue et son frère, mes geôliers.

- Enfoiré d'Estერი ! dit mon père en se levant d'un coup. Je vais aller le trouver et lui casser la gueule !
- C'est vrai que c'est tentant, dis-je, mais je pense que le mieux serait de le dénoncer à la police. Qui sait ? Il a peut-être capturé d'autres gosses, organisé un trafic de trépanés, comme le pense Agnus.
- Agnus ?
- C'est la fille qui m'a aidé à vous retrouver. Elle aussi a perdu sa véritable identité, elle est amnésique.
- Dénoncer Estერი à la police ? Encore faut-il avoir des preuves contre lui.
- Je sais où il habite, il y a peut-être moyen d'en trouver là-bas ?
- Ça va pas être bien facile...
- On peut aussi le laisser tranquille et profiter enfin de notre famille réunie.
- Et laisser son crime impuni ? Jamais !
- C'est aussi mon avis, mais c'est vrai qu'il est délicat de se lancer dans une nouvelle aventure quand on vient

justement d'avoir un épilogue heureux sur la précédente.
Il faut se remotiver.

- On va essayer de réfléchir à tout ça. Il faudrait quand même qu'on aille se coucher. Je travaille demain.
- Et ma puce ?
- Quoi, ta puce ?
- J'en ai eu une à la naissance, comme tout le monde ?
- Je t'assure que oui, on m'a donné tous les papiers qui le confirment et on a pu le tester sur nos propres serrures quand tu étais petit. Ta présence, comme la nôtre, déclenchait l'ouverture...
- J'ai donc bien été trépané à mon insu.
- Tu es sûr que tu n'as plus ta puce ?
- Le détecteur de la police n'a rien détecté.
- Alors tu as une tare ?
- Justement, je la cherche, je ne la vois pas.
- Tu serais bien le premier trépané sans tare. Les autres sont tous débiles ou handicapés.
- Peut-être que le gynéco a trouvé le moyen de faire une trépanation sans tare ?
- Je ne le crois pas si intelligent. C'est un bête spécialiste dans une pauvre clinique. S'il avait un quelconque génie, il ne travaillerait pas là.
- Le mystère reste entier...
- Bon, allons nous coucher, j'ai un peu abusé du Bordeaux, j'ai mal à la tête avec toutes ces émotions. Tiens regarde, ta mère s'est endormie sur le canapé.

Soudain, elle se réveille en sursaut et quelques fractions de secondes plus tard, quelqu'un frappe à la porte violemment.

- Police ! Ouvrez !
- Quel est l'abruti qui se croit dans un film de gangsters à cette heure ! dit mon père excédé.

Il se lève et se dirige vers la porte. Avant qu'il ne l'ait atteinte, la porte cède sous un coup de bélier administré par la dizaine de policiers qui se trouvait sur le palier.

- Vous vous trompez, je vous ai appelé parce qu'il y avait un ivrogne qui faisait du tapage nocturne en bas de l'immeuble. Et vous avez détruit ma porte.
- Nous cherchons cet homme, dit l'un d'eux en pointant un doigt dans ma direction.
- Moi ? Mais qu'ai-je fait, encore ?
- Vous êtes soupçonné d'avoir participé au kidnapping de la fille du préfet.
- Je n'ai jamais kidnappé personne, au contraire !

Mon père regarde la scène sans rien pouvoir dire. Il reste bouche bée.

- Nous allons procéder aux vérifications d'usage, approchez-vous de cet appareil.

Il sort un scanner d'identité de son étui et l'approche de mon visage.

- Eh bien, vous n'avez pas votre puce sur vous ? dit le policier en esquissant un sourire ironique.
- C'est sans doute votre appareil qui déconne, dis-je sans espoir.
- Ah ah ah ! Vous voulez rire ?
- Je n'ai pas le cœur à ça, non.
- Allez, on l'embarque.

Mon père s'interpose enfin :

- Mais enfin, attendez, vous n'avez aucune preuve !
- C'est un trépané, c'est illégal, c'est suffisant pour l'embarquer.

- Mais qui vous a dit qu'il était ici ? C'est quoi cette histoire de kidnapping ?
- Il a été dénoncé par le domestique du préfet avec qui il s'est battu sous vos fenêtres.
- Il était ivre !
- Allez, je vous conseille de la fermer, sinon j'embarque votre femme avec. Elle n'a pas l'air toute nette, elle non plus. Vous avez de la chance que j'ai déjà rangé mon scanner.

Ma mère pleure de plus belle en émettant tantôt des sons suraigus, tantôt des râles graves.

- Laisse tomber, papa, je crois que c'est inutile de résister.
- Mais enfin, ça fait deux heures qu'on s'est retrouvé, tu ne vas pas déjà nous quitter ! Ils ne peuvent pas nous faire ça ! Ils ne comprennent donc rien !
- La ferme, le vieux !

Le policier le repousse violemment de son gant de cuir. Mon père est projeté contre le mur qui, en tremblant, fait tomber un cadre qui y était accroché. Il se brise sur le sol.

Deux hommes se placent de chaque côté de moi pendant qu'un troisième me passe les menottes. Puis ils m'embarquent, laissant mes parents atterrés et leur porte détruite.

Je jette un dernier coup d'œil vers ceux qui m'ont donné la vie, je n'aurai pas pu en profiter longtemps. J'avais encore tant de choses à leur dire. J'entends les cris muets de ma mère, agenouillée près de mon père encore sonné par la violence de l'intrusion.

Les policiers me font descendre l'escalier rapidement, je ne touche pas toutes les marches. Puis ils me font monter dans un fourgon, où se trouve déjà l'homme qui m'a dénoncé.

- C'est bien lui, dit-il aux policiers. Alors, on fait moins le malin ?
- Mais qu'est-ce que je t'ai fait, bon sang !
- Je t'avais dit de laisser Alice tranquille, tu ne sais pas qui je suis, tu ne sais pas qui elle est.
- La fille du Préfet ? Et alors ? Une fille à papa insolente, arrogante et pas très reconnaissante.
- Tu l'as faite enlever !
- N'importe quoi ! Qu'est-ce qui peut bien te faire croire ça ?
- Je ne crois pas aux concours de circonstances, tu l'as suivie l'autre jour à la bibliothèque, et aujourd'hui je te retrouve à l'endroit même où elle a été kidnappée. Ce n'est pas un hasard.
- Pourtant si, je n'ai rien à voir dans cette histoire.
- On verra ce qu'en dit le Préfet, quand je lui ai raconté ça, il a tenu à t'interroger particulièrement. J'aime autant de dire qu'il est sur les dents depuis qu'il sait que sa fille a été enlevée. Je te conseille de ne pas lui résister et de tout lui avouer en bloc.
- Encore faudrait-il que je sache quelque chose. Je répète que je ne suis pour rien dans cette histoire, moi !
- Bien sûr ... dit-il en ricanant.

22. Hangar

Deux nuits que je suis enfermée ici, seule, sans même savoir ce que me veulent mes ravisseurs. On m'apporte régulièrement de quoi manger : des boîtes de conserves à peine réchauffées que je mange sans assiette ni couverts. J'ai évidemment cherché à m'échapper, mais toutes les issues sont bien verrouillées. J'ai arrêté de taper sur la tôle du hangar quand mes mains se sont mises à saigner. Personne ne semble m'entendre, d'ailleurs je n'entends moi-même rien ni personne. Au loin, peut-être une rue, mais pas très fréquentée.

Je me demande ce que fait mon père à cette heure. Richard a dû évidemment donner l'alerte et j'imagine qu'une bonne partie des effectifs de la police est mobilisée pour ma seule disparition. Je ne sais pas si je peux faire confiance à la police. Ils se montrent parfois si peu efficaces. Comment arriveraient-ils à me trouver ici ?

Le mieux est que je parvienne à m'évader seule, mais cela ne va pas être chose facile. La seule faiblesse de leur prison, c'est quand on vient me nourrir : la porte s'ouvre quelques secondes, le démenageur arrive avec un plateau dans les mains, il est alors vulnérable. Enfin, il est un tout petit peu plus vulnérable seulement. Il reste beaucoup plus fort que moi, il est aussi mieux nourri, et il a l'ascendant psychologique, il est en position de force.

L'heure du repas approche, je vais tenter une action. J'ai repéré dans le fond du hangar une pelle de maçon. Je la saisis et je me poste derrière la porte, debout sur une botte de paille en essayant de garder mon sang-froid. Ne me voyant pas immédiatement, il sera surpris et je profiterai de son étonnement pour l'assommer à coup de pelle. Ça devrait marcher. Ça doit marcher !

J'entends des pas. Il approche.

La clé se glisse dans la serrure, il me semble qu'elle met un temps interminable à ouvrir le verrou. Ma pelle tremble au-dessus de moi. Un instant, je me dis que je suis folle et commence à baisser les bras, mais la porte s'ouvre à ce moment là, me redonnant un coup de fouet. Je ferme les yeux et assène un méchant coup de pelle. La pelle heurte d'abord la porte mais rebondit et finit par toucher la cible dans un bruit sourd et caractéristique.

<Bong>

J'ouvre les yeux. Mon dieu ! Mais ce n'est pas le déménageur ! C'est une femme que je viens de frapper si violemment ! Je descends vers elle et l'examine rapidement. C'est une jeune fille blonde que je ne connais pas. Elle n'a pas de papiers sur elle, et ne porte pas d'uniforme. Elle n'est sans doute pas de la police. Mais comment savoir ce qu'elle venait faire ici. Amie ? Ennemie ?

La porte est restée entrouverte et j'hésite à la laisser ici dans cet état. Après tout, elle venait peut-être pour m'aider. Et le déménageur qui va bientôt arriver avec son plateau, ça n'est pas le meilleur moment pour partir. Je jette un œil rapide à l'extérieur pour savoir au moins où je suis.

Il y a effectivement une rue un peu plus loin, à une centaine de mètres. Le hangar est au fond d'une grande cour, à côté d'une maison assez imposante. J'aperçois mon ravisseur au coin de cette maison, il apporte mon plateau-repas. Je m'apprête à courir vers la rue en criant, mais je vois, en jetant un dernier coup d'œil sur la porte, qu'un bout de métal sort de la serrure. La fille l'a crochetée ! Elle n'est pas des leurs. J'enlève le morceau de fer et referme rapidement la porte, le déménageur arrive lentement avec mon plateau en boitant, j'ai le temps de dissimuler le corps de la fille qui reste encore inanimé. Je la cache sous le camion, en espérant que le gars n'ait pas l'idée saugrenue de l'utiliser.

Il entre. Il est surpris que la porte ne soit pas verrouillée, mais fait mine de ne s'être rendu compte de rien, croyant sans doute qu'il avait oublié de fermer la dernière fois. Ce genre de bonhomme n'aime pas admettre ses faiblesses.

- Tu te mets au jardinage ? me demande-t-il en désignant la pelle qui est restée derrière la porte.
- De nous deux, je ne suis pas celle qui a le plus besoin de culture, visiblement.
- Mais c'est qu'elle vous mordrait l'effrontée !
- Ça n'est pas l'envie qui manque, en effet.
- Ne t'avise pas de faire une chose pareille, tu t'en mordrais les doigts, justement.
- Vous comptez me garder ici encore longtemps ? Je pourrais peut-être au moins savoir pourquoi ?
- A quoi bon savoir pourquoi ? A partir du moment où on ne te laisse pas le choix, pas besoin de discuter.

Il pose le plateau et reprend le plateau de la veille et sa boîte de cassoulet presque vide. J'entends sous le camion des mouvements qui me laissent penser que la fille ne va pas tarder à revenir à elle. Pas maintenant !

- Estime-toi heureuse, je ne te fais pas faire la vaisselle. Pourtant quelque chose me dit que tu mériterais de t'atteler à ce genre de basse besogne...
- Je me demande alors quelles tâches seraient affectées aux abrutis de votre genre !

Il a déjà tourné le dos et s'apprête à refermer la porte, sans dire un mot de plus. Je l'entends qui vérifie plusieurs fois que la porte est convenablement fermée. Dès que je l'entends suffisamment éloigné, je cours sous le camion pour porter secours à la fille. Je la tire à découvert et lui passe un peu d'eau sur le visage. Elle était effectivement en train de se réveiller. Elle se touche d'abord la tête en fronçant les

sourcils. Elle a pris le coup de pelle juste au sommet du crâne. Heureusement, il a été freiné par le rebond sur la porte, j'aurais pu sinon lui fendre le crâne.

- Où suis-je, dit-elle ?
- Vous n'avez pas une autre question pour commencer ? Parce que celle-là, malheureusement, je ne peux pas trop vous répondre, dis-je en essayant d'être quand même un peu rassurante et souriante.
- Qui êtes-vous ?
- Ah, là c'est mieux ! Je suis Alice Saintereine, fille du préfet. Enlevée par un déménageur idiot qui me détient ici depuis deux jours sans que je sache pourquoi. Et vous ?
- Je... Je m'appelle ... Claire... Je crois.
- Ça n'a pas l'air très « clair » dans votre tête, justement !
- Ça ne l'est pas du tout non.
- Et que veniez-vous faire ici, vous ?
- Je suis venue pour chercher Brian. Son père m'a dit que je le trouverais ici. Vous le connaissez ? dit-elle en se frottant l'arrière de la tête.
- Si je le connais ? Oui et non. Mais c'est aussi à cause de lui que je suis ici, c'est lui que j'allais chercher quand j'ai été kidnappé. Apparemment, il y a donc bien un lien entre ces deux faits.
- Bien sûr, vous êtes chez les ex-geôliers de Brian, ce sont vraisemblablement eux qui vous retiennent ici, ils n'en sont pas à leur coup d'essai. J'imagine que c'est l'un d'entre eux qui m'a donné ce coup sur la tête. Ouhh, j'ai mal !
- A vrai dire, pas exactement.
- Hein ? C'est qui alors ?
- J'ai bien peur que ce soit moi...
- Mais t'es folle, tu aurais pu me tuer !

Elle se redresse et semble avoir maintenant retrouvé tous ses esprits.

- Euh... On se tutoie alors ? Je te demande pardon, je pensais frapper le déménageur et pouvoir m'échapper. Je suis sincèrement désolée.

Elle s'apprête à m'insulter, commence une phrase mais s'arrête aussitôt, pensive. Comme si quelque chose l'empêchait finalement de parler.

- Je t'ai dit que je m'appelais comment tout à l'heure ?
- Claire.
- Non, mon vrai nom c'est Agnus. Je me souviens maintenant.
- Agnus comment ?
- Agnus. Tout court.
- Ah.
- Et ton déménageur, il va revenir, donc ?
- Il est venu pendant que je t'avais mis sous le camion.
- Sous le camion ?
- Il fallait bien que je te mette quelque part. Il n'aurait pas franchement apprécié que tu viennes me tenir compagnie !
- Admettons.
- Tu ne me crois pas ? Regarde il a apporté ce plateau là-bas !
- C'est ton repas ?
- Oui, on peut appeler ça comme ça.
- Bon. Je propose qu'on partage ta boîte de conserve et qu'on fasse le point sur tout ça. Je reprends doucement mes forces et après le repas, on repartira sur de bonnes bases.
- Je n'ai pas bien faim, mais allons-y, on a le temps de toute façon.

Nous nous installons autour de la palette qui me sert de table. Le repas est très convivial : nous pêchons tour à tour à même

la boîte avec nos doigts les lentilles tièdasses que nous a gentiment servies le démenageur. Un dîner quatre étoiles.

Agnus entame à nouveau la conversation :

- Récapitulons. Tu étais à la recherche de Brian pour quelle raison, au juste ?
- Eh bien... Je l'ai rencontré à plusieurs reprises ces derniers jours. Il m'a d'abord aidée à traverser la route alors que j'étais encore en fauteuil roulant, suite à un banal accident de la route. Puis je l'ai croisé à la bibliothèque et comme entre temps mon père m'avait dit de me méfier de ce trépané, j'ai pris peur, j'ai cru qu'il me suivait et j'ai alerté le directeur de l'établissement. Enfin, je l'ai alerté indirectement, nous dirons, puisque c'est notre domestique, qui l'a fait. A cette occasion, dans le bureau du directeur, il a raconté son histoire d'enlèvement et de séquestration, son évasion et je dois avouer que je l'ai cru. Il me semblait sincère. Mais peu de temps après, je le voyais se vanter à une réunion de trépanés d'avoir participé au raid de la Préfecture. En tant que fille du préfet, je ne pouvais l'admettre et je l'ai finalement catalogué comme un terroriste, et j'ai envoyé une lettre anonyme à la Préfecture. Anonyme pour ne pas que mon père apprenne les risques que j'avais pris.
- C'est... C'est toi qui as dénoncé Brian et Chipless à la police ?
- Je... Oui, pourquoi ? Tu les connais si bien ?
- Si je les connais ?! Chipless est celui qui nous a recueillis Brian et moi alors qu'on avait tous les deux été trépanés à notre insu, sans doute. Nous sommes tous trépanés, mais nous sommes tout sauf des terroristes, nous nous battons surtout pour que les trépanés aient le droit de survivre.
- Pour tout te dire, je ne sais pas très bien ce que je dois penser des trépanés et de la façon de les intégrer dans la société. Ces derniers jours, je suis passé par toutes les

- opinions, même les plus extrêmes, à leur sujet. Et Brian y est assurément pour quelque chose.
- Tout ça ne me dit pas pourquoi tu t'es lancée à sa recherche, au fait ?
 - En retournant à la bibliothèque par la suite, je me suis souvenu d'un ouvrage que j'avais consulté quelques mois auparavant. C'était le journal de bord d'un homme qui séquestrait un jeune garçon depuis sa plus tendre enfance. J'ai fait le rapprochement avec l'histoire de Brian, seulement à ce moment, et je me suis dit qu'il disait peut-être la vérité.
 - Evidemment qu'il dit la vérité ! Pourquoi mentirait-il sur un sujet aussi grave ? Dans quel intérêt ?
 - J'ai été éduquée et j'ai vécu dans un monde où le trépané est l'intrus à éliminer. Je suis formatée pour les soupçonner du pire. Je suis jeune, je n'ai pas encore toutes les cartes en main pour juger par moi-même. Et Brian était l'une des cartes qui me manquait. Alors j'ai cherché le médecin qui l'a séquestré et je lui ai fait dire où ses véritables parents habitaient.
 - Tu as vu le docteur Esterri et tu lui as fait avouer ce qu'il a fait ?
 - Je ne lui ai pas laissé le choix !
 - Et alors ? Raconte la fin de l'histoire ?
 - J'étais à deux pas de chez les parents de Brian, dans l'avenue de l'Observatoire quand un déménageur boiteux m'a agressée, puis kidnappée. Il m'a enfermée dans le camion que tu vois là et m'a conduite ici il y a deux jours.
 - Incroyable !
 - Et toi, qu'as-tu à m'apprendre ?
 - Eh bien, le déménageur boiteux, ça doit être le frère du docteur Esterri. Je ne l'ai jamais vu, mais c'est comme ça que Brian me l'a décrit. Et ici, tu es dans le hangar derrière leur nouvelle maison. Ils ont déménagé juste après l'évasion de Brian.
 - Mais quelle famille d'ordures !

- Ça, tu l'as dit !
- Mais toi alors pourquoi recherches-tu Brian. Tu l'as connu où ? Chez ce ... Chipless ?
- Oui. Je l'ai aidé les premiers jours à rechercher sa véritable famille. Je le faisais aussi pour moi, parce que je n'ai moi-même plus vraiment de famille non plus. Je pensais que nos destins étaient en quelque sorte liés. Peut être même que nous étions tous les deux des victimes d'un trafic de jeunes trépanés. J'en suis un peu moins sûre maintenant.
- Pourquoi pas ? Il me semble avoir entendu mon père parler de ce genre d'organisation, ça n'est pas impossible !
- Vraiment ?

Le silence s'installe pendant quelques minutes. Chacune d'entre nous essaie d'assembler les pièces du puzzle pour comprendre la tragique destinée de Brian.

- Il faut que nous sortions d'ici ! finis-je par dire.
- Bravo, jolie conclusion. Et comment ?
- Tu as croché la serrure pour entrer, tu dois bien pouvoir faire de même pour sortir, je t'ai même gardé le petit bout ferraille.
- Le morceau de cintre ? Bah, il ne me sera d'aucune utilité. Regarde la serrure : elle ne s'ouvre que de l'extérieur.
- C'est juste.
- Par contre le coup de pelle a fait ses preuves, tu devrais retenter, dit Agnus en se frottant à nouveau le cuir chevelu.
- C'est que je ne maîtrise pas complètement l'outil, si je t'ai touchée, c'est presque par chance.
- Tu parles d'une chance !
- Excuse-moi... Si j'avais su.
- Bon, je me place bien en évidence à l'entrée. Profitant de sa surprise, tu lui assènes un violent coup de pelle et on n'en parle plus. De mon côté, je sais où l'on se trouve,

donc je peux courir aussitôt dans la bonne direction... Tu n'auras qu'à me suivre.

- Bon, après tout, nous n'avons pas d'autres choix...

Nous passons le reste de la journée à attendre le repas du soir. Au fur et à mesure que l'heure approche, mon estomac se noue. Je crains de manquer mon coup et cette fois de mettre quelqu'un d'autre que moi dans l'embarras.

Soudain, nous entendons des pas qui approchent.

- C'est lui ! dis-je en tremblant comme une feuille.
- Mettons-nous en place !

Elle se place juste en face de la porte et je remonte sur ma botte de paille, la pelle bien fermement tenue de mes deux mains.

La clé se glisse dans la porte, la porte s'ouvre...

Découvrant Agnus, le déménageur est clairement surpris, mais pas décontenancé, il entre dans la pièce et s'apprête à refermer la porte, Agnus me fait des énormes signes puis finit par me crier « maintenant ! » tellement je mets du temps à réagir. J'arme mon coup et ...

<bong>

La pelle rebondit sur son épaule gauche. Il lâche le plateau et quelques raviolis se répandent sur ses chaussures. Il tourne la tête vers moi.

- Encore ! me dit Agnus, encore plus fort, frappe-le !

<bong> <bong> <bong>

Le déménageur s'écroule à nos pieds, foudroyé par les trois coups de pelle qu'il a pris au-dessus du crâne.

- Cette fois, il a son compte. Sauvons-nous !

Nous nous échappons par la porte restée ouverte, le soir commence à tomber et une légère pluie fouette nos visages.

Qu'importe, nous sommes libres.

23. Confrontation

- Tu ne nous échapperas plus, maintenant, mets-toi bien ça dans la tête !

Le préfet me regarde fixement, avec une lueur de toute-puissance dans les yeux. Je suis en face de lui, attaché à ma chaise. Je suis couvert d'hématomes et la position assise m'est très inconfortable. Il essaie de me faire dire quelque chose que je ne sais pas.

Autour de nous, quelques policiers en uniforme surveillent les issues.

- Tu t'es évadé une fois de notre prison, tu as échappé à la vigilance du service d'ordre de la bibliothèque, mais ici, tu y resteras tant que tu ne m'auras pas dit où se trouve ma fille.
- Combien de fois devrai-je vous dire que je n'en sais rien ?
- Ma patience a des limites. Depuis deux jours on t'interroge, on te tabasse, on t'humilie pour que tu nous dises la vérité. Ça ne te suffit pas ?
- Je ne suis pour rien dans cette histoire. Je suis innocent !
- A d'autres ! D'abord, tu t'évades de la prison des trépanés. Tu commets un acte terroriste en attaquant la Préfecture. Ensuite, tu rencontres ma fille et la poursuis jusqu'à la bibliothèque où tu fais un scandale. On te retrouve quelques jours après sur le lieu même où elle a disparu, Richard te reconnaît. J'ai connu des prisonniers à perpétuité qui avaient un passé moins chargé !
- Coïncidences !
- Comme dans les films ? Où l'innocent se trouve être celui qui a le plus de preuves contre lui ? Et le coupable est finalement celui qu'on attendait le moins ? Je pense que tu as trop d'imagination. Le directeur de la bibliothèque me l'avait pourtant dit, mais là, ça dépasse l'entendement.

- Interrogez mes parents, je leur ai tout raconté !
- Ton père a tout nié et ta mère n'est pas en état de prononcer un seul mot.
- C'est faux ! Vous ne leur avez même pas posé la question, j'en suis sûr !
- Inutile de retourner les accusations, tu n'es pas en assez bonne position pour le faire, je crois.

Il s'approche de moi et m'inflige une gifle de plus. Quelques gouttes de sang perlent de ma joue endolorie.

- Nous allons reprendre depuis le début, en essayant d'avoir une autre approche... Comment as-tu rencontré ma fille ?
- Tout à fait par hasard, elle n'arrivait pas à traverser la rue, elle était en fauteuil roulant.
- Comment savais-tu que c'était ma fille ?
- Mais je ne le savais pas ! J'ai simplement aidé une personne à traverser la rue. C'est un crime ?
- Très bien. Pourquoi l'as-tu suivie jusqu'à la bibliothèque ?
- Je ne l'ai pas suivie. Je vous ai dit que je cherchais ma véritable identité dans les archives de l'état-civil. Par un hasard malheureux, elle était là aussi. J'ai cru comprendre qu'elle y allait souvent. Ça n'est quand même pas impossible ce que je dis.
- Les coïncidences, quand elles se produisent pour des honnêtes gens, je trouve ça tout à fait possible. Quand il s'agit d'un trépané qui vient de s'évader de prison pour attaquer la Préfecture, j'y crois tout de suite beaucoup moins. Et ensuite ?
- La personne qui l'accompagnait... Richard, c'est ça ? Il a donné l'alerte et nous nous sommes tous retrouvés dans le bureau du directeur. J'ai expliqué mon histoire, il ne m'a pas cru.
- Comment aurait-il pu !

- Il faudrait quand même me faire confiance, un minimum. Si vous partez d'emblée sur l'idée que tout ce que je dis est mensonge et affabulation, me croiriez-vous si je vous disais où est votre fille ? Le fait est que je n'en sais rien du tout. Mais ça ne signifie pas forcément que je ne vous suis d'aucune utilité. Si vous essayiez d'écouter ce que je dis en admettant, pour une fois, que c'est la vérité, ne croyez-vous pas qu'on pourrait avoir une chance de retrouver votre fille ?
- Mais je t'écoute ! Ça fait deux jours que je t'écoute !
- Vous m'écoutez sans me croire. Mon histoire est rocambolesque, peu crédible ? Soit. Mais faites quelques minutes abstraction de ça et raisonnez par l'absurde : et si ce que je disais était vrai, en quoi cela pourrait-il vous aider à la retrouver ?
- Eh bien, vas-y ! Que sais-tu ?!
- Cette nuit, j'ai repensé à un détail de cette journée. Vous dites... Richard dit qu'Alice a été enlevée en début d'après midi ? C'est bien ça ?
- C'est en effet ce qu'il a dit.
- A ce moment là, j'étais déjà chez mon père, ou plutôt dans sa boutique de reprographie. Vous voyez ?
- Oui, oui, et alors ?
- J'ai du m'enfuir parce que l'un de mes geôliers, Michaël Esterri, est arrivé je ne sais comment. Et j'ai l'impression qu'il ne me voulait pas que du bien.
- Quel rapport avec ma fille ?
- Pour l'instant aucun. Mais en m'enfuyant, je me suis arrêté pour souffler quelques secondes près d'un camion de déménagement. Je pensais bien l'avoir semé. Dans ce camion, j'ai cru entendre une voix de femme.
- « Cru entendre » ?
- En fait, j'ai entendu une voix de femme, j'ai même discuté avec elle.
- Que disait-elle ?

- Elle cherchait à sortir, apparemment on l'avait enfermée là contre son gré.
- Et tu ne l'as pas faite sortir ?
- Comment ? Je n'avais pas de moyen d'ouvrir cette porte. Le camion était fermé, évidemment. J'ai fini par partir, parce que Michaël a retrouvé ma trace. Je n'arrive d'ailleurs pas à comprendre comment.
- Comment est-il cet homme ?
- Sa principale particularité, c'est qu'il boite.
- Quoi ?!
- Il a un problème à l'une de ses jambes.
- Et tu ne m'as pas dit ça plus tôt ?
- Vous ne m'avez pas laissé l'occasion de vous le dire, d'une part. Et d'autre part, je n'ai pas immédiatement percuté que ça pouvait vous intéresser parce que j'avais un peu oublié cet épisode. J'ai vécu des choses assez fortes ces derniers temps. Il y a des détails qui m'ont échappé.
- Détails ! Il parle de détails ! C'était évidemment ma fille dans le camion de déménagement ! Richard a également dit que le déménageur traînait la jambe, ça ne peut être que lui.
- Curieuse coïncidence en effet... Mais pourquoi en voudrait-il à votre fille ?
- Sans doute que tu ne m'as pas dit tout ce qui s'était passé entre ma fille et toi. Tu l'as mise en danger et tu refuses de l'avouer. Recollez-moi ce gars là en prison et faites partir une équipe de 10 policiers chez Esterra. Et des bons !

Il montre du doigt le policier le plus gradé qui s'exécute aussitôt, en appelant au talkie-walkie l'un de ses collègues. Deux autres policiers attrapent ma chaise et me transportent sur elle jusqu'à une cellule individuelle bien gardée, au sein même de la Préfecture.

Quelques heures plus tard, j'entends des portes qui claquent et des pas qui approchent de ma cellule. C'est le Préfet, il a l'air furieux.

- Personne chez les Esterri. La maison est vide. J'espère que tu n'as pas essayé de me gruger.
- Je n'ai essayé de gruger personne, je vous ai raconté ce que j'ai vu et vous avez tiré les conclusions tout seul !
- En tout cas, il n'y a rien, ni personne dans la baraque. C'est vide de chez vide.
- Vous êtes allés à quelle adresse ?
- Celle qu'indiquait l'annuaire, Esterri Lionel et Michaël, c'est bien ça, non ? Ils n'ont même pas d'homonymes, on n'a pas pu se tromper.
- Ils ont déménagé.
- Hein ?!
- Vous êtes allés dans la maison où j'ai passé mon enfance en captivité. Depuis que je me suis évadé, ils ont déménagé. Sans doute pour éviter des preuves accablantes au cas où je les aurais dénoncés.
- Pourquoi ne l'as-tu pas fait, d'ailleurs ?
- Parce que vos gentils policiers ne m'ont plus écouté à partir du moment où ils ont vu que je n'avais pas de puce. Ça ne vous a pas surpris que j'aille directement au commissariat, si vous pensez toujours que je suis le malfaiteur que vous décrivez ?
- Et leur nouvelle adresse, tu l'as ?
- Non. Mais par contre, je sais y aller depuis un endroit que je connais.
- Montre sur la carte !

Il me tend une carte d'état-major.

- Je ne crois pas que je vais m'en sortir avec une carte, il faudrait que je voie les rues autour, les bâtiments.
- Tu veux nous faire perdre du temps ?

- Ça ne fait pas si longtemps que je connais cette ville, bien que j'y aie toujours vécu.
- Bon, ok, passez-lui les menottes et détachez-le de sa chaise. On l'embarque dans le fourgon. Je viens avec aussi.

Le policier de faction devant ma cellule sort les menottes de sa poche et me les passe aux poignets après m'avoir libéré de ma chaise. Je suis soulagé de pouvoir enfin me mettre debout. Les contusions dans mon dos sont réveillées à chaque choc par les barreaux de la chaise lorsque je suis assis.

On me conduit jusqu'au fourgon. Il y a des dizaines de policiers autour de moi comme si j'étais un dangereux terroriste.

Le Préfet monte à l'avant et moi à l'arrière avec 6 policiers en tenue d'intervention. Tous sont exagérément musclés et déterminés. Il règne à l'intérieur du fourgon une ambiance d'excitation mêlée de stress. Et aussi une sale odeur de sueur. Chaque bosse sur la route me rappelle que, si je ressens les pires douleurs en étant assis, je ne peux même pas tenir debout.

- Où va-t-on ? me demande le Préfet.
- Allez à la bibliothèque, de là je pourrai vous emmener chez les Esterri.

Toutes sirènes hurlantes, le fourgon file dans les rues sous l'étonnement des passants peu habitués à ce genre de scènes dans une ville devenue très sûre. Une fois à la bibliothèque, j'indique le chemin au conducteur.

- Prenez à gauche, ici.
- Tu as intérêt de ne pas nous mener sur une fausse piste, mon gars, c'est ta dernière cartouche.
- A droite maintenant.
- Tiens bon Alice, nous arrivons.

- Voilà c'est là, juste là.
- Eteignez ces sirènes et ces gyrophares bon sang ! On va pénétrer en douceur pour ne pas qu'ils lui fassent de mal. Allez vous garer plus loin, dans la petite rue, là-bas !

Le fourgon de police s'immobilise à cheval sur un trottoir. Le préfet et deux policiers restent avec moi à l'intérieur. Les autres partent en courant en direction de la nouvelle demeure des Esterri, et s'apprêtent à donner l'assaut en douceur.

Le soir est tombé, et les longues minutes qui s'écoulent avant que l'un des policiers ne reviennent au véhicule nous semblent interminables.

- Il n'y a personne, dit le policier un peu essoufflé.
- Comment, personne ?
- Pas un chat.
- Je descends. Toi tu viens avec moi, dit le préfet en me montrant du doigt.

Toujours menotté, j'accompagne le préfet et les deux policiers jusqu'à la maison.

- C'est bien ici, dis-je pour me rassurer moi-même. C'est bien cette maison.

Un autre policier ressort de la maison et confirme :

- Il n'y a personne. Mais il y a encore des meubles, c'est habité.
- Fouillez partout. Les tiroirs, les papiers, il doit bien y avoir un truc compromettant dans le tas, ordonne le Préfet.

Je regarde autour de la maison. Je reconnais l'arbre qui m'a permis de m'échapper lors de ma visite des lieux. Derrière l'arbre, au fond de la cour, il y a un hangar.

- Et là ? Dis-je en montrant du doigt le bâtiment.
- Allons-y ! dit le préfet.

Les deux policiers passent à l'avant et avancent prudemment jusqu'au hangar en observant le moindre mouvement aux alentours.

Arrivés devant la porte, ils se postent chacun d'un côté, l'arme tenue des deux mains et pointée vers le ciel. L'un d'eux donne un violent coup de pied dans la porte qui cède aussitôt, le second s'engouffre dans l'édifice, et vérifie en quelques dixièmes de secondes qu'il n'y a pas d'embuscades ou de pièges.

Le hangar est complètement vide, lui aussi. Quelques bottes de paille sont entassées ça et là. Le Préfet shoote, sans la voir, dans une boîte de conserve vide. Le bruit met en alerte les policiers qui évitent de justesse de la plomber en risquant de blesser leur supérieur suprême.

- Il n'y a rien non plus ici, dit un policier.
- Je vois ça, constate le Préfet, excédé.
- Ils ont pu ranger le camion ici, dis-je pour donner un sens à notre venue.
- Je m'en fous du camion ! C'est ma fille que je cherche !

Les deux policiers me serrent violemment les deux bras et me raccompagnent en force jusqu'au fourgon. Le Préfet n'en finit plus d'insulter la terre entière et moi en particulier. J'ignore quel sort il me réserve, mais je sens que cela va être ma fête. Je crains le pire.

Le voyage du retour se déroule sans encombre. Le Préfet s'est finalement tût, je le vois à l'avant en train de se concentrer pour réfléchir, le pouce et l'index enfoncés dans ses yeux tirés par des heures de veille et de panique.

On me ramène directement dans le bureau du Préfet et on me rattache à une chaise. Les policiers s'en vont et pendant quelques minutes, je suis seul à attendre dans cette pièce. Sur le bureau, je revois la photo du Préfet et de sa fille, dans un petit cadre rouge. Ces dernières heures, il a dû la regarder des centaines de fois en pensant à elle. J'aimerais l'aider, mais...

Le Préfet entre et s'assied en face de moi, de l'autre côté de son bureau.

- Et maintenant ? Que fait-on ?
- Je l'ignore.
- Je crois que tu n'ignores rien du tout. Je pense que tu as fait tout ça pour nous faire perdre notre temps. Depuis le début, tu te paies notre tête ! Tu sais exactement où est ma fille depuis la seconde où l'on t'a embarqué ! Tu le sais mais tu ne le diras pas parce que tu n'as plus rien à perdre ! Tu t'en fous, tu es un trépané, tu n'as aucun avenir dans ce monde. Une de tes tares est peut-être l'absence totale de morale et de conscience. Même si je te torture ou je menace de te tuer, tu ne feras que rire de mon désespoir...

Il éclate en sanglots, mais se reprend très vite, se lève et s'approche pour me gifler une nouvelle fois. Je lis dans son œil une rage décuplée, je ferme les yeux en attendant le violent impact...

Quelqu'un entre.

- Papa !
- Alice ?!
- Mon Dieu, mais qu'allais-tu faire, papa ? dit Alice en me voyant ainsi attaché.
- Mais où étais-tu ?

J'ouvre enfin les yeux, pour m'assurer de ce que j'ai entendu.

Alice est bien là, avec... Agnus ?

24. Incompréhension

- Mon Dieu, mais qu'allais-tu faire, papa ?
- Mais où étais-tu ? répond mon père.

J'ai peine à croire la scène que j'ai sous mes yeux. Brian est attaché à une chaise, visiblement maltraité, battu. Mon père lui fait face la main tendue en l'air et l'œil mauvais.

- Je crois que nous avons pas mal de choses à nous dire. Et il semble que j'arrive juste à temps. Détache-le tout de suite ! Il n'est pour rien dans cette histoire.
- Détacher celui qui t'a faite enlever ? Sûrement pas. On a eu assez de mal à le coincer et ce n'est pas son seul méfait...
- Papa, il faut le croire, il dit la vérité !
- Arrête de me parler de lui et parle-moi de toi d'abord, tu es en bonne santé ? Que t'ont-ils fait ? Qui était-ce ?

Mon père s'approche de moi et me tâte comme s'il voulait recompter tous mes membres. La haine dans ses yeux a laissé place à la tendresse apeurée. Je sens ses mains trembler sur mon corps.

- Laisse-moi d'abord te présenter Agnus, celle qui m'a libérée.
- Euh... Bonjour... dit Agnus, un peu intimidée, voire effrayée par ce qu'elle voit.
- Bonjour Mademoiselle. Et merci pour ce que vous avez fait. Qui êtes-vous ?
- Je m'appelle, euh... Agnus.
- C'est une trépanée, Papa.
- Ah ! Décidément...
- Ça n'enlève rien à ce qu'elle a fait, n'est-ce pas ?

- Raconte-moi plutôt ce qui s'est passé. Je veux que les coupables soient arrêtés et sévèrement punis. Je vais leur apprendre, moi...

Je raconte alors toute l'histoire à mon père, cette fois sans lui cacher mes escapades au nez et à la barbe de Richard, ma virée nocturne à la réunion de trépanés...

- Ainsi la lettre anonyme venait de toi ? Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit directement ?
- Je craignais que tu ne me pardonnes pas de t'avoir désobéi en courant des risques inutiles.
- Tu vois que j'avais raison : il y avait des risques.
- Ça n'est pas le plus grave, ce qui l'est c'est que j'ai accusé Brian à tort, dis-je en jetant un œil vers ce dernier.

Brian lève la tête et écoute avec plus d'attention. Jusqu'ici, il ne se sentait pas plus concerné que ça par mon histoire.

- Comme toi, ou à cause de toi, papa, j'ai cru que les trépanés étaient réellement irrécupérables et fondamentalement méchants. L'impression contraire que j'avais eue quand Brian m'a aidée à traverser la route s'est rapidement effacée quand je l'ai revu à la bibliothèque, puis quand j'ai appris qu'il faisait partie des gens qui sont entrés par effraction dans la Préfecture. Dans « ta » Préfecture.
- Je ne connais pas de trépanés honnêtes, dit mon père en jetant un œil interrogateur sur Agnus qui devient toute rouge.
- Seulement l'histoire de Brian, celle qu'il a racontée au directeur de la bibliothèque m'a interpellée. Je n'en étais pas consciente à ce moment, mais j'avais déjà vu cette histoire quelque part. Un peu comme ces moments, tu sais, où on a l'impression d'avoir déjà vécu ça.

- On a tous eu ces espèces de flashes, mais la science a prouvé déjà maintes fois qu'il n'y avait pas lieu de croire à de la prémonition ou à toute autre chose de plus ou moins paranormal. C'est le fonctionnement complexe de notre cerveau qui produit ce genre de fantaisies, il ne faut pas y prêter plus d'attention que ça.
- Tu n'y es pas : il ne s'agissait pas d'une prémonition mais simplement de mémoire. J'avais lu quelques temps auparavant, à la bibliothèque, un journal de bord fort précis qui parlait de la séquestration d'un jeune homme. Les points communs avec l'histoire de Brian étaient plus que nombreux. A n'en pas douter, c'était la même histoire.

Brian me regarde avec de plus en plus d'intérêt. Sans doute qu'il n'a même jamais eu connaissance de l'existence d'un tel ouvrage. Et il doit penser que cela pourrait lui être d'une grande utilité pour faire le point sur son passé et comprendre. C'est seulement en le voyant me regarder avec cette insistance que je me rends compte que j'aurais dû emprunter cet ouvrage à la bibliothèque, la dernière fois.

- Comment ce cahier a-t-il pu se retrouver à la bibliothèque ? Ils font dans le livre-réalité de mauvais goût, maintenant ? Je pensais que ce type de concept était réservé à la télévision.
- Je ne sais pas comment cela s'est retrouvé à la bibliothèque, mais j'imagine que les bibliothécaires l'ont classé là comme une fiction. Ils ne se sont pas rendus compte.
- Incroyable comme tout ce qui tourne autour de ce jeune homme est abracadabrant. A croire qu'il le fait exprès !
- En tout cas, le journal m'a amené à la bonne personne : le docteur Esterri, gynécologue. C'est lui qui m'a avoué l'identité des véritables parents de Brian. Les Anglais. Et c'est eux que j'allais voir quand j'ai été enlevé par le déménageur boiteux.

- Vous voyez, je vous l'avais dit ! dit Brian avec un brin de défiance.
- Toi, ferme-là, si tu crois que ça va excuser toutes tes erreurs...
- Ses erreurs ?
- Il est entré ici même, dans ce bureau, par effraction, il a saboté le matériel de l'Etat. Et puis tout ce dont on ne s'est peut-être même pas rendu compte. Il t'a mise en danger, consciemment ou non. Il retourne donc aussitôt en prison, et il y reste, cette fois.
- Mais enfin, c'est insensé, risque Agnus en avançant d'un pas.
- A votre place, je resterais en dehors de ça, mademoiselle Agnus. Vous avez eu la bonne idée de sauver ma fille et je ne peux que vous en remercier, mais n'abusez pas de ma gentillesse. Dois-je vous rappeler votre statut et ce que vous risquez à ce titre ? D'abord comment êtes-vous arrivée avant la police ? Qui vous a donné l'information ?
- En fait, moi je cherchais Brian...
- Parce que vous connaissez cet individu ? De mieux en mieux !
- Eh bien dites-moi, ça n'est pas facile de tenir une conversation avec vous. Vous remettez tout en cause à chaque phrase ! Vous avez une femme ? La pauvre !

En disant ça, Agnus ne sait pas qu'elle commet une gaffe monumentale. Ma mère est décédée peu de temps après ma naissance, quelques mois peut-être un an, dans des circonstances que je n'ai jamais bien comprises. Pendant longtemps mon père s'est senti coupable et il n'a d'ailleurs jamais abordé le sujet avec moi. Cette phrase vient juste d'ouvrir une cicatrice qui était restée douloureuse, à n'en pas douter.

- Sortez d'ici immédiatement ! dit simplement mon père en contenant sa colère.

- C'est bien ce que je disais...
- Sortez !

Agnus tourne alors les talons et sort en me jetant un dernier coup d'œil dont je ne comprends pas immédiatement la signification. Quelque chose entre « bonne chance » et « adieu ».

Brian regarde son amie prendre la porte avec une certaine inquiétude. Il me semble d'ailleurs déceler dans son regard quelque chose de plus fort que la simple inquiétude.

Après quelques minutes de silence gênant, mon père reprend ses esprits.

- Bien. Il nous faut donc retrouver les Estერი. Si j'ai bien compris, ils sont frères.
- Je saurai t'amener chez eux, je suis revenu de là-bas à pied, avec Agnus.
- C'est inutile, on y est allé tout à l'heure et il n'y avait déjà plus personne, ils ont tout vidé.
- En si peu de temps ?
- Je voulais dire qu'ils avaient déguerpi et pris leur camion de déménagement. Ils n'ont pas vidé la maison, mais on n'a rien trouvé dedans, de toute façon.

Mon père attrape son téléphone et donne l'ordre de rechercher un camion de déménagement avec deux hommes, dont l'un est handicapé de la jambe. Il donne également à la police l'identité de mes ravisseurs, qui se trouvent être aussi ceux de Brian.

Pendant que mon père est au téléphone, je regarde Brian et m'approche de lui. Malgré ses contusions et sa position humiliante, il reste très courageux. Ses cheveux bruns ont été visiblement malmenés et quelques mèches sont restées collées par la sueur et le sang sur ses tempes. Il porte une chemise à carreaux jaune maculée de tâches et un jean bleu qui dessine

parfaitement le contour de ses cuisses galbées. Ses vieilles baskets usées ont dû faire avec lui des kilomètres et traverser les années. Je me penche à ses pieds pour lier l'un de ses lacets qui est défait. Je lui chuchote :

- Ça va ?
- Ça pourrait aller mieux. J'ai mal au dos, à la tête. Ils ne m'ont pas ménagé ces dernières heures.
- Je suis désolée...
- Tu n'es pas responsable de tout ça. Ce sont nos kidnappeurs qu'il faut remercier. Là-dessus, ton père a raison, il faut les choper, et vite.
- Tu sais, moi je crois à ton histoire. Je l'ai lue avant que tu me la racontes. Je suis sûre que tu dis la vérité maintenant.
- J'aimerais retrouver ce journal de bord. Tu sais où le trouver ?
- A la bibliothèque, comme je l'ai dit. J'irai te le chercher.
- Pourquoi ferais-tu ça ?
- Parce que je ne parviendrai pas à empêcher mon père de te remettre en prison. Et que tu ne pourras donc pas le faire toi-même.
- Ce n'était pas vraiment ma question. Quelle est ta motivation là-dedans ?
- Alice, lève toi ! intervient mon père.

Il a raccroché son téléphone. Je m'empresse de me relever en regardant Brian silencieusement. Ses yeux bleuis par les coups m'inspirent étrangement une confiance extrême.

- J'ai demandé à ce qu'on vienne le chercher, il va être conduit à la prison centrale où il sera surveillé avec les honneurs dûs à son rang de malfrat.
- Mais enfin, papa, tu vois bien qu'il dit la vérité...
- Suffit. Quant à toi, j'ai demandé à un médecin qu'il vienne t'examiner. Il va arriver d'une minute à l'autre.

Quelques secondes plus tard, deux policiers arrivent dans le bureau et détachent Brian pour mieux le menotter ensuite. Ils le guident jusqu'à la porte. Je le suis du regard avec un violent sentiment d'impuissance qui me serre le ventre. Dès qu'il a disparu derrière la porte, je l'entends crier comme si on le rouait à nouveau de coups. Il essaie de vociférer quelques mots, mais je devine les policiers en train de le bâillonner. Sa voix s'étouffe et s'éloigne. Aussitôt après, un médecin en blouse blanche apparaît à la porte.

- Bonjour, Docteur, vous avez fait vite et je vous en suis reconnaissant. Je vous demande d'ausculter ma fille qui a vécu des événements peu heureux ces deux derniers jours. Faites un examen complet, radio, prise de sang, ... Je ne veux rien laisser au hasard.
- Pour la radio, il faudra passer à mon cabinet, je n'ai pas le matériel ici.
- Bien sûr, elle vous accompagnera en sortant d'ici. Faites tout ce que vous pouvez maintenant et on verra ensuite. Je veux avoir des résultats rapidement.

Le médecin est grand et chauve. Sa peau est marbrée et brillante, comme celle d'une statue de cire. Il s'approche de moi pour prendre ma tension et écouter mon cœur. Tout est parfaitement normal.

- Avez-vous souffert de la faim pendant votre détention ?
- Pas exactement, je n'avais pas trop d'appétit et j'étais quand même nourrie. Mal, mais nourrie. Et puis, ça n'a duré que deux jours.
- Il n'en faut pas plus pour avoir des problèmes de déshydratation ou manquer de telles ou telles substances dont votre corps a besoin. La prise de sang nous renseignera là-dessus.

Lorsqu'il est à genoux devant moi pour examiner mes réflexes, je constate que son crâne dégarni est très accidenté. J'y vois mêmes quelques cicatrices qui semblent toutes récentes. Cet homme a véritablement un physique particulier.

- Je ne constate rien d'anormal à première vue, dit le médecin à mon père. Il faudrait que je poursuive les tests à mon cabinet maintenant.
- Très bien. Vous avez besoin de quelque chose ? J'ai des agents qui peuvent vous accompagner si vous le souhaitez, pour vous éviter de me ramener Alice ensuite ?
- Ça ne sera pas nécessaire, mon cabinet est à deux pas, et je pourrai ainsi vous commenter les résultats de mes analyses au retour.
- Parfait ! J'espère que vous ne découvrirez rien de particulier.
- Rassurez-vous, quelque chose me dit qu'il n'y a rien à craindre. Elle est en pleine forme !

Je sors du bureau après avoir embrassé mon père, et nous nous dirigeons vers l'ascenseur qui nous conduira au rez-de-chaussée. Dans ce huis clos, je perçois une odeur qui ne m'est pas complètement étrangère. Je m'agenouille pour lier mes lacets et jette un œil au passage sur les chaussures du médecin. Je les ai déjà vues également.

Je me relève, interloquée et me tourne vers l'homme pour en avoir le cœur net. Je sens alors au milieu de mon dos un objet métallique et pointu.

- C'est un Magnum 357. Un geste inconsideré, un écart de la voix et tes poumons n'auront plus jamais besoin de radio puisqu'on pourra lire son journal à travers. Tu avances avec moi jusqu'à la voiture dès que la porte de l'ascenseur s'ouvre. Et puis j'allais oublier : tu affiches un joli sourire à ton non moins joli visage pour que personne ne se doute de rien.

- Qui êtes-vous ?
- Sans barbe et sans cheveux tu ne reconnais déjà plus ton bon vieux gynécologue ? Ta dernière visite m'a un peu inquiété et je crains que tu n'aies jamais d'enfant si ça continue comme ça. Tu vis trop dangereusement...

25. Prison

En quittant le bureau du préfet entre les deux policiers, je ne cherche pas à me débattre. Je sais bien que toute résistance est vaine et ne ferait qu'aggraver mon cas déjà assez désespéré. Mais en croisant cet homme en blouse blanche qui vient ausculter Alice, je ne peux pas m'empêcher de crier pour qu'on ne le laisse pas rentrer. Malgré son maquillage et son changement de coiffure, je reconnais parfaitement la silhouette et la carrure de Lionel Esterri. Lui aussi me reconnaît immédiatement et me jette un œil vengeur, tout en faisant comprendre aux policiers qui m'accompagnent que mon attitude est intolérable. Aussitôt, les policiers posent leurs mains sur ma bouche, tentent de me calmer. Puis ils finissent par sortir un rouleau de ruban adhésif puissant qu'ils me plaquent violemment sur les lèvres. Comme je me suis agité, je suis un peu essoufflé et l'impossibilité de respirer par la bouche me fait tourner la tête pendant un instant. Je suis obligé de me calmer un moment, et quand j'ai repris suffisamment d'air pour me manifester à nouveau, nous sommes déjà loin et Lionel est déjà entré dans le bureau du Préfet. J'ignore la raison pour laquelle il se jette ainsi dans la gueule du loup, mais je crains que cela ne soit pas très bon, ni pour moi, ni pour Alice.

Les agents de police me jettent dans un fourgon qui m'emmène jusqu'à la prison centrale, celle-là même où j'ai passé quelques heures avant de rencontrer Chipless et Trojan. Contrairement à mon premier séjour, je bénéficie cette fois d'une cellule privée et d'une surveillance spéciale. Je ne pense pas qu'on puisse parler réellement d'une faveur, puisque le but est avant tout que je ne m'échappe pas d'ici.

Dans un premier temps, j'apprécie de pouvoir enfin me mettre debout, ou couché, mais surtout plus assis. Je fais d'abord les cent pas pour me dégourdir les jambes, puis je

m'étends sur le banc de bois et réussis à m'endormir rapidement, malgré les douleurs qui me torturent le cerveau.

A mon réveil, je suis plus à même de faire le point sur ma situation. Je ne sais pas exactement à quelle sauce je vais être mangé. J'ignore même si je vais être jugé, car j'ai cru comprendre que le Préfet avait le pouvoir de décider sans jugement du sort des trépanés. Il y a de bonnes chances que je passe ici le restant de mes jours si rien ne se passe. Alice est mon seul espoir, avec la maigre influence qu'elle a sur son père. Elle pourrait éventuellement faire raccourcir ma peine, mais avec la venue inopinée de Lionel, qui sait ce qui a pu arriver ?

Ma cellule est étroite et le mobilier se résume à un banc et des toilettes. Des barreaux en acier me séparent des deux agents qui sont chargés de ma surveillance. Ils ne font pas bien attention à moi, ils discutent entre eux assis sur un banc semblable au mien qui se trouve de leur côté. D'une certaine façon, ils sont dans la même prison que moi, à la différence près qu'eux ont une porte, non verrouillée, qui leur permet de sortir quand bon leur semble. Ils portent chacun un talkie-walkie que l'on entend grésiller de temps en temps. Visiblement, ils n'y prêtent guère attention.

La porte de ma cellule est commandée par le même système que la cellule collective de laquelle j'étais parvenu à m'évader. Mais dans ce cas, ouvrir la porte et courir ne suffirait pas. Je suis seul, ils sont deux. Sans compter tous les autres agents que je risque de rencontrer jusqu'à la sortie.

Je m'allonge à nouveau sur ma couche, à plat ventre cette fois pour soulager mon dos endolori, et fixe le mur blanc en face de moi. Profitant de sa couleur neutre qui ne demande aucun effort particulier de mon cerveau, j'essaie de me concentrer sur ce que j'entends.

Les deux gardiens parlent de sport. Ils semblent être chacun supporter d'une équipe de football locale et refont le match

du week-end dernier. La discussion est virulente et les arguments sont pointus, il s'agit de véritables connaisseurs. Leurs voix couvrent la plupart du temps les crachotements du haut parleur de leur talkie, mais en faisant bien attention, j'arrive à distinguer quelques bribes.

Je crois entendre qu'une grande majorité des policiers en service est mobilisée pour partir à la recherche d'un individu dont je n'ai pas réussi à identifier le nom. Puis, les messages se multiplient et je peux suivre en direct ce que je crois être une poursuite en voiture. Cela dure plusieurs dizaines de minutes. Puis tout d'un coup, les messages s'espacent. Et quelques secondes plus tard, j'entends distinctement « *on l'a perdu* ».

Mes deux gardiens ont fini par se taire, chacun restant sur ses positions. Le silence est rompu par un bruit extérieur, qui ne vient pas non plus des récepteurs sans fil. Comme une porte qui claque. Mais une porte blindée. Nouveau silence.

Puis un message radio : « *deux trépanés sont entrés dans la prison !* ». L'un des deux policiers à côté de moi monte le son de son appareil.

« *Ils se dirigent vers le secteur A* ».

A ces mots, ils se redressent tous les deux et reprennent leur attitude professionnelle habituelle. L'un d'eux porte même la main vers l'étui de son arme à feu. Prêt à intervenir.

Serions-nous proche du secteur A ?

Je quitte mon banc pour m'adresser à eux, les deux mains accrochées aux barreaux.

- Que se passe-t-il ?
- Toi, ta gueule ! me répond directement l'un d'eux avec une inquiétude non dissimulée.

Peu de temps après, les bruits se font de plus en plus proches. J'entends des pas, des cris :

« *Blam !!* »

Dans un fracas assourdissant, la porte vient de s'ouvrir d'un coup, projetant à terre l'un des deux policiers. Immédiatement, l'autre se met en joue et s'apprête à tirer, mais un coup de pied énergique venu de la pièce d'à côté fait voler l'arme à travers les barreaux jusque dans ma cellule. Je m'en saisis immédiatement mais ne sait pas immédiatement dans quelle direction la pointer. Le policier qui était à terre se relève et s'apprête lui aussi à dégainer. C'est à ce moment que Trojan arrive en trombe, plaquant l'homme à terre et l'immobilisant immédiatement de son poids. Je pointe alors sa propre arme vers le second policier qui, une fois les mains en l'air, est rapidement maîtrisé par Chipless qui lui noue une corde autour du corps.

- Je vous attendais avec impatience ! dis-je à mes deux complices.
- Grouille Brian ! On n'a pas le temps de parlementer.
- Donne-nous la combinaison pour ouvrir cette porte.
- Tu ne t'en rappelles plus ? 1, 5 et 9 simultanément.

Chipless exécute la manipulation sur le pavé numérique qui fait office de serrure.

- Ça ne marche pas !
- Quoi ? Essaye à nouveau.

Chipless essaie plusieurs fois, Trojan aussi, mais sans succès.

- Ils ont du modifier les codes depuis la dernière fois. Ou peut-être que cette cellule a bénéficié d'une protection particulière.
- Qu'à cela ne tienne, passe moi ton flingue, me dit Chipless, nous n'avons pas le temps.

« BANG ! »

La déflagration résonne dans cette petite pièce, me privant de mes capacités auditives pendant quelques secondes.

- Pas mal mon passe partout, hein Trojan ?!
- Allez, sors gosse ! lance ce dernier.

La porte de ma cellule s'ouvre sans effort et nous nous mettons à courir en direction de la sortie. J'ai emprunté un émetteur-récepteur à l'un des gardiens pour que l'on soit un peu au courant de ce qui nous attend.

Mais les effectifs de la police sont réduits à leur plus simple expression. Les rares policiers encore en faction dans la prison ont été remis à leur place par mes deux camarades à l'aller. Tous les autres semblent s'être lancés à la poursuite du fugitif mystère, dont je devine déjà l'identité. Quelques agents se risquent quand même à s'opposer à notre sortie, mais ils abandonnent bien vite en voyant que nous sommes maintenant armés. Alors que nous passons la porte en courant, j'entends le talkie dans ma poche qui annonce mon évacion. Malgré la gravité de la situation, je ne peux m'empêcher de trouver amusant d'entendre mes actions commentées en direct à la radio !

Nous courons pendant de longues minutes, jusqu'à entendre dans notre appareil les agents lancés à notre poursuite annoncer qu'ils avaient perdu notre piste.

Craignant une ruse de leur part, nous gardons tous nos sens en alerte mais nous ralentissons progressivement notre course.

Nous nous arrêtons près d'un terrain vague où une ancienne cabane de chantier tient encore miraculeusement debout. Nous nous y engouffrons et Trojan pose à terre un sac qu'il portait sur son dos depuis le début.

- Nous allons nous changer, et on se donne rendez-vous à la maison dans une bonne heure. Il vaut mieux qu'on se sépare.

Chipless me tend un sac plastique qui contient un survêtement.

- Un jogging fluo ? C'est tout ce que tu as trouvé pour que je passe inaperçu ?
- L'important n'est pas d'être inaperçu, mais d'être différent. Ils nous cherchent à trois et ils ont vraisemblablement un signallement assez précis qui nous correspond. En se déplaçant seuls et habillés différemment, nous diminuons les risques.
- Quand même, ce truc est jaune !
- L'œil n'est attiré par la couleur que si le cerveau ne lui commande pas de chercher autre chose. Les policiers cherchent des fugitifs, pas des gens voyants. Trojan, enfile ton tutu rose, on y va...
- ...
- Non, je déconne !

Quand nous sommes tous les trois méconnaissables, nous quittons chacun à notre tour la cabane en laissant quelques minutes s'écouler entre chaque sortie.

Je suis le premier arrivé à la maison, Agnus m'y accueille avec un large sourire.

- Ça a marché ?!
- Il semblerait. Mais attendons que nos camarades arrivent eux aussi pour en être bien sûr.

Chipless arrive presque aussitôt après, dans son smoking impeccable.

- C'est celui de mon mariage. C'est la première fois que je le remets... Il a drôlement rétréci... Trojan n'est pas encore là ?

Trojan n'arrive pas. Une heure plus tard, nous l'attendons toujours, sans dire un mot. Chipless tourne dans tous les sens et commence déjà à regretter de l'avoir laissé seul. Du fait de sa position incontestée de leader du groupe, il se fait un sang d'encre à chaque accroc dans son plan. Il redoute immédiatement le pire.

Deux heures après mon arrivée, Trojan débarque enfin dans la salle commune, tout penaud. Il s'excuse immédiatement :

- Je me suis perdu ! J'étais bien parti, rue des graviers, je tourne à droite rue du moulin et là, paf, le trou. Impossible de me rappeler du chemin de la maison. Je ne savais plus du tout où j'étais. J'ai dû m'arrêter plus d'une heure, avant que ça revienne. Et comme entre temps, j'avais fait de nombreux détours, j'étais finalement bien plus loin d'ici qu'au départ. Je suis vanné !
- Agnus, apporte-lui à manger, ça va le remettre, ordonne Chipless.
- Ça ne sent pas les gaufres ? demande Trojan avec un œil pétillant.
- Si, je t'en ai préparées rien que pour toi.
- Je me demande si ce n'est pas cette odeur qui m'a fait retrouver la maison !
- Bien, nous sommes tous là, sains et saufs et je nous en félicite, dit Chipless.
- Je tenais à vous remercier de m'avoir tiré de ce mauvais pas. Je me demande ce que je ferais sans vous, dis-je en regardant particulièrement Agnus, bien qu'elle n'ait pas participé à cette dernière aventure.
- Le gosse qui nous remercie, on aura tout vu ! On aurait peut-être dû te laisser en prison, j'ai l'impression que ça

t'a rendu beaucoup plus reconnaissant, se moque Chipless.

Nous nous installons à table et attaquons les gaufres d'Agnus avec un appétit féroce. Chipless entame une nouvelle conversation :

- Quand Agnus est rentrée de la Préfecture, elle nous a dit que tu serais jeté en prison sans autre forme de procès.
- Je n'ai pas bien compris comment tu es arrivée là, Agnus ?
- Je m'inquiétais de ton absence, j'ai eu comme un mauvais pressentiment. Je sais, c'est idiot. Toujours est-il que, le lendemain de ton départ, je suis allée rendre visite à tes parents, les Langlais, puisque tu nous en avais parlé. Pour m'assurer que tout se passait bien. Quand je suis arrivée, ta mère était en pleurs, et ton père m'a dit que c'était Esterri qui t'avait à nouveau enlevé.
- Il a dit ça ? Il m'a vu partir avec les flics !
- Je t'assure que c'est ce qu'il m'a dit.
- Je ne vois que deux raisons à cela : soit il a cru que la brigade de flics n'était qu'une mise en scène orchestrée par Esterri, soit on a fait pression sur lui pour ne pas qu'il dise la vérité.
- Suite à cela, comme je savais où tes geôliers habitaient, j'ai pris le risque d'y aller. Mais là, au lieu de te trouver, je suis tombée sur Alice. En fait, c'est elle qui m'est tombée dessus, armée d'une pelle de jardin. Elle pensait que j'étais le déménageur qui l'a enlevée. Tu sais le boiteux ?
- Michaël ?
- Voilà !
- Nous nous sommes enfuies et Alice a tenu à ce que je monte avec elle dans le bureau de son père. Je n'étais pas très chaude : une trépanée, là, au milieu des policiers et des agents chargés de les faire disparaître... Mais devant son insistance, j'ai accepté...

- Ce qui n'arrange pas les choses, c'est que Lionel, mon autre ravisseur, s'est présenté à la Préfecture peu de temps après ton départ pour soi-disant contrôler l'état de santé d'Alice. Je ne sais pas ce qu'il lui a fait, mais j'ai entendu dans le talkie des policiers qu'un dangereux malfaiteur était en fuite, ce qui explique qu'on n'ait pas eu trop de mal à me faire sortir de prison.
- Tout de suite, il minimise notre exploit, t'as vu comme il est, Chip' ? ironise Trojan en engouffrant sa cinquième gaufre « miel – amande – noisettes ».
- Il a raison, il n'y avait personne dans le commissariat. Tant mieux pour nous.
- Mais je ne sais pas si on peut se réjouir complètement de la fuite de Lionel, cet homme est dangereux, on le sait.

Après un silence de quelques secondes, nous entendons sortir, de la poche de mon blouson de survêtement où j'avais rangé le récepteur de la police, le grésillement caractéristique qui précède un message :

« Monsieur le Préfet, j'espère que vous m'entendez. Je suis Lionel Esterra et je vous parle depuis une radio que j'ai emprunté un instant à l'un de vos subordonnés qui vient d'avoir un petit accident de voiture. Il est mort. Je suis en possession de votre fille. Je peux vous rassurer tout de suite, elle est en bonne santé, bien que je n'aie pas encore pu lui faire de radio comme vous me l'aviez demandé. Cela dit, si vous souhaitez qu'elle reste en pleine forme, j'ai besoin de votre coopération. Je me suis laissé dire que vous gardiez dans vos cellules un dénommé Brian. Ce garçon m'intéresse pour des raisons qui vous échapperaient sans doute. Je vous propose donc un échange standard... Qu'en pensez-vous ? »

26. Messages

- Il a réussi à kidnapper Alice, une nouvelle fois !
- Sous les yeux de son père, à la Préfecture blindée de flics. Ce gars-là ne manque pas de culot... s'étonne Chipless
- Je vous l'avais dit qu'il était dangereux, je l'ai côtoyé suffisamment longtemps pour savoir que cet homme est prêt à tout pour arriver à ses fins.
- En l'occurrence, ses fins, c'est toi. Pourquoi tu l'intéresses tant que ça ? Au contraire d'Alice, tes parents n'ont aucune importance particulière, aucun pouvoir qu'il pourrait envier, aucune richesse.
- Ou alors, une richesse dont tu n'as pas connaissance. Une certaine forme de richesse, un héritage, je ne sais pas... intervient Agnus.
- Que veux-tu dire ?
- Je veux dire que l'apparente simplicité de tes parents, avec leur humble magasin de photocopies n'est peut-être qu'une façade. Après tout, tu les connais peu, tu ne sais rien d'eux.
- Honnêtement, je ne peux pas te contredire. Mais je ne sens pas du tout mes parents biologiques à la tête d'une quelconque richesse ni d'une quelconque puissance.
- Tu ne crois pas qu'on devrait retourner les voir ?
- Evidemment que je vais retourner les voir, ce sont mes parents, tu oublies ! Si je ne l'ai pas déjà fait, c'est que je me demande si je dois laisser Alice entre les mains de cet homme, sans réagir, en m'occupant seulement de mes petites affaires de famille. Elle est en danger !

Je regarde Chipless et Trojan, attendant leur avis sur la question.

- On ne sait rien de rien sur le lieu de détention d'Alice. Il va de soi qu'il ne l'a pas enfermée dans ce même hangar.

Et à part ce talkie-walkie volé, nous n'avons pas les moyens de la police pour retrouver un fugitif dans la nature. Notre seule maigre piste, ce sont tes parents, Brian. Il faut commencer par savoir ce que te veut Esterri et peut-être qu'eux pourront te le dire.

- Allons-y ! déclare aussitôt Agnus.
- Je peux y aller seul.
- Recherché à la fois par tous les flics et par l'ennemi public numéro un du moment, ça ne me semble pas être une bonne idée, dit Trojan. Laisse-là t'accompagner, tu vois bien qu'elle ne demande que ça !
- Mais non ! se défend Agnus. Ça n'est pas la question !
- Bon, ok, allons-y, dis-je pour conclure.

Nous partons tous les deux sur le champ, laissant à Chipless et Trojan le soin d'écouter les conversations de la police sur le talkie. Il est probable que la Préfecture donne rapidement l'ordre de ne plus utiliser cette fréquence, puisque Esterri les a contacté avec un de leurs appareils. Mais si la police essaie d'entrer en contact avec les ravisseurs par ce biais, l'information sera toujours bonne à prendre.

Nous sortons de l'immeuble avec une vigilance extrême. Si je ne dois pas être retrouvé, il faut encore moins que l'immeuble de Chipless soit découvert à cette occasion. Agnus sort la première pour vérifier que la voie est libre. Elle me fait signe de venir, je la rejoins en silence.

Nous prenons la direction de l'avenue de l'Observatoire alors que le soir commence à tomber. Le calme relatif des rues de la ville nous invite rapidement à relâcher l'attention. Agnus en profite pour entamer la discussion, tout en continuant de marcher :

- Il y a des choses dont je dois te parler, Brian.
- Ah oui ?

- Je n'en ai pas encore parlé à Chip' et Trojan parce que je n'en ai pas eu l'occasion, mais j'ai besoin de le faire. Ça tombe sur toi, pas de bol !
- Je t'écoute, pour une fois.
- Eh bien voilà : suite au coup de pelle magistral que m'a infligé Alice dans le hangar, j'ai eu une sensation bizarre.
- Comme une migraine ?
- Pas seulement. J'ai eu comme un flash, je me suis rappelée de mon vrai prénom.
- C'est vrai ?!
- Oui, je crois. Alice m'a demandé comment je m'appelais et instinctivement, je lui ai dit « Claire », sans réfléchir.
- Claire ? Et tu t'es souvenue d'autres détails ?
- Non. Je me suis rendue compte assez vite de ce que je venais de dire, et ça m'a bouleversée. Peut-être que ça m'a empêchée de me rappeler d'autre chose.
- Et depuis, tu as essayé à nouveau de te souvenir, de te concentrer là-dessus ?
- Oui, aujourd'hui, en vous attendant, j'ai essayé de me mettre en situation, de laisser ma conscience faire le vide dans mon cerveau, mais sans succès. Je me suis même tapé la tête contre les murs, croyant qu'un nouveau choc me rendrait la mémoire, en partie au moins.
- Tu es folle, tu aurais pu te faire carrément mal !
- Mais je me SUIS fait mal !
- Et ?
- Sans plus de résultat. Alors j'ai repensé au fichier des puces.
- Avec juste le prénom, c'est un peu limite pour trouver quelque chose, non ?
- Effectivement, y a des centaines de « Claire » qui pourraient être moi. En plus, je ne sais pas mon âge exact...
- C'est dommage, tu es toute proche. Que vas-tu faire maintenant ?

- Je ne sais pas. J'espérais que tu allais me trouver une idée géniale à laquelle je n'aurais pas pensée.
- Laisse-moi un peu de temps pour y réfléchir.

Tout en continuant de marcher d'un bon pas, j'essaie d'analyser la situation délicate dans laquelle se trouve Agnus. Malheureusement, je n'ai pas « l'idée géniale » qu'elle attendait et je ne trouve pas le courage de lui avouer immédiatement. Ce n'est qu'une fois arrivés en bas de l'immeuble de mes parents que je rompt à nouveau le silence, en changeant lâchement de sujet :

- Nous y sommes !

Immédiatement, je constate, sur la devanture du magasin de reprographie de mon père, une affichette collée bien en évidence avec du ruban adhésif transparent.

« Fermé jusqu'à nouvel ordre »

Je crois reconnaître l'écriture de mon père, curieusement assez proche de la mienne alors que nous ne nous sommes jamais vu écrire, l'un et l'autre.

Nous allons jusqu'à l'interphone et appuyons sur la sonnette correspondant à l'appartement de mes parents.

Pas de réponse. J'essaie une nouvelle fois. Toujours rien.

Nous apercevons alors le concierge à l'intérieur, qui s'apprête à sortir les poubelles communes. Nous profitons de sa sortie pour entrer dans le bâtiment et nous montons jusqu'à l'appartement de mes parents.

La porte est restée dans l'état dans lequel les policiers l'avaient mise lors de mon arrestation en force. Après nous être assurés qu'il n'y a effectivement personne dans l'appartement, nous entrons doucement dans la pénombre du corridor borgne. Je cherche des doigts un éventuel

interrupteur, mais une fois trouvé, je m'aperçois qu'il n'allume aucun éclairage. L'électricité est coupée, ou bien les plombs ont sauté, je ne sais pas.

Peu à peu, nos yeux s'habituent à l'obscurité, et nous faisons le tour de l'appartement, à la recherche d'un petit quelque chose qui pourrait nous indiquer où sont mes parents, et pourquoi ils sont partis. Une casserole remplie d'eau est posée sur la gazinière et juste à côté, un paquet de nouilles aux œufs frais semble attendre qu'on le plonge enfin dans l'eau bouillante. Mes parents ont dû quitter les lieux précipitamment.

Après la cuisine, nous arrivons dans la chambre. Le lit est défait, l'armoire pleine.

Sur la table de nuit, quelques boîtes de médicaments vides sont éparpillées. Des calmants. J'ouvre la table de nuit pour en découvrir un stock assez impressionnant. Mes parents avaient des réserves. Agnus fouille dans les poches des vêtements qu'elle parvient à distinguer dans la penderie.

- J'ai quelque chose ! me dit-elle.
- Fais voir ?

Nous nous approchons tous les deux de la fenêtre de la chambre, où la lumière de l'éclairage public nous permet de voir un peu mieux l'objet en question. C'est une petite feuille de papier jauni. Manipulée, malaxée, triturée au fond d'une poche depuis longtemps, vraisemblablement. Nous déplions la feuille pour déchiffrer avec peine le message qu'elle contient. Un poème, on dirait, écrit à la main...

*L'ange s'est envolé
Sans aile
Mais pourra-t-il s'échapper
Sans elle*

Je suis restée à terre

*Sans toi
Comme dans une maison de verre
Sans toit*

- Où as-tu trouvé ça ?
- C'était dans ce pardessus, là.

Elle me montre, dans la penderie, un vêtement dont je ne parviens pas à distinguer la couleur, dans le noir. La forme semble indiquer qu'il s'agit d'un manteau de femme.

- Ça a dû appartenir à ma mère.
- Tu vois ce que ça peut signifier ?
- Je n'en ai aucune idée. Tu sais, tu la connais autant que moi...
- Tu penses que ça parle de toi ? Et d'elle ?
- Qui sait ? Son mutisme témoigne du choc qu'elle a dû avoir en me voyant kidnappé sous ses yeux. Ça a pu lui laisser des marques psychologiques importantes. Regarde tous ces calmants, dis-je en montrant la table de nuit. Je ne l'ai pas vue longtemps, je ne sais pas que penser de son état mental, elle n'a pas pu dire un mot...
- En tout cas, ce poème ne date pas d'hier, elle devait le garder sur elle tout le temps, comme une relique.
- Et sans jamais l'oublier dans une de ses poches, sinon le papier se serait disloqué au lavage.

Machinalement, je fouille toutes les poches de tous les vêtements dans l'espoir de trouver d'autres messages de ce genre. Mais je ne trouve rien. Mes yeux se posent alors sur la chemise de nuit que ma mère portait le soir où je l'ai vue pour la première et la dernière fois. Elle est adossée à une chaise, à côté du lit.

C'est une chemise de soie blanche, d'un style un peu ancien, avec une poche plus décorative qu'indispensable au niveau de la poitrine, à gauche. Malgré la pénombre, j'aperçois à

travers le morceau de soie qui constitue cette poche, un rectangle plus rigide. J'ouvre la poche pour découvrir à nouveau un papier plié en quatre, beaucoup plus récent cette fois.

Je m'apprête à le déplier quand j'entends dans le couloir de l'immeuble, par la porte d'entrée restée forcément ouverte, des pas suspects. Je range le papier dans ma poche et fais signe à Agnus de ne plus faire de bruit, en posant mon index sur sa bouche.

Les pas s'approchent, silencieusement, et entrent finalement dans l'appartement.

Des faisceaux lumineux éclairent la salle à manger depuis le couloir. De la chambre, nous ne voyons que ces tâches de lumière sur les murs, mais pas leur origine. Il y a deux, peut-être trois halos qui proviennent du couloir, c'est difficile de le dire. En revanche, il semble clair qu'ils sont plusieurs.

Je montre à Agnus la fenêtre de la chambre, notre seule issue possible. Nous sommes au premier étage, juste assez pour se casser une jambe ou deux. J'ouvre la fenêtre le plus silencieusement possible, tout en sachant qu'au mieux, je ne ferai qu'éveiller le doute de nos visiteurs. Je jette rapidement un œil en bas : le store multicolore qui surplombe le magasin de mon père pourrait amortir notre chute. Je fais signe à Agnus de sauter. Sans réfléchir, elle s'élançe en visant le rectangle de tissu bariolé qui est deux mètres plus bas. Dans un bruit qui déchire la nuit maintenant complètement tombée, Agnus emporte avec elle le store, les fixations et même un morceau de mur dans lequel elles étaient scellées. Elle se relève toutefois immédiatement, et court aussitôt dans une direction quelconque.

Dans la pièce à côté, j'entends les hommes s'affoler. Alors que je suis accroupi sur le rebord de la fenêtre prêt à sauter, je vois l'un d'eux passer sa tête à travers une autre ouverture pour regarder d'où venait le bruit. In extremis, j'ai le réflexe

de me reculer pour ne pas qu'il me voit en relevant la tête, mais comme je suis dans une position assez inconfortable, cela me déséquilibre complètement.

De toute façon, l'un d'eux ne tarde pas à arriver dans la chambre et à me mettre en joue.

- Ne bougez plus ! Police ! hurle-t-il.

Je regarde en bas : le store est en morceaux sur le pas de porte du magasin de reprographie. Si je veux m'en sortir, il faut au moins que je parvienne à amortir ma chute avec les arbustes qui protègent le hall d'entrée des regards indiscrets. Mais ils sont à trois mètres, au moins, juste à côté d'un escalier en béton que je préférerais éviter.

Au moment où je saute, j'entends une déflagration et je ferme mécaniquement les yeux. La balle fait voler en morceau la fenêtre et les bris de verre m'accompagnent dans ma chute complètement incontrôlée. Je suis bien loin des arbustes que j'espérais atteindre. Comme un plomb, je tombe tout droit audessous de la fenêtre d'où j'ai sauté. C'est à cet endroit que le concierge a eu la bonne idée de positionner la poubelle. Je vois le couvercle en plastique vert se rapprocher rapidement puis, une seconde après, je me retrouve entouré de détritux et d'immondices divers. Vivant, mais un peu sonné, je ne réagis pas immédiatement. Mon premier réflexe est de lever les yeux au ciel pour voir, penché à la fenêtre, un agent de police qui pointe son arme vers moi.

Entouré de sacs plastiques, je ne peux pas me dégager rapidement et crois mon dernière heure venue. J'aperçois alors Agnus qui arrive en courant. Sans réfléchir, elle fonce les mains en avant vers moi, et percute la poubelle qui se met alors en mouvement sur ses roulettes. Pendant qu'Agnus court à nouveau se cacher des balles qui risquent de fuser d'ici quelques secondes, le conteneur ne roule pas longtemps : il percute quelques mètres plus loin une marche

de l'escalier et se renverse. Je suis éjecté et tombe à plat ventre sur le goudron du trottoir. Le policier a tiré, mais surpris par la manœuvre d'Agnus, il ne m'a pas atteint. Deux autres hommes en uniforme ont descendu les escaliers et s'apprêtent à sortir du hall.

Je me relève, surpris de n'être pas blessé, et m'enfuis à toute jambe dans la direction où j'ai vu partir Agnus.

Les policiers me poursuivent, mais j'ai une bonne longueur d'avance. A un coin de rue, alors que je ne suis plus dans le champ de vision des deux hommes, j'entends mon prénom, une voix qui vient du sol.

- Brian !

C'est Agnus. Elle me parle d'un soupirail qui donne sur une cave. Je plonge à l'intérieur sans me poser de questions, la tête en avant pour la rejoindre.

Quelques secondes après, nous voyons les deux policiers passer en courant devant nos yeux.

- Ça va ?
- Comme tu vois. Merci d'avoir poussé la poubelle, sans ça j'étais cuit.
- Tu crois ? Il me semble que s'ils avaient voulu te tuer, ils l'auraient fait, non ?
- Quoi ?
- Ils te veulent vivant, tu es leur monnaie d'échange. Mort tu mets en danger la vie d'Alice...
- C'est vrai. Mais ils ont tiré quand même ! Tiens regarde, j'ai encore des bris de verre sur mon blouson.
- Pour te faire peur. A mon avis, ils n'étaient pas mauvais tireurs...
- Et maintenant, on fait quoi ?
- On va attendre un peu que ça se calme. Fais voir le papier que tu as trouvé dans la chemise de nuit.
- Mais on ne voit rien ici.

- Sur le bord du soupirail, il y a la lumière d'une lampe de rue.

Je déplie soigneusement le morceau de papier sorti de ma poche et le pose à plat sur le trottoir, à la lumière.

Il est écrit :

« *Sauve-toi !* »

27. Rançon

- Lâchez-moi !

Lionel Esterri et son frère, le déménageur boiteux, tiennent chacun un de mes poignets et me conduisent dans un endroit sombre et enterré. Une cave.

- Où sommes-nous ?
- Dans un endroit où la fichue puce que tu as dans le crâne ne pourra pas alerter les secours. Une dalle de béton armée de 50 cm d'épaisseur est au-dessus de nos têtes, et si ça n'était pas suffisant, nous brouillons tous les types de signaux à l'étage au-dessus. Le positionnement par satellite a ses limites. Et je me complais à toujours frôler les limites, justement.
- Vous ne pensez pas que vous les avez dépassées largement, et plus d'une fois ?
- Je garde le contrôle, ne t'inquiète pas pour moi, dit Lionel.
- Même quand vous avez estropié votre propre frère ?
- Hein ?! C'est de moi que tu parles ? intervient Michaël.
- Boiter à vie à cause d'une lamentable erreur chirurgicale de la part de son propre frère, moi ça me mettrait en rogne.
- Qu'est-ce que tu racontes, mythomane ? Michaël a eu un accident de voiture, il y a plus de vingt ans, c'est de là qu'il tient son infirmité.
- Ce n'est pas ce qui est écrit dans votre journal.
- Mais qu'est-ce qu'elle dit la pétasse ? s'énerve Michaël en interrogeant son frère.
- Tu vois bien qu'elle fait de la psychologie à deux euros : elle essaie de nous monter l'un contre l'autre, espérant sans doute échapper à notre vigilance. C'est raté. Michaël, attache-là à ce crochet, s'il te plaît.

Nous sommes dans un sous-sol d'immeuble apparemment désaffecté. Une dizaine de boxes grillagés faisant autrefois office de caves pour les habitants de l'immeuble sont alignés de part et d'autre d'un grand couloir mal éclairé. L'humidité a donné à l'endroit une odeur presque pestilentielle. Certains murs suintent et la mousse les dévore petit à petit. Quelques bruits bizarres laissent penser que nous dérangeons les rongeurs autochtones. Il me semble sentir passer sur mon pied une bête poilue, mais je n'ai pas le temps de la voir partir.

Ils m'attachent avec soin à un crochet fixé à un mur de l'un des boxes. Ils ferment la porte grillagée avec un cadenas, et pour s'assurer que je ne leur fausse pas compagnie comme l'autre fois, l'un des deux hommes fait le planton dans le couloir, c'est le boiteux. L'autre s'en va par où nous sommes venus, sans donner ni consigne ni explication.

Plusieurs minutes passent dans le plus grand silence, à peine troublé par les allées et venues des rats et des cafards qui ont semble-t-il repris leur activité normale depuis que nous sommes immobiles.

Je sens que le déménageur est un peu embarrassé par ce qu'il m'a entendue dire. Je m'engouffre dans cette faille en l'attaquant à nouveau sur le sujet.

- Racontez-moi votre accident de voiture ?
- Tu ne vas pas recommencer avec ça ! C'était un accident, c'est tout !
- Ai-je dit le contraire ? Je vous demande de me le raconter.
- Pourquoi le ferais-je ?
- Je ne sais pas, juste pour passer le temps. Je ne sais pas ce que vous attendez, mais ça risque d'être long avant de pouvoir organiser l'échange avec Brian. D'autant que mon père va essayer de gagner du temps pour trouver une autre solution, je le connais...
- De toute façon, je ne me rappelle de rien.

- De rien ?
- A part ces lumières de phares éblouissantes juste devant mes yeux, pas grand-chose.
- Vous alliez où ?
- Je ne sais plus, il y a vingt ans quand mon frère m'a posé la même question, je lui ai donné la même réponse. J'ai perdu un peu le fil de l'histoire avec le choc.
- C'était quel type de véhicule, un camion ? Un camion de déménagement puisque vous en avez toujours un ?
- Non, non c'était une voiture.
- Vous voyez que vous vous rappelez de quelque chose. Quelle couleur ?
- Bleue, je crois.
- Vous l'avez revue après l'accident ?
- Non, Lionel m'a dit qu'elle avait été envoyée à la casse.
- C'est embêtant.
- Pourquoi ? C'était une épave, que vouliez-vous qu'on en fasse ?
- Non, je dis c'est embêtant parce que vous n'avez finalement aucune preuve que c'était bien un accident de voiture.
- Ça y est, tu y reviens ! Qu'est-ce que tu veux me faire croire ? Tu veux qu'on devienne amis ? Que je t'aide à t'évader ? Tu es un peu naïve, je trouve. C'en est même décevant.
- Ce que je dis juste, c'est que vous n'avez aucun souvenir propre de votre accident. Vous n'en savez que ce que votre frère a bien voulu vous en dire.
- Et les phares de voitures, je m'en souviens des phares ?
- Les puissantes lampes blanches d'une table d'opération ?
- Incroyable l'imagination que tu as ! Tu vas jusqu'à interpréter les souvenirs des autres !
- Je n'invente rien, je l'ai lu.
- Lu quoi ?

- Le journal de bord de votre frère qui explique que la trépanation sans tare qu'il a tenté sur vous a été un échec et que...
- Ta gueule ! Tu mens ! dit-il en tapant violemment sur le grillage du box en face du mien.

Puis il s'éloigne en mettant son pouce et son index devant ses yeux et en fronçant les sourcils. Comme si son cerveau repassait en accéléré tout ce qu'il avait vécu en vérifiant la cohérence de ce que je venais de lui dire.

- Mon frère n'a jamais tenu de journal !
- Comment croyez-vous que je suis arrivée jusqu'à vous ?
- C'est Brian qui te l'a dit !
- Non.
- Je ne suis pas un trépané !
- Les portes s'ouvrent devant vous au supermarché ? Vous avez un compte en banque ? Les détecteurs d'identité qui sont placés un peu partout vous reconnaissent ?
- Je n'ai pas de puce, mais je ne suis pas trépané !
- Je suis curieux de savoir comment cela est possible. Vous n'êtes pas si vieux ! Même à votre époque, les puces étaient placées systématiquement à la naissance.
- Sauf quand on ne naît pas dans un hôpital ou un clinique.
- Où alors ?
- Je n'en sais rien, à la maison... Dans la rue peut-être. Ma mère était exclue de la société, elle n'a pas eu accès à tout le confort dans lequel tu te vautres depuis ta plus tendre enfance. Nous n'avons pas tous eu une vie facile comme la tienne.
- Pourtant votre frère a une puce, lui ? Je l'ai vu conduire une voiture de police tout à l'heure ?
- Il est plus âgé que moi, ma mère vivait encore avec notre père à sa naissance, elle était « normale » à l'époque.
- « Normale » ?
- C'était avant sa trépanation.

- Votre mère était trépanée, aussi ?
- Pas aussi ! Je ne suis pas trépané, moi, je te l'ai déjà dit !
- Pardon... Et pourquoi s'est-elle trépanée ?
- Parce qu'elle n'avait que cette solution pour nous élever après le départ de notre père. Elle n'avait pas de métier propre, et il y avait le chômage... Elle a gagné sa vie comme elle a pu, de façon plus ou moins malhonnête.
- Les chiens ne font pas des chats...
- Et puis merde, pourquoi je te raconte ça ! Tu t'en fous, de toute façon, ou au mieux tu n'en crois pas un mot !

La dernière phrase m'a échappée. Sans elle, j'aurais pu poursuivre un peu la discussion. Il commençait à se confier, sans s'en rendre compte, et je suis sûre que j'allais apprendre des détails intéressants sur la vie de ces deux hommes. Peut-être même comprendre ce qu'ils voulaient à Brian. J'ai été maladroite...

Il fait maintenant les cents pas dans le couloir, un peu honteux sans doute de m'avoir raconté tout ça. De temps en temps, il me lance un regard à la fois méchant et triste. Les quelques faibles ampoules du couloir se reflètent dans ses yeux noirs surmontés de sourcils épais qui lui donnent son air sévère.

Puis il se reprend :

- C'était qui la fille dans le hangar ?
- Vous ne la connaissez pas.
- Comment elle est arrivée là, elle ? Elle l'a lu dans le journal aussi ?
- Elle cherchait Brian, elle est tombée sur moi.
- Elle connaît Brian ?
- Heu... oui.
- Comment elle est arrivée là, avant la police ? Elle connaissait l'endroit ?
- Je n'en sais rien, moi !

- Lionel m'a dit qu'il avait surpris une gamine cachée dans notre congélateur, quelques jours avant. Elle correspondait à sa description. C'était elle ?
- Je n'ai pas eu l'occasion d'ouvrir votre congélateur.
- Tu me gaves avec ta dérision. Ça te donne un air supérieur que je ne supporte pas chez les gamines de ton âge. Chez les bourgeoises, devrais-je dire. Tu pues l'éducation BCBG : une maman qui t'aime, un papa qui t'aime, les pique-niques le dimanche à la campagne... gna gna gna...
- J'ai perdu ma mère très jeune...
- N'attends pas de moi que je m'excuse, je n'ai aucune éducation.
- C'était juste pour dire que nous n'étions pas si différents, à la base.
- Reste quand même ton père, l'homme le plus puissant et le plus influent de la région, avec le fric qui va avec. On ne joue quand même pas dans la même cour !
- La puissance et l'argent ne m'ont jamais rendue heureuse.
- Les riches aiment à dire que l'argent ne fait pas le bonheur. On dirait qu'ils s'excusent d'être devenus riches.
- Quelle est la richesse de Brian ?
- On passe du coq à l'âne ! Le coq, c'est toi, l'âne, c'est Brian. Il aurait mieux fait de rester avec nous.
- Pourquoi cette insistance à le retrouver ? Qu'a-t-il à vous apporter ?

Lionel surgit alors de la pénombre du couloir, il semble pressé et excité comme une puce.

- On va procéder à l'échange, je viens d'avoir le préfet.
- Déjà ?
- Quand je lui ai dit que sa fille était entre les mains de mon frère au fond d'une cave mal éclairée, il a soudain eu peur qu'il lui arrive des contrariétés qu'il n'aurait même pas supportées d'entendre ! dit-il en ricanant.

- S'il savait ! dit bizarrement Michaël sur un ton entre le tragique et le comique.
- Noue-lui les mains dans le dos et allons-y, ça n'est pas la porte à côté.
- Où allons-nous ?
- Le préfet a souhaité que ça se passe en dehors de la ville. Je n'y vois aucun inconvénient, au contraire.
- On y va comment ?
- On va prendre la bagnole des flics, on ne sera pas embêté comme ça.

Nous remontons au rez-de-chaussée par un escalier lugubre et étroit. Les cordes serrent mes poignets et j'ai des fourmis dans les doigts. Nous sortons de l'immeuble vide, la voiture de police nous attend, moteur tournant, en bas du petit escalier qui mène à la porte d'entrée.

- Monte derrière avec elle. Elle est capable de sauter de l'auto en plein trajet dans un acte héroïque inconsidéré.
- Je préférerais conduire, dit Michaël.
- Voyons, frèrot, tu sais bien que tu ne peux pas ! Contrairement au camion de déménagement qu'on a bricolé, la voiture de police nécessite une puce.
- Ah oui, répond-il tristement. Puis ses yeux partent dans le vague, au loin...

Le trajet dure au moins une heure. Nous sommes depuis longtemps sortis de la ville et les routes sont devenues progressivement de plus en plus petites et cahoteuses. Pour finir, nous arrivons sur un chemin de cailloux, en pleine campagne.

- C'est ici ! annonce fièrement Lionel.
- Ici ?! s'inquiète Michael.

L'endroit est désert. Le chemin se divise en deux, quelques mètres plus loin, mais on se demande où l'une comme l'autre des directions peuvent bien mener. La nature à perte de vue. Quelques broussailles bordent la route et, de l'autre côté du fossé, des champs de maïs immenses sont seulement délimités par une petite forêt qui semble très lointaine.

- Comment allons-nous partir d'ici ?
- J'ai demandé à ce qu'ils nous laissent une issue de libre.
- Et tu crois qu'ils vont t'obéir ? Même quand tu n'auras plus la fille ?
- T'inquiète pas, j'ai mon plan...

Nous nous installons au pied de deux hêtres qui projettent leur ombre sur le chemin.

- Le rendez-vous est prévu pour dans une heure, on n'a plus qu'à attendre.
- Une heure ? Mais pourquoi sommes-nous venus si tôt ?
- Je voulais être sûr de ne pas avoir d'entourloupes... En fait, ça ne fait que quelques secondes qu'ils savent où nous sommes, si tout s'est passé comme prévu. J'ai demandé à un gosse, contre quelques euros, qu'il apporte le plan à la Préfecture exactement une heure après que nous soyons partis. Par ailleurs j'ai indiqué au Préfet que je ne souffrirais aucun retard et qu'au moindre bruit d'hélicoptère ou truc de ce genre, je commencerais à trancher les doigts de sa fille un à un. Apparemment, il tient à ce qu'elle sache encore compter jusqu'à dix, le gentil papa.
- Pas con...
- Et comme ils ont une heure de route, comme nous, ils n'ont pas le temps d'élaborer un plan à la gomme. Ils n'ont qu'à sauter dans leur bagnole et suivre mes ordres.

J'essaie de me mettre à la place de mon père, et d'imaginer comment il compte se sortir de ce mauvais pas. Va-t-il faire l'échange bêtement, comme le souhaite Lionel Estერი, sans prendre de risque ? Je ne sais pas ce qu'il faut que je fasse pour l'aider. Si je tente de fuir, cela risque d'aller à l'encontre de ses propres plans.

Au loin, nous entendons des moteurs. Des grondements sourds et qui s'éternisent avant que nous apercevions enfin la première voiture de police qui apparaît.

- On va bien s'amuser ! dit Lionel avec un enthousiasme non dissimulé.

28. Antenne

« *Sauve-toi !* »

A qui s'adresse ce message ? Je l'ignore. Il provient bien sûr de la poche de la chemise de nuit de ma mère. La chemise de nuit qu'elle portait quand je l'ai rencontrée. Mais rien ne prouve que ce mot m'était destiné. Après tout, elle était muette et devait communiquer seulement par le biais de messages écrits comme celui-là.

- C'est le deuxième message désespéré de ta mère que nous trouvons, je commence à trouver ça étrange, me dit Agnus.
- Etrange ?
- Je veux bien comprendre qu'elle ait subi un choc psychologique important lors de ton kidnapping, mais là ça me semble exagéré. Il y a autre chose qui la tracasse.
- Autre chose comme quoi ?
- Je n'en sais rien. Mais c'est étrange.
- Que faisons-nous maintenant ?
- On patiente encore un peu avant de ressortir. La police ne va pas lâcher l'affaire aussi vite. Après tout, nous sommes tout proche de chez tes parents, tout risque n'est pas écarté.
- On ne va pas rester là, dans le noir, pendant des heures ?!
- Pourquoi pas ? dit Agnus en s'approchant de moi et en passant son bras dans mon dos. Je trouve au contraire que l'ambiance est idéale pour...
- Agnus ! Ecoute, je sais que depuis le début je te repousse et j'arrive même à être désagréable avec toi, mais là je n'ai vraiment pas le cœur à ça : mes parents sont je ne sais où, ma mère est en détresse sans doute, Alice est entre les mains d'un homme dangereux par ma faute... Malgré tout ce que je peux ressentir pour toi, je n'arriverai pas à

l'exprimer tant que je n'aurai pas retrouvé un peu d'équilibre dans ma vie.

- Qu'est-ce que tu t'imaginais ? dit-elle en retirant immédiatement sa main. Je voulais simplement qu'on discute ! De tes parents, mais aussi des miens. Encore une fois, tu ignores complètement ma propre souffrance. Moi aussi, je cherche mon passé, moi aussi, ces derniers jours m'ont bouleversée, moi aussi j'aspire à plus de stabilité dans ma vie ! Mais contrairement à toi, je pense que cet équilibre, tu peux m'aider à le trouver. Contrairement à toi, j'ai besoin, même si c'est superficiel et que ça ne signifie rien pour toi, de me blottir contre une épaule, de sentir un soutien !

Malgré la pénombre, je devine un scintillement dans ses yeux qui m'arrache le cœur. Il y a visiblement un facteur humain que je n'arrive toujours pas à maîtriser dans cette liberté retrouvée.

- Comprends-moi, Agnus, je n'ai jamais vécu de situations où la relation humaine avait tant d'importance, avant. Je suis égoïste, sans doute. Je ne m'en rends pas compte. Pardonne-moi, je ne souhaite pas te faire de peine.
- Cesse de t'excuser et parle-moi !
- De quoi ?
- De moi, pour une fois. Comment me considères-tu ? Comment me vois-tu ? Ton regard m'aidera à me définir moi-même. J'en ai besoin.
- C'est... C'est difficile...
- Nous avons le temps.
- Eh bien... Je pense que tu es une fille bien.
- C'est tout ?
- Attends ! Je débute !
- Je ne te demande pas tes sentiments pour moi, je vois bien qu'il est trop tôt pour en parler. Simplement de brosser

mon portrait. A ton avis, je suis issue d'une famille riche ?
Pauvre ? Invente-moi une histoire...

Je réfléchis quelques minutes, puis je me lance, lentement en laissant de grands blancs entre chaque phrase :

- Petite, je t'imagine un peu espiègle. Un peu gâtée, mais généreuse, souriante. Toujours prête à aider les autres ou à leur faire plaisir d'une quelconque façon. Peut-être au point de négliger ton propre plaisir, ta propre vie. A l'adolescence, tu t'es rendue compte de ça. Du temps que tu avais perdu et de tous les gens qui profitaient de toi et tu as voulu tout changer. Ton sourire est devenu plus moqueur, ta vivacité est devenue maligne. Ça t'a poussée jusqu'à la trépanation, ultime étape avant d'être totalement libérée de tes anciens défauts. Le choc opératoire t'a rendue amnésique et t'a immédiatement fait redevenir celle que tu étais. Parce que c'était dans ta nature, sans doute.
- Tu... Tu me vois vraiment comme ça ?
- Je n'en sais rien, c'est ce qui m'est venu à l'esprit. C'est un exercice difficile, tu sais.
- En tout cas, merci. J'ai vraiment apprécié. Pendant que tu parlais, j'ai fermé les yeux. J'ai eu un ou deux flashes de mon enfance. Je me voyais toute petite. Mais ça n'a pas duré longtemps, malheureusement...
- Je pense qu'on peut partir maintenant, ça fait plus d'une heure que je n'entends ni ne vois plus aucun mouvement dans la rue.
- Tu as raison, allons-y.

Agnus semble pleinement satisfaite de cette discussion qui me paraît pourtant complètement insignifiante. Sans doute que je prends ce problème de relations trop au sérieux et que la solution est finalement toute simple. Il faut prendre le temps de parler, en fait. Quitte à dire n'importe quoi...

Nous nous hissons lentement hors de la sombre cave, sans faire de bruit et en balayant du regard les environs. Personne. Nous rentrons aussitôt à la maison, il est tard et les rues sont aussi désertes que lugubres. Agnus serre ma main dans la sienne en pressant le pas. Je ne suis pas fâché d'arriver à l'immeuble où tout le monde semble déjà dormir. Sans même se concerter, Agnus et moi prenons chacun le chemin de notre appartement pour aller nous y reposer. La nuit porte conseil...

C'est Trojan qui me réveille le lendemain matin à l'aube. J'ai l'impression que ça ne fait que quelques minutes que je me suis assoupi, mais quand il m'annonce l'heure qu'il est, je réalise que j'ai quand même dormi quelques heures. C'est Chipless qui l'envoie, il a apparemment des choses importantes à me dire.

Je m'habille rapidement et je descends dans la salle commune. Chipless est là, en effet, l'oreille collée au talkie-walkie de la police.

- C'est fini, ils ne disent plus rien, déplore Chipless
- Qui ça, « ils » ?
- La police et Esterri. Ils étaient en pleine discussion à l'instant.
- Que disaient-ils ?
- Esterri prenait contact avec la police pour savoir quand et où aurait lieu l'échange.
- L'échange ?
- Avec toi.
- Mais ils ne peuvent pas m'échanger, puisque je suis ici !
- Je pense qu'ils ne l'ont pas dit à Esterri pour protéger Alice.
- Ah oui... Logique.

- Ils ont convenu d'un rendez-vous dans quelques heures, mais le lieu n'est pas précisé.
- Comment vont-ils s'y prendre ?
- Le Préfet souhaitait que ça se passe à la campagne, loin des journalistes et du public, j'imagine.
- Mais où ?
- Estერი a dit que la police le saurait bien assez tôt, qu'il les préviendrait par un messenger.
- Nous n'avons plus qu'à attendre la suite des événements sur le talkie.
- Je ne crois pas. Depuis que vous êtes partis, hier soir, avec Agnus, c'est le tout premier message qu'on reçoit. C'est donc qu'ils utilisent une autre fréquence en interne, maintenant. Ils doivent garder une oreille sur cette fréquence pour le dialogue avec Estერი, mais c'est tout...
- On ne peut rien faire alors ?
- Il faudra pourtant bien. Je ne sais pas ce que va faire Estერი à la fille quand il s'apercevra que tu n'es pas là. Tu le sais peut-être mieux que moi.
- Il est capable de tout.
- Il faut que tu te débrouilles pour être à ce rendez-vous.
- Comment ?!
- Tu sais maintenant pourquoi j'ai envoyé Trojan pour te réveiller. Le temps presse.

Je regarde Chipless pendant quelques secondes sans vraiment le voir. Je réfléchis.

Le point de rendez-vous est seulement connu de la police et de Lionel. Je n'ai pas de moyen de contacter Lionel, sauf à utiliser le talkie, mais s'il m'entend sur le talkie de la police, je ne sais pas ce qui peut arriver à Alice. La police, elle, n'utilise plus la même fréquence...

Je prends l'émetteur-récepteur des mains de Chipless, et l'examine longuement. A l'arrière, une vis de réglage permet de modifier la fréquence utilisée. Mais sans la connaître et sans instrument pour faire des tests, autant chercher une

aiguille dans une botte de foin. Pourtant, il est bien évident que la police n'a pas changé de matériel du jour au lendemain et donc que cet appareil est en mesure de recevoir tout ce qui vient de la police s'il est convenablement réglé.

- Chipless, tu pourrais me trouver un tournevis et du fil de cuivre ?
- Du fil de cuivre ?
- Oui, un long morceau de fil de cuivre, une bobine, si tu as...
- Pff... Je vais aller voir si je trouve ça quelque part. En attendant, tu trouveras un tournevis dans le tiroir là-bas.

J'empoigne le tournevis et entreprend le démontage de l'appareil sur la table encombrée de miettes. Trojan déjeune à côté de moi, en me regardant attentivement.

L'électronique de l'objet est assez classique. Les seules différences avec les talkies-walkies jouets sont la puissance et la fréquence utilisée. Le principe est le même. La police se réserve en effet une plage de fréquences plus ou moins secrète et protégée pour éviter que le premier des radioamateurs ne sème le trouble dans les conversations officielles.

Quand Chipless revient, j'ai commencé à débrancher l'antenne habituelle de l'appareil. Avec le fil de cuivre, j'envisage de la remplacer par une antenne beaucoup plus efficace, qui me permettra d'entendre le moindre grésillement suspect de chaque fréquence, et peut-être ainsi de trouver plus facilement la nouvelle fréquence utilisée par la police.

Je place l'extrémité du fil de cuivre entre une vis et le circuit imprimé en m'assurant que le contact est parfait. Puis je déroule la bobine de cuivre de Chipless en faisant tout le tour de la pièce.

Je reviens à table, et j'allume l'appareil.

<Rien>

- Euh... c'est normal qu'il n'y ait même pas un souffle ? s'inquiète Trojan, qui a abandonné sa tartine de miel en cours de route.
- Non. Ça doit être la batterie, lui dis-je.
- La batterie ? Comment on va la remplacer ?
- Des piles feront l'affaire. Suffit de bien les choisir. Chipless ? Tu as des piles ?
- Tu vas me faire retourner la baraque ! Enfin, je dois en avoir, heureusement.

Effectivement, il revient deux minutes plus tard avec toutes sortes de piles en plus ou moins bon état. Après un sévère tri, je trouve mon bonheur en sélectionnant quatre piles 9V que je branche en série. Ça fonctionne.

Je fais d'abord un premier balayage rapide de l'ensemble de la plage de fréquences autorisée par la vis de réglage de l'appareil. Le haut-parleur crachote quelques parasites plus ou moins prononcés selon les endroits. Je fais ensuite une seconde passe beaucoup plus fine en repérant sur un papier les zones sur lesquelles je devrai repasser une troisième fois en portant cette fois une attention maximum aux sons que j'entends. Je demande à Trojan d'éviter de mastiquer pendant cette troisième phase. Malgré le changement de batterie, le volume sonore reste faible et je dois être penché sur le haut-parleur pour bien entendre.

Après une demi-heure de recherche, j'entends sur une zone bien précise le petit bruit caractéristique d'une fréquence utilisée. Malheureusement, je ne peux en être sûr qu'à partir du moment où un des émetteurs est en marche. Nous attendons tous longuement un premier contact, immobiles devant l'appareil et les miettes de Trojan. Agnus pénètre à cet instant dans la pièce et ne peut s'empêcher d'éclater de rire en nous voyant, et particulièrement en voyant Trojan, frustré de ne pas pouvoir terminer sa moitié de tartine qu'il tient

dans sa main droite comme il tiendrait une grenade dégoupillée.

- A quoi jouez-vous ? demande-t-elle innocemment.
- Chut !! chuchote Chipless. Nous attendons des nouvelles de la police.
- Que se passe-t-il ?
- On t'expliquera, chut !

Aussitôt après, la police se manifeste enfin.

« A toutes les équipes disponibles ! Le point de rendez-vous est maintenant connu. Dans une heure, nous devons tous être positionnés et prêt à intervenir dans une zone autour du point de latitude 47.30°Nord-longitude 6.28° Est. C'est en rase campagne, prenez vos GPS et restez à l'écoute, on élaborera le plan en chemin. Terminé. »

Trojan se lève et va chercher une carte d'état-major dans un tiroir. Il la déplie sur la partie de la table la moins souillée.

- Regardez, c'est ici, dit-il en montrant un point du doigt.
- C'est loin !
- Et c'est dans les champs. Regarde le chemin qui mène à cet endroit, on le discerne à peine sur la carte.
- Il faut que je trouve un véhicule pour y aller.

Chipless réfléchit un instant... Puis il dit :

- Va chez Paula, elle t'y emmènera.
- Ça n'est pas trop dangereux, pour elle ?
- Elle te laissera aux alentours, tu finiras à pied.
- Et comment je rentre ?
- Tu verras bien, tu ne seras pas pressé pour rentrer. Tandis que là, ça urge !

Je chausse mes baskets et sors en courant de l'immeuble sous l'œil encore endormi d'Agnus. Je n'ai pas de temps à perdre...

29. L'échange

- Ils arrivent ! dit calmement Lionel.
- Pfiou, ils sont nombreux, tu es sûr de ton coup ? s'inquiète Michaël, son frère.
- Fais-moi confiance. Tout est prévu.

Une dizaine de voitures de police s'approchent lentement de nous. Lionel demande à son frère de me menacer. Celui-ci sort alors un grand couteau de sa poche et le place sous ma gorge, bien en évidence, pour que les policiers n'aient aucun doute sur ses intentions.

La lame froide du couteau sur mon cou me fait frissonner. Me sentant trembler, Michaël me serre un peu plus fort, croyant sans doute que je vais me débattre.

Quelques policiers sortent de leur voiture, je n'aperçois encore pas mon père, ni Brian. Ils s'approchent lentement, en prenant soin de ne pas porter la main à leur arme pour ne pas déclencher un acte inconsidéré de la part des ravisseurs.

Lionel regarde tout autour de lui. Il constate que tous les chemins sont occupés par au moins deux voitures de police, mais cela ne semble pas l'effrayer plus que ça. Par contre, il semble inquiet de ne pas voir Brian et mon père.

- Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? dit-il à voix basse.

Quelques instants après, mon père apparaît enfin. Il s'approche lentement de nous, jusqu'à ce que Lionel lui ordonne de s'arrêter. Il est seul, les bras en l'air, à quelques mètres de nous seulement. Il me regarde avec insistance, sans doute pour s'assurer que je vais bien. J'essaie de le rassurer du mieux que je peux en lançant un regard courageux et confiant. Je n'ose pas lui parler, bien que personne ne me l'ait formellement interdit jusque là.

- Où est Brian ? demande d'abord Lionel en s'adressant à mon père.
- Une minute. Je veux d'abord m'assurer que ma fille va bien.
- Elle va bien.
- J'aimerais l'entendre de sa voix.
- Ça va, Papa, je vais bien.
- Où est Brian, maintenant ?
- Je vais vous le dire, mais auparavant, mettons-nous d'accord sur la manière de procéder. J'ai sans doute plus d'expérience que vous dans les prises d'otages, je n'ai pas l'intention de me faire gruger.
- C'est très simple, vous nous envoyez Brian, nous partons avec lui et on laisse votre fille quelque part dès que l'on considère que nous sommes à l'abri.
- Ça ne marche pas comme ça ! A un moment donné, vous aurez toutes les cartes en mains et la possibilité de nous faire chanter à nouveau en gardant Alice avec vous. Vous croyez que je vais laisser faire ça ?
- Ne me prenez pas pour plus naïf que je ne suis : si je vous rends votre fille, rien ne vous empêchera de nous tirer dessus aussitôt après. Je sais très bien que vous n'avez aucune pitié ni pour nous, ni pour Brian et que vous n'hésitez pas à nous canarder dès que nous aurons le dos tourné. Alice reste avec nous, jusqu'à ce que nous soyons loin !
- Comment puis-je vous faire confiance ? Vous avez kidnappé ma fille !
- Votre fille ne m'intéresse pas et je ne cherche pas non plus à vous demander un rançon. Je veux juste que vous me rendiez celui que j'ai élevé comme mon fils pendant tant d'années. Quand j'aurai Brian, et que nous serons tous en sécurité, vous aurez votre fille. Vous n'avez pas d'autre choix que celui de me faire confiance.
- Réfléchissez ! Vous ne serez jamais en sécurité. Même si vous parvenez à vous sauver aujourd'hui, on aura

toujours votre trace quelque part. On vous retrouvera. Dans un an, ou dans cinq, peu importe. Vous ne serez plus jamais tranquille. Pourquoi aggraver votre cas ? Rendez-moi ma fille et je serai indulgent.

- Vous vous croyez en position de force pour me dire ça ?
- Regardez autour de vous ! Il y a une cinquantaine de gars mobilisés. Ils bouchent toutes les issues. Ils ont du matériel performant. Il y a des tireurs d'élite. Vous pensez aller jusqu'où ?
- C'est vrai qu'ils sont nombreux ! intervient Michaël qui perd un peu son sang froid.
- On n'a peut-être pas de matériel, mais on a Alice. Un seul bruit suspect, une fausse note et « couic ». Adieu Alice !

Michaël se fait alors encore plus pressant. Le couteau s'enfonce un peu plus dans la chair de mon cou, j'ai peur d'avaler ma salive tellement je sens la lame prête à me couper la peau.

- Bon, vous avez gagné assez de temps ! Faites sortir Brian et qu'on en finisse ! Si dans une minute il n'est pas ici avec nous, je ne réponds plus de mon frère.
- Attendez !
- 55 secondes.

Mon père lève alors un bras en regardant une voiture de police vers l'arrière. Deux policiers sortent un homme de la voiture, il a la tête dans un sac en tissu blanc qui est noué au niveau du cou. Ses mains sont attachées dans son dos. Il titube entre les deux policiers pour arriver jusqu'à mon père.

- Pourquoi l'avez-vous masqué ?
- Pour ne pas qu'il sache où nous sommes. Il reste un hors-la-loi et nous prenons toujours cette précaution.
- Enlevez-lui le masque !
- Vous pourrez le faire vous-même...

- Enlevez-lui le masque ! Je ne répéterai pas.
- Je... Très bien.

Mon père découvre lentement le visage du jeune homme après avoir pris le temps de dénouer méticuleusement le nœud au niveau de son cou.

- Ce n'est pas Brian ?! dit Lionel en colère.
- Je... bredouille mon père.
- Qui est-ce ?
- C'est...
- Vous vous êtes foutus de nous depuis le début !
- Non, laissez-moi vous expliquer !
- Il n'y a rien à expliquer ! Le contrat était clair. Vous n'avez pas respecté votre partie du contrat. Nous repartons avec Alice. Attendez-vous à recevoir dans les prochains jours des nouvelles d'elle, elles ne seront pas bonnes, je crains. On vous enverra un colis avec quelques-uns de ses doigts, et peut-être que la prochaine fois vous nous prendrez au sérieux !
- Attendez, vous ne pourrez pas partir !
- Qu'est-ce qui nous en empêcherait ? Vous peut-être ?
- La voiture de police qui vous a amenés jusqu'ici, elle a été désactivée à distance, elle ne démarrera plus.
- La belle affaire ! Mon frère a dans les bras un passeport qui vaut tous les types de véhicules. Allez ! Partons ! Même si c'est à pied !

Lionel et Michaël me prennent alors entre eux, et se dirigent vers un premier barrage de voitures de police, toujours en me menaçant avec le couteau. Mon père, se met alors à sangloter :

- Je ne peux pas vous redonner Brian ! Il est parti !
- Parti ? répond Lionel en se retournant.

- Il s'est évadé peu de temps après son incarcération, nous ne savons pas où il est !
- C'est encore un de vos trucs pour gagner du temps ?
- Je vous jure que c'est vrai ! Je le jure sur ma fille !

Les deux frères s'arrêtent alors de marcher et se regardent. Plus personne n'ose dire un mot. Silence total. Je regarde mes chaussures qui sont complètement délacées. Un réflexe me pousse à commencer à me baisser, mais je sens aussitôt la lame se presser sur l'une de mes quatre jugulaires et mes deux bras se faire serrer plus fort par mes ravisseurs.

Je relève la tête et regarde autour de moi. J'ai cru entendre un bruit venant d'un champ de maïs. J'observe avec attention dans cette direction et crois voir bouger quelques épis.

Soudain, le silence est déchiré par une voix :

- Eeeeehhh meerde !

C'est Brian ! Il vient de trébucher, aplatisant du même coup toutes les pousses de maïs autour de lui. Il est maintenant complètement à découvert, à quatre pattes devant nos yeux ébahis.

- Brian ? demande Lionel, étonné.

Il se relève lentement et laisse apparaître l'objet qui l'a fait trébucher. Une moto.

- Il est venu en moto ? On n'a rien entendu ! s'interroge Michaël.
- La moto était déjà là, imbécile, lui répond son frère.
- Une moto, là ? Qu'est-ce qu'elle foutait là, cette moto ?

Profitant de la surprise et du doute dont Michaël faisait l'objet, je m'engouffre dans la brèche.

- C'est pourtant simple ! La moto était là pour permettre à Lionel de partir avec Brian.
- Et moi ? dit Michaël en me desserrant soudain le bras.
- Je pense que le plan de Lionel était que tu restes là avec moi, pour couvrir la fuite de ton frère.
- Mais elle va se taire, la gamine gâtée ! intervient Lionel.
- Non, laisse-la parler, répond Michaël.
- Tu vois bien qu'il te mène en bateau, depuis le début ... dis-je en insistant.

Lionel m'administre alors une gifle dont je me souviendrai longtemps. Je serais sans doute tombée à terre si je n'étais pas tenue des deux bras.

- Ta gueule ! hurle-t-il.

Michaël lâche alors la prise et se poste en face de son frère, visiblement énervé.

- Explique-moi ton plan, maintenant ! Qu'est-ce qu'on fait ?!
- Tu vas prendre la deuxième moto, imbécile ! Celle qui est cachée juste à côté ! Je prends Brian avec moi, toi tu montes la fille et tu me suis.
- Et s'ils nous tirent dessus ?
- Ils ne prendront pas ce risque tant qu'on tient la fille. Occupe-toi d'elle bon sang ! Et fais-moi confiance, merde !

Je jette un œil en direction de Brian. Effectivement, à côté de lui, on peut distinguer le métal brillant d'une seconde moto. Ma tentative de riposte psychologique tombe à l'eau. Je regarde en direction de mon père, il semble complètement impuissant. A aucun moment, il n'a voulu prendre le risque d'ouvrir le feu. Il se contente d'observer la scène, désarmé.

- Brian, nous t'attendions avec impatience, dit Lionel avec un sourire retrouvé.
- Je n'étais pas pressé de te revoir, répond-il.
- Tu es donc venu pour cette chère Alice ? Elle déplace les foules, comme tu le vois, dit-il en montrant les nombreuses voitures de police à l'entour.
- Lâchez-là ! Elle n'a pas à souffrir à cause de moi.
- Très galant de ta part, mais on a encore besoin d'elle. C'est notre assurance-vie, en quelque sorte. A toi aussi d'ailleurs ! Je me suis laissé dire que ces policiers ne t'aimaient pas non plus.
- Je ne leur ai pourtant pas fait grand-chose.
- Ces gens-là sont susceptibles : on s'évade de leur prison une ou deux fois et ils prennent tout de suite ça comme un affront. Ne t'occupe pas d'eux et viens avec nous.
- Si je viens, vous relâchez la fille ?
- Assurément ! Mais dans quelques kilomètres seulement. Quand on sera à l'abri.
- Où ?
- Tu penses bien que je ne peux pas te le dire ici. Mais je répondrai à toutes tes questions plus tard. J'aimerais bien qu'on parte, cette fois. Grimpe donc sur cette moto !

Brian me regarde quelques secondes, semble analyser la situation, puis il enfourche le deux-roues. Lionel dégage la seconde moto en écrasant du pied les épis de maïs qui la dissimulaient.

- Michaël, grimpe là-dessus avec la fille et démarre.

Pendant que Michaël monte sur la moto, c'est son frère qui me tient en joue avec le couteau. Il se place en face de mon père pour bien lui montrer qu'il a la situation bien en main et lui faire comprendre, si c'est nécessaire, que toute tentative héroïque de résistance serait vaine et aurait des conséquences dramatiques. Il me fait ensuite grimper sur la moto et

m'attache à Michaël avec une corde, pour ne pas que je saute en marche, sans doute.

Lionel enfle un casque gris assez volumineux qui se trouvait par terre à côté de la première moto.

- Et nous ? demande Michaël, nos casques ?
- Vous, vous n'en n'avez pas besoin... répond-il simplement.

Les motos démarrent dans un fracas assourdissant et sous les yeux incrédules des dizaines de policiers qui ont fini par s'approcher et rejoindre mon père. Lionel et Michaël font vrombir les moteurs avant de s'élancer à travers le champ de maïs. C'est Lionel qui passe devant, en faisant signe à son frère de le suivre. Il lui indique du doigt le bois juste en face, au-dessus d'une petite butte.

Le voyage est très inconfortable : le sol est inégal et chaque caillou, chaque trou dans la terre me projette en arrière ou me fait rebondir sur la dure selle de la moto. Je jette un œil à l'arrière, je vois mon père au loin qui sort son mouchoir pour essuyer sans doute quelques larmes qu'il a laissées échapper, puis il donne des ordres à ses officiers qui s'empressent de regagner leur véhicule pour redémarrer. Dans la précipitation, la police n'a sans doute pas eu le temps de prévoir une fuite à travers champ.

Nous arrivons quelques minutes plus tard au-dessus de la petite butte, à l'orée du bois. Lionel fait signe à son frère de s'arrêter et stoppe lui aussi sa course.

- Enlève ta corde et viens nous attacher, maintenant !

Michaël s'exécute : il délie la corde et me fait descendre, puis il va attacher Brian à Lionel.

- Toi, tu es libre, maintenant ! dit-il en s'adressant à moi.

Michaël enfourche alors à nouveau sa moto et place deux doigts sur son front comme s'il soulevait une casquette en signe de salut. Brian me regarde, impuissant à son tour.

Les deux motos s'enfoncent dans la forêt, me laissant seule au milieu de rien du tout.

30. Campagne

Nous nous enfonçons dans la petite forêt, en empruntant des chemins forestiers apparemment bien connus de Lionel. Michaël, à présent seul sur sa moto, nous suit à quelques mètres de distance. Je suis attaché à Lionel par une corde qui m'empêche de tenter de fuir. Au mieux, je parviendrais à nous déséquilibrer et à nous faire chuter tous les deux, mais cela ne mènerait à rien.

Curieusement, ce corps familier auquel je suis plaqué et qui me faisait si peur il y a encore quelques temps, m'intimide beaucoup moins. Depuis que j'ai retrouvé mes véritables parents, avec ma véritable identité, je me sens beaucoup plus indépendant et même presque de taille à l'affronter. Michaël a toujours eu moins d'influence sur moi. Il n'exerçait pas sur moi la même pression psychologique que son frère. Il ne faisait que lui obéir. Alice, malgré le fait qu'elle ne les connaît pas depuis longtemps a semble-t-il déjà repéré cette faiblesse chez Michaël et a tenté d'en profiter pour le déstabiliser tout à l'heure. Je garde cette idée dans un coin de ma mémoire pour me tirer d'une éventuelle situation délicate. Je sais maintenant l'impact de la psychologie sur les relations humaines. Mettre le doute dans l'esprit de quelqu'un, c'est comme faire tomber un mur porteur : ça ne fait pas tomber le bâtiment, mais ça le fragilise énormément.

Nous sortons du bois et sommes maintenant à quelques centaines de mètres d'un petit village de campagne. De là où nous sommes, nous avons une vue imprenable sur une petite vallée qui entoure un ruisseau calme bordé d'arbres de toutes sortes. Comme je n'ai jamais connu que la ville, le spectacle me laisse admiratif.

Lentement, nous arrivons dans le village qui paraît désert et nous nous dirigeons vers une vieille ferme peu accueillante.

- Où sommes-nous ? demande Michaël à son frère.
- Nous sommes comme chez nous, pour un petit moment, vraisemblablement.

Un petit homme rougeaud en chemise à carreaux bleue vient nous accueillir. Dans sa chemise sale, je pourrais aisément me découper deux tee-shirts. Il se dirige vers Lionel, les bras ouverts.

- Salut Lionel ! Alors ça a marché ?
- Comme tu vois ! répond Lionel en commençant à dénouer la corde qui nous lie.
- Et la gamine ?
- On l'a laissée là-haut, de l'autre côté du bois, on n'avait plus besoin d'elle.
- Dommage, j'aurais pu m'occuper d'elle comme il faut ! dit-il avec un œil vicieux et gras.
- En tout cas merci pour les motos, exactement où il fallait et en parfait état de marche.
- Bah, ce sont des vieilles bécanes de quand j'étais jeune, tu sais comme j'aime bricoler...
- A ce propos, rentrons et occupons-nous de notre couverture.
- Tu as raison, on va mettre les motos dans la remise, personne ne viendra les chercher là.

Le paysan prend une moto et l'amène jusqu'à un petit hangar en tôle rouillée qui tient encore miraculeusement debout. Michaël l'accompagne avec la seconde moto. L'homme ferme alors le hangar à clé et nous fait signe d'entrer dans la maison. Il nous y rejoint quelques secondes plus tard avec Michaël. Nous sommes dans la cuisine. Une grande table rectangulaire recouverte d'une toile cirée rouge occupe le centre de la pièce. Nous prenons place tous les trois sur un vieux banc en bois, tandis que l'homme se place en face de

nous, sur une chaise. Bizarrement, Lionel porte toujours son casque de moto, ce qui provoque l'étonnement de son frère :

- Tu n'enlèves pas ton casque ?
- Pas tout de suite, attends ...
- Ah oui, le casque ! intervient le paysan. Attends, je vais lancer le champ magnétique.

Il se dirige alors vers un drôle d'interrupteur qui se trouve dans un placard sous l'évier. Sitôt qu'il l'a actionné, Lionel retire son casque et le pose sur la toile cirée.

- Wow ! Tu as fait une sévère coupe depuis la dernière fois !
- J'ai du changer un peu de tête parce que j'étais devenu trop célèbre aux yeux de certains.
- Finalement, tu pourrais peut-être garder le casque ? dit le paysan d'un ton moqueur.
- Ça va, n'insiste pas, répond Lionel, un petit peu vexé.

Il est vrai que sa longue chevelure d'aventurier devait être l'une des fiertés de Lionel, avec sa barbe fournie. Souvent, je me souviens, il utilisait ses cheveux pour se donner une consistance, par exemple en laissant une mèche traîner devant ses yeux. Je trouvais ça plutôt ridicule, mais il ne l'a jamais su.

- Un rapport entre le casque et le champ magnétique ? C'est un truc pour que le casque aille se ranger tout seul près d'un électro-aimant ou quoi ? demande Michaël en observant le casque, curieux.
- Mais non, le casque servait à rendre ma puce invisible des satellites de positionnement. Avec le champ magnétique que Léon vient de mettre en route, je n'en ai plus besoin.
- Et moi ? demande Michaël. Et ma puce ?
- Tu sais bien qu'elle ne marche plus depuis ton accident.
- Et moi ?

Ma question surprend tout le monde. Il est vrai que je n'ai encore pas dit un mot, jusque là.

- Voyons, toi, tu n'en as pas besoin, Brian.
- Ah ?
- Ne fais pas l'innocent, maintenant. Après bientôt trois semaines d'escapade dans la nature, tu as bien du voir que tu n'étais pas « normal ».
- Je suis un trépané ?

Lionel me regarde en souriant. Il semble étonné de ma remarque mais n'y répond pas.

- Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? demande Michaël.
- Se faire oublier, répond son frère. Léon nous offre son hospitalité et ses bricolages nous assurent la sécurité. Personne ne sait que nous sommes ici et personne ne peut nous repérer d'en haut. Quand tout ça se sera un peu tassé nous pourrons ressortir et commencer à travailler sur notre grand projet.
- Léon ?
- Léon est un ami à moi. Il a une petite dette amicale envers moi. Raconte-lui, Léon.

Léon se redresse et sourit à Michaël, laissant entrevoir une mâchoire qui n'a pas vu de brosse à dents depuis longtemps.

- Ben voilà, j'ai connu votre frère il y a dix... non douze ans maintenant, ça fait une paye ! Ma femme était une de ses patientes, elle allait se faire ausculter la matrice à la ville, soi-disant parce que les docteurs de là-bas étaient « spécialistes », comme elle disait. C'était une vieille mégère avec plein d'idées de bonnes femmes rétrogrades. Une féministe quoi. Elle allait même jusqu'à m'empêcher de boire ! Vous vous rendez compte ? Ça faisait déjà plusieurs années que je cherchais un moyen de m'en

débarrasser, mais j'avais pas trop envie de mettre tous les flics du comté sur le dos, sans compter la belle-mère.

- Le rapport avec Lionel ?
- Il se trouve qu'un jour où ma femme ne m'avait pas vraiment laissé le choix, elle m'a forcé à l'accompagner chez lui, « pour que je vois ce que c'est », disait-elle. Ah ! Je vous le dis, elle n'était pas facile ! Heureusement, Lionel a été fort sympathique et quand il m'a expliqué, à la fin de la séance, en aparté, que ma femme devrait se faire opérer, il a commencé à m'intéresser.
- Pourquoi ?
- Parce que c'était l'occasion où jamais, pardi ! Au lieu de l'opérer, j'ai demandé au docteur s'il ne pouvait pas accélérer un peu le phénomène, histoire de me débarrasser au plus vite de la bonne femme. A ma grande surprise, il a accepté dès qu'il a su que je bricolais un peu dans le domaine de l'électromagnétique, notamment quand je lui ai dit que j'utilisais un casque spécial pour pouvoir rouler à n'importe quelle vitesse sur ma moto sans me faire immédiatement trahir par ma puce.
- Tu as tué sa femme, et c'est pour ça qu'il se sent redevable ? demande maintenant Michaël à son frère.
- Tué, c'est beaucoup dire, disons que je ne l'ai pas soigné comme elle aurait du l'être. Enfin, pour l'avoir supportée quelques mois comme patiente, je peux te dire que c'est un bienfait pour l'humanité que de l'avoir supprimée.
- D'autant qu'elle avait chopé ces saloperies on ne sait où, la garce ! dit Léon en grattant son impressionnante bedaine à travers sa chemise tâchée.

Michaël semble surpris, mais pas choqué d'apprendre que son frère a commis ce genre de crime. Il poursuit :

- Tu ne m'en as jamais parlé ?
- Je n'aime pas trop parler du boulot à la maison, tu le sais. J'aime bien faire la coupure.

- Ces derniers temps, j'ai l'impression de découvrir une facette de toi que je n'avais jamais vue. Même plusieurs facettes.
- Je n'ai pourtant pas changé, tu n'étais peut-être pas très observateur, avant ?
- Je te croyais rangé. Honnête, presque !
- Ah ah ah ! Tu ne vas pas me faire la leçon, toi qui as passé des semaines en prison pour des coups ratés.
- Je ne te fais pas la leçon, je suis surpris, c'est tout.
- Cesse de faire l'innocent, et reviens un peu sur terre. Il suffit qu'une gamine te mette des idées dans le crâne et te voilà tout retourné. Tu ne vois donc pas qu'elle cherche à nous diviser ? C'est son jeu. C'est même son unique chance. Enfin, maintenant elle est loin et nous n'avons plus besoin d'elle.

J'observe la scène avec intérêt. Je ne sais pas exactement ce qu'Alice a dit à Michaël, mais j'aimerais pouvoir continuer dans la même direction. Des trois affreux personnages autour de cette table, c'est sans doute lui le maillon faible. Aux yeux de la société, c'était pourtant lui le seul, jusqu'à aujourd'hui, à avoir eu un comportement malhonnête. Le gynécologue qui tue ses patientes à petit feu et le paysan qui fait assassiner sa femme restent impunis.

- Je vais vous montrer vos quartiers. Remets ton casque, Lionel, nous passons par dehors, dit le paysan en se levant

Et il nous invite à le suivre à l'extérieur. Nous passons devant le hangar des motos pour nous rendre dans un troisième bâtiment, tout aussi délabré qui ressemble à une grange.

A l'intérieur, le désordre est impressionnant. Des morceaux de métal rouillés de toutes tailles côtoient des vieilles poutres en bois et des anciennes machines agricoles. Le tout est recouvert de poussière et de paille, cela n'a vraisemblablement pas servi depuis longtemps.

L'homme se dirige vers un anneau en fer posé sur le sol. Il l'empoigne et le tire. C'est une trappe qui découvre un escalier en béton qui se perd dans le noir. Nous descendons en essayant de deviner l'emplacement de chaque marche. Michaël, derrière moi, en rate une et évite la chute en se cramponnant à moi. Une fois en bas, Léon allume enfin la lumière et actionne un second interrupteur en disant :

- C'est bon Lionel, enlève le casque.

Nous découvrons une sorte d'abri anti-atomique beaucoup moins sale et délabré que tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Un petit couloir donne sur 4 portes en bois que l'homme ouvre une par une.

- Il y a deux chambres, une cuisine et des toilettes. Vous avez de quoi survivre ici pendant un bon mois sans avoir besoin de sortir. L'air est renouvelé par un système que j'ai mis au point tout seul, vous remarquez qu'il n'y a pas une trace d'humidité dans les coins. Pourtant, je peux vous dire qu'en creusant j'en ai trouvé de l'eau ! Vous avez un téléphone ici qui n'est relié qu'à ma maison. Si vous avez un soucis, vous m'appelez. Enfin, rien ne vous empêche non plus de venir me voir, dans la mesure où Lionel met son casque pour sortir. Mais avec les voisins, on ne sait jamais : s'ils vous voient régulièrement ici, ça pourrait éveiller leurs soupçons. Enfin, ils ont tellement peur que j'attrape leurs filles un soir, qu'en général ils ne me cherchent pas trop les poux. Et ils ont raison ! termine-t-il en souriant avec une sorte de fierté qui fait froid dans le dos.
- C'est parfait Léon, vraiment parfait. On aura tout le temps de se préparer ici.
- Et en toute sécurité, insiste-t-il. Histoire que vous ne vous ennuyiez pas trop, j'ai ajouté l'année dernière une sorte de périscope pour voir dehors. Comme il n'y a que les

toilettes qui sont en dehors de la grange, c'est là que je l'ai mis... Regardez.

Et il nous montre effectivement ce qui ressemble à une paire de jumelles attachée à un grand mât qui pivote à travers le plafond.

- Pensez simplement à le rentrer quand vous ne vous en servez plus. Il est dans les buissons, mais il se voit quand même de l'extérieur...
- C'est entendu, dit Lionel.

Pendant que je me rends à la cuisine avec Michaël, Lionel et Léon échangent leurs dernières consignes. J'en profite pour demander à Michaël :

- Qu'allez-vous faire de moi ?
- Vraiment ? Tu n'as pas compris ? me répond-il.
- Eh bien non. J'imagine que vos intentions ne sont pas louables, mais je ne vois vraiment pas en quoi je puis vous aider dans votre association de malfaiteurs.
- Lionel t'expliquera tout ça en temps et en heure. En tout cas, tu es parti plus tôt que prévu, tu nous as surpris.
- Vous vous attendiez à ce que je m'évade de la maison ?
- Pas si tôt, mais oui, on s'y attendait.
- Vous vous y attendiez, ou bien vous me l'avez laissé faire ?

Malheureusement, Lionel réapparaît dans la cuisine à ce moment là, coupant court à la discussion.

- De quoi parliez-vous ? dit-il en entrant, l'air satisfait.
- Le gosse demandait ce qu'on attendait de lui.
- Nous avons de grands projets pour toi, Brian, nous n'allons pas nous ennuyer, crois moi. Et maintenant que nous sommes entre nous, au calme, je tenais à te dire à

quel point nous sommes contents de te revoir. Tu nous as manqué. Si, si, c'est sincère !

- Est-ce que vous savez où sont mes parents ?
- Tes parents ? Attends, laisse-moi réfléchir... Ah oui, la dernière fois que je les ai vus, ils se sauvaient en courant de chez eux en nous voyant arriver. C'était quand déjà. Hier ? Avant-hier ? Michaël aide-moi !
- C'était hier.
- Donc, hier ils allaient encore bien. Et ils ne seront pas inquiétés tant que tu resteras avec nous, ne t'inquiète pas. Si c'est pas mignon l'enfant qui s'attache aussitôt à ses parents tout juste retrouvés.
- Salauds !

Je quitte alors la cuisine en claquant la porte. Je tente de m'enfuir en courant en empruntant les escaliers en béton, mais bien évidemment, l'issue est bloquée. La seule issue. Je redescends aussitôt pour m'isoler dans les toilettes où je reste enfermé jusqu'au soir. J'entends Lionel et Michaël qui complotent à la cuisine, ils manipulent des papiers, des plans peut-être. Je cherche une solution mais n'en trouve pas. Je regrette un peu de ne pas avoir tenté de m'échapper plus tôt. Tout à l'heure peut-être, en m'enfuyant en courant, j'aurais été le plus rapide et j'aurais pu leur fausser compagnie. Mais je voulais avoir des nouvelles de mes parents avant de partir. Maintenant, c'est trop tard.

Soudain, j'entends un bruit de moteur. Je sors le périscope pour voir ce qui se passe à l'extérieur. Après un petit moment à chercher la bonne direction, je vois Léon qui rentre chez lui en voiture. La voiture s'immobilise et en sortent trois filles habillées de façon sexy. Des call-girls, sans doute, qu'il s'est payé avec ce qu'a dû lui donner Lionel pour organiser notre fuite. Il semble passablement éméché et titube jusqu'à sa porte d'entrée, une bouteille de champagne à la main. Ils pénètrent tous les quatre dans la maison et je ne vois plus

rien. Je tourne lentement le périscope pour examiner le paysage à l'entour. En réalité, on ne voit quasiment que la propriété du paysan à travers ces jumelles. Des bâtiments ou des arbres masquent le reste du village. Tout est désespérément vide et désert. Tout sauf peut-être ce petit buisson, là. On dirait qu'il frissonne...

31. Bunker

Autour de moi, des champs de maïs à perte de vue et ce petit bois dans lequel les deux motos viennent de disparaître.

D'un côté, mon père, la police, la sécurité, la fin de l'histoire en ce qui me concerne.

De l'autre, Brian, ses ravisseurs, le courage, l'aventure. Je ne devrais même pas me poser la question et courir dans le champ de maïs en direction de mon père qui doit être mort d'inquiétude et rongé par son impuissance à résoudre le problème. Pourtant, une force incontrôlable, un instinct suicidaire me poussent à partir en direction de la forêt, à la poursuite des deux motos.

Tout en m'enfonçant dans le bois tête baissée, j'essaie de me raisonner, de comprendre mon choix. Je me déteste quand je ne sais pas expliquer mes actes. Je n'ai rien à gagner à retrouver Brian et les frères Estერი, cela ne peut m'apporter qu'ennuis et contrariétés. Jusque là, je me suis caché la vérité en prenant le prétexte de l'enquête, de ma vocation de détective, pour prendre ce type de risques. Cette fois, c'est terminé, je sais que Brian n'est qu'une victime et je connais même l'identité de ses bourreaux. Je n'aurai plus aucune influence sur l'issue de l'affaire, ça n'est pas moi qui arrêterai les Estერი. Force m'est de constater que la seule chose qui me pousse à courir en ce moment dans les ronces et les branchages, la seule raison qui m'oblige à chercher en vain des traces de deux-roues sur un sol mou recouvert de mousses et de feuilles mortes, la seule motivation qui explique que je laisse mon propre père se faire un sang d'encre en me recherchant, c'est...

Brian, lui-même.

Je me déteste de l'aimer. Ça me ressemble tellement peu ! Je pensais m'être suffisamment blindée pour éviter de tomber

amoureuse ainsi, sans raison apparente, d'un parfait inconnu. J'étais tellement sûre que ça ne m'arriverait pas ! A plusieurs reprises j'ai même cherché à le diaboliser. J'ai bien essayé de me convaincre qu'il n'était pas celui qui déstabiliserait ma vie sentimentale, mais à chaque fois, mes tentatives me revenaient comme un boomerang, encore plus fort. Son innocence, que je croyais simulée, est tellement réelle qu'elle s'approche de la pureté. Sa détermination, que j'avais fantasmée, dépasse même les bornes du courage. Il est celui dont j'ai rêvé, toute ma vie, celui que je veux maintenant retrouver, coûte que coûte, pour qu'au moins il sache que je l'ai toujours attendu.

Les motos ont visiblement emprunté un chemin de bois parfaitement balisé. Une fois leur trace retrouvée, je n'ai plus qu'à suivre les ronds verts qui sont imprimés sur des petites pancartes accrochées aux arbres à destination des randonneurs. Après quelques centaines de mètres, le chemin finit par sortir du bois et donne sur une vallée abritant un petit village isolé. Cela paraît tout près, vu d'ici, mais il me faut quand même vingt bonnes minutes pour arriver jusqu'aux premières maisons.

Le village est calme, pour ne pas dire triste et désert. Quelques animaux de basse cour saluent mon passage, ce qui réveille quelque part un chien qui se met à aboyer à tue-tête. Quelques visages apparaissent aux fenêtres, écartant de la main des rideaux vieillis, mais se cachent aussitôt quand je les surprends en train de m'observer. L'accueil est glacial, je ne suis pas la bienvenue. Je m'aperçois que mon pantalon est lacéré, sans doute suite à ma course dans les ronces, ce qui ne doit pas manquer d'attiser les commentaires désobligeants que je devine derrière les façades muettes.

La rue est recouverte de pavés sales et d'une couche de boue séchée vraisemblablement laissée par les roues des machines agricoles locales. Je n'ai plus aucun moyen de savoir où sont passés les deux-roues qui m'intéressent. Comme je me vois

mal obtenir un quelconque résultat en faisant du porte à porte, je commence par traverser le village une première fois en me contentant d'observer les lieux. Après tout, nous sommes sur un chemin de randonnée et pas dans un lieu privé, je n'ai pas à être gênée de passer ici.

Le reste du village est aussi triste et maussade que son entrée. Quelques fermes entourées de leurs bâtiments annexes semblent se disputer la palme de l'exploitation la plus mal entretenue. Même les bêtes semblent tristes de vivre dans un pareil environnement sans éclat. Deux ou trois maisons tombent en ruine dans un coin du village délaissé par ses habitants. L'une d'entre elles ressemble à un ancien moulin. Un agriculteur manque de m'écraser en circulant avec son tracteur sur le bas-côté de la route. J'ignore s'il est bien conscient de son acte, il ne se retourne même pas pour s'assurer que je me relève bien du fossé dans lequel j'ai sauté. Enfin, quelques maisons moins anciennes sont regroupées à la sortie du village, sans doute habitées par une génération d'habitants plus jeunes, désireux de ne pas quitter leur village natal tout en profitant des joies du confort moderne.

Malgré toute mon attention, je n'ai pas trouvé de traces des motos. Le panneau placé à la sortie du village indique que le prochain village est à plus de dix kilomètres, ce qui m'incite à ne pas poursuivre à pied. D'autant que la jauge d'essence de la moto sur laquelle je me trouvais semblait indiquer un réservoir quasi-vidé. Je doute que Lionel ait pris le risque de tomber en panne d'essence s'il a bien préparé son coup, comme je le crois. A moins d'avoir changé de véhicule, il pourrait bien être dans ce village. Mon père a sans doute tenté de me rejoindre, mais puisqu'il n'était pas forcément équipé pour arriver jusqu'ici, il a dû rapidement rebrousser chemin et faire appel à des techniques plus modernes dont il a la maîtrise. Ma puce devrait en effet lui indiquer rapidement ma position géographique, si cette vallée est bien couverte par les satellites de positionnement.

La position exacte ne peut être calculée qu'à partir d'une triangulation des données issues de plusieurs satellites. Si un seul d'entre eux accède au fond de cette vallée, le positionnement ne sera pas très précis, et les chances de me retrouver plus minces.

Avant d'abdiquer et d'attendre de l'aide, je tente sans grand espoir de sonner à la porte d'une des maisons les plus accueillantes. Des géraniums pendouillent aux fenêtres dans des jardinières rouillées qui ont déteint sur le crépi beige de la maison. La porte d'entrée est d'un bois foncé dont l'austérité est soutenue par un vitrage dépoli vert bouteille. Je sonne.

N'entendant aucune agitation particulière derrière la porte, je sonne une nouvelle fois. Mon doigt est encore sur la sonnette quand la porte s'ouvre d'un coup, laissant apparaître un homme moustachu entièrement vêtu d'habits kakis.

- C'est bon, je suis là ! dit-il sèchement.
- Excusez-moi, je ne vous avais pas entendu.
- C'est pourquoi ?
- Je... Je cherche des amis qui sont arrivés dans ce village il y a quelques dizaines de minutes, peut-être une heure...
En moto.
- Et ?
- Nous devons nous retrouver quelque part, mais la description de la maison qu'on m'a donnée est si vague que j'ai peine à la reconnaître, vos maisons sont toutes si ... charmantes.
- Ça n'est pas ici, dit-il en commençant à fermer la porte.
- Attendez ! Vous ne les auriez pas vus ? Ou même seulement entendus.
- Je n'entends rien et je ne vois rien, la télé est allumée. Au revoir !
- Attendez ! Vous ne savez pas auprès de qui je pourrais me renseigner ?

- Personne ne peut vous renseigner ici. Personne ne VEUT vous renseigner.

Et il claqua la porte violemment. Les habitants de ce village ont l'air aussi accueillants que ne le laissent paraître leurs maisons.

En me retournant en direction de la rue, je vois soudain passer une voiture, la première depuis que je suis ici. J'essaie de courir pour interpeller son conducteur, mais il est trop tard, la voiture est déjà loin. C'est une voiture noire qui semble s'enfuir à vive allure de ce patelin peuplé de paysans acariâtres et de mégères médisantes derrière leurs rideaux.

Il ne me reste plus qu'à attendre une autre voiture ou l'arrivée des secours sans doute déjà envoyés par mon père. L'attente est longue, anormalement longue. Après près de deux heures passées à errer dans les rues du village, toujours pas de secours, pas d'indices ni même d'activités qui pourrait attirer mon attention. Le soir tombe doucement et le silence qui régnait jusqu'alors se fait encore plus pesant, presque lugubre.

J'aperçois enfin au loin les phares d'une voiture qui s'approche. Je me mets en évidence au bord de la route pour que le conducteur ne puisse pas ne pas me voir, mais plus la voiture approche, plus j'ai le pressentiment qu'il ne vaudrait mieux pas qu'il me voie. Quand elle n'est plus qu'à une centaine de mètres, je reconnais la voiture noire qui m'est passée sous le nez tout à l'heure. Par la même occasion je constate que la voiture valse d'un côté à l'autre de la chaussée, et roule anormalement vite. Je me précipite derrière un arbre au tronc suffisamment large pour cacher tout mon corps et regarde passer la voiture devant moi. Plusieurs personnes sont à bord.

La voiture ralentit, puis bifurque dans une petite rue que je n'ai même pas osé explorer tellement elle me paraissait glauque et insalubre.

Je cours en direction de la voiture pour la voir s'immobiliser dans la cour d'une vieille ferme entourée de hangars et d'appentis de toutes sortes. Je m'approche prudemment, espérant reconnaître le conducteur ou l'un de ses passagers.

Je quitte la rue pour traverser un petit pré qui entoure la propriété ou s'est arrêté le véhicule. Je trouve un buisson bien placé qui masquera ma présence tout en me permettant de bien observer la scène.

L'homme qui descend de la voiture est visiblement ivre, il parvient tant bien que mal à rester debout, mais cela lui demande des efforts surhumains. Il tient d'ailleurs une bouteille dans sa main. Malgré la nuit tombante, je suis certaine que ce n'est ni Lionel, ni Michaël et encore moins Brian.

Les trois autres portes de la voiture s'ouvrent alors, laissant apparaître autant de créatures siliconées et outrageusement maquillées. Elles gloussent en posant leurs talons dans la boue qui recouvre le sol à peu près uniformément. Le cadre rural de l'endroit à l'air de les amuser. Elles sont sans doute dans un état d'ébriété avancé, elles aussi.

Le gros bonhomme est visiblement le propriétaire des lieux, il cherche dans les innombrables poches de sa vieille veste en cuir une clé pour ouvrir la porte de chez lui. Comme il ne décamponne pas sa bouteille, la séance est longue et fastidieuse, avec une seule main. Ses hôtes font semblant de s'impatienter en riant de plus belle, mais finissent par entrer toutes ensemble dans la maison quand la porte s'ouvre enfin.

Le silence revient sitôt que les rires ont disparu, je prends alors le temps d'observer la ferme et ses dépendances. Il y a là plusieurs bâtiments, plus ou moins importants, disposés autour de la maison principale qui sert, je suppose, d'habitation. Une sorte d'écurie se trouve près de la voiture,

côté rue. Sur chaque façade, un avant-toit plus ou moins important protège une pile de bois de chauffage ou bien des vieux morceaux de tôle ondulée rouillés. Sur le sol, où courent quelques poulets tout surpris de n'avoir pas été rentrés au poulailler, la boue se mélange aux graviers et aux excréments de toutes dimensions et de toutes consistances.

A l'arrière, un grand hangar, peut-être une grange, occupe la plus grande partie du terrain qui est clôturé par un fil de fer barbelé.

Sur le côté de ce hangar, une ombre m'intrigue. Une sorte d'objet en forme de tube semble tourner sur lui-même, de temps en temps. J'essaie de le fixer avec attention, mais il commence à faire vraiment sombre pour distinguer quoi que ce soit. On dirait bien que ça bouge, mais... Qu'est-ce que ça peut être ?

Pour en avoir le cœur net, je franchis la clôture non sans accrocher une nouvelle fois mon pantalon qui n'avait décidément pas besoin de ça. Au passage, je me suis éraflé la cuisse et je sens une goutte de sang qui coagule sur mon jean. Je m'approche doucement. Le tube semble suivre mes mouvements, ce qui m'inquiète énormément. Je ne suis plus qu'à une trentaine de mètres et j'identifie enfin l'objet en forme de tube. C'est un ... périscope ? Malgré l'humidité du sol, je ne m'attendais pas à rencontrer un sous-marin ici ! Je me mets immédiatement à chercher un endroit où le périscope ne pourra pas suivre mes mouvements, je cours un peu dans tous les sens pour finir par trouver un angle que mon observateur ne peut pas atteindre. Je vois d'ailleurs le périscope s'orienter dans toutes les directions pour retrouver ma trace.

Je suis maintenant face à l'entrée du hangar, le dos au mur de la maison principale. Il n'y a heureusement pas de fenêtre sur cette façade et je n'ai donc pas à me soucier d'être surprise par derrière.

Je m'approche lentement de l'entrée du hangar. Il s'agit d'une énorme porte coulissante en bois de trois mètres de hauteur et au moins quatre de largeur. Une poignée de métal permet de faire glisser la porte sur des rails, mais il faut une force de cheval pour la faire bouger de quelques centimètres. Après maints efforts, je réussis à faire une ouverture de vingt centimètres dans laquelle je parviens à me glisser.

A l'intérieur, il fait nuit noire. Je sens une odeur de foin et de bois. Je tends l'oreille en faisant particulièrement attention au côté où j'ai aperçu le périscope. Encore une fois, c'est le silence le plus total. Je fais quelques pas dans le noir, en tendant les deux bras en avant. Soudain, je sens que mon pied bute dans un objet non identifié et je tombe par terre en faisant un bruit bizarrement sourd.

Aussitôt après, j'entends une certaine agitation qui semble venir de sous moi. Je crois entendre une voix qui dit « Léon ? ». Je tâte le sol à la recherche de l'objet qui m'a fait trébucher. Je finis par le trouver, il s'agit d'une sorte d'anneau de métal.

Je le prends dans ma main et tire dessus. Le sol bouge sous mes pieds. Une trappe ! J'en cherche les contours avec mes doigts pour pouvoir tirer l'anneau sans gêner l'ouverture. Je vois quelques filets de lumière qui traversent le plancher, il y a bien quelqu'un là-dessous.

J'ouvre la trappe et je vois aussitôt Brian qui jaillit de quelque part pour déséquilibrer Michaël et Lionel qui attendent la tête en l'air sous l'ouverture que je viens de produire. Ils tombent tous les trois à terre, mais cherchent déjà tous à se relever. En me penchant pour mieux voir, je glisse sur la paille qui entourait la trappe et tombe bêtement dans le trou, sous les yeux ahuris des frères Estერი.

- Qu'est-ce qu'elle fout là, celle-là !

Brian est le premier debout, mais étonné lui aussi par ma chute, il s'approche de moi et me tend machinalement la main pour m'aider à me relever. Michaël profite de son inattention pour l'aplatir à son tour sur le sol à la manière d'un rugbyman. Leurs deux corps s'écrasent lourdement à quelques centimètres de ma tête, soulevant un nuage de poussière qui m'oblige à fermer les yeux un instant.

Quand je les ouvre à nouveau, Michaël tient Brian par une clé de bras, et Lionel pointe vers moi une arme de chasse qu'il a vraisemblablement trouvée dans ce sous-sol.

- Et maintenant, expliquez-nous ce que ça signifie, dit-il en s'adressant à moi.
- Je suis venu chercher Brian, lui dis-je.
- Toute seule ? s'inquiète Lionel, craignant sans doute que la police m'accompagne.
- La police ne va pas tarder, ils suivent ma puce.
- S'il n'y a que ça pour vous sauver, répond-il en ricanant.
- Si je suis arrivée là, n'importe qui peut le faire !
- Bien que vous ne sachiez pas tenir debout au dessus d'un trou sans tomber dedans, je vous crois un peu plus maligne que le policier moyen sous les ordres de votre père.
- Ordure !
- C'est comme ça que vous accueillez les compliments ? C'en était un, il me semble.
- Votre position de supériorité ne tient qu'à votre réussite. Quand la chance tournera, j'aurai plaisir à vous rappeler toutes les fois où vous avez gagné la partie sur un coup de bol.
- Je ne vous laisserai pas ce plaisir. Malgré tous vos talents, vous continuez à ne pas m'intéresser. Je vais donc vous confier à Léon qui va se faire un plaisir de vous faire oublier l'endroit où nous sommes, quitte à vous faire taire à jamais si vous n'êtes pas coopérante.

- Léon ? C'est le gros saoulard que j'ai surpris entre trois call-girls tout à l'heure ?
- Oui, je l'ai vu moi aussi avec des filles, dans le périscope, insiste Brian.

C'était donc lui qui me suivait au périscope...

- Des filles ? Allons bon, cela ne va que retarder la punition. Malgré son âge, Léon a une forme olympique quand il s'agit de s'occuper des jeunes filles de ton genre. Il nous disait d'ailleurs tout à l'heure son regret de ne pas te connaître.
- Ce n'est pas toi qui peux dire ça, Michaël, hein ?

Avec cette phrase, je jette un énorme pavé dans une minuscule flaque d'eau. Michaël, la mine décomposée derrière Brian, me répond :

- Qu'est-ce que tu dis ?
- Que ce n'est pas toi qui ferais beaucoup de mal à ces trois call-girls, depuis ton « accident ».
- Mon accident ? Qu'est-ce que ça a à voir avec mon accident ? De quoi parles-tu ?
- Je ne voulais pas le dire si crûment, mais tu m'y obliges. Je parle de ton impuissance. Ça doit être drôlement difficile psychologiquement à ton âge. Et tu n'en as jamais voulu à ton frère ?
- Elle recommence à semer la zizanie, Michaël, n'écoute pas ce qu'elle dit, je t'en supplie !
- D'abord comment sais-tu que j'ai des problèmes de ce genre, qui te l'a dit ?
- Tu l'as avoué toi-même, en disant « s'il savait » en parlant de mon père, quand Lionel lui a laissé entendre que tu pouvais abuser de moi pour l'inciter à pratiquer l'échange plus rapidement.
- Je ne vois toujours pas le rapport avec mon accident ?

- Effectivement, là je suis moins catégorique, mais ... Depuis quand n'as-tu plus de ...
- D'érection ? intervient Brian sur un ton à la fois moqueur et compatissant.
- Vos gueules ! dit Michaël en lâchant d'un coup Brian.

Il prend alors la tête dans ses mains et fait les cent pas, comme pour réfléchir en urgence à une question qu'il n'avait jamais vraiment osé se poser. Puis il s'approche de son frère, menaçant.

- Michaël, ne fais pas l'idiot, tu vois bien que c'est ce qu'elle cherche !

Il continue de s'approcher et pose ses mains sur son cou, comme pour l'étrangler, mais sans vraiment serrer.

- Tu as bousillé ma vie, hein ?!
- Je te répète que ce n'est pas vrai. Ton accident est réel, j'ai des témoins.
- Des témoins que tu as payés, comme Léon, pour asseoir ta thèse !
- Absolument pas, quel serait mon intérêt là-dedans, tu es mon frère !

Pendant que les Esterri se démêlent de leurs affaires de famille, Brian et moi, nous nous relevons en nous regardant et en regardant la trappe restée béante.

- Michaël, regarde ! Ils vont se barrer ! Lâche-moi, il faut les rattraper !

Mais il continue de faire reculer Lionel, en lui demandant nombres d'explications sur plusieurs passages de son existence qui restent pour lui dans le flou le plus complet.

Nous empruntons les escaliers, sous le regard coléreux de Lionel qui est, à son tour, impuissant...

32. Libération

La trappe se referme sur les insultes fratricides de Lionel et Michaël. Aussitôt, nous cherchons dans la pénombre un objet lourd à disposer sur l'ouverture. Au bout d'un moment, nos yeux s'habituent à l'obscurité.

- Là ! Une balle de foin !

Nous faisons rouler le gros cylindre de foin jusqu'au-dessus de la trappe. Cette fois, ils sont bien bloqués là-dessous et ne pourront en sortir qu'avec une aide extérieure.

- Alice, je ne te remercierai jamais assez de ce que tu as fait pour moi.
- Je ne fais que rendre la monnaie de ta pièce, tu es venu à mon secours alors que rien ne t'y obligeait.
- Je n'allais pas te laisser entre les mains de ces deux tordus ! Je sais ce qu'ils valent !
- Mais sais-tu ce qu'ils veulent ?
- Non. Ça j'avoue que je ne l'ai pas encore bien compris. Mais il est évident qu'ils n'ont rien d'honnêtes, il n'y a qu'à en juger par les relations qu'ils ont avec le propriétaire des lieux.
- Le paysan qui se paie des poules de luxe ?
- Figure-toi que ce brave homme a tué sa femme à petit feu grâce à la complicité du gynécologue Esterri.
- En échange de quoi ?
- De cette cache, sans doute, de quelques matériels anti-puces bricolés par le paysan. Et puis en échange de deux motos cachées dans le champ de maïs.
- Où sont-elles ces motos ? Il nous faut bien ça pour espérer sortir de ce trou.
- Elles ont été mises dans le petit bâtiment à l'entrée, là-bas.

- Il ne doit plus rester beaucoup d'essence, j'ai vu que la jauge de la moto où j'étais assise indiquait un niveau très bas. Et la tienne ?
- Je n'ai pas fait attention. Je ne sais pas.

J'observe le visage d'Alice à peine éclairé par quelques lueurs de lampes de rue lointaines qui passent à travers les planches de la porte de grange. Quand elle ferme ses yeux, deux étincelles s'éteignent d'un coup, me laissant comme seul dans le noir. Quelques mèches de ses longs cheveux noirs projettent sur sa joue une ombre à peine perceptible. Quand les étincelles s'éclairent à nouveau, elle me regarde.

- Que faisons-nous ?
- Je... je ne sais pas, excuse-moi, j'ai eu comme une absence.

Elle sourit, comme si elle avait deviné que mon absence était simplement due à sa présence.

- Malgré l'agréable intimité, toute relative, de cet endroit, je te propose qu'on essaie de trouver de l'essence à mettre dans le réservoir de l'une de ces motos et qu'on s'échappe de cet enfer de village.
- Et Léon ?
- Le paysan ? Laissons-le cuver son vin et s'occuper de ses call-girls, il devrait en avoir pour un moment.
- Mais demain ? Il va se rendre compte que nous sommes partis, il va libérer les Esterri.
- Je me doute, mais que veux-tu qu'on y fasse ? On ne peut quand même pas les tuer ! Et j'ai perdu l'espoir de voir arriver la police jusqu'ici, j'ai attendu une bonne partie de l'après-midi sans succès.
- C'est vrai, tu as une puce, toi !
- Elle semble inefficace dans cette contrée reculée. Donc, ne comptons pas dessus.

Nous nous glissons dans la petite ouverture qui a permis à Alice d'entrer dans la grange. La nuit est fraîche et silencieuse. Les fenêtres du paysan sont les seules à être encore éclairées à cette heure tardive. Nous nous dirigeons à pas de loup vers le bâtiment où sont entreposées les motos, dans l'espoir d'y trouver aussi un peu d'essence.

- Zut ! C'est fermé à clé.
- Ah oui, et la clé est dans la poche du pantalon de Léon. Avec tout un trousseau.
- Avec tout un trousseau, dis-tu ?
- Oui... J'imagine qu'il a toutes ses clés habituelles sur le même porte-clés.
- Viens voir !

Elle me tire alors vers la voiture du paysan qui est restée devant l'entrée. La portière n'est pas verrouillée. Alice se glisse à la place du conducteur et cherche la clé de contact.

- Regarde !

Elle me tend alors un porte-clés où sont attachées une dizaine de clés de tailles diverses. Puis elle repart aussitôt vers le hangar des motos.

- Alice, attends ! Pourquoi on ne prend pas simplement la voiture, dans ce cas là ! Puisqu'on a la clé.
- Réfléchis deux secondes et tu comprendras pourquoi on va prendre les motos.
- Euh... Vraiment, je ne vois pas ? Ça serait bien plus simple, non ? En plus nous n'aurions peut-être pas besoin de chercher de l'essence.
- Regarde la voiture, comment tu la trouves ?
- Ben, elle est normale. Elle a l'air assez récente.
- Justement !
- Tu préfères les vieilles motos à une auto neuve ?

- Je préfère une moto qui démarre à une voiture qui ne démarre pas.
- Et si tu m'expliquais une bonne fois pour toutes au lieu de jouer avec moi ?
- Cette voiture, comme toutes les voitures récentes, est équipé d'un détecteur de puce. Elle n'obéira qu'à son propriétaire.
- Mais... La clé de contact ?
- Elle ne sert qu'à déclencher le démarreur. C'est une vieille tradition qui est restée chez les constructeurs, pour ne pas perturber les automobilistes avec une voiture qui démarre toute seule quand on monte à l'intérieur.
- Qui te dit que les motos ne sont pas équipées du même système ?
- Elles sont visiblement beaucoup plus anciennes, d'une part. Et d'autre part, Michaël a pu démarrer et utiliser sa moto, et comme nous le savons tous les deux, il n'a pas de puce, lui non plus.
- Son frère dit qu'il a une puce, mais qu'elle ne fonctionne pas bien.
- Et tu le crois ? Ça me paraît évident que Lionel a pratiqué une trépanation sur Michaël, l'a ratée, et qu'il essaie de lui faire croire depuis toujours qu'il a eu un accident de voiture et que ses tares viennent de là.

La perspicacité d'Alice me sidère. J'ai vécu pendant près de vingt ans avec ces deux hommes sans me rendre compte de quoi que ce soit. Elle, qui les a côtoyés quelques heures a tout de suite perçu la faille et l'a utilisée immédiatement.

- Viens, j'ai trouvé la bonne clé, me dit-elle.

Effectivement, la porte du hangar s'ouvre et nous voyons à l'intérieur les deux motos et quelques autres objets sans aucun intérêt. Le réservoir de la seconde moto est tout aussi

vide et il ne semble pas y avoir de réserve d'essence dans ce bâtiment.

- Il a forcément du carburant quelque part, pour son tracteur, par exemple. Où range-t-il son tracteur ? demande Alice.
- Je ne l'ai pas encore vu.
- Si tu ne l'as pas vu, c'est qu'il est à l'intérieur de quelque chose.
- Jolie déduction.
- Il n'y a pas trente-six bâtiments, visitons-les un par un.

Nous traversons la cour principale, devant la porte d'entrée, pour rejoindre le hangar d'en face, suffisamment grand pour accueillir des engins agricoles de la taille d'un tracteur.

Dans la pénombre, je marche malencontreusement sur la patte d'une poule qui s'envole en criant comme si on l'égorgeait. Aussitôt, les chiens des fermes voisines se mettent à aboyer ou à hurler à la mort, brisant le silence qui régnait jusqu'ici.

Nous courons jusqu'au hangar d'en face, pour nous plaquer contre l'un de ses murs. Cette précaution n'est pas inutile, puisque quelques secondes après, Léon apparaît devant sa porte, dans son plus beau caleçon, avec un vieux fusil dans sa main droite. Il jette un œil à droite et à gauche, constate dans un soupir que ses poules ne sont pas rentrées, puis tourne le dos et referme la porte pour retourner s'occuper de celles de luxe.

- Regarde où tu mets les pieds maintenant, me conseille Alice en chuchotant.

Nous ouvrons la porte du hangar, elle n'est pas verrouillée, et nous y trouvons un vieux tracteur rouge délavé qui dort apparemment ici depuis plusieurs années. En me montrant

les clés de contact qui pendouillent sous le volant, Alice me dit d'un air narquois :

- Tu veux que je t'explique pourquoi on ne s'enfuit pas avec le tracteur, aussi ?
- Ça va !

Nous faisons le tour du véhicule en essayant de discerner les objets qui peuplent cet endroit.

- On ne voit rien, ici !
- Il nous faudrait un éclairage quelconque.
- Les phares du tracteur ?
- Tu vois, tu n'as pas que des mauvaises idées, me dit Alice. Espérons qu'il ait encore assez de batterie.

Je monte sur le siège du tracteur et cherche le bouton qui commande l'allumage des phares. Après avoir lancé les essuie-glaces et d'autres fonctions dont je ne connais pas l'utilité exacte, les phares s'allument enfin.

L'éclairage est faible, laissant supposer qu'il ne durera pas très longtemps. Je saute de la cabine pour aider Alice à trouver du carburant.

Grâce à la lumière des feux rouges à l'arrière de l'engin, nous pouvons distinguer un jerrican rangé sur une étagère au fond du hangar. Le temps d'arriver jusqu'au récipient, les phares se sont éteints. Alice parvient à attraper malgré tout le jerrican et dévisse aussitôt le bouchon pour mettre son nez au-dessus de l'ouverture.

- C'est bien du carburant.
- Les motos fonctionneront-elles avec du carburant pour tracteur ?
- Il faudra bien !

Nous traversons à nouveau la cour en prenant garde aux volailles qui errent dans la nuit. Une fois arrivés dans l'autre hangar, nous choisissons la moto qui semble en meilleur état et nous y déversons la totalité du contenu du jerrican. Une odeur d'essence envahit tout le bâtiment, nous donnant rapidement mal à la tête.

En montant sur la moto, je montre à Alice un casque tout poussiéreux qui est posé sur une étagère.

- Mets ce casque, on ne sait jamais.
- Il n'y en a qu'un ?
- Celui de Lionel est resté à l'intérieur de la maison, je crois.
- Et toi ?
- Je m'en passerai.

Je saute sur le démarreur une première fois. Rien ne se passe. Alice me lance un regard inquiet. Je regarde la moto, et essaie de comprendre son fonctionnement. Je ne suis pas doué en mécanique. Personne ne me l'a jamais enseignée. Je constate quand même après quelques minutes que l'arrivée de carburant est coupée, empêchant la moto de démarrer.

Je tente à nouveau de démarrer, cette fois, le moteur toussote quelques instants puis s'étouffe.

- Tu vas y arriver ! me dit Alice pour me donner confiance.

Je ne sais pas si je vais y arriver, mais il faut que j'y arrive rapidement. A chaque tentative, le bruit du moteur est de plus en plus fort et de plus en plus long.

La moto démarre enfin.

- Monte vite ! dis-je à Alice.

Elle monte alors derrière moi, la visière de son casque percute l'arrière de mon crâne au moment où elle me dit :

- Allons-y !

Quand nous sortons du hangar, Léon sort à nouveau avec son fusil. Dès qu'il comprend ce qui se passe, il se met en joue et commence à nous tirer dessus. Heureusement pour nous, il est encore saoul et sa pétoire sans doute un peu rouillée. Il ne parvient qu'à tuer l'une de ses poules à quelques mètres devant nous. Je l'évite de justesse.

Nous sortons de la cour à pleine vitesse, Alice s'agrippe à moi pour ne pas tomber. Une de ses mains se glisse sous mon pull, sans doute pour mieux se tenir. Je sens la chaleur de son corps à travers mes vêtements, dans mon dos.

Alors que nous sortons du village, elle me crie dans l'oreille :

- Ce que nous sommes bêtes !
- Pourquoi ?
- Nous aurions pu pousser la moto jusqu'à la sortie du village et la démarrer seulement ici.

Elle avait encore une fois raison.

Nous roulons pendant plusieurs dizaines de minutes avant de trouver une route connue d'Alice.

- Va par là ! me dit-elle.

La moto dégage une fumée bleue qui laisse penser que le carburant que nous utilisons n'est pas le plus adapté. D'ailleurs, la moto ralentit. La vitesse de pointe n'est pas très élevée, autour de cinquante kilomètres à l'heure seulement. Ce n'est qu'au petit matin, une fois arrivés en ville, que je reconnais à mon tour le chemin.

- Où m'amènes-tu ? me demande-t-elle ?

- Chez moi, lui dis-je.

Et nous arrivons enfin dans l'immeuble de Chipless, il est sept ou huit heures du matin.

A peine descendus de la moto, Chipless vient nous accueillir, la mine défaite, un journal à la main.

- Brian, c'est affreux ! Ta maman...

33. Opposition

- Quoi, ma maman, demande Brian, paniqué.
- Elle... Elle est morte, lui répond Chipless, en baissant les yeux.
- Hein !? Ça n'est pas possible ! Comment l'as-tu su ?! Ça n'est pas possible, ça ne peut pas être elle, pas déjà !
- C'est écrit dans le journal de ce matin. Son prénom c'est bien Suzanne ?
- Oui, je crois. Enfin, il faut vérifier, je ne suis pas sûr, je te dis que ça ne peut pas être elle.
- Inutile de vérifier, je l'ai déjà fait. Je ne sais même pas pourquoi je te demande ça. Avec le fichier des puces, j'ai regardé la ligne qui te concerne dans les colonnes F et M, tu sais : celles qui correspondent à « Père » et « Mère ». Et ta mère s'appelle bien Suzanne Langlais.
- C'est impossible, fais voir cet article !
- C'est là, dans la rubrique « dernière minute ».

Brian lit l'article à haute voix devant nous :

Le corps sans vie de Suzanne Langlais a été retrouvé ce matin sur un trottoir de la rue des rosiers où elle résidait depuis quelques jours seulement. Les enquêteurs privilégient la piste de suicide. La pauvre femme était en effet atteinte de sévères troubles psychologiques depuis le kidnapping de son enfant à l'âge de trois ans. Elle aurait sauté par la fenêtre de sa chambre, au quatrième étage, après avoir absorbé une quantité considérable d'anxiolytiques et de calmants. Son mari, choqué par l'accident, bénéficiera d'une aide psychologique pendant plusieurs semaines.

Brian tombe à genoux, le journal encore dans les mains. Puis il se met à pleurer doucement en murmurant « Maman ».

La scène dure quelques minutes. Chipless et moi sommes debout à côté de lui, hésitant entre le reconforter et le laisser

seul. Il semble ne plus avoir aucune conscience de ce qui se passe autour de lui. Il est seul au monde.

Pourtant, rapidement, il essuie ses larmes et se relève, l'œil déterminé, presque vengeur. Voyant ça, Chipless considère qu'il est temps de lui apporter notre aide. D'un signe de la tête, il m'invite à lui prendre un bras, et lui se saisit de l'autre. Nous l'accompagnons ainsi jusqu'à l'intérieur de l'immeuble, il se laisse guider, sans dire mot. Dans ma main, je serre la sienne, en essayant de faire passer dans ce simple contact toute ma compatissance et toute l'affection que je lui porte. Il n'a pas de réactions visibles qui me laissent penser que le message passe.

A l'intérieur, un homme de taille imposante s'approche de nous et embrasse Brian en lui bredouillant quelques condoléances banales. Cet homme se fait appeler Trojan. Il est immédiatement suivi par Claire, ou Agnus, la fille qui m'a sortie du hangar des Esterri. Ses yeux clairs sont inondés de larmes. Elle s'approche de nous en fixant Brian, sans porter attention à moi. Sans même s'en rendre compte, elle vient prendre le bras de Brian. Mon bras. Elle se met à ma place et accompagne Brian jusqu'à un canapé où ils s'asseyent tous les deux. Agnus déborde d'affection avec lui, elle le serre contre sa poitrine, pose ses lèvres dans ses cheveux en lui caressant l'oreille et la joue. Brian se laisse faire, les yeux dans le vague.

Je me rends compte tout d'un coup que je porte encore mon casque de moto. Il est anormalement lourd, par rapport à celui que je porte habituellement quand je suis sur mon scooter. Si lourd que je ne peux m'empêcher de pousser un soupir en m'appêtant à l'enlever.

- Pff, il pèse une tonne ce truc !

J'entends alors une voix. La voix de Brian. Au moment où le casque est devant mes yeux.

- Attends !

D'une façon sans doute ridicule, ne voyant rien du tout, je réponds :

- Hein ?!
- Le casque ! Ne l'enlève pas tout de suite !

J'enfonce à nouveau le casque pour voir à nouveau Brian m'expliquer pour quelle raison idiote je devrais garder ce casque lourd sur ma tête.

- Pourquoi ?
- Ta puce !
- Quoi ma puce ?
- Le casque du fermier est sans doute conçu pour la désactiver, comme celui de Lionel. Si tu enlèves le casque, ta puce va donner l'emplacement de l'immeuble de Chipless à la Police.
- Et alors ? J'espère bien revoir mon père un jour, qu'il me trouve ici ou ailleurs n'a que peu d'importance ?
- Si je peux me permettre, intervient Chipless, je préférerais que vous ne l'enleviez pas, en effet.
- Mais enfin, je sais que mon père fait la chasse aux trépanés, mais il a quand même un minimum de savoir-vivre. Il ne viendra pas vous chercher des poux après ce qui s'est passé.
- Du savoir-vivre ? Il n'en a pas fait preuve quand je t'ai raccompagnée à la Préfecture. Il m'a foutue dehors ! intervient Agnus qui a maintenant glissé sa main sous le pull de Brian et frotte son torse comme si elle flattait un chien.
- Je persiste : il ne vous fera rien si je lui demande.
- Je veux bien le croire, dit Chipless en essayant de calmer le jeu, mais il ne sera pas éternellement Préfet. Son mandat

se terminera un jour et son successeur n'aura pas les mêmes scrupules. Notre immeuble passe pour l'instant inaperçu, oublié des cartes urbaines parce qu'on a beaucoup travaillé en ce sens, je serais déçu qu'on anéantisse tant d'efforts à cause d'un bête casque.

- Mais il pèse une tonne ce truc ! Ma nuque n'arrive plus à le soutenir.
- S'il te plaît Alice, insiste Brian, maintenant ridiculement décoiffé par cette... blondasse.

Je garde alors le casque sur la tête, et m'assied sur le fauteuil en penchant la tête en arrière pour essayer de reposer ma nuque. J'attrape le journal du jour, que Brian a finalement lâché sur la table basse pour pouvoir se défendre des deux mains des harcèlements d'Agnus. Alors que je tourne les pages pour lire à mon tour l'article sur la mère de Brian, je vois par-dessus le journal le grand Trojan qui me regarde en se retenant de rire.

- Je peux savoir ce qui vous fait rire ? dis-je un peu sèchement.
- Rien... C'est nerveux.
- Mais encore ?
- Je me demandais juste si votre permanente était bientôt prête et si vous vouliez aussi une couleur.
- Très drôle, dis-je en jetant le journal sur la table basse. C'est bien le moment de faire de l'humour.
- C'est vrai, Trojan, tu es un peu limite là, dit Chipless, à la fois pour me soutenir et pour respecter la détresse de Brian.

Mais je vois qu'il retient lui aussi son rire. Charmants plaisantins, ces deux-là.

Brian les rappelle tous les deux à l'ordre en reparlant de ses parents :

- Mon père a besoin de moi, il faut que j'aille le voir. Maintenant que je sais où ils ont... où il a déménagé...
- Par contre, on ne sait toujours pas pourquoi ils sont partis de chez eux. Tu en sais plus ? Raconte-nous ! demande Chipless.
- Ce sont les Esterri qui les ont fait fuir de chez eux. Ils m'ont avoué les avoir vu se sauver de leur appartement.
- Et à toi que t'ont-ils fait ?
- Cette fois, ils ont bien failli me garder. Ils avaient prévu des motos pour s'enfuir de la police après l'échange, ils ont laissé Alice dans un champ et m'ont emmené chez un paysan qui nous a abrité dans une sorte de bunker. J'étais coincé dans ce trou avec eux.
- Comment t'es-tu échappé ? s'inquiète Agnus.
- C'est Alice qui m'est venue en aide. Grâce à elle, nous avons pu profiter d'une mésentente des Esterri pour s'enfuir.

Agnus regarde alors dans ma direction, inquiète, puis elle interroge à nouveau Brian :

- Vous avez mis beaucoup de temps pour rentrer, non ?
- Le carburant qu'on a mis dans la moto est prévue pour faire fonctionner un tracteur. Nous n'avons pas pu rouler vite.

Je vois alors Agnus, rassurée, qui esquisse un demi-sourire qui m'est adressé.

- C'était un peu risqué de retourner dans la gueule du loup pour sauver la peau d'une... fille de préfet. Si j'avais été mieux réveillée quand tu es parti, je t'en aurais empêché, poursuit-elle.
- Tu l'as bien fait, toi ! C'est toi qui as délivré Alice une première fois, je te rappelle.

- Justement, ça m'a valu un coup de pelle ! Tu parles que je m'en souviens !
- Je n'ai pas demandé à être secourue par qui que ce soit.

Silence.

- Pourquoi tiennent-ils tant à t'avoir avec eux, les Esterri ? demande Trojan pour changer de sujet.
- Je n'en sais rien. J'ai l'impression qu'ils comptent sur moi pour les aider dans leur association de malfaiteurs. J'ai vu des plans de bâtiments, peut-être qu'ils veulent me faire attaquer à nouveau la Préfecture, à des fins plus ou moins terroristes.
- Tu parlais d'une mésentente entre eux ? demande Chipless.
- Selon Alice, Lionel a tenté une trépanation sur son frère. Ça a raté, mais Michaël croit que ses tares sont les suites de son accident de voiture.
- Comment ont-ils réagi quand vous vous êtes enfuis ?
- Nous les avons enfermés dans le bunker, mais le paysan nous a vus, il les a sans doute délivrés peu de temps après.
- S'ils se sont fâchés, on peut espérer qu'ils ne viendront plus te chercher, dit Agnus avec une lueur d'espoir dans la voix.
- Je ne pense pas, dis-je en regardant Agnus par-dessous la visière de mon casque, j'ai vu les deux frères en action. Lionel, l'aîné, a tellement d'emprise sur Michaël, qu'il ne lui faut que quelques minutes pour reprendre le dessus et lui faire croire tout ce qu'il veut. Il faut quelqu'un pour les déstabiliser, sans ça, le petit écoute toujours le grand.
- Brian les connaît peut-être mieux que toi ? répond Agnus.
- Non, elle a raison, confirme Brian.

J'esquisse à mon tour un petit sourire en direction d'Agnus, en plissant les yeux.

- C'est où la rue des rosiers ? demande Brian.
- Bah... Pas très loin de la bibliothèque, en fait, répond Trojan.
- Oui, je connais bien l'endroit, je vais très souvent par là. C'est effectivement à deux pas de la bibliothèque.
- Je vais y aller, dit Brian.
- Je t'accompagne, ajoute immédiatement Agnus.
- Tu sais où se trouve la bibliothèque, toi ?
- Evidemment que je le sais ! Pourquoi dis-tu ça ?
- Parce que je peux l'accompagner aussi.
- Avec ton casque ?
- Elle a raison, intervient Brian. Enfin, je veux dire qu'il faut que tu ailles voir ton propre père pour le rassurer, quand même. Je m'étonne que tu ne l'aies pas déjà appelé.
- Avec quel téléphone ? Enfin, tu as raison... Mais à ta place, j'irais voir ton père seul, il n'a sans doute pas envie de voir du monde dans de telles circonstances. A part toi, bien sûr. Tu as bien vu mon père, l'autre fois, comment il a réagit avec Agnus.
- Ne compare pas ton père et celui de Brian ! Je t'attendrai dehors, continue Agnus, je vous laisserai entre vous s'il le faut.

Je me redresse pour essayer de faire comprendre une nouvelle fois à Agnus de laisser Brian seul avec son père, mais au moment de parler, la visière du casque se rabaisse toute seule et étouffe mes paroles, me rendant ridicule et inaudible.

Trojan éclate évidemment de rire, les autres se retiennent par politesse.

Je me lève en relevant la visière et je leur dis :

- Bon, je pense que je n'ai plus rien à faire ici, j'ai été heureuse de faire votre connaissance et je m'en vais de ce pas rassurer mon père. Je n'enlèverai mon casque qu'une

fois que je serai loin d'ici pour ne pas éveiller les soupçons et je dirai à mon père que Brian m'a laissée à l'entrée de la ville.

- Merci Alice, je n'oublierai pas tout ce que tu as fait pour moi, dit Brian.
- Mais de rien, ce fut un réel plaisir, lui réponds-je.

Et je sors de la pièce en contenant mes larmes. Je marche rapidement pour sortir de la cour de l'immeuble et attends quelques centaines de mètres pour enlever enfin ce satané casque.

Quelques minutes après l'avoir enlevé, une voiture de police s'approche et s'arrête devant moi.

- Alice Saintereine ?
- Oui.
- Montez, votre père vous attend. Il est mort d'inquiétude.

Je grimpe à l'arrière de la voiture. Et pose ma nuque sur l'appuie-tête pour me soulager.

- Comment m'avez-vous retrouvée si vite ? Grâce à ma puce, déjà ?
- Oui. Toutes les patrouilles vous recherchent, nous avons un contact permanent avec le centre GPS.
- Le ?
- Le central qui permet de positionner les gens précisément par satellite. Votre trace vient à peine d'être retrouvée, comment êtes-vous arrivée jusqu'ici sans qu'on puisse vous repérer ?
- C'est à cause de ma permanente.

Embarrassé par ma réponse absurde, le fonctionnaire de police n'ose plus me poser d'autres questions.

Et alors que je rentre à la maison pour rassurer mon père, je ne peux m'empêcher de répéter dans ma tête, sans vraiment le penser sérieusement :

« Mais pourquoi je n'ai pas tapé plus fort avec cette pelle... »

34. Père

Je n'ai pas la force de convaincre Agnus de rester ici. Elle insiste tellement pour m'accompagner que je la laisse faire. A vrai dire, sa présence m'est, aujourd'hui plus que tous les autres jours, indifférente. Sur le chemin qui mène à la rue des rosiers, Agnus bavarde de choses et d'autres et je vois qu'elle essaie d'orienter la conversation vers Alice. Une sorte de rivalité s'est installée petit à petit entre elles, sans que j'aie l'impression d'en être ni la cause, ni l'objet. Je suis tellement loin de comprendre mes propres sentiments, mon esprit est tellement monopolisé par ma quête, peut-être idiote ou ridicule, de la vérité sur mon passé... Il manque encore quelques pièces au puzzle pour que je puisse reconstruire mon identité et enfin me tourner vers les autres. Et particulièrement vers Alice et Agnus qui, je le sens bien, ont joué un rôle capital dans cette quête, et j'ai comme l'impression que ce n'est pas terminé.

- Comment Alice a-t-elle fait pour te retrouver chez ce paysan ?
- Je l'ignore, elle ne m'a pas vraiment raconté. J'imagine qu'elle a suivi les traces des motos.
- Elle a suivi les motos au lieu de retourner vers son père, qui l'attendait sûrement ?
- Elle a peut-être vu ce village et pensait y trouver refuge pour la nuit.
- Et par hasard, elle tombe chez Léon, le paysan vicelard qui a un bunker sous sa ferme ?
- Mais je ne sais pas moi ! Que veux-tu me faire dire ?
- Je ne crois pas au hasard. Alice ne pouvait être là que pour deux raisons, selon moi. Soit elle joue contre toi, et son unique but est de te retrouver pour te livrer à son père. Après tout, si tu intéresses tant les Esterri, tu as peut-être

un don caché, une qualité que le Préfet connaît lui aussi et qui l'intéresse tout autant.

- Un don ?
- Je ne sais pas, moi. Peut-être que tu changes le plomb en or, comme la pierre philosophale, ou peut-être que tu es guérisseur, ou bien comme Clark Kent.
- Clark Kent ?
- SuperMan, si tu préfères.
- Tu dis ça sérieusement ?
- Mais non ! Mais j'essaie de te faire comprendre que tu as peut-être un « truc » qui te distingue des autres et qui te vaut l'intérêt des gens qui le connaissent.
- Comme toi ?
- Euh... Non, moi c'est... Autre chose.
- Et la deuxième raison ?
- La deuxième raison de quoi ?
- Pour Alice, tu as dit qu'il y avait deux raisons possibles et tu n'en as énoncée qu'une.
- Ah oui. Et bien la seconde raison, c'est... C'est encore plus dramatique, pour moi, et je préférerais ne pas t'en parler si tu ne le découvres pas toi-même.
- Dans ce cas n'en parlons plus !

Nous faisons quelques centaines de mètres sans dire un mot. Puis elle revient à la charge :

- De quoi avez-vous parlé avec elle ?
- Avec qui ?
- Avec Alice !
- Mais... De rien, de quoi voulais-tu qu'on parle ?
- Non, c'était pour savoir si tu étais aussi loquace avec elle qu'avec moi.
- Et alors ?
- Et alors rien !
- Ne me crois pas plus bête que je ne suis, Agnus. Je fais semblant de ne rien comprendre pour que tu dises toi-

- même le fond de ta pensée. Je sais très bien que tu ne poses pas toutes ces questions pour rien.
- Pourquoi crois-tu que je les pose, alors ?
 - Tu sais que je sais pourquoi tu les poses.
 - Comment sais-tu que je le sais moi-même ?
 - Je le sais, c'est tout !
 - Et si tu te trompais ?
 - Ça se saurait !
 - La vérité, c'est que je m'inquiète pour toi, oui. Et Alice, tu m'excuseras, mais je n'ai pas du tout confiance en elle. C'est d'abord elle qui t'a fait arrêter à la bibliothèque, elle qui m'a balancé un coup de pelle, elle encore qui t'attire dans un guet-apens avec les Esterri...
 - Elle aussi qui me libère, peu de temps après, de ces mêmes Esterri.
 - Justement, je ne trouve pas ça normal et je m'inquiète, d'où toutes ces questions. C'était bien ça que tu croyais savoir ?
 - Non.
 - Ah !
 - Ça ne m'empêche pas d'y croire encore, lui dis-je en souriant.
 - Si tu étais aussi perspicace que tu le dis sur ce que je ressens, il y a longtemps que...
 - Que ?
 - Regarde, nous arrivons !

En effet, une voiture de police garée devant un espace délimité par un ruban jaune marqué « ne pas franchir », nous indique clairement l'endroit de l'accident.

Sur le trottoir, à l'intérieur de cet espace, une silhouette dessinée à la craie bleue, et... des traces de sang. Un coup d'œil à l'immeuble qui surplombe l'endroit donne le vertige. Je compte : « un, deux, trois, quatre », elle a dû se jeter de cette fenêtre-ci. Quelle horreur !

Deux policiers sortent de l'immeuble. Vraisemblablement, ils rendaient visite à mon père ou à l'un de ses voisins pour continuer l'enquête. Agnus et moi prenons la tangente pour éviter d'être interpellés par les autorités.

Quand la voiture démarre, nous nous approchons à nouveau. Je dis à Agnus :

- Laisse-moi y aller seul.
- Tu ne veux vraiment pas...
- S'il te plaît...
- Comme tu voudras...

Je pénètre dans l'immeuble resté ouvert et monte les quatre étages rapidement. Une seule porte, sur les quatre qui se trouvent à ce palier, ne comporte pas le nom des habitants. Mes parents étant arrivés récemment, cela ne me surprend pas. Je frappe donc à cette porte.

A l'intérieur, j'entends des bruits de vaisselle et de casseroles, puis quelqu'un qui s'approche.

La porte s'ouvre.

- Papa ?
- Brian ? Mais que fais-tu là ! Comment nous as...
Comment m'as-tu retrouvé ?

Mon père n'est pas aussi abattu que je le craignais. Je vois, depuis le pas de la porte, qu'il était en train de se préparer le petit-déjeuner.

- C'est à cause de l'article...
- Ah... Tu es donc au courant pour... ta mère.
- Oui.
- C'est affreux. Mais entre, on va parler de ça à l'intérieur.

L'appartement est petit et très mal rangé. Des cartons pleins qui peuplent le couloir et la plupart des pièces confirment un

emménagement récent. Mon père m'accompagne jusqu'au salon où nous nous asseyons tous les deux.

- Tu sais que ta mère était très malade. Elle prenait depuis des années des tranquillisants qui la rendaient complètement dingue par moment. Peu de temps après ta visite, l'autre fois, elle a fait une sévère rechute. Tu penses ! Te revoir et aussitôt après te faire enlever de nouveau par la police, ça lui a fait un choc émotionnel assez violent. D'autant plus que le lendemain, des cambrioleurs ont mis la maison sens dessus dessous et nous ont même menacés. Nous n'avons jamais bien compris ce qu'ils nous voulaient, mais nous nous sommes demandés si cela n'avait pas un rapport avec toi. De peur, nous avons emménagé dans cet endroit, qui nous a été prêté par mon grand-oncle. Nous avons essayé de te contacter, nous avons téléphoné à la Préfecture pour savoir ce qu'on te reprochait exactement et pour savoir si nous pouvions te rendre visite. Mais ils ont toujours nié t'avoir emprisonné. Cette nuit, ta mère a eu un sommeil agité, comme elle a parfois quand elle est en manque de calmants. Elle a fait plusieurs cauchemars, s'est réveillée plusieurs fois dans un état proche de l'hystérie. Dans ces cas là, je viens me coucher sur le canapé. Pas seulement pour être tranquille, mais parce qu'elle m'avait déjà fait comprendre que c'est ce qui était le mieux dans ces moments là. C'est un courant d'air qui faisait claquer la porte de la chambre qui m'a réveillé. Quand je suis entré, elle venait de sauter, apparemment. La fenêtre était grande ouverte, les draps et les couvertures étaient par terre, chiffonnés. J'ai regardé en bas, sur le trottoir, sans vraiment réaliser et je l'ai vu étendue... C'était... horrible.

Les larmes que je retenais jusque là finissent par s'écouler sur ma joue. Mon père termine malgré tout l'histoire :

- J'ai appelé les secours, il devait être deux ou trois heures du matin. Mais c'est un journaliste qui est arrivé le premier. Il m'a dit qu'il passait là par hasard. Ça explique l'article de journal que tu as lu. Les pompiers n'ont évidemment rien pu faire, et c'est ensuite à la police que j'ai dû raconter cette même histoire.
- A-t-elle laissé un message pour expliquer son geste ?
- Non. Les policiers n'ont rien trouvé, et moi non plus d'ailleurs avant qu'ils n'arrivent. J'ai cherché des explications, mais je n'en ai pas trouvées. Je m'en veux un peu de l'avoir laissée seule, j'aurais pu la sauver.
- Inutile de culpabiliser... Si tu l'avais sauvée cette nuit, elle aurait recommencé la nuit suivante...
- J'aurais pu au moins le signaler au médecin, il aurait donné peut-être un autre traitement, ou l'aurait faite hospitaliser...

Le bruit de la cafetière interrompt notre conversation. Mon père se lève et se dirige aussitôt vers la cuisine, sans doute pour cacher sa propre émotion.

- Tu veux un café ?
- Oui, si tu veux. Je n'en bois jamais, mais j'ai eu une nuit mouvementée, je n'ai pas vraiment dormi.

Mon père revient avec deux tasses de café et des croissants.

- Une nuit mouvementée ?
- J'ai été à nouveau kidnappé par le Docteur Esterri.
- Quoi ! Ce n'était donc pas la police l'autre fois ? Mais des malfaiteurs qu'ils avaient payés pour venir te chercher chez nous ?
- Non, non. L'autre fois, c'était bien la police, mais je me suis évadé. Les Esterri avaient kidnappé la fille du Préfet, et ont fait chanter ce dernier pour qu'il m'échange contre sa fille.

- Et il l'a fait ?
- Il n'a pas pu parce que je m'étais déjà évadé, mais ça Estერი ne le savait pas.
- Comment t'ont-ils attrapés alors ?
- J'ai fait l'échange moi-même, pour mettre la fille du préfet hors de danger.
- Tu es fou ! Tu t'es mis toi-même en danger !
- C'était elle ou moi, et il n'y avait pas de raison que ce soit elle.
- J'admire ton courage, mais je déplore ta bêtise : tu t'es jeté dans la gueule du loup.
- Effectivement, mais j'ai pu encore une fois m'évader, cette fois grâce à la fille du Préfet.
- Décidément, les jeunes sont bien braves de nos jours. Moi à ta place, je me serais défilé. Et à la place de la fille aussi. En tout cas, tu vas pouvoir rester avec moi, maintenant ?
- En espérant que la police ne me cherche pas d'ennuis, oui.
- Dans les prochains jours, ça ne va pas être facile, puisqu'ils font leur enquête... Ils sont toujours fourrés là !
- Ils n'ont encore pas conclu au suicide ?
- Non. Les voisins ont entendu des cris avant le drame. Ils n'écartent pas l'hypothèse que ... c'est moi qui l'aurait poussée.
- Toi ? Mais pour quoi ?
- A la suite d'une scène de ménage, banalement.
- C'est ridicule !
- Va leur expliquer... Enfin, j'ai ma conscience pour moi. Et je pense que le médecin qui suivait Suzanne va confirmer qu'elle était neurasthénique et suicidaire.
- Tu l'as prévenu ?
- Ne t'inquiète pas, les enquêteurs l'ont déjà contacté. Il n'y a plus qu'à attendre.

Malgré le caractère dramatique des événements de la nuit et les soupçons qui pèsent sur lui, je trouve mon père très serein et très digne. Comme s'il s'était préparé à cette éventualité

depuis longtemps. Sa vie, comme celle de ma mère, n'a été ponctuée que de malheurs. Leur quotidien devait être bien triste, hanté par les images de mon enlèvement, puis détruit par la maladie de ma maman.

Je suis surpris qu'elle n'ait laissé aucun message. Son mutisme l'avait semble-t-il obligé à se diriger vers la communication écrite, et les deux messages d'elle que j'avais retrouvés laissaient penser qu'elle se réfugiait souvent dans l'écriture pour exhorter son mal-être. L'enquête n'en est qu'à son début, peut-être que d'autres indices vont être découverts par la suite.

En revoyant dans ma tête les messages de ma mère, j'ai soudain une pensée pour Agnus qui m'avait aidé à les trouver. Elle m'attend en bas.

- Papa, il faut que j'aille dire à Agnus de ne pas m'attendre.
- Agnus ?
- Oui, tu sais, la fille trépanée qui m'a beaucoup assisté depuis que je suis libre.

Il jette un œil par la fenêtre.

- Ah oui, je la connais, elle est venue nous demander de tes nouvelles le lendemain de ton arrestation par la police.
- D'ailleurs, à ce propos, Agnus prétend que tu lui as dit que c'était les Esterri qui m'avaient à nouveau kidnappé. Elle est donc allée me chercher chez eux...
- Je ne lui ai jamais dit ça !
- Ah ? Je lui en reparlerai alors.
- On a du mal se comprendre, je lui ai effectivement parlé de ton kidnapping, mais le vrai... Je veux dire, le premier, quand tu avais trois ans.
- Je vais aller lui dire que je reste auprès de toi et qu'elle peut rentrer chez elle.

Je me lève et sors de l'appartement. Je descends jusqu'au rez-de-chaussée et vois Agnus qui attend sagement sur le trottoir, en regardant autour d'elle.

- Agnus, je reste là, auprès de mon père, tu peux repartir chez toi.
- Tu es sûr que tu n'as pas besoin de moi ?
- Vraiment Agnus. Mon père a besoin de moi et j'ai besoin de lui. Je te donnerai des nouvelles, c'est promis.
- Il va bien, quand même ?
- Ça va.
- Bon. Promets-moi de m'appeler si tu as besoin de quoi que ce soit.
- Je te le promets.

Agnus m'embrasse alors sur la joue, après une petite hésitation. Puis, au moment où elle tourne les talons pour s'en aller, mon père m'interpelle par la fenêtre.

- Brian ! Puisque tu es en bas, peux-tu remonter le courrier ? Je t'envoie la clé !

Il laisse alors tomber une clé que je ne parviens pas à attraper au vol. Je la ramasse par terre et en me relevant, je vois Agnus qui est toujours là, l'air étonné.

- Tiens ? Il t'appelle Brian ?

35. Repère

La voiture s'immobilise devant la Préfecture. Je devine, derrière la fenêtre de son bureau, la silhouette de mon père, immobile. Il sait déjà, évidemment, que ses agents m'ont enfin retrouvée, saine et sauve. Je n'y ai pas prêté attention parce que j'avais la tête ailleurs, mais le policier qui m'a conduite jusqu'ici a vraisemblablement contacté mon père par radio pour le rassurer sur mon état de santé. Je crains que, passé le bonheur de me revoir, et en bonne santé, il passe immédiatement aux remontrances et aux discours moralisateurs qu'il me rabâche depuis toute petite.

C'est donc la mine fort peu réjouie que je sors de la voiture pour me diriger vers la grande et triste bâtisse où mon père règne en maître.

Je frappe, puis j'entre dans le bureau de mon père, la tête baissée.

- Alice ? Entre !
- Papa...

Comme je ne sais pas quoi dire, je vais vers lui pour qu'il me prenne dans ses bras. Lui, tout aussi décontenancé, se contente de me serrer sans dire un mot. Ses mains parcourent mon dos de haut en bas, comme s'il pensait qu'immobiles, leur action serait moins efficace. Après quelques secondes, j'essaie de me reculer pour le regarder enfin dans les yeux, mais ses bras me retiennent toute contre lui. Sans doute, il ne souhaite pas que je surprenne sa propre émotion. Il me semble d'ailleurs sentir une gouttelette glisser sur mes cheveux, aussitôt effacée par sa main.

- Ma fille... Je ne te laisserai plus partir seule.
- Ce n'est pas de ta faute, papa.

- Tu auras du mal à m'en convaincre.
- Je me suis attirée seule tous ces ennuis. Je suis seule responsable.
- Je n'ai pas été à l'écoute. Pas assez. Je le regrette énormément aujourd'hui.
- Mais...
- Quand je t'ai vue entre les mains de ces deux ... salauds, je me suis senti complètement impuissant, inutile, j'ai repensé à toutes ces discussions qu'on a eues. Toutes ces fois où mon seul but a été de te faire entendre raison, sans même écouter tes arguments, tes peurs, tes opinions, tes envies. J'ai repensé à toutes ces fois où j'ai été représentant de la loi avec toi au lieu d'être simplement père. Tu étais la fille du Préfet, au lieu d'être ma fille. Et c'est pour ça qu'ils t'ont kidnappée. En tant que « fille de Préfet ». Ton identité propre, tes qualités, ta personnalité, ils s'en moquaient bien...
- Ils t'ont fait chanter parce que j'étais ta fille, quand même. C'est en ta fibre paternelle qu'ils ont eu confiance.
- Une monnaie d'échange. A leurs yeux tu n'étais que ça. Un outil. Une clé pour ouvrir une cellule.
- Je ne comprends pas bien ta réaction...
- En plus, la cellule en question était déjà vide. Brian s'était déjà évadé. Tout d'un coup j'ai perdu à la fois ma fille et ma seule façon de la revoir vivante.
- Aujourd'hui je suis là, tu vois que tu n'avais pas à t'en faire ! Ou que tu n'as plus à t'en faire, en tout cas.
- Tu t'es délivrée toute seule, je n'ai pu t'aider que sur les deux ou trois derniers kilomètres de ta fuite. Pour l'homme réputé le plus influent de la région, je suis d'une médiocrité affligeante. A quoi je sers ?
- Ton rôle n'est pas terminé. Tu as encore un acte à jouer. Les Esterri sont encore en cavale, tu dois les retrouver et leur réserver le sort qu'ils méritent.
- Malgré tous mes efforts, je n'ai pas été capable de les retrouver alors qu'ils te détenaient. Des hélicoptères ont

tourné dans toute la région pour chercher la trace des deux motos. Ta puce ne donnait aucun écho. Rien. On n'a rien vu !

- Ma puce était inactivée par un casque blindé. Je l'ai porté jusqu'à ce que tes policiers me retrouvent.
- Comment t'es tu échappée ? Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?
- Ah ! Voilà enfin les questions que j'attendais depuis le début. Tu vas voir que tu n'as pas à culpabiliser. J'ai aussi une bonne part de responsabilité.
- Pourquoi ?
- Quand ils m'ont fait descendre de la moto, j'étais à quelques centaines de mètres de vous. J'aurais pu courir dans votre direction, à travers champ et vous rejoindre en quelques minutes.
- Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?
- J'ai ... J'ai préféré suivre les motos, pour aider Brian.
- C'est insensé ! Et moi qui me faisais un sang d'encre pendant ce temps !
- Je m'excuse, papa, mais il fallait que j'aïlle dans ce sens.
- Comment ça, « il fallait » ?
- Il le fallait.
- Et tu les as retrouvés ?
- Oui, ils étaient réfugiés dans une ferme. Un paysan qui habitait le hameau derrière la colline. Léon, je crois.
- Attends une seconde !

Il court jusqu'à son bureau et empoigne son téléphone. A l'autre bout du fil : l'homme qui dirige les recherches. Mon père lui répète ce que je viens de lui dire, et lui ordonne de retrouver l'endroit et d'aller perquisitionner dans la ferme en question. Il revient ensuite vers moi.

- Et qu'as-tu fait ensuite ?
- Une fois la ferme localisée, j'ai pu délivrer Brian et nous nous sommes enfuis.

- C'est toi qui l'as délivré, seule ? Contre deux, non trois hommes armés ?
- Mon arme, c'était la psychologie. J'ai semé le trouble dans l'esprit d'un de mes deux ravisseurs.
- Et ils vous ont laissés partir ?
- On ne leur a pas laissé le choix.
- Et pendant tout ce temps, ta puce ne marchait pas ?
- Dans la vallée dans laquelle on était, je pense que les satellites ne couvraient pas bien le terrain.
- Et pendant le trajet du retour ?
- J'avais un casque spécial, je t'ai dit. D'ailleurs je l'ai laissé dans la voiture de police qui m'a amenée ici.
- Brian est rentré avec toi ?
- Ben... oui.
- Et où est-il, lui ?
- Je... Je suppose qu'il est rentré... chez lui.

Mon père interrompt un instant la discussion et se dirige vers la fenêtre. Il regarde dehors, dans le vide, comme s'il se demandait ce qu'il devait faire, maintenant.

Après quelques instants de silence, il reprend :

- J'ai fait faire pas mal de recherche depuis deux jours...
- Des recherches ? Tu veux dire que tu m'as faite rechercher ?
- Pas seulement. J'ai aussi essayé de percer le mystère de ce Brian.
- Ah ? Et tu y es parvenu ?
- Bof... Pas complètement.
- Raconte ce que tu sais, ça m'intéresse.
- Eh bien, j'ai commencé par demander des éclaircissements sur sa position administrative, sa famille. Quand il s'est évadé, il fallait que j'essaie de le retrouver au plus vite pour pouvoir l'échanger contre toi. J'ai donc su qu'il s'appelait en fait Julien Langlais, et j'ai retrouvé la trace de ses véritables parents. Quand mon équipe d'élite est allé

chez eux, Brian y était effectivement. Mais ses parents, eux, n'y habitaient plus. L'appartement était sens dessus dessous.

- Oui, ils ont déménagé, on ne sait pas pourquoi.
- « On » ?
- On a un peu discuté avec Brian...
- Il a échappé à la police ce soir là grâce à l'aide d'une complice, d'après le rapport que m'a fait l'officier supérieur qui commandait le raid.
- Agnus... dis-je en serrant les dents.
- Hein ?
- Rien. Et ensuite, qu'as-tu appris d'autre ?
- Le fichier des puces indique qu'il est mort, administrativement, à l'âge de trois ans.
- C'est l'âge auquel il a été kidnappé, justement.
- Oui, vraisemblablement que sa puce a été retirée à ce moment là. Et comme la puce ne fonctionne pas sans l'ADN qui lui correspond, son porteur est déclaré mort.
- Ou trépané.
- Administrativement, les trépanés n'existent pas. En fait, ils sont dans un fichier à part, pour des raisons techniques.
- C'est tout ce que tu sais ?
- Non. J'ai aussi fait rechercher le fameux journal de bord du Docteur Esterri. Tu sais, tu m'en avais parlé...
- Oui, ce que j'ai lu à la bibliothèque. Et tu y as appris des choses ?
- Je t'avoue ne pas avoir eu le temps de le lire moi-même, mais je l'ai fait lire et on m'en a fait un résumé.
- Je ne crois pas l'avoir lu en entier, moi non plus. Dans tous les cas, je ne me rappelle plus de l'ensemble parce qu'à l'époque où je l'ai lu, je ne pensais pas que c'était un récit contemporain, et encore moins que je croiserais un jour son auteur ou la victime.
- J'ai demandé au directeur de la bibliothèque comment un journal de ce genre pouvait avoir atterri dans ses rayons.

Il a fouillé dans ses archives et elles indiquent que le document a été trouvé et apporté par un anonyme à la bibliothèque. Les services de la bibliothèque l'ont plus ou moins lu et ont classé ça dans les autres bouquins du même genre, sans se rendre compte que la tragédie qui y était décrite était réelle et actuelle.

- Qui est cet anonyme ? Si je puis dire.
- Un passant ordinaire qui a trouvé ça par terre, vraisemblablement. Estერი l'a perdu, et ne s'en est pas rendu compte tout de suite, sans doute.
- Et qu'as-tu appris dans ce journal ?
- Que les deux frères Estერი ont bourré le crâne de Brian avec des cours très techniques, faisant de lui un trépané rompu à toutes les technologies de sécurité actuelles. Le but final n'apparaît nulle part, mais on imagine bien à quoi peut servir un surdoué de l'informatique et de l'électronique, surtout quand il est indétectable par les satellites et les détecteurs de présence...
- Des terroristes ?
- Ou bien du grand banditisme. Le retour, après bientôt un siècle d'absence, d'une bande organisée de malfrats qui écume tout sur leur passage. La police, assurément mal préparée à ça, et je sais de quoi je parle, aurait du mal à faire face.
- Il voulait faire de Brian un truand ? Il n'aurait jamais accepté. Il n'est pas comme ça !
- Qui sait comment ils auraient pu le forcer à le faire ? Ils avaient la mainmise sur son esprit. Ils l'avaient éduqué en ce sens...
- Et que sait-on de plus ?
- Pas grand-chose. Le journal ne retrace qu'une petite partie de la détention de Brian. On n'a ni le début, ni la fin. Sa trépanation n'est mentionnée nulle part, et il n'y a pas de date non plus. Mes spécialistes qui se sont penchés sur la question estiment que ça retrace la vie de Brian de quatre ou cinq ans jusqu'à l'âge de dix ans. C'est Lionel qui tenait

le journal et cela lui servait surtout de guide pédagogique pour savoir où il en était dans ses apprentissages. Ah oui, on apprend aussi pourquoi Lionel a choisi le prénom « Brian ».

- Pourquoi ?
- Simplement parce que c'est l'anagramme de « Brain » qui signifie cerveau. Le cerveau sans puce et le cerveau du gang qu'il voulait créer, j'imagine.
- Et sa tare ? Lionel aurait réussi à faire une trépanation sans tare ?
- Aucune tare n'est mentionnée dans le bouquin. Ce qui ne veut pas dire qu'il en est exempt. Et rien ne dit que c'est Lionel qui a pratiqué cette trépanation.
- Et sur Lionel et Michaël ? Pas d'autres informations ?
- Lionel était un gynécologue sans histoire. Une de ses patientes est décédée dans des circonstances mystérieuses, ce qui a donné lieu à une enquête, mais le dossier a été classé sans suite. Ce sont des choses qui arrivent même aux meilleurs médecins.
- Et Michaël ?
- Au contraire de Lionel, lui est trépané et connu des services de police. Il a même purgé une petite peine de prison pour divers larcins au butin peu important.
- Tu es sûr qu'il est trépané ? Son frère essaie de lui faire croire que sa puce ne fonctionne plus depuis son accident de voiture.
- Le bilan médical à l'entrée de la prison indique qu'il ne porte pas de puce et une cicatrice caractéristique au-dessus du crâne.
- C'est bien ce qu'il me semblait.

Le téléphone sonne. Mon père va le décrocher et en reconnaissant la voix de l'officier de tout à l'heure, presse sur le bouton « mains-libres » pour que j'entende la conversation.

- Nous avons retrouvé la ferme en question, dit le policier.

- Et les Esterri ?
- Ils sont partis, bien sûr. Mais on a retrouvé le paysan. Léon.
- Ils ne l'ont pas emmené avec eux ?
- Non, il n'était pas en état de les accompagner, apparemment. On l'a retrouvé complètement ivre, en train de finir une bouteille de whisky en charmante compagnie. On attend qu'il cuve son vin pour l'interroger.
- Il ne vous a pas dit où ils étaient ?
- Lui, non. Mais la moins droguée des filles qui l'accompagnaient a pu nous montrer leur cache. On est en train de la fouiller de fond en comble, ça ressemble à un abri anti-atomique. Elle a cru les entendre dire qu'ils iraient « chez les anglais ».
- C'est tout ?
- Ils ont aussi passé un coup de téléphone, nous a-t-elle dit.
- A qui ?
- On n'a pas pu le savoir.
- Continuez les recherches et tenez-moi au courant.

Mon père raccroche et se tourne vers moi.

- Ils se sont échappés, évidemment.
- Il faut les retrouver.
- Comment ?
- En allant « chez les anglais ».
- A Londres ?

Mon père n'a visiblement pas compris que la fille faisait allusion au nom de famille de Brian. Je m'apprête à lui révéler, mais je me retiens soudain, pour deux raisons. D'une part, je me rappelle de la promesse que j'ai faite à Brian de ne pas dévoiler à mon père l'endroit où il se trouve. D'autre part, j'ai maintenant une bonne raison d'aller retrouver Brian chez son père, et surveiller le comportement d'Agnes au

passage. Et j'aime autant le faire sans la police à mes trousses, ou pire, mon père.

Reste à le convaincre de me laisser y aller. Je décide de ne pas m'y attaquer de front et de lui mentir une nouvelle fois.

- Je ne sais pas moi, à Londres ou à Manchester. Il faut poursuivre l'enquête.
- C'est évident, mais pourquoi dis-tu ça ?
- Je suis fatiguée, papa, je n'ai pas dormi cette nuit, j'aimerais rentrer à la maison.
- Bien sûr, tu veux que je t'accompagne ?
- Je préfère que tu continues à chercher les Esterri.
- Je te fais accompagner jusqu'à la maison. Tu as raison, il faut que tu essayes de dormir.

Je n'accepte de me faire accompagner que parce que cela me rapproche de mon but. Une fois à la maison, je chevaucherai mon scooter pour aller dans la rue des rosiers avertir Brian de l'arrivée imminente de Lionel et Michaël...

36. Machiavélique

Agnus part en me regardant, étonnée par cette dernière phrase de mon père. C'est en effet curieux que mon propre père m'appelle par le prénom que m'ont donné mes geôliers plutôt que par mon nom de baptême, Julien. Mais au contraire d'Agnus, je me l'explique très bien. L'image du petit garçon de trois ans que mon père garde au fond de sa mémoire est sans doute difficile à comparer à mon apparence actuelle. Je me suis présenté à lui comme étant Brian, et même si je ne pense pas qu'il doute encore du fait que je sois réellement son fils, il m'a associé à ce prénom. Par ailleurs, au lendemain de la mort de sa femme, ma mère, il ne doit pas avoir l'esprit particulièrement clair et je lui pardonne.

Je cherche dans le hall de l'immeuble la boîte aux lettres qui correspond à l'appartement de mon père, mais je ne trouve rien au nom de Langlais. Il est vrai que l'appartement appartient au grand-oncle de mon père et que son nom de famille n'est pas forcément le même. Je me résous donc à essayer toutes les serrures avec la clé que m'a lancée mon père, jusqu'à trouver la bonne. J'ouvre la boîte aux lettres et prends les trois enveloppes qui s'y trouvent et remonte les escaliers quatre à quatre pour retrouver mon père.

Je le trouve assis sur son canapé, les yeux dans le vague. Quand il m'entend arriver, il regarde soudain sa montre, peut-être pour se donner une contenance. L'endroit est silencieux, triste. Malgré son mutisme, ma mère avait sûrement une présence que mon père connaissait et appréciait. L'appartement pourtant fort encombré doit lui paraître comme vide aujourd'hui.

Je vais m'asseoir à côté de lui, sans savoir si je dois lui adresser la parole. Pour lui dire quoi ?

C'est finalement lui qui se met à me parler, en me montrant la porte fenêtre avec un petit balcon depuis laquelle il m'a lancé la clé de la boîte aux lettres.

- Quand tu étais petit, je me souviens, tu regardais souvent par cette fenêtre. Quand le facteur arrivait sur sa motocyclette avec les sacs remplis de lettres, tu pointais ton doigt sur le carreau en disant « 'teur, 'teur ».
- Mais ? Nous avons habité ici ? Je croyais que c'était l'appartement de ton grand-oncle ?
- Je... Bon sang, oui tu as raison. Ce n'était pas ici... Enfin, on est venu rendre visite à mon tonton, peut-être que c'est l'une de ces visites ici dont je me rappelle. A moins que...
- Tu ne devrais pas te reposer ?
- Me reposer ? Mais... Quelle heure est-il au fait ? dit-il en regardant nerveusement sa montre.
- Il est ...

Je suis interrompu par la porte d'entrée qui s'ouvre bruyamment. Deux hommes encagoulés jaillissent dans la pièce et se dirigent vers nous. Aussitôt, l'un d'eux saisit vigoureusement mon père par le bras, le force à se lever et lui pointe un revolver sur la tempe. Le second s'empare de moi et m'attache les mains avec une corde. Je me laisse faire pour ne pas qu'il fasse de mal à mon père. Personne n'a encore prononcé une parole.

Enfin, l'un d'eux dit :

- A la voiture, et en silence, sinon ! Pan !

Et je reconnais alors la voix de Lionel et ses yeux derrière la cagoule de laine noire.

Ils nous poussent tous les deux vers les escaliers et nous descendons rapidement les quatre étages. Devant l'immeuble, une voiture nous attend moteur tournant.

Michaël oblige mon père à prendre le volant, tandis que Lionel s'engouffre avec moi à l'arrière du véhicule.

- Go !
- Où allons-nous ?! demande mon père.
- Pour l'instant : droit devant, et vite !

Mon père démarre, le revolver toujours pointé dans sa direction. Lionel et Michaël regardent tout autour, s'inquiétant sans doute de la présence de la police autour du lieu du suicide.

- Plus vite, insiste Lionel.
- Mais on va avoir un accident !
- Et alors ?!
- C'était vous l'autre fois déjà ? C'était vous, hein ?!
- Avance ou je te bute.

J'essaie de défendre mon père en tentant de bousculer le revolver que je vois entre les deux sièges avant, mais Lionel pare mon coup d'un violent geste du bras qui envoie mes deux mains attachées s'écraser contre le plafond de la voiture.

- Toi, tu en as assez fait comme ça, petit.
- Vous êtes vraiment des ... raclures...
- C'est tout ce que tu as trouvé comme insulte ? Ah... C'est vrai que tu as été bien éduqué, répond Lionel en esquissant un sourire.
- Tu les connais ? me demande mon père ?
- Ce sont eux, papa ! Le gynécologue et son frère, ce sont eux qui m'ont kidnappé !

Lionel observe la scène avec amusement. A chaque geste d'énervement de mon père, Michaël lui rappelle qu'il est dans la ligne de mire de son arme.

- Pourquoi mettre des cagoules ? Vous êtes lâches à ce point ? Nous connaissons vos visages !
- Oui, et la police aussi.
- C'est vrai que les cagoules, ça passe inaperçu dans la rue. Les policiers doivent vous laisser tranquilles avec ça !
- Ce n'est pas l'unique raison, imbécile ! Je me suis toujours dit que faire irruption quelque part le visage masqué augmentait l'effet de surprise. J'aime assez ce genre de folklore. Mais tu as raison, maintenant, elles ne nous servent plus à rien.

Lionel retire alors sa cagoule et me l'enfonce d'un coup sur la tête, à l'envers pour que mes yeux ne soient pas en face des trous.

- Ca te va à ravir. Et puis il faut que tu t'y habitues.

Puis je sens un coup de poing derrière la nuque qui me fait perdre connaissance.

Je me réveille un peu plus tard, en entendant Michaël indiquer à mon père les directions à prendre. J'aimerais pouvoir me masser la nuque, mais mes mains sont toujours attachées. Je ne sais pas combien de temps je suis resté sans connaissance. Une demi-heure ? Une heure ou plus ?

La voiture s'immobilise. Lionel retire ma cagoule et je constate que nous sommes sortis de la ville. Aussitôt, je regarde ma montre pour avoir une idée de l'endroit où l'on se trouve. Le voyage a duré quarante-cinq minutes.

Mon père sort le premier, suivi par Michaël et Lionel. Ce dernier vient m'ouvrir la porte et me fait sortir.

Nous sommes devant une sorte de mobil home, à côté d'un jardin mal entretenu. On aperçoit la ville à quelques

kilomètres à l'est. Des broussailles aux pieds d'un petit bois de bouleaux nous empêche de voir plus loin à l'ouest.

Mon père ouvre le cabanon avec une clé que lui a sans doute fourni Michaël, et entre à l'intérieur. Lionel me force à entrer à mon tour, et entre le dernier en fermant la porte derrière lui. Visiblement destiné au camping, cet abri occupe une surface d'une quinzaine de mètres carrés. L'intérieur exigü témoigne du faible entretien dont il a fait l'objet pendant ces dernières années. Les quelques carreaux ont tous été cassés par des vandales, sans doute, et le tissu orange de la banquette qui fait l'angle autour de la table rectangulaire est déchiré à bien des endroits.

Nous nous asseyons tous autour de cette table. Mon père et moi attendons de savoir à quelle sauce nous allons être mangés.

- Brian, cette fois il faut que tu m'écoutes, c'est ta dernière chance.
- Ma dernière chance de quoi ?
- J'ai dit : tu m'écoutes !
- Mais...
- Silence ! hurle-t-il.

Et il tape du poing sur la table qui manque de s'écrouler sous le choc.

- Brian, je t'ai élevé depuis tout petit dans un seul et unique but, celui de faire de toi un homme riche. En t'apprenant toutes les bases de la sécurité informatique et électronique et en te protégeant du monde extérieur et des satanées puces qui ont pollué nos cerveaux à tous, j'ai fait de toi l'homme le plus puissant sur terre. Pendant des années, Michaël et moi t'avons appris tout ce que nous savions, et même plus encore. Nous t'avons donné, peut-être pas de l'amour, mais au moins tout notre

temps et notre...affection. Nous avons cru en toi, nous nous sommes émerveillés de tes progrès, et aussi fâchés de tes bêtises, comme des parents normaux, en fin de compte. Tu n'as manqué de rien et pour nous en remercier, tu vas maintenant nous rendre la pareille et t'arranger pour qu'on ne manque de rien, Michaël et moi, jusqu'à la fin de nos jours. Ça me semble la moindre des choses. On s'est longtemps demandé, mon frère et moi, à quel moment on pouvait être sûrs que tu étais prêt pour cela. Et puis c'est toi qui nous as donné la réponse toi-même, en cherchant pour la première fois à communiquer avec l'extérieur en bricolant ton poste de radio, tu te souviens ? Ce jour-là, on s'est dit que, finalement, le meilleur moyen d'être sûr que tu étais prêt à te battre, c'était d'attendre que tu trouves toi-même une issue à la geôle électronique que l'on t'avait confectionnée. Mais ne crois pas que je minimise ton exploit : on a vraiment tout fait pour te compliquer la tâche, tu peux être fier de toi ! D'ailleurs, c'est arrivé un peu plus tôt que prévu, je dois te l'avouer. On pensait, par contre, avoir tout prévu pour la suite. En sélectionnant tes cours et en te privant de tout contact avec l'extérieur, on savait que tu ignorais tout de la société actuelle et que tu l'identifierais à celle que tu as pu voir à la télé. Les feuillets policiers qu'on avait choisis pour toi t'ont naturellement conduit à te rendre à la police, en croyant qu'elle allait prendre ta défense immédiatement. Nous savions bien qu'ils te mettraient en prison. Mais quelques contacts bien placés à la Préfecture, les mêmes que ceux qui m'ont permis d'y entrer encore l'autre jour, nous auraient permis de t'y rechercher dès le lendemain. Malheureusement, deux grains de sable se sont glissés dans nos engrenages pourtant bien huilés. Je crois que tu les appelles Chipless et Agnus ? Les deux trépanés qui t'ont fait faire les quatre cents coups et les pires bêtises en quelques jours seulement. Par chance, tu as rencontré la fille du Préfet, et cette idiote s'est mise

dans l'idée de te suivre partout. Une belle aubaine pour nous. Il nous a suffi de la kidnapper pour que son père remue ciel et terre pour te retrouver. Et elle nous garantissait que rien ne pouvait nous arriver de fâcheux en attendant.

- Qu'attendez-vous de moi ?

Il sort alors de sous la table une sacoche que je l'avais vu prendre dans le coffre de la voiture. Il ouvre méticuleusement le sac et en extrait un plan, roulé dans un tube en carton. Je crois reconnaître les feuilles que j'avais déjà aperçues dans le bunker, ce sont sans doute les mêmes.

- C'est simple Brian, s'il y a un endroit intéressant dans cette foutue ville, c'est bien l' « union des créanciers »
- L'union de quoi ?
- Des créanciers. C'est une sorte de banque virtuelle, reliée à l'Internet. On n'y trouve pas d'argent liquide, ni même de lingots d'or ou autres babioles de ce genre. Il n'y a pas de salle des coffres et encore moins de guichets.
- Je vois où vous voulez en venir, vous voulez que je vous fasse entrer dans cette banque. Mais... Pour y voler quoi s'il n'y a rien ?
- Nous ne sommes pas des voleurs. Nous sommes bien plus malins que ça. L'union des créanciers est le centre nerveux « national » - il insiste sur ce terme - des échanges boursiers numériques. Il transite toutes les minutes par les ordinateurs de cette banque autant d'argent virtuel que ce que pourrait contenir en billet de banque cette bicoque de jardin. Tu imagines ? Trente mètres cubes de liasses de grosses coupures toutes serrées dans ce mobil home... Toutes les minutes ! Je rêve souvent de ces trains de billets qui passent dans des tunnels numériques, sous nos pieds.
- Vous n'imaginez pas détourner cet argent sans vous faire remarquer !

- Bien sûr que non, et c'est là que nous sommes bien plus malins que les autres ! Un gangster habituel ne pourrait pas résister à l'appât du gain, il détournerait une forte somme, quitte à entrer au bazooka et à sortir aux lance-flammes. Non, sur les trente mètres cubes dont je parlais, on va prendre un seul petit billet de rien du tout. Une paille ! Une aiguille dans une botte de foin !
- Il y a des systèmes de contrôle, le banquier qui détourne un centime sur chaque opération sur son propre compte, c'est une histoire vieille comme le monde !
- C'est bien pour ça qu'on a besoin de toi. Premièrement, pour pénétrer dans l'endroit physiquement. Il y a des tas de caméras vidéo et de détecteurs de puces, mais je crois savoir que tu peux entrer n'importe où si tu es convenablement motivé. Deuxièmement en bidouillant les programmes sans éveiller le moindre soupçon, là aussi, je te fais entière confiance. Troisièmement, ressortir discrètement en t'assurant que notre rente est assurée pour la vie. Evidemment, on partage...
- Evidemment... Il y a une chose que vous avez peut-être mal estimée dans votre plan.
- Laquelle ?
- La motivation. Vous en parliez. Je ne suis absolument pas motivé pour faire ce genre d'opération. Et je vois mal comment vous pourriez m'y contraindre.
- Pourquoi crois-tu que ton père est là ?
- Mon père ? Mais...
- J'ai cru comprendre que tu t'y étais un peu attaché, déjà. Et comme c'est tout ce qu'il te reste en ce bas monde, j'ai pensé que la vue de son sang serait pour toi une motivation suffisante. J'ai vraiment mal estimé ?
- Vous... Vous êtes monstrueux.
- J'aurais apprécié plus de reconnaissance de ta part, mais je t'avoue que j'arriverai à me passer de ce luxe si tu te contentes d'exécuter le plan.

- C'est impossible et vous le savez. On n'entre pas dans un système aussi protégé, comme ça, parce qu'on le souhaite et qu'on a les connaissances qui vont bien.
- Je le sais d'autant mieux que c'est moi qui te l'ai appris ! Mais rassure-toi, je t'ai mâché le travail. Tu vois ces plans ? Ce sont les plans de l'union des créanciers. C'est l'architecte lui-même qui me les a communiqués. Bon, j'espère qu'il m'a donné tous les détails parce que maintenant, il est mort. Mais je pense qu'on a déjà une bonne base de travail. Regarde là, il y a tous les circuits électriques et électroniques. C'est même en couleur !

Lionel jubile en s'imaginant qu'il est un génie et qu'il a tout prévu.

- Et le programme ? Je suis censé déployer un programme de gestion de transactions financières, au niveau national, sans plus d'informations ?
- Le listing des procédures les plus importantes, celles qui nous intéressent, est dans la voiture. Ça prend quelques cartons, je n'ai pas encore tout descendu.
- Il me faudrait des mois pour analyser ça et sans même l'assurance d'une réussite. Vous avez prévu de faire ça quand ?
- Demain.

37. Alliance

Il m'a fallu cinq minutes à peine pour enfourcher mon scooter et partir en direction de la rue des rosiers. Richard qui était sans doute à l'intérieur ne m'a même pas vue. Le temps presse. Je suis persuadée que les Esterri sont déjà en ville, et qu'ils ont de vilaines intentions.

Malgré mon récent accident avec ce deux roues, je ne ménage pas ma monture. Je frôle les voitures, grille des feux rouges, prends mes virages en coupant sur le trottoir. C'est à dix minutes à peine, mais cette fois, je veux y être en cinq. Au détour d'un carrefour, alors que je viens de me faire insulter par une vieille dame qui a vu arriver au bout de sa laisse la dernière heure de son caniche, j'aperçois Agnus, sur le trottoir. Elle ne me reconnaît pas, bien qu'elle ait l'habitude de me voir avec un casque. Je passe devant elle, en la croisant, puisqu'elle semble revenir de la rue des rosiers, sans m'arrêter. Puis une centaine de mètres plus loin, je suis intriguée par son visage inquiet. Elle qui semble d'ordinaire si positive paraît cette fois toute taciturne.

Je fais demi-tour devant un trente-huit tonnes qui bloque les roues de sa remorque sur plusieurs mètres pour ne pas me percuter. Le conducteur actionne son puissant avertisseur pendant de longues secondes, ce qui attire l'attention de toute la rue, y compris celle d'Agnus. Alors que je me rapproche d'elle, je vois qu'elle finit par me reconnaître, ce qui est loin de lui rendre son sourire.

Je retire mon casque et libère mes cheveux en secouant la tête puis je m'adresse à elle :

- Où est Brian ?
- Chez son père.
- Tu n'es pas restée avec lui finalement ?
- Il ne l'a pas souhaité.
- Je te l'avais dit ! Et c'est pour ça que tu fais cette tête ?
- Quelle tête ?

- Regarde-toi ! On dirait que tu viens de prendre conscience que tu es seule responsable de la faim dans le monde.
- Premièrement, je fais la tête que je veux, deuxièmement, je n'ai pas à entendre des méchancetés de ta part. C'est pour ça que tu as fait demi-tour devant ce camion ? Pour faire ta maligne devant moi ? Ça ne m'impressionne pas, au contraire. D'abord que viens-tu faire dans les parages, il me semble que Brian a été clair au sujet de ta présence, aussi ?
- Je viens pour aider Brian, moi.
- Que dois-je comprendre dans ce « moi » ?
- Je constate juste qu'il n'a pas voulu que tu restes auprès de lui, c'est tout.
- Il a retrouvé son père éploré, il veut être seul, c'est tout naturel et cela n'a rien à voir avec moi.
- Incroyable ! Je t'ai dit mot pour mot la même chose il y a quelques heures et tu me contredisais volontiers en insistant ridiculement pour l'accompagner !
- Je tenais à l'accompagner avant tout pour ne pas que « tu » l'accompagnes.
- Que me vaut cette rancœur ?
- Tu oses le demander ? C'est toi qui nous a foutus dans cette situation inextricable ! Ça joue les courageuses, mais ça se fait prendre deux fois de suite par les Esterri. Sans toi, Brian serait en sécurité à l'heure qu'il est.
- Pourquoi, il ne l'est pas ? Je le croyais chez son père.
- Si, bien sûr...
- Mais ?
- Mais rien ! Je voulais dire qu'il n'a pas toujours été en sécurité à cause de toi. Il a pris beaucoup de risques qu'il n'aurait pas eu à prendre si tu n'avais pas été si sottre.
- Sottre ou pas, je vois bien que tu me caches quelque chose. Pourquoi Brian ne serait pas en sécurité chez son père ?
- Je ne sais pas moi ! J'ai comme un pressentiment...
- Un pressentiment qui s'appuie sur quoi ? Quelque chose de fondé ?

- Non, pas vraiment, juste que son père m'a paru... bizarre.
- Après la mort de son épouse, quoi de plus normal ?
- Oui, c'est vrai, mais je ne pensais pas « bizarre » dans ce sens là. Il m'a semblé étrange.
- Etrange, bizarre, tu peux être plus claire ? Tu commences à m'inquiéter !
- C'est là, tout de suite, quand je l'ai laissé. Son père lui a lancé des clefs par la fenêtre pour qu'il remonte le courrier.
- Et ?
- Il l'a appelé « Brian »...

Soudain, une voiture déboule au bout de la rue, là où le camion a failli écraser mon scooter. Le moteur hurlant et les pneus crissant, elle roule à une allure qui attire le regard de tous les passants. Quand elle arrive à notre niveau, nous pouvons distinguer à l'intérieur quatre silhouettes, dont deux au visage masqué.

Agnus se met à crier :

- C'est lui ! C'est son père, au volant !

Je réfléchis un quart de seconde pour savoir si je dois partir à la poursuite de la voiture avec mon scooter et s'il est raisonnable d'y aller seule. Demander à Agnus de monter ne m'attire pas plus que ça, d'autant qu'à deux sur mon petit scooter, nous serons beaucoup moins rapides. Je finis pourtant par lui dire :

- Monte ! Et accroche-toi bien !

Elle enfourche le scooter et me cramponne à la taille. Nous démarrons en trombe à la poursuite de la voiture qui a déjà bifurqué à droite au prochain carrefour. Nous avons le plus grand mal à rester en contact visuel avec le véhicule, particulièrement dans les longues lignes droites où sa vitesse

de pointe est bien supérieure à la nôtre. Heureusement, dans les parties moins rapides, ou lorsque les feux tricolores jouent en notre faveur, l'agilité de mon scooter nous permet de revenir suffisamment proches de lui. Nous reconnaissons toutes les deux la silhouette de Brian à droite sur la banquette arrière et nous poussons le même cri de colère lorsque nous voyons l'homme à côté de lui, vraisemblablement Lionel, lui asséner un coup de poing sur la nuque.

En chemin, j'essaie de comprendre pourquoi et comment un père peut se tromper de prénom pour appeler son fils, y compris s'il ne l'a pas vu depuis plus de quinze ans. Déconcentrée par ma réflexion, dans un virage serré où j'ai été un peu optimiste, le pot d'échappement de mon scooter touche la bordure de trottoir dans une gerbe d'étincelles qui jaillit sur le tibia de ma passagère. Par réflexe, elle lâche prise pour porter sa main droite à l'endroit de la brûlure, ce qui achève de déséquilibrer le scooter. Nous glissons toutes les deux sur le bitume alors que le scooter part finir sa course dans le trottoir d'en face.

Les vêtements lacérés, assises au beau milieu de la route nous nous regardons, choquées. Presque immédiatement, nous nous relevons et vérifions que nous n'avons rien de cassé. Agnus tient sa tête dans ses deux mains. J'ai cru la sentir s'écraser sur mon casque pendant la chute. Puis elle regarde en direction de la voiture de Brian, et je cours pour récupérer mon scooter qui a calé.

Bien décidées à continuer la poursuite, j'essaie de redémarrer mon deux-roues et Agnus se protège les yeux du soleil pour mieux voir la direction prise par l'automobile. Evidemment, comme dans tous les mauvais films d'action, le moteur refuse de démarrer pendant de longues secondes, nous laissant craindre de devoir abandonner là. Finalement, il redémarre en crachotant une fumée bleue inhabituelle et en faisant un vacarme du tonnerre. Agnus grimpe à l'arrière et m'explique qu'il faut prendre la troisième à droite, sans réelle conviction.

Effectivement, à la troisième à droite, nous ne voyons plus rien. Nous sommes à la sortie de la ville, les lotissements et les feux tricolores commencent à laisser place aux champs et aux arbres, nous continuons pendant quelques kilomètres, à allure réduite, à la fois pour observer à l'entour des traces de la voiture que nous suivions mais aussi parce que mon scooter refuse d'avancer plus vite.

Il finit d'ailleurs par rendre l'âme, temporairement ou définitivement au bord d'une route secondaire peu fréquentée. En l'abandonnant dans le fossé, je constate que le réservoir a été touché et laisse s'écouler ce qu'il reste de carburant dans l'herbe.

Et maintenant ?

Agnus regarde son tibia brûlé que laisse apparaître son pantalon en lambeaux. Rien de bien grave heureusement, mais c'est sans doute douloureux. Un courant d'air inhabituel me fait prendre conscience que le fond de mon pantalon est resté à l'endroit de notre chute, quelque part sur la route. J'étais pourtant persuadée que c'était le bruit de mon moteur qui faisait se retourner les automobilistes qui nous dépassaient depuis quelques minutes.

Perdues en pleine campagne, sans moyen de locomotion, nous n'avons plus qu'à faire du stop.

Malgré le côté dramatique de la situation, Agnus parvient à me faire sourire quand elle fait allusion à l'état de mes vêtements pour inciter les automobilistes à s'arrêter. Mais au bout de quelques minutes, on se rend bien compte que la route n'est pas très fréquentée et que l'attente risque d'être longue.

Un curieux bruit tranche soudain avec le « cri-cri » des grillons. Comme si quelqu'un avait tapé du poing sur une table.

Nous nous retournons toutes les deux en direction d'un petit bois de bouleaux d'où venait ce bruit. Puis nous nous

regardons, et sans dire un mot, nous nous mettons à marcher en direction de ce sous-bois.

Derrière ces quelques arbres, nous apercevons un champ divisé en petites parcelles accueillant chacune un potager plus ou moins bien entretenu. Dans la plupart des parcelles, il y a un petit cabanon faisant office de maison de jardin. Devant l'un de ces cabanons, un peu plus gros que les autres, mais dans un moins bon état, une voiture. La voiture.

Toujours sans prononcer une parole, nous nous approchons doucement de l'endroit, jusqu'à percevoir des voix à l'intérieur. Ils sont bien encore là.

Nous nous approchons encore pour entendre Lionel expliquer à Brian ce qu'il attend de lui. Ces habitations de camping ont une isolation thermique et phonique particulièrement inefficace, ce qui nous permet de rester couchées dans l'herbe, à bonne distance, tout en entendant suffisamment la conversation à l'intérieur.

Quand Lionel explique la raison de la présence du père de Brian, Agnus me regarde. Je lui chuchote alors :

- Tu vois, son père n'y est pour rien ! C'est un otage en fait.

Agnus devient alors toute pâle, et ses yeux papillonnent de façon bizarre. Pendant quelques minutes elle perd connaissance, me laissant complètement désemparée, voire affolée.

- Agnus ! Agnus ! parle-moi !

Je lui mets quelques petites gifles, je l'avoue, avec un certain plaisir, mais je suis quand même bien contente quand elle ouvre les yeux à nouveau.

- Tu m'as foutue une de ces trouilles !
- Je... Que s'est-il passé ?

- Tu viens de tomber dans les pommes. Ca t'arrive souvent ?
- Le scooter ? On était sur un scooter, non ?
- Le scooter est mort, il est dans le fossé. Tu ne te rappelles plus ?
- Non, je...
- Nous avons eu un petit accident, le scooter a redémarré mais nous a laissées tomber un peu plus loin. Vraiment, tu ne te rappelles plus de ça ? Pourtant tu étais consciente, tu m'as même parlé !
- Je ne sais plus, j'ai mal à la tête. Je crois me rappeler de la chute, d'une douleur au front... Et puis... de ma mère.
- Ta mère ?
- J'ai eu un flash, comme l'autre fois. J'ai l'impression que ça se produit quand je suis très concentrée et que je subis un choc inattendu. C'était déjà le cas avec ton coup de pelle...
- Décidément, je vais finir par te tuer. Tu vas vraiment m'en vouloir à force !
- Ben... En fait, non. C'est plutôt agréable...
- Hein ?
- Pas le choc, sur le moment bien sûr, mais le fait que je me rappelle un peu plus de mon passé, ça me fait vraiment du bien.
- C'est pour ça que tu m'as dit t'appeler Claire, l'autre fois dans le hangar ? Je pensais que c'était seulement le choc, mais en fait tu es ... amnésique ?
- Je pensais que tu le savais déjà. Brian ne t'en a pas parlé ?
- Je m'en doutais un peu, mais maintenant je le sais pour de bon. C'est la première fois que tu « revois » ta maman ?
- Oui. Elle était belle. Elle avait une grande robe blanche, comme une robe de mariée. Elle me disait quelque chose...
- Quoi ?
- Je ne sais plus, elle me disait de faire attention, je crois.
- Attention à quoi ?

- Aux... aux hommes.
- Ce que toutes les mères disent à leur fille en fin de compte ?
- Ta mère t'a dit ça aussi ?
- Elle me l'aurait sans doute dit si je l'avais connue. Elle est morte alors que je n'avais que quelques mois.
- Oh... Je suis désolée.
- Bah, c'est de l'histoire ancienne maintenant...

Notre discussion est interrompue par le bruit de la porte du mobil home qui s'ouvre et laisse apparaître Michaël et le père de Brian qui sortent tous les deux, l'un pour fumer une cigarette et l'autre pour se soulager d'un besoin pressant, à quelques mètres de nous.

- Alors, Monsieur Langlais va bien ?
- Pfiou, je suis crevé, j'ai passé une sale nuit...
- C'était la seule solution pour le récupérer, et ça a marché.
- La police a défilé toute la nuit, je n'étais pas tranquille.
- Il fallait en passer par là...
- Vous croyez vraiment que le gosse va vous croire jusqu'au bout ?
- Si tu joues bien ton rôle, ça devrait bien se passer...

Le père de Brian remonte sa braguette dans ce geste si vulgaire qui caractérise les hommes, puis s'adresse à l'autre :

- Tiens, file-moi une cigarette, avant que j'y retourne...

38. Hold-up

- Demain ?! C'est... C'est impossible, et vous le savez !
- Je sais que tu en es capable. Tu as bien attaqué la Préfecture, avec aussi peu de préparation et d'entraînement !
- Qui vous l'a dit ?
- C'était placardé sur tous les murs de la ville. « Chipless et Brian, dangereux terroristes recherchés »... Je vois encore l'affiche ! Et c'était le lendemain de ton évasion de chez nous. Ou le surlendemain, je ne me rappelle plus exactement.
- C'était différent, je défendais une cause juste !
- Juste ? Selon quels critères ? Aux yeux de la loi, tu étais le pire malfrat. Quand on s'attaque à des intérêts privés, on est un bandit, quand ce sont des intérêts publics, on est terroriste. Moi je te propose de faire le bandit une fois, alors que tu as déjà été terroriste.
- Dans ce domaine, on ne peut pas dire « qui peut le plus peut le moins ». Je n'irai pas !
- Ecoute, petit, je ne vais pas essayer de te convaincre du bien-fondé de notre action et philosopher sur le sort des trépanés. Demain, on exécute mon plan ou ton père meurt dans d'atroces souffrances sous tes yeux. C'est clair ?

Sans doute en entendant ces paroles, mon père est prit soudain d'un malaise, il demande d'une voix chevrotante :

- Je pourrais sortir prendre l'air ?
- Pas d'entourloupe, Michaël, accompagne-le ! répond fermement Lionel.

Michaël et mon père se lèvent tous les deux et sortent du mobil home.

Lionel me regarde fixement, attendant une réponse de ma part ou au moins une attitude qui montre que j'accepte son plan. Résolu à ne pas lui offrir ce plaisir, je continue de refuser tout en bloc :

- Je peux vous faire croire que j'accepte, et m'arranger pour que votre magouille soit découverte au bout d'un certain temps. Si j'arrive à maîtriser le programme, je pourrai lui faire faire ce que je veux, y compris vous dénoncer à la date que j'ai choisie.
- J'ai pensé à ça. Mais dans ce cas, sache qu'il y aura toujours quelqu'un pour te pourrir la vie. Si ce n'est pas Michaël ou moi, ça sera Léon, ou ... Ou d'autres connaissances fidèles qui n'hésiteront pas s'occuper de ton cas et de celui de tes proches.
- Vous êtes persuadé d'avoir pensé à tout, n'est-ce pas ?
- Je n'ai pas cette prétention. Comme je te l'ai dit, il y a déjà eu quelques rebondissements inattendus dans le plan que j'avais initialement prévu. Je ne serais pas surpris qu'il y en ait d'autres.
- Et comment les gèrerez-vous ?
- Comme je les ai gérés jusqu'à maintenant, ce qui fait que tu es là devant moi et en position de faiblesse évidente.
- Avez-vous déjà pensé que je pouvais préférer mourir que de faire ça ?
- Oui. Et c'est pour ça que ton père est là. Je me doute qu'un gosse comme toi avec si peu d'attachement puisque tu n'as jamais connu personne d'autres que nous, ne tient pas spécialement à la vie. Dès lors, il fallait qu'on détienne quelqu'un à qui tu tiennes plus qu'à toi-même. C'est déjà ce qu'on a fait avec la fille du Préfet.
- Qui vous a dit que je tenais à la fille du Préfet ? Elle n'a pas fait que des bonnes choses pour moi !
- J'ai tenu le rôle de ton père pendant de nombreuses années. Il y a des choses qu'on ne peut pas cacher à son père, fût-il adoptif et vil comme moi.

- Et si mon vrai père et moi décidions conjointement de refuser votre plan, quitte à mourir ensemble ?
- Cela ne se passera pas comme ça.
- En êtes-vous sûr ?
- Oui. Mais pour que toi, tu en sois sûr aussi, ton père ne va pas rester avec nous très longtemps. On va le mettre en lieu sûr jusqu'à ce que notre compte en banque soit convenablement garni.
- Et que ferez-vous de moi après cela ?
- Rien ! Je ne suis pas assez cruel pour me débarrasser des gens qui ont causé ma fortune. Tu seras libre. Enfin, autant qu'un trépané peut l'être.
- Autant que Michaël ?
- Là encore je vais être clair, mon petit gars. Si tu abordes encore ce sujet devant lui, dans le but improbable et suicidaire de nous monter l'un contre l'autre, ça sera la grosse punition, directe. Adieu Papa !

Ces derniers mots résonnent dans ma tête comme un cauchemardesque écho. Pendant toute mon enfance, « la grosse punition » était la menace favorite de Lionel lorsque quelquefois je me montrais insoumis. Cela ne correspondait pas à un acte punitif spécial, mais plutôt à l'expression d'un agacement particulièrement exacerbé chez lui. Les rares fois où j'avais eu le courage d'aller jusqu'à « la grosse punition », je l'avais toujours regretté. Humiliation, violence ou privation, c'était une torture insupportable.

Cette fois encore, plus que toutes les fois précédentes, je n'ai pas le courage d'aller au devant de la punition, d'autant qu'elle ne concerne pas que moi et met en jeu rien moins que la vie de mon propre père.

- Par où entre-t-on dans ce fichu bâtiment ? dis-je en baissant les yeux sur le plan pour ne pas avoir à supporter le regard satisfait et suffisant de Lionel.

Michaël et mon père rentrent à cet instant dans la cabane, sans dire un mot.

- Ça va mieux, Papa ?
- Oui, je... Ça va mieux maintenant.

Malgré sa réponse, il me paraît encore tout bizarre.

- Michaël, tu devrais amener M. Langlais là où tu sais, maintenant. Nous n'avons plus besoin de lui ici.
- Okay, mais tu n'as pas besoin de ce qu'il y a dans le coffre, avant que je prenne la bagnole ?
- Très juste, frère. Exact ! Je vais décharger les listings pour qu'on puisse travailler dessus avec Brian.

Lionel s'apprête alors à son tour à sortir du mobil home, visiblement excité à l'idée de peaufiner la partie technique de son plan machiavélique. Immédiatement, je réalise que c'est peut-être la dernière chance pour moi de briser l'union des deux frères Esterri en profitant de l'absence de l'un d'eux pour semer le trouble dans l'esprit de l'autre.

Je regarde la porte, en attendant qu'elle se soit complètement refermée derrière le passage de Lionel. Je prépare dans ma tête quelques phrases courtes et cinglantes qui devront être suffisamment convaincantes pour retourner Michaël contre son frère avant son retour. Je m'inspire pour cela des idées d'Alice et de ses précédentes expériences sur le sujet. Mais justement, juste avant que la porte ne se referme, alors qu'il ne reste plus que quelques centimètres d'entrebâillement qui me permettent de voir à l'extérieur, j'aperçois ce que je crois être l'ombre d'Alice qui se cache dans l'herbe haute.

Perturbé par cette vision éclair, je reste muet et pensif jusqu'au retour de Lionel. J'ai manqué ma chance, mais ce qui m'obsède présentement, ce sont deux questions précises : Etait-ce oui ou non Alice, dans ce champ ? Et si oui, que faire ?

Quand la porte s'ouvre à nouveau au retour de Lionel, je regarde avec plus d'attention dans cette direction, espérant avoir la confirmation de mon espoir, mais je ne vois plus rien. Lionel pose sur la table une pile impressionnante de feuilles, le sourire au bord des lèvres. Machinalement et pour qu'il me laisse tranquillement réfléchir encore quelques instants, j'esquisse moi aussi un rictus plus ou moins sympathique lui laissant croire que je suis soudain passionné par cette aventure.

Mais très vite, profitant de l'agitation due au départ imminent de Michaël et de mon père, je déchire discrètement un morceau du plan et saisis un stylo sur la table. En aveugle, sur mes genoux, je griffonne rapidement ces quelques mots :

*Demain
Union des créanciers
Aide-moi
Brian*

Puis je chiffonne le morceau de papier dans mon poing et repose le stylo en faisant mine de m'intéresser au listing posé devant moi.

Lionel donne les dernières recommandations à son frère, à voix basse pour ne pas que je surprenne leur conversation et entende l'endroit où ils vont séquestrer mon père.

Je me rends compte alors que je le vois peut-être pour la dernière fois de ma vie et que je ne l'ai pas serré dans mes bras. Je me lève et cours vers lui pour réparer cet oubli. Il paraît surpris mais ouvre ses bras et me serre à son tour, sous les yeux insensibles des frères Estერი. Je lui chuchote une dernière phrase :

- Fais attention à toi.

Il ne répond pas.

Lionel nous sépare et explique à son frère qu'il est temps de partir.

La voiture démarre, Lionel et moi sommes sur le pas de la porte du mobil home. Je suis partagé entre le besoin de voir mon père s'en aller et l'envie de chercher dans l'herbe les preuves de la présence d'Alice. Au final, quand Lionel referme la porte, j'ai l'impression de n'avoir pu faire correctement ni l'un ni l'autre.

Je tiens toujours dans mon poing le morceau de papier contenant mon message de détresse. Je demande à Lionel de me laisser sortir un instant avant de commencer à travailler sur son projet. Il m'accompagne à l'extérieur, méfiant malgré le fait qu'il détienne mon père en otage.

Je balaye les environs du regard et essaye d'avoir une attitude expressive de détresse pour quelqu'un qui me verrait et que je ne pourrais pas voir.

Lionel en me voyant gesticuler bizarrement m'interroge :

- Mais qu'est-ce que tu fous ?
- Je... Je me dégourdis les jambes et les bras, dis-je en faisant des gestes s'apparentant à de la gymnastique.
- Tu fais le clown, plutôt, là, non ?
- Vous croyez que je suis d'humeur à faire le clown ?
- Non, justement, c'est ce qui me surprend !

Et il s'apprête à baisser la fermeture éclair de son pantalon, sans me quitter du regard.

- Faites attention à vos godasses quand même ! lui dis-je pour qu'il porte son attention ailleurs que sur moi pendant un instant.

Il écarte alors un peu plus les jambes et regarde effectivement devant lui quelques instants alors que je me suis placé

stratégiquement dans son dos. Je m'approche de la frontière entre l'herbe et le chemin gravillonné qui mène jusqu'à la porte du mobil home et j'y laisse tomber discrètement mon papier alors que je fais semblant de lier le lacet de ma chaussure gauche.

En me relevant, je fais un signe de la main à un hypothétique spectateur de la scène, indiquant du doigt l'emplacement de mon message écrit. Aussitôt après mon geste, j'entends un cri particulier d'oiseau qui vient des bouleaux, juste devant moi. Je regarde aussitôt dans cette direction, mais Lionel arrive derrière moi et me tape sur l'épaule.

- Tu viens ? On a pas mal de boulot jusqu'à demain.

Je rentre, sans avoir la confirmation que mon message sera découvert. Lionel me fait signe de m'asseoir à table et il s'étonne immédiatement du morceau de papier manquant sur le plan.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?
- Oh... C'est moi, j'en ai déchiré un bout pour y coller mon chewing-gum.
- Et qu'en as-tu fait ?
- Ben je l'ai balancé dehors, là, tout de suite.
- Ah ?

Lionel m'explique alors, pendant de longues heures, ce qu'il a compris et conclu des plans et des informations qu'il avait à sa disposition. En nous gavant de barres énergétiques chocolatées qu'il avait pris soin d'amener, nous étudions ainsi toutes les possibilités pour entrer dans le bâtiment et toutes les éventualités en cas d'échec de nos stratégies. Quand Michaël rentre, seul, après avoir accompli sa tâche, nous ne levons même pas les yeux pour le regarder, concentrés que nous sommes sur la complexité abyssale du listing de plus de trois milles pages que nous avons devant nous.

Ce n'est que vers deux heures du matin que nous pensons avoir classé l'affaire. J'ai pris quelques notes, mais l'essentiel me reste en tête, et je ne dois pas l'oublier d'ici demain.

C'est avec ce souci que je m'endors en pensant une dernière fois à l'ombre d'Alice dans ce champ et à mon père, quelque part...

Trois heures plus tard, vers cinq heures du matin, Lionel débarque dans le cagibi qui m'a servi de chambre. Lui-même n'a pas dormi et est resté sur le plan à envisager les pires hypothèses.

- Debout ! me dit-il.
- Quoi ? Déjà ?
- Un bon quart d'heure pour y aller et statistiquement, c'est entre cinq heures et demie et six heures du matin qu'il y a le moins de transit par voie électronique.
- Et alors ?
- Et alors, ça veut dire moins de chance de se faire repérer en cas de panne ou d'interruption momentanée du réseau.

Je vérifie que mon pense-bête est bien dans ma poche et me lève en me frottant les yeux. Lionel me conduit jusqu'à la voiture, Michael nous y attend déjà, moteur tournant. La fraîcheur de la nuit et mon manque de sommeil me glacent le dos. J'ai la bouche pâteuse et les doigts gourds. J'essaie de me réveiller tant bien que mal en secouant mes membres avant de monter dans la voiture.

Après un quart d'heure de route, nous arrivons devant le bâtiment imposant de l'Union des Créanciers. Les rues sont désertes et seules les lampes de rues percent la nuit de leur lumière blanche. Le quartier est essentiellement composé d'immeubles de bureaux qui ne sont évidemment pas occupés la nuit.

D'abord, il faut entrer.

Les seules personnes habilitées à le faire, sont les membres du personnel technique. Ils se comptent sur les doigts de la main et ils n'interviennent qu'en cas de panne. L'ordinateur central étant *monitoré* depuis un autre site pour des raisons de sécurité. Le détecteur de puce habituel a été doublé ici d'un lecteur rétinien qui vérifie que l'identité de l'œil de celui qui désire entrer correspond à celle de l'un des techniciens habilités.

Ces deux systèmes infailibles devraient assurer une sécurité totale du lieu. Mais si, effectivement, on imagine mal comment un individu mal intentionné pourrait se faire passer pour un autre dans ces conditions, on oublie souvent qu'au final, tout au bout de la chaîne, la mécanique qui bloque la porte s'actionne par un simple contact électrique. Encore faut-il savoir lequel et où le trouver. C'est là que le plan du bâtiment nous a beaucoup servi. Il nous a permis de constater qu'une boîte de dérivation du circuit électrique était accessible depuis l'extérieur. Et que dans cette boîte passait précisément le circuit qui commande l'ouverture de la porte.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une fois la boîte de dérivation localisée, un simple court-circuit avec un bête tournevis a suffi à faire ouvrir la porte. Alors que je m'apprête à entrer dans le bâtiment, Lionel me prend par le bras et me dit :

- Nous, on reste à l'extérieur pour surveiller les alentours. Sois prudent, et n'oublie pas tout ce qu'on a vu hier. Et puis aussi... Pense à ton père.

Sans lui répondre, je m'enfonce dans l'obscurité du hall d'entrée de l'Union des Créanciers.

39. Union

- Et tu me dis qu'ils vont s'attaquer à l'Union des Créanciers dès demain ?

Mon père n'en croyait pas ses oreilles. Il faut dire que ce n'a pas été simple de lui expliquer et lui faire accepter ma nouvelle escapade avec Agnus, l'accident de scooter, la cabane de jardin avec les Esterri à l'intérieur... Tout cela pendant qu'il me croyait à l'abri à la maison.

En me voyant débarquer avec cette trépanée, il a d'abord eu une attitude de rejet complet. Heureusement, j'avais prévenu Agnus et l'avais convaincue de ne pas essayer de se défendre, de me laisser faire.

Je savais que je ne l'attendrais pas avec la détresse de Brian ou celle d'Agnus. Par contre, il ne pouvait pas laisser perpétrer une exaction de cette envergure dans sa ville sans essayer au moins de s'interposer.

- Sais-tu à quelle heure il compte faire le coup ?
- Je n'en ai pas la moindre idée.

Brian n'avait, en effet, pas précisé l'heure du rendez-vous. Sans doute ne la connaissait-il pas au moment où il a griffonné ce message. Postées dans les arbres, avec Agnus, nous avons bien vu qu'il cherchait à nous dire quelque chose. Quand il s'est abaissé pour lier son lacet, j'ai ressenti une sensation étrange, un air de déjà vu. Agnus, en soufflant dans ses mains jointes, a imité le sifflement d'un oiseau pour essayer de lui faire comprendre que nous l'avions vu, et qu'il était inutile qu'il prenne davantage de risques devant Lionel. Nous ne savons pas s'il a compris le message. Nous avons passé le reste de la journée à chercher d'autres indices, ou une possibilité pour le sortir de là. Mais à part au retour de

Michaël, les portes du mobil home ne se sont pas rouvertes une seule fois.

- Comment s'y prendre ? Dois-je les cueillir tous les trois avant qu'ils n'entrent dans le bâtiment ?
- Il faut qu'ils ne se doutent de rien. S'ils voient un véhicule de police, ils retarderont leur coup et cette fois nous ne pourrions pas les devancer.
- Dans ce cas attendons-les à la sortie. Je poste un gars en civil dans le quartier pour nous avertir du début de l'opération. Dès qu'ils sont à l'intérieur, on les encercle.
- Et Brian ?
- Et Brian ?

Agnus et moi posons la même question en même temps.

- Quoi Brian ?
- Que va-t-il lui arriver ?
- Quelle question ? Il sera pris comme les autres, j'espère !
- Tu oublies qu'il ne sera pas là de son plein gré.
- La belle affaire ! C'est un trépané, il n'en est pas à son premier coup tordu, il sera coffré comme les autres !
- Tu ne comprends pas ! Ils n'hésiteront pas à le tuer si ça tourne mal !
- Pourquoi diable feraient-ils ça ?
- Parce qu'ils savent bien qu'il fera tout pour les retarder pour que la police les prenne.
- Qu'ils le tuent, ça ne sera pas une grosse perte ! Je ne vais pas pleurer quand les gangsters se tuent entre eux !
- Nous, si.

Mon père nous regarde tour à tour, étonné. Puis il comprend à la lueur de nos quatre yeux que Brian n'est pas seulement un trépané quelconque, au moins pour nous deux.

- Oh non ! dit-il en soupirant. Ne me dites pas que ?..

Notre silence est un aveu. Il continue alors seul :

- Mais ... Toutes les deux ?

Nous faisons un signe de la tête, en même temps.

- Mais... Qu'est-ce que... Comment vous ... Pff !

Il se lève de sa chaise et se retourne pour réfléchir à l'abri de nos regards, le pouce sous le menton et l'index sous le nez. Au bout de quelques instants, il se retourne à nouveau et nous dit :

- Ecoutez, je ne sais pas ce que je peux faire, je ne vous promets rien du tout. Ce que je sais, c'est qu'il faut que je prépare dès maintenant l'opération, et j'ai besoin d'un peu de temps et de concentration. Sortez d'ici et, de grâce, ne faites plus de bêtises !
- Encore une chose, Papa. Le journal de bord, tu l'as encore ?
- Le journal de bord ?
- Oui, tu sais, le cahier que Lionel Estერი tenait au sujet de l'éducation de Brian. J'aimerais beaucoup le revoir.
- Oui, le service des archives a dû garder ça, va leur demander, c'est à l'étage en dessous, tu connais le chemin ?
- Oui, je vais me débrouiller, merci.

Agnus m'accompagne jusqu'aux archives, où nous trouvons effectivement le classeur rouge, méticuleusement rangé sur le rayon qui est tout entier consacré à Brian et à mon kidnapping. Nous nous asseyons au pied de l'étagère et commençons, toutes les deux, à feuilleter les documents à notre disposition.

La nuit commence à tomber, les bureaux sont vides, à part celui de mon père qui reste éclairé, comme souvent, le dernier. Agnus se plaint d'un mal de tête et finit par s'endormir entre deux dossiers soporifiques constitués par l'administration judiciaire. Je résiste un peu plus longtemps, plongée dans le classeur rouge, mais finis par m'endormir aussi, la joue posée sur les cheveux blonds d'Agnus.

Un bruit me réveille soudain. C'est mon père. Il passe dans le couloir et ses chaussures neuves font crisser le lino à chacun de ses pas.

Je chuchote pour ne pas réveiller Agnus :

- Papa ?

Il ne m'entend pas. Je me lève pour aller l'intercepter et je constate par la fenêtre que le jour est sur le point de se lever. Nous avons dormi ici ! Agnus est réveillée par mon agitation et ouvre les yeux doucement. Quand elle me voit devant la porte, elle me demande en chuchotant à son tour, comme on le fait naturellement quand il fait nuit :

- Où vas-tu ?
- C'est mon père, il vient de passer.
- Attends, j'arrive !

Nous courons toutes les deux dans le couloir pour rattraper mon père. Quand nous sommes à quelques mètres de lui, il se retourne, surpris :

- Vous êtes encore là, vous ? Allez dormir maintenant !
- Où vas-tu ?
- Ils sont arrivés là-bas, je vais aller voir ce qu'il se passe.
- Nous t'accompagnons !
- Il n'en est pas question !

- Tu préfères qu'on y aille par nos propres moyens, en prenant des risques supplémentaires ?
- Vous restez ici, et puis c'est tout !

Je le regarde avec un air faussement sévère pour lui montrer ma détermination :

- Papa ?!

Il marque un silence, puis lâche :

- Pff, c'est bon, allons-y...

Nous descendons tous les trois jusqu'au sous-sol où sont garées les voitures de service. Quelques minutes plus tard, nous sommes sur les lieux. La police a investi un immeuble de bureaux placé juste en face de l'entrée de l'Union des Créanciers. Nous rejoignons une équipe impressionnante de policiers, tous postés aux fenêtres du dernier étage de l'immeuble qui en compte deux. Agnus et moi sommes particulièrement impressionnées par les snipers, qui semblent déjà prêts à tirer dans le tas s'il le faut.

Voyant notre inquiétude, mon père nous rassure :

- Ces gars-là sont des tireurs d'élite, ils peuvent dégrafer le soutien-gorge d'une femme à cent mètres sans lui faire une éraflure. Ils ne tireront que sur mon ordre.

Nous sommes étonnamment proches de la scène, d'ailleurs tout le monde parle à voix basse. Les fenêtres sont ouvertes. Un officier explique à mon père la situation : ils sont arrivés il y a une demi-heure à peine. Ils ont ouvert la porte sans peine, mais un seul d'entre eux est entré à l'intérieur.

- Qui est entré ? demande mon père.
- Le jeune.

- Et les autres ?
- Ils font le guet autour du bâtiment.
- Ils nous ont vus ?
- Je ne crois pas.

Mon père s'empare des jumelles à infrarouge et les pointe en direction du bâtiment d'en face.

- Je peux voir ?

Il me passe les jumelles et je vois devant la porte d'entrée de l'Union, Lionel, qui attend nerveusement en regardant tout autour de lui. Je tends les jumelles à Agnus, elle se place à la fenêtre à ma place.

Tout à coup, elle pousse un cri strident et laisse échapper les jumelles qui s'explodent sur le trottoir. Elle porte aussitôt les mains à sa tête et se recule pour s'effondrer dans les bras d'un fonctionnaire de police tout embarrassé de la situation.

- Qu'est-ce qu'elle a ? demande mon père, inquiet.
- Ils nous ont repérés ! obtient-il pour toute réponse.

Effectivement, Lionel a aussitôt regardé dans notre direction, et appelé son frère en montrant notre immeuble du doigt.

- Tirez ! Mais tirez bon sang !

Les snipers se mettent en joue et tirent, mais trop tard, Lionel et Michaël ont eu le temps de s'engouffrer dans le bâtiment. Quelques balles viennent s'écraser autour de la porte d'entrée, faisant tomber des morceaux de crépi blanc sur le sol.

- Est-ce parce qu'ils ne portaient pas de soutien-gorge ? dis-je à mon père en allant au secours d'Agnus, un peu énervée par la tournure que prennent les événements.

Elle se réveille quelques secondes plus tard, alors qu'un officier lui pose un mouchoir humide sur le front.

- Encore une vision de ton passé ?
- Oui, c'était... Très ...perturbant.
- Pourquoi ?
- Je ne comprends rien à ce que je vois. Des images sans aucun sens. Du passé, du présent...

J'interromps sa description pour surveiller mon père. Je le vois s'agiter et s'énerver et surtout j'entends qu'il est prêt à donner l'assaut.

- Cinq hommes se préparent, on va entrer doucement et on va les enfumer comme des taupes. Ils finiront bien par sortir !
- Je m'y oppose !

Seul mon père fait attention à ce que je dis. Les autres hommes, ne recevant d'ordres que de mon père, continuent de s'affairer pour préparer l'assaut.

- Je note ton opposition, on reparlera de stratégie d'intervention une autre fois à la maison si tu veux bien, et maintenant tu me laisses faire mon travail.
- Tu n'as pas compris, Papa, je ne te laisserai pas faire ça !
- Et comment comptes-tu m'en empêcher ?
- Je vais y aller seule.
- Tu... Tu plaisantes, là ? Rassure-moi !
- Je ne plaisante pas du tout.
- Je vais l'accompagner, dit Agnus qui s'est relevée et a repris bien vite tous ses esprits.
- De mieux en mieux ! répond mon père. Avec l'amnésique qui fait des crises de calcaire !

- Combien de temps il te faut pour préparer ton expédition de cinq hommes ? dis-je à mon père en attirant Agnus avec moi lentement vers la sortie.
- Dix minutes, à peine.
- Dans cinq minutes, nous serons toutes les deux là-bas, tu ne vas quand même pas risquer de nous faire tuer ! dis-je en continuant de reculer vers la porte.
- Mais tu es dingue ! Vous êtes complètement dingues toutes les deux, retenez-les avant que je m'énerve ! dit-il alors qu'il est déjà complètement énervé. C'est vous qui vous mettez en danger toutes seules !

Je soulève alors mon pull, dévoilant ma poitrine à une douzaine de soldats ahuris :

- Avec ça, je ne risque pas une égratignure, dis-je en montrant mon soutien-gorge.

Profitant de l'effet de surprise, je tire Agnus avec moi dans l'escalier que nous descendons quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée.

Nous traversons ensuite la rue en courant et deux minutes plus tard, nous sommes devant l'entrée du bâtiment où sont enfermés les trois forcenés, comme dirait mon père à des journalistes.

Je regarde en direction de l'immeuble où nous étions il y a quelques minutes à peine, je le trouve cette fois très éloigné de nous. J'aperçois avec beaucoup de peine le bout des fusils des tireurs d'élite qui dépasse des fenêtres. Des gravats à mes pieds m'empêchent de me coller au mur dans une position stable.

- Qu'allons-nous faire ? me chuchote Agnus, inquiète.
- J'ai un plan.

- Ce qu'il nous faudrait surtout, c'est le plan du bâtiment. Peut-être qu'ils nous attendent là, juste derrière la porte, et qu'ils vont nous tirer dessus immédiatement !
- Brian doit être dans la salle des machines à l'heure qu'il est. Ils ont dû le rejoindre là-bas. Et je doute que cette salle soit là, juste derrière cette porte.
- Bref, tu n'en sais rien du tout, mais tu penses qu'il faut prendre le risque.
- Si tu veux que je sois franche, oui. De toute façon, on ne va pas rester là à rien faire ?
- Tu as raison.

Et à ma grande surprise, c'est elle qui s'élançe pour ouvrir la porte et pénétrer la première dans le noir.

Je tâtonne sur tous les murs à la recherche d'un interrupteur, et finis par en trouver un, à gauche. Quand la lumière s'allume, Agnus est déjà assez avancée dans le couloir, les deux bras écartés pour ne pas percuter un obstacle sur son passage. Quatre portes vitrées, sur les deux murs du corridor, ferment des bureaux déserts. Au fond, une cinquième porte termine le couloir. C'est une porte « coupe-feu », équipée d'un hublot, qui s'ouvre dans les deux sens et se referme toute seule grâce à un ressort. Par le hublot, nous pouvons voir qu'il n'y a personne de l'autre côté, bien que la lumière soit allumée. Nous entrons doucement, en faisant aussi peu de bruit que possible en retenant la lourde porte coupe-feu. Nous entendons des voix qui proviennent de la pièce d'à côté. Un écriteau semble la décrire comme la salle des machines.

Ils ne nous ont pas entendues. J'invite Agnus à se poster avec moi juste derrière l'angle de mur qui nous sépare de la salle où ils se trouvent visiblement tous les trois. Puis je prends la parole à haute voix, en essayant de masquer ma peur par un ton sûr et désinvolte :

- Ne bougez pas et sortez en mettant les mains derrière la tête !

Les voix s'éteignent et laissent place à un silence pesant. Je me rends compte que je viens de dire n'importe quoi, et que nous n'avons même pas un canif pour nous défendre, alors qu'il nous suffisait d'emprunter une arme à un policier pour avoir l'air moins bêtes. Je poursuis néanmoins :

- Nous sommes armées et il y a un nombre impressionnant de policiers qui sont prêts à intervenir en quelques secondes si vous n'obéissez pas.
- Avec des chiens ! ajoute Agnus, pétrifiée de peur.
- Mais non ! lui dis-je en fronçant les sourcils.
- Permettez-moi de ne pas vous croire mesdemoiselles, répond Lionel, d'une voix puissante et sûre. Et nous entendons ses pas qui se rapprochent doucement de nous.
- Arrêtez ! Si je vois un cheveu dépasser de ce mur, je tire à bout portant et votre cervelle ira tapisser le mur blanc que j'ai en face de moi.

Les pas s'arrêtent.

- Très bien, je ne tiens pas à vous éblouir avec mon intelligence, je suis plutôt modeste. Alors que fait-on maintenant ? demande-t-il sur un ton ironique.
- Est-ce que Brian est là ?
- Je suis là, Alice, mais je t'en prie, ne fais pas de bêtises !
- Vous avez votre réponse, ajoute Lionel.
- Brian, il faut d'abord que tu saches que ton père n'est pas en danger.
- Vous... Vous l'avez retrouvé ? demande Brian.
- Non. Mais... Je sais que tu ne vas peut-être pas me croire, mais... Il... Il est avec eux !
- Avec qui ? La police ?

- Non. Il connaît les Esterri. Il les connaît même très bien, c'est ... leur complice.
- Quoi ? dit Brian.

Et nous entendons qu'il essaie de venir vers nous, mais il est retenu par Michaël, qui lui dit :

- Brian, tu restes là, ou je te bute.
- C'est impossible, c'est mon père !
- Nous l'avons vu parler avec Michaël, ils se connaissent, c'est certain.
- Ne l'écoute pas, dit Lionel, elle ment.
- C'est pour ça qu'il t'appelle Brian et pas Julien, ajoute Agnus, il ne t'a jamais appelé Julien.
- Si ! Ils ne m'ont kidnappé qu'à trois ans ! J'étais où avant ? Je m'appelais comment ?!
- Le fichier des puces indique que tu es administrativement mort depuis l'âge de trois ans. Mais j'ai fait des recherches à la Préfecture, j'ai fouillé tous les dossiers. En fait, tu n'as jamais eu de puce !
- C'est faux ! J'ai trouvé la trace de ma puce dans le fichier, c'est elle qui m'a permis de trouver mon père ! Mes véritables parents !
- Ta puce est restée quelque part, inactive pendant trois ans, ce qui t'a fait passer pour mort aux yeux de l'administration. Mais Lionel t'a kidnappé dès la naissance, et c'est... ton père qui t'a... vendu à lui.
- Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Tu te trompes Alice. Mon père n'aurait pas fait ça ! Jamais !
- Le connais-tu assez pour le dire ? On a trouvé dans le dossier bancaire de ton père, un versement d'une forte somme en espèce qui coïncide avec ta date de naissance.
- Ma mère n'aurait jamais laissé faire ça ! C'est impossible !

Agnus, qui découvre elle aussi tout ce que j'ai pu lire dans les dossiers cette nuit, se met à comprendre l'histoire de Brian, à son tour, et m'aide à convaincre Brian :

- Tu te souviens des messages écrits de ta maman ? Elle savait, Brian, et elle essayait de te mettre en garde ! Ils l'ont faite taire ! Ils l'ont...

Brian fond en larme, de l'autre côté de la paroi, ce qui nous déchire le cœur à toutes les deux. Lionel profite de cette faiblesse pour reprendre le dessus.

- Maintenant que nous avons bien bavardé, nous allons voir si vous êtes toujours aussi prolixes avec une arme pointée contre vous.
- Ce n'est pas tout, M. Esterri, j'ai aussi des révélations importantes à faire à Michaël, votre frère.
- Je ne vous laisserai pas ce ... commence Lionel, mais il est interrompu par son frère.
- Attends, laisse-les finir, ça m'intéresse.
- Dans le fameux classeur rouge, qui servait de journal de bord à Lionel. J'ai trouvé une phrase qui vous concernait. En gros, ça disait ceci :

Brian commence à beaucoup parler de l'accident de Michaël. Il demande des détails, il ne comprend pas pourquoi il boite alors qu'il a été touché à la tête. S'il en discute trop avec Michaël, ça aura des conséquences négatives sur tous les deux. Pour achever de les convaincre, je vais leur passer une vidéo de l'accident, soi-disant filmée par un amateur qui vient de me la communiquer.

- Vous vous souvenez de cette vidéo ? C'était il y a ... douze ou treize ans.
- Moi je m'en souviens, dit Brian. Et c'est vrai que ça m'avait convaincu. Il y avait un montage avec des images

de Michaël dans la voiture avant l'accident. Puis après, sur un lit d'hôpital avec des bandages sur la tête...

- Lionel a trépané Michaël et ça a raté. Il boite, c'est sa tare... dit Agnus pour résumer la situation.

Et j'ajoute :

- Et... Il est impuissant, depuis cette date.

Agnus ne peut s'empêcher de pouffer de rire, croyant que je plaisante. Michaël, lui, ne rit pas du tout et s'en prend à son frère, plus violemment que jamais :

- Cette fois, tu ne t'en sortiras pas comme ça, Lionel ! Lui dit-il d'une voix tonitruante.
- Michaël, de grâce, pas maintenant !

Brian profite de la situation pour venir nous rejoindre, échappant à la vigilance de ses geôliers. Il a la mine défaite, il semble perdu et s'écroule dans mes bras, ce qui me met mal à l'aise vis-à-vis d'Agnus qui assiste à la scène, immobile.

Alors que Lionel et Michaël se battent pour de bon, nous sortons discrètement par où nous sommes entrés. Nous portons littéralement Brian qui n'a plus de force. Il pleure à chaudes larmes en murmurant « maman ».

Quand nous sommes enfin à l'extérieur, le jour est complètement levé, les rues toujours aussi désertes, sans doute bloquées par la police.

Aussitôt après avoir refermé la porte, nous entendons à l'intérieur une forte détonation.

Un coup de feu.

40. Epilogue

Surprises et affolées par la détonation que l'on vient d'entendre à l'intérieur, Alice et Agnus pressent le pas pour m'amener à l'abri. J'essaie de les aider en évitant autant que possible d'être un poids mort, mais mes jambes ne me soutiennent et ne m'obéissent plus. Je repense à ma maman. Quel a été son rôle dans cette histoire ? Une victime probablement. Tyrannisée par un mari prêt à vendre son propre fils à un gynécologue plein de mauvaises intentions. L'ont-ils tuée ? L'ont-ils poussée à se suicider ? Peut-être.

Un groupe de policiers portant un brancard vide courent dans notre direction. Nous sommes maintenant à une centaine de mètres du bâtiment, mais les policiers sont prudents, et utilisent des boucliers de CRS pour se protéger d'éventuels projectiles. Ils me chargent sur le brancard et invitent Alice et Agnus à courir à l'abri.

Quelques minutes plus tard, nous sommes tous les trois de l'autre côté de la rue, à l'étage d'un bâtiment qui a servi de QG pour l'intervention de la police. Le préfet s'inquiète d'abord pour sa fille, lui demande si elle est blessée, si elle va bien. Puis il lui demande ce qu'il s'est passé à l'intérieur.

- Quand nous sommes partis, ils étaient en train de se battre, on a entendu un coup de feu...
- Envoyez les hommes ! Elle est prête cette équipe, oui ou non ?! s'énerve M. Saintereine.

Un médecin me demande ce que j'ai et me tend un verre d'eau. Petit à petit, je reprends vie, analyse la situation, comprends ce qui vient de se passer. J'ai une sensation étrange : j'ai l'impression que des murs tombent, dans ma tête, me laissant apercevoir des horizons nouveaux. Mon champ de réflexion, qui jusque-là s'arrêtait à la vision de mes

parents, à l'idée que je m'en faisais, s'étend peu à peu vers l'infini.

Agnus, assise en face de moi, semble perdue dans le vague et l'incertitude. Autour d'elle, des gens s'agitent, lui posent des questions, la regardent étrangement, mais elle ne voit rien de tout ça. Elle est seule avec elle-même.

- Que se passe-t-il, Agnus ?

Elle ne répond pas.

- Agnus ?
- Hein ? Quoi ?!
- Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Il n'y a rien qui ne va pas, Brian.
- Je vois bien que si !
- Je suis perdue dans mes pensées, c'est tout.
- C'est... C'est à cause de moi ?
- Non, non, pas du tout ! Enfin, excuse-moi... Je... Non, ça n'a rien à voir avec toi.
- Est-ce que je peux t'aider d'une quelconque façon à retrouver ton passé ?
- Brian ? C'est bien toi qui parles, là ?
- Ben... Je crois !
- Excuse-moi, encore une fois, je suis surprise que tu t'inquiètes de moi comme ça.
- Bien des choses ont changé en moi, j'ai l'impression de ne plus être le même.
- Et... Ça fait longtemps ?
- Ça fait bien ... Cinq minutes !
- C'est curieux, moi, depuis cinq minutes, j'ai l'impression de ne plus être la même, non plus.
- Ah oui ?
- Une vieille obsession du passé me tarabuste à nouveau. J'essaie de la chasser, mais je n'y arrive pas.
- Quelle obsession ?

- Celle de retrouver mes parents, ma vraie vie.
- Je sais ce que c'est ...
- Je comprends un peu ce que tu ressentais quand tu étais si... absent avec moi, indifférent. Je ressens... à peu près la même chose avec toi, maintenant. Les rôles s'inversent.
- Je te suis indifférent ?
- Ce n'est pas ça que je veux dire. Depuis que j'ai eu ces visions, que j'ai de nouvelles pistes à explorer, j'ai retrouvé un peu d'espoir. J'ai des images très nettes de mon passé qui me reviennent, mais elles sont mélangées avec mes souvenirs récents, j'ai du mal à faire le tri. Depuis que j'ai rencontré Alice, et qu'elle m'a donné ce coup de pelle sur la tête, à chaque vision, je m'approche de ma vérité, et je m'éloigne de toi. J'ai d'abord essayé de me battre contre ça, j'ai même pris Alice pour responsable. Mais l'effort est vain, aujourd'hui, je suis bien moins certaine de mes sentiments à ton égard.
- Même de tes sentiments... amicaux ?
- Mais non, ce que tu peux être bête ! dit-elle en retenant une larme. Tu restes l'ami le plus ... intéressant qu'il m'ait été donné de rencontrer. Tu m'as d'abord fascinée, quand j'ai cru que tu étais un trépané amnésique, comme moi. Tu m'as pluée dès que ton regard s'est posé sur moi. Je t'ai aimé. Je l'ai cru en tout cas, jusqu'à ce que, petit à petit, insidieusement, cette obsession du passé ressurgisse, inattendue.
- Inespérée ?
- Peut-être. Mais, en te disant tout ça, j'ai peur de te blesser, tu sors d'un traumatisme important et je t'annonce que finalement, je ...
- Chut... dis-je en posant mon index sur ses lèvres. Je comprends, lui dis-je en souriant.

Dans ma tête, un mur de plus s'écroule. Derrière ce mur, je vois... Alice.

Le commando du Préfet, revient enfin, avec un homme menotté. Michaël.

- L'autre est mort, dit l'un des policiers à son supérieur.

Le Préfet regarde Michaël d'un air méchant :

- Je ne sais pas si votre situation est plus enviable. A votre place, je ne parierais pas là-dessus.
- Où est mon père ? Où est-ce que vous deviez le rejoindre ?
- Brian, c'est Lionel qui a tout manigancé. Tu as bien vu que je n'étais que son jouet. Je ne te remercierai jamais assez de m'avoir fait découvrir la vérité. Je n'étais pour rien dans cette histoire.
- Abandonne tout de suite l'idée de me convaincre de ça. J'ai trop de souvenirs des mauvais traitements que tu m'as infligés pour que tu m'inspires la moindre pitié. Alors ! Mon père ?
- Il est ... chez lui, tout simplement.
- Chez lui ?
- Avenue de l'observatoire, son véritable chez lui, quoi.

Je me tourne vers le Préfet, qui a passé son bras autour de l'épaule d'Alice.

- Pouvez-vous m'y emmener ? Je veux en avoir le cœur net.

Le Préfet, d'abord visiblement hostile à ma requête, finit par se raviser en voyant sa fille commencer à se dégager de son bras.

- C'est bon, on y va. Mais prudence, l'homme est sans doute armé.

Deux voitures de police nous emmènent non loin de la boutique de reprographie. Michaël est du voyage : Alice a proposé qu'on l'utilise pour piéger M. Langlais.

En effet, une fois devant l'interphone, c'est Michaël qui prend la parole :

- Jean-Claude ? C'est moi. C'est bon... On a réussi. Tu peux descendre.

Les Esterri devaient passer prendre mon père après le coup, pour se faire oublier tous les trois dans un endroit retiré.

M. Langlais descend l'escalier, confiant. Joyeux même. Son visage change de couleur lorsqu'il voit Alice, devant le hall d'entrée, puis son père, le Préfet. Il ralentit, puis remonte quelques marches avant d'être interpellé par un policier.

- Haut les mains ! Et ne bougez plus !

Il s'immobilise net, et redescend lentement les marches qui lui restaient jusqu'au rez-de-chaussée. Enfin, il m'aperçoit. Après quelques secondes de réflexion, il prend une nouvelle attitude, bon comédien. Il baisse doucement les bras en disant :

- Brian, Dieu merci, tu es là ! Tu vas pouvoir tout leur expliquer !
- C'est plutôt à toi de m'expliquer.
- Comment ? Tu ne leur as pas dit qu'ils m'avaient pris en otage pour t'obliger à attaquer cette banque ?
- Je ne leur ai pas dit parce que je ne crois pas que cela soit la vérité. D'ailleurs, tu n'as pas tellement l'air d'un otage. Tu es descendu tout seul, de ton plein gré à l'appel de ton complice.

- Mon complice ? Mais jamais de la vie. Cette... ordure de Michaël Esterra qui a séquestré mon enfant pendant tant d'années ? Brian, es-tu devenu fou ?
- Non, mais maman oui, à cause de toi.
- Ta mère ? C'est ta disparition qui l'a rendue malade. C'est à cause d'eux et tu le sais !
- Te fatigue pas, Jean-Claude, ils ont tout compris, intervient Michaël, désespéré.
- Pas tout ! J'aimerais bien savoir comment on peut arriver à vendre son fils. Il faut avoir un sens du commerce particulier pour en arriver à une telle extrémité.
- Je n'aurais jamais vendu mon fils, me répond M. Langlais en me regardant cette fois beaucoup plus méchamment.
- Que dois-je comprendre ?
- Quand j'ai connu ta mère, elle te portait déjà dans son ventre.
- Quoi ?
- Ton père biologique est mort, tué par une charge de la police lors d'une manifestation libertaire. Il défendait la cause des trépanés. J'ai rencontré ta mère, je l'ai aidée à se sortir de l'impasse affective dans laquelle elle se trouvait – ses parents l'avaient rejetée parce qu'elle était tombée enceinte hors mariage. Il n'était pas question que j'éleve cet enfant qui n'était pas le mien. Nous avons donc contacté un gynéco dans le but d'avorter. Rapidement, il a essayé de nous diriger vers une autre solution. Nous n'avions pas d'argent pour payer l'avortement, par contre, il nous en promettait si nous lui laissions garder le bébé, pour lui. Ta mère était évidemment contre cette solution, mais à force de tarder à se décider, l'avortement ne fut plus possible. Dès ta naissance, Esterra t'a embarqué et j'espérais ne plus jamais avoir de nouvelles de toi.
- Et maman ?
- Elle ne s'en est jamais remise. Elle s'est enfermée dans son mutisme. J'ai utilisé l'argent pour acheter ce petit commerce et vivre une vie correcte. Je ne m'attendais pas,

vingt ans plus tard, à te voir ressurgir dans ma vie. Lionel Esterri m'a prévenu dès que tu t'es évadé de la prison. Il pensait bien que tu essaierais, et parviendrais à me retrouver. Plutôt que de t'en empêcher, il m'a demandé de servir d'appât, de regagner ta confiance pour qu'il puisse te récupérer. Et cette fois en échange, c'était la richesse. Une rente à vie, qui me garantissait luxe et volupté. Après vingt ans d'une vie triste partagée avec une muette, je n'ai pas résisté.

- C'est toi qui l'as... tuée ?
- Il... Il fallait que tu reviennes à moi. Les Esterri t'avaient encore laissé échapper. C'était leur seule chance de te retrouver, et de te mettre en confiance.
- Tu es un monstre.
- Elle cherchait à se suicider depuis toujours. Je l'ai délivrée. Sans ses cachets, il y a longtemps qu'elle se serait jetée sous un train ou une voiture. Vraiment, je n'ai pas fait grand-chose...

Je cours vers lui, le fais tomber à terre et commence à le rouer de coup, en pleurant.

Deux policiers me prennent par les épaules et me séparent de cet individu que j'ai pris pour mon père. Cet assassin que j'ai essayé de défendre, mettant ma vie et celle des autres en péril.

Le Préfet fait signe à ses hommes de conduire les deux malfrats dans une fourgonnette, arrivée entre-temps. Je reste assis sur le sol, la tête dans les mains. M. Saintereine s'adresse à moi, rassurant :

- Brian, je crois qu'il est temps pour vous de faire le point sur toute cette histoire. Je vous propose qu'on reparle de tout ça à tête reposée, afin de préparer le procès de ces deux hommes et de récapituler toute cette histoire. La

police ne vous causera pas d'ennui, ni à vos amis. Puis-je vous faire raccompagner quelque part ?

- Non... Je vais repartir seul, merci.
- Pouvons-nous compter sur votre présence demain à la Préfecture ?
- S'il le faut.
- Il le faut. N'ayez crainte tout se passera bien.

Alice, debout derrière son père, m'adresse un sourire compatissant. Puis son père la prend par la main pour l'accompagner jusqu'à la voiture de police.

- Vous êtes sûr que ça va aller ? me demande un policier.
- Oui, dis-je en me relevant. Je vais marcher un peu.

Je pars alors en direction de l'immeuble de Chipless, en faisant quelques détours pour avoir le temps de repenser à tout ça. La tristesse et la rage qui m'envahissent ne me font pas oublier pour autant le sentiment de liberté, véritable cette fois, et de sérénité qui m'habitent.

Je sais maintenant qui je suis. Mon destin, mon histoire, aussi mouvementés et dramatiques qu'ils soient, font partie de moi et me caractérisent. Sans ce contexte, cette conscience de notre vie, nous ne sommes rien. On a souvent l'impression que les premières années de la vie humaine ne nous appartiennent pas. Elles nous échappent, comme les souvenirs qui se rapportent à cette période. Si personne n'est là pour nous les raconter, plus tard, quand nous sommes prêts à le comprendre et à l'entendre, il reste un vide que rien ni personne n'arrivera à combler totalement. Un père, une mère, quand ils racontent à leur enfant ce qu'était sa vie avant ses propres souvenirs, ne se doutent pas qu'en parlant de ce passé, ils construisent, pierre par pierre, son avenir.

Pendant ce temps, à la Préfecture

- Alice, je ne sais plus quoi te dire.
- Il y a des moments où il vaut mieux se taire plutôt que dire des bêtises.
- Quand on est adulte, et peut-être plus encore quand on est parent, on croit souvent détenir la vérité, grâce à l'expérience.
- Je ne te jette pas la pierre, je me doute de ça.
- En fin de compte, c'est toi qui a des choses à m'apprendre. Comment fais-tu pour faire les bons choix, là où je me trompe inévitablement.
- Tu connais le livre « L'utopie de Greg » ?
- Non, c'est de qui ?
- D'un auteur inconnu. J'ai trouvé un jour ce livre à la bibliothèque, il était dans le même rayon que le journal de bord d'Estერი, dans les « objets trouvés ». Peut-être que j'ai déjà croisé son auteur, sans le savoir, quelque part en ville.
- Et ça parle de quoi ?
- Je ne me rappelle plus exactement de quel sujet traitait le bouquin. Mais je sais ce que j'en ai retenu, avec son titre. C'est que nos choix doivent être guidés par l'utopie et non par le pragmatisme.
- C'est-à-dire ?
- Qu'on doit toujours avoir en tête l'objectif, l'idéal de vie qu'on s'est fixé pour conduire sa vie, plutôt que de regarder les impacts pratiques et immédiats de nos actions. C'est comme le vélo.
- Le vélo ?
- Si tu regardes ta roue, tu tombes ! Il faut voir plus loin, devant. Bien sûr, un obstacle juste devant ta roue peut te faire tomber. Mais l'expérience prouve d'une part que les obstacles sont beaucoup moins nombreux si tu vas

- toujours dans la même direction, d'autre part que si tu ne fais qu'éviter les obstacles, tu ne sais plus où tu vas.
- C'est vrai que je me vois mal, à vélo, parvenir à suivre une direction en regardant ma roue, même si pendant ce temps, j'évite à peu près tous les obstacles. Mais la métaphore est un peu trop philosophique pour moi, reviens à quelque chose de plus concret que je sois sûr de bien comprendre.
 - En faisant appliquer les lois telles qu'elles sont, tu n'as fait qu'éviter les obstacles. Chaque trépané que tu as fait arrêter était un obstacle de moins, mais maintenant, où es-tu rendu ? Quelle ligne directrice as-tu suivie ? T'es-tu approché de ton idéal de vie ? De la vision du monde idéal que tu avais ?
 - Non. Je n'ai fait que réagir, en effet. Je me suis laissé diriger.
 - Et chaque obstacle contourné te donnait un peu plus l'impression que tu allais dans la bonne direction.
 - Alors que cela m'emmenait peut-être au bord du précipice. Ça y est, je crois que j'ai compris la métaphore. Cette expérience, dont je parlais tout à l'heure, elle jouait donc contre moi ?
 - C'est d'autant plus difficile, pour nous, de vous faire revenir dans le droit chemin.
 - Nous ?
 - Les utopistes, ou les jeunes, les ... amoureux.
 - Tu veux dire que plus vous faites les bons choix, plus on cherche à vous en dissuader parce qu'on est nous-mêmes persuadés de détenir la vérité, fort de notre expérience ?
 - Oui. Et il ne nous reste plus alors qu'à courir devant, très loin devant, pour espérer vous ramener dans le bon chemin, en vous guidant par la voix.
 - J'entends ta voix.
 - Je suis loin devant.
 - Que dit ta voix ?

- Que tout le monde, y compris les trépanés, a le droit de vivre dignement. Qu'il ne suffit pas d'avoir la puce pour être honnête et humain.
- Qu'un handicapé n'est pas forcément un trépané, et qu'un trépané n'est pas forcément malhonnête...
- Je vois que tu redresses la tête.
- En la baissant, je pensais avoir l'air d'un coureur.

La métaphore, qui avait atteint sa taille maximale, éclate comme une bulle de savon dans laquelle nous étions tous les deux, quand le téléphone se met à sonner.

Mon père décroche et raccroche presque aussitôt.

- C'est Brian, il souhaite que tu ailles le voir.

Retour dans l'immeuble de Chipless...

- Chipless et Trojan, je ne vous remercierai jamais assez de ce que vous avez fait pour moi.

Je viens de leur raconter toute l'histoire, ils m'ont encore une fois écouté avec toute l'attention dont j'avais besoin et dont je croyais seule une famille proche capable.

- Ce fut un plaisir, gosse, si c'était à refaire, je le referais, répond Chipless.
- Idem, ajoute simplement Trojan.
- J'espère maintenant qu'Agnus arrivera au même résultat que moi. Je lui souhaite même mieux que moi. Si elle pouvait retrouver une famille qui l'aime, elle ébranlerait, comme moi, tous les murs qui la confinent dans un espace trop réduit pour elle.
- Elle est déjà sur une piste, nous a-t-elle dit tout à l'heure. On l'a vue à peine cinq minutes et elle est repartie. Tu la connais.
- Oui. Et j'en suis très content...

Alice entre à ce moment là.

- Je dérange ? dit-elle en n'osant pas entrer dans la pièce.
- Bien sûr que non, assure Chipless, tu es ici chez toi. Et puis, en fin de compte, je te préfère sans casque.

Les cheveux foncés d'Alice masquent en effet une partie de ses épaules légèrement dénudées. Sa robe étroite sculpte ses jambes effilées jusqu'au-dessus de ses chevilles. Ses chaussures à talon d'une apparente simplicité tentent de faire oublier un laçage complexe autour du cou de pied. Malgré le soir qui tombe déjà, elle apparaît en contre-jour devant la porte de la salle commune.

- Alice, tu es déjà là ? Je ne t'attendais pas si vite. Je ne savais même pas si ton père allait faire la commission.
- Mon père a pris conscience récemment de certaines choses, je crois que tu n'as plus grand-chose à craindre de lui.
- Tant mieux ! s'écrie Trojan.
- Tu voulais me voir ?

Je l'entraîne avec moi hors de la salle commune, devinant dans mon dos les sourires narquois de mes deux compères. Je la fais monter dans mon appartement, sans lui dire un mot. Elle s'assied sur le canapé et je m'assieds auprès d'elle.

- Alice, il fallait que je te remercie tout particulièrement pour ce que tu as fait pour moi. J'ai l'impression de dire la même chose à tout le monde, mais pourtant c'est à chaque fois différent, et particulièrement pour toi.
- Ah ? dit-elle, gênée.
- Tu as d'autant plus de mérite de m'avoir aidé parce que tu as vécu dans un milieu où le trépané n'est pas considéré comme un être normal.

- Ah ! dit-elle, déçue.
- Mais ce n'est pas tout.
- Ah ? dit-elle, impatiente.
- Maintenant que je n'ai plus aucune famille biologique sérieuse, et plus de trou dans mon emploi du temps du passé, de nouvelles perspectives se sont ouvertes en moi, inattendues. Quand Agnus m'a avoué ne plus s'intéresser à moi, j'ai vu comme un dernier rempart qui tombait et... Tu étais derrière.
- Tu l'aimais ?
- Non. L'attirance que j'ai pu ressentir était d'une autre forme, difficile à définir, et sans doute due au manque de quelqu'un à côté de moi. Maintenant, j'ai quelqu'un à côté de moi.

Alice regarde derrière moi en souriant, comme si elle cherchait quelqu'un d'autre à côté de moi.

- Je... Je crois que nous sommes seuls, dit-elle simplement.
- Pourtant, je ne me suis jamais senti si bien accompagné.

Pendant le long silence qui suit, nos yeux s'échangent plus d'informations que n'importe quel réseau haut débit. Et sans fil... La dernière unité d'information, le dernier bit de confirmation ayant été reçu, elle ferme les yeux.

Puis elle se met alors à genoux et commence à... délier mes lacets lentement avec une délicatesse et une attention experte. Ses doigts glissent autour de mes chaussures, dénouant le lacet comme on ouvre un écrin.

- Je rêvais de faire ça ! dit-elle en secouant la tête.

Puis je l'invite à revenir à ma hauteur, elle s'assied sur mes jambes, ses genoux de chaque côté de moi.

Je passe mes doigts lentement le long de son cou, puis de sa nuque en écartant délicatement les cheveux qui essaient de me bloquer le passage. Puis j'attire doucement son visage vers le mien. Ses cheveux tentent une dernière manœuvre d'intimidation en tombant d'un coup sur mes joues, mais, plus courageux que jamais, je me sers du rideau qu'ils forment autour de nos bouches pour placer discrètement un baiser sucré sur les lèvres brûlantes d'Alice.

Elle laisse échapper une lettre, la seule que l'on peut prononcer dans ce cas, le « M ». Le son s'accompagne d'un frémissement de tout son corps qui transforme d'un coup la texture de sa peau. Je laisse glisser ma main, devenue inutile, le long de son dos, sans oublier d'attraper au passage la fermeture éclair qui l'emprisonne dans cette robe trop petite. Plus je descends, plus je sens la chaleur et le volume de son corps venir à moi comme un parfum. Quand j'arrive au bout de la fermeture, Alice accorde une trêve provisoire à mes lèvres, pour lever les yeux vers le ciel en poussant un soupir m'encourageant à plonger dans son cou, puis descendre encore, vers sa poitrine hâlée.

D'un coup, nous nous retrouvons tous les deux en position horizontale. Aucun de nous ne l'a voulu, mais nous l'avons tous les deux souhaité.

Alors que la nuit a envahi mon appartement, perdant le contact visuel, je redouble d'efforts pour établir encore plus de contacts physiques, jusqu'à ne faire plus qu'un corps à nous deux.

Jusqu'à atteindre la connaissance, à la fois, du sens et du commencement de la vie.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous les premiers lecteurs de cette petite histoire, imparfaite, inachevée, parfois insipide, et plus particulièrement, parmi eux :

Ma famille, qui m'a laissé du temps pour imaginer et écrire tout ça, puis a pris du temps pour lire, relire, critiquer, apprécier les chapitres un par un.

Les joueurs de Fourmix et Wargang, qui m'ont suivi dans ce nouveau concept un peu étrange de la série littéraire à lire en ligne.

Les auteurs de Smallville, Matrix et Largo Winch, qui m'ont beaucoup inspiré et dont les œuvres m'ont encouragé à me lancer dans l'écriture.

Bernard Werber, qui m'a inspiré jusqu'à la forme de cette page de remerciements.

Internet, qui m'a redonné le goût de la création.

Merci à vous pour avoir feuilleté ces pages jusqu'ici.

Ce livre a été écrit entre 2002 et 2004 à raison de trois ou quatre heures d'écriture par chapitre.

Destiné d'abord à une diffusion sur internet, il est aujourd'hui, en août 2006, publié à compte d'auteur grâce aux services de <http://www.lulu.com>

Site internet de l'auteur :

<http://merome.net>

On refait le blog :

<http://merome.net/blog>

Fourmix :

<http://merome.net/fourmix>

Wargang :

<http://merome.net/wargang>

Merome.net
ISBN 10 : 2-9528371-0-4
ISBN 13 : 978-2-9528371-0-1

